RELATION

DE CE QVI S'EST PASSÉ DE PLVS REMARQVABLE ÉS MISSIONS DES PERES DE LA COMPAGNIE DE IESVS,

EN LA NOVVELLE FRANCE,

EN L'ANNÉE 1647.

Enuoyée au R. P. ESTIENNE CHARLET, Prouincial de la Compagnie de Iesus en la Prouince de France.

PAR LE P. HIEROSME LALEMANT, SVPERIEVR DES MISSIONS DE LA MESME COMPAGNIE. (*)

MON REVEREND PERE,

LA Relation de cette année que i'enuoye à vostre Reuerence, seruira de confirmation, que l'estat de la vie presente est le regne de l'instabilité, du trouble et de l'obscurité, et que tous les temps et les lieux sont remplis des iugemens de Dieu incomprehensibles à nos esprits, et que les routes et les chemins de sa Diuine Majesté pour arriuer à vn but, sont bien differens de ceux que les hommes auroient choisis.

Ces deux dernieres années, les fleurs de la paix auec les Hiroquois nos ennemis, nous en auoient fait esperer des fruicts agreables et vne heureuse recolte ; mais la perfidie de ces barbares suruenant là-dessus, comme vne gresle sur vn champ prest à moissonner, semble auoir vn peu retardé et reculé nos esperances.

Le premier esclat de cette perfidie est tombé sur celuy qui le meritoit le moins, c'est le Pere Isaac Iogues, qui, comme ie le mandois l'an passé à vostre Reuerence, partit d'icy sur la fin de Septembre 1646. pour s'en retourner pour la seconde fois en sa mission des Martyrs aux Hiroquois, à dessein d'y entretenir la paix, et y mesnager l'interest et les affaires du Paradis ; mais à peine auoit-il mis pied à terre, que contre tout droict diuin et humain, il fut traitté de captif par ces barbares, luy et son compagnon, qui estoit vn ieune François seculier, battus, despoüillez et

(*) D'après l'édition de Sébastien Cramoisy, publiée à Paris en l'année 1648.

mis à nud, et conduits en cét estat au prochain bourg, où le lendemain de leur arriuée dix-huictiesme du mesme mois d'Octobre, le P. Iogues fut massacré, et son compagnon pareillement. Et de là cét orage croissant, nous en fusmes surpris, deuant que nous nous en fussions apperceus ; et les bourgades entieres de nos Chrestiens et autres Sauuages alliez en furent enleuez, sans parler de quelques François et Sauuages qui en furent surpris à l'escart.

En suite ces perfides, reprenant leurs anciennes routes, tiennent les aduenuës des nations plus hautes bouchées ; ce qui me fait presque desesperer de pouuoir receuoir cette année la Relation des Hurons au moins assez à temps. Dieu toutefois n'a permis que nous fussions frustrez de la consolation d'en apprendre des nouuelles par la voye des nations du Nord ; nouuelles qui nous font bien voir, que si les routes et les voyes de Dieu sont differentes de celles des hommes pour arriuer à vne fin, elles n'en sont pas moins asseurées.

Les souffrances et le massacre du Pere Iogues et de tant de bons Chrestiens, tant François que Sauuages, ne paroistront iamais aux yeux chassieux de la nature, vn moyen pour arriuer au comble de nos souhaits ; mais si, ce que nous auons tout sujet de croire, Nostre Seigneur s'en est voulu seruir comme du prix des benedictions spirituelles qu'il a versées cette année sur toutes nos Missions, et entr'autres de la conuersion et du Baptesme de plus de six cents Sauuages, que pouuons-nous desirer dauantage ? et n'auons-nous pas sujet d'adorer la Sagesse et puissance de Dieu, qui sçait tirer la vie de la mort, et de la reprobation des vns, le salut et la consommation de ses Esleus.

Les lettres donc receuës des Hurons nous apprennent, que la fidelité et ferueur de leurs Chrestiens y est plus grande que iamais ; qu'ils y ont baptisé plus de cinq cents personnes ; qu'ils ont restably et estably quelques nouuelles Missions ; bref que l'ouurage qu'ils ont commencé, prend son accroissement, et que le son de l'Euangile retentit tousiours de plus en plus et se fait entendre des Nations plus esloignées ; i'espere que tost ou tard nous en verrons le détail. Cependant ie me trouue assez en peine : ils me demandent auec tant d'instance six de nos Peres, que ie ne puis les leur refuser ; et d'autre costé i'ay bien de la peine à me resoudre à tant risquer tout d'vn coup : ne rien risquer c'est tout perdre, et on ne peut risquer auec plus d'asseurance de profit. Le courage et la bonne disposition de ceux qui sont venus de France ces deux dernieres années, et qui n'ont pû monter iusques à cette heure, donnent vn grand poids pour se resoudre d'en enuoyer plustost plus que moins. Ie prie Dieu qu'il dispose le tout pour le mieux.

D'autre part on n'a laissé eschapper icy bas aucune occasion d'y seruir le Maistre qui nous met en besogne ; c'est ce que vostre Reuerence pourra voir plus en particulier en cette Relation, qui ie m'asseure la conuaincra, que nous auons plus de besoing que iamais du secours de ses Saincts Sacrifices et Prieres, et de toute la Prouince, ausquelles ie me recommande, et toutes nos affaires en toute humilité de toute l'estenduë de mon affection.

De Vostre Reuerence,

Tres-humble et tres-obeïssant
seruiteur selon Dieu,

HIEROSME LALEMANT.

De Quebek, ce 20. d'Octobre 1647.

CHAPITRE PREMIER.

De la perfidie des Hiroquois.

LE 24. de Septembre de l'an passé 1646. le Pere Isaac Iogues partit des Trois Riuieres pour aller au païs des Hiroquois Agneronons, afin d'entre-

tenir la paix qu'ils auoient si solemnellement concluë, et pour cultiuer et augmenter la semence de l'Euangile qu'il auoit commencé de ietter dans cette terre malheureuse et ingratte. Deuant qu'il arriuast en ce païs-là, ce peuple auoit enuoyé des presens aux Hiroquois des païs plus hauts, que nous appellons Onondagheronons, Sunt8aronons et quelques autres, afin de confirmer fortement leurs alliances, et coniurer la ruine des François et des peuples leurs alliez. Le sujet de cette perfidie prouient à mon aduis de leur humeur guerriere, qui ne peut demeurer en repos, et de la gloire et des profits qu'ils tiroient de la guerre, et de plus, de leur superstition et de la haine que les Hurons captifs leur ont donnée de la doctrine de Iesus-Christ ; ces captifs nous ayans veu l'opprobre de tout leur païs, à raison des maladies contagieuses et populaires, dont ils nous faisoient Autheurs par nos prieres qu'ils appelloient des charmes, ont ietté ces pensées dans l'esprit des Hiroquois : que nous portions les Demons, que nous et que nostre doctrine ne tendoit qu'à leur ruine : si bien qu'ils accuserent le P. Isaac Iogues en son premier voyage depuis la paix faite, d'auoir caché des sorts dans vn coffret ou dans vne petite caisse qu'il laissoit à son hoste pour gage de son retour. Le Pere, les voyans esmeus, prit cette caisse, l'ouurit deuant eux, et leur monstra et laissa tout ce qui estoit dedans. La maladie s'estant depuis son depart ietté sur leurs corps, comme nous auons appris des prisonniers Sauuages qui se sont eschappez, et les vers ayant peut-estre endommagez leurs bleds, comme tesmoigne la lettre des Hollandois, ces pauures aueuglez ont creu que le Pere auoit laissé le Demon parmy eux, et que tous nos discours et tous nos enseignemens ne visoient qu'à les exterminer. Voilà les sujets pour lesquels ils ont repris la guerre : si bien que le bon Pere Iogues massacré le dix-huictiesme d'Octobre, a eu l'honneur de symbolizer auec Iesus-Christ, estant tenu pour vn homme qui auoit le Diable auec soy, et qui se seruoit de Belzebuth pour chasser les Demons de leurs ames et de tout leur païs; ils tuerent à mesme temps vn ieune garçon qui l'accompagnoit, nommé Iean la Lande, natif de la Ville de Dieppe.

Incontinent apres ces meurtres, dont nous n'auons eu connoissance qu'au Printemps, ils se respandirent en diuers endroits pour prendre, tuër et massacrer autant de François, d'Algonquins et de Hurons qu'ils pourroient. Suiuons-les dans leurs courses, et marquons les temps de leurs attaques et de leur chasse aux hommes.

Le dix-septiesme de Nouembre de l'an passé, trois Hurons de quatre qui estoient à Montreal retournans de la chasse, nous dirent qu'ils auoient perdu l'vn de leurs compagnons, s'estans mis en deuoir quelques iours apres de l'aller chercher, ils furent pris par vne bande d'Hiroquois qui estoient en embuscade dedans cette Isle ; on nous a dit depuis qu'ils estoient captifs au païs de leurs ennemis, et qu'on n'auoit appris aucune nouuelle de leur camarade qu'ils alloient chercher.

Le trentiesme du mesme mois, iour de S. André, deux François s'estant vn petit écartez de l'habitation de Montreal, furent pris et emmenez par ces Barbares ; nous en auons demandé des nouuelles aux captifs eschappez du païs des Agneronons, ils n'en ont eu aucune connoissance, ce qui nous fait conjecturer que s'estans peut-estre desliez pour esuader, ils ont esté repris et assommez, ou qu'ils sont morts de faim et de froid dedans les bois ; ou que ces perfides, ce qui est plus probable, ne trouuans pas de viures à leur retour, car la saison estoit mauuaise, les auront tuëz et mangez en chemin : le bruit a couru qu'on auoit veu leurs cheuelures dans le païs des Hiroquois.

Le cinquiesme de Mars de cette année 1647. deux Algonquins des Trois Riuieres, estans partis auec deux femmes pour aller à quatre ou cinq lieuës de là querir la chair d'vn Eslan tué par vn Huron, furent rencontrez par vne escoüade d'Hiroquois qui les saisirent, et apprirent par leur moyen l'estat des

François aux Trois Riuieres et les endroits où les Algonquins estoient allez depuis peu pour leur grande chasse.

Le lendemain sixiesme, qui estoit le iour des Cendres, comme tous les François estoient assemblez à l'Eglise pour y commencer le Seruice de la Saincte Quarantaine, ces Barbares vindrent piller deux maisons vn petit escartez du fort, on tient qu'ils emporterent la charge de plus de quinze hommes ; plusieurs François auoient reserué en cét endroit la meilleure partie de leurs petits meubles. Au sortir de la Messe ils se trouuerent denuez d'habits, de couuertures, de poudre, de plomb et d'arquebuses, et d'autres choses semblables, ces voleurs ne leur ayans rien laissé que ce qu'ils ne pouuoient pas emporter la resignation et la patience des affligez fut excellente, et la charité des autres François rauissante. Les vns loüoient Dieu dans leur perte, et les autres l'exaltoient par leurs charitez, tel n'auoit que deux habits qui en donna vn tres-volontiers par aumosne. Vn autre ayant appris cette nouuelle, fit charger vne traisne de linge et d'habits propres pour des hommes et des femmes, et s'en alla luy mesme presenter ce secours auec sa femme, s'excusant aupres de ces pauures affligez, s'il leur offroit si peu de chose. Iamais dit vn Pere de nostre Compagnie qui se trouua present, ie ne conceu mieux la ferueur et la charité des Chrestiens de la primitiue Eglise que dans ce rencontre où chacun s'efforçoit de faire à qui mieux mieux. Ces larrons ayans mis leur butin en asseurance, se diuiserent en deux bandes pour aller trouuer les Algonquins qui chassoient, les vns du costé du Sud, les autres du costé du Nord de la grande Riuiere, comme ils auoient appris de leurs captifs les endroits où ces pauures gens s'estoient retirez, ils trouuerent aisément leurs pistes marquez dessus la neige. Ceux qui tirerent au Nord par leurs pistes vindrent en leurs cabanes ; mais tous les hommes estans à la chasse, ils ne rencontrerent que des femmes et des enfans. S'étans saisis des personnes et du bagage, sans permettre qu'aucun eschappast, dix Hiroquois s'en allerent chercher le lieu où estoient les hommes ; ils apperceurent Simon Piescaret, qui s'en reuenoit tout seul à la negligence : ils l'aborderent en trahison, connoissant fort bien que s'ils l'assailloient à découuert qu'ils auroient affaire à vn homme qui ne se rendroit pas sans combat. Comme il n'en vit que dix, il creut qu'ils venoient en amis et en visite ; c'est pourquoy il se mit à entonner sa chanson de paix, leur tesmoignant de la joye de leur venuë, ils l'abordent auec vn beau semblant ; mais vn perfide et déloyal luy lança son espée dans les reins et le transperça d'outre en outre : ce pauure homme tomba mort sur la place, ils luy enleuent la cheuelure, la rapportent aux cabanes, et aussi-tost les Hiroquois vont à la chasse des autres qu'ils eurent bien-tost rencontrez et surpris. Voilà disoit vne prisonniere, comme nous fusmes trahis, selon que nos ennemis mesmes le racontent.

Ceux qui marcherent au Sud attaquerent Iean Ta8tskaron, et quelques autres Capitaines et leur suitte. Ces pauures gens venoient de prier Dieu pour décabaner et pour s'auancer plus auant dans les bois ; ils estoient accompagnez de leurs femmes et de leurs enfans, et par consequent moins disposez pour se deffendre. Marie, femme de Iean Baptiste Manit8nag8ch, marchant des dernieres auec son enfant, les ayant apperceus comme ils se iettoient sur vn Huron qui tenoit l'arriere-garde, crie à son mary qu'il double le pas, pour donner aduis à ceux qui tenoient le deuant de se mettre en deffense : il met aussi-tost la main aux armes, et tuë le premier Hiroquois qui marchoit en teste ; mais il fut bien-tost massacré par ceux qui le suiuoient. L'ennemy se répand aussi-tost de tous costez, enuironnant ces bons Neophytes et ces Catechumenes. Bernard 8apmang8ch, homme adroit et vaillant, tuë le premier qu'il eut à la rencontre ; mais il fut bien-tost mis à mort, sans estre reconneu des Hiroquois, qui luy auroient donné la vie, comme estant de leur nation. Les Algonquins l'auoient pris assez ieune auec

vn sien frere ; tous deux estoient baptisez et tous deux bons Chrestiens. Son frere, nommé Pierre Achkameg, ayant esté repris par les Hiroquois, se trouua en ce combat ; ce fut luy qui se saisit de la femme de Iean Baptiste : laquelle l'ayant reconneu, luy demanda aussi-tost, s'il n'y auoit pas vn Pere de nostre Compagnie dans les Bourgades Hiroquoise ? Non, dit-il, on a tué les François deuant que de venir en guerre. Cette pauure femme pensoit desia à se confesser quand elle seroit arriuée au païs des ennemis. Bref il y en eut de blessez et de tuëz de part et d'autre, mais bien peu du costé des Hiroquois, pource qu'ils estoient sur leurs armes, et que les Algonquins furent surpris dans vn attirail de femmes et d'enfans, et de bagage. Si tost que les vainqueurs eurent fait rendre les armes aux vaincus, et qu'ils eurent garrotté ceux qui estoient capables de s'enfuir, ils se iettent sur les vieillards, et sur les enfans et sur les femmes, qui n'estoient pas capables de les suiure ; ils tranchent, ils coupent, ils taillent, ils brûlent, ils mettent tout à feu et à sang ; ils battent, ils frappent, ils arrachent les ongles à ceux qu'ils veulent mener en triomphe en leur païs. Vne pauure femme Algonquine, voyant vn sien parent fort blessé et craignant que les Hiroquois ne l'acheuassent, l'enueloppe sur vn traisneau, et le tire apres les ennemis tous chargez de prisonniers et de dépoüilles. Ces Barbares, auant que de se diuiser, s'estoient donnez le rendez-vous dans vne petite riuiere du lac Sainct Pierre, où ceux-cy arriuerent les premiers ; les autres qui auoient massacré Simon Piescaret parurent le lendemain, menans en triomphe leurs captifs auec des huées barbaresques ; ces pauures gens ne sçachant rien de la prise de leurs amis et de leurs alliez, se regardans les vns les autres, chargez de playes et de liens ; baisserent les yeux en terre, accablez d'angoisses et de douleur. Iean Ta8ichkaron qui estoit du nombre des prisonniers, ne perdit point cœur dans cette grande consternation ; il se leue, et d'vn regard constant il s'adresse à tous les Chrestiens et à tous les Catechumenes : Courage, leur dit-il, mes freres, ne quittons point la Foy ny la priere. La superbe de nos ennemis passera bien-tost ; nos tourmens ne seront pas de longue durée, et le Ciel sera nostre demeure éternelle, que personne ne branle dans sa creance ; nous ne sommes pas delaissez de Dieu pour estre miserables ; mettons-nous à genoux et le prions de nous donner courage dans nos tourmens. Aussi-tost, non seulement les Chrestiens, mais encore les Catechumenes et les parens se iettent à terre, et l'vn d'eux prononçant les prieres à haute voix, tous les autres le suiuirent distinctement à leur ordinaire ; ils chanterent en suitte des Cantiques Spirituels, pour se consoler auec nostre Seigneur dans leurs angoisses. Les Hiroquois les regardoient auec estonnement; l'vn d'eux se mettant à rire, Marie Kamakate8ing8etch femme de Iean Baptiste Manit8nag8ch dit à Pierre Achkameg : Dis à tes gens qu'ils ne se gaussent point d'vne chose si Saincte ; c'est nostre coustume de prier Dieu, il châtiera ceux qui le mesprisent. Ces Barbares ayant appris ce qu'elle disoit, s'éclatterent en risée, se mocquans de la pieté et de la deuotion de leurs captifs ; Pierre Achkameg, deuenu loup parmy les loups fut touché, il baissa la teste sans mot dire, respectant les prieres qu'il auoit autrefois proferées de sa bouche. Les femmes ne furent point espouuantées de ces cris et de ces brocards ; celles qui portoient leurs enfans auec elles, leur faisoient faire le signe de la Croix, et pas vn petit ou grand ne mangeoit qu'il ne le fist en face de leurs ennemis ; ils se seruoient de leurs doigts pour reciter leur chapelet, les Hiroquois leur ayant pillé et enleué tout ce qu'ils auoient iusques aux plus petites marques de leur deuotion auant que de sortir de cette riuiere. Ils bruslerent tout vif cét homme qui auoit esté blessé, craignant qu'il ne mourust en chemin d'vne mort moins cruelle ; c'est chose estrange, comme la cruauté est douce, et quasi naturelle à ces Barbares. Nous auons appris toutes ces particularitez de

ceux qui se sont sauuez des mains et du païs de ces perfides. Ils nous racontoient qu'vn homme s'estant destaché auoit esté rattrappé dans sa fuitte, et qu'on luy auoit bruslé la plante des pieds pour l'empescher de fuyr vne autre fois. On nous a asseuré que ces Tyrans crucifierent vn petit enfant baptisé, aagé de trois ou quatre ans, luy estendant le corps sur vne grosse escorce, et luy perçant ses petites mains et ses petits pieds auec des bastons pointus. Ces cruautez inoüies nous font assez entendre que ces peuples ne sont pas loing de la mesure de leurs crimes.

Ces victimes estant arriuées dans le païs, on les receut auec les cris, auec les huées, auec les brocards, auec les bastonnades et auec les feux accoustumez ; on auoit fait dresser deux grands échaffaux, l'vn fut pour les hommes et l'autre pour les femmes, qu'on exposa tous nuds à la risée des petits et des grands. Aussi-tost qu'ils furent sur ces theatres, ils demanderent tous, et hommes et femmes à parler au Pere Isaac Iogues, tant pour baptiser les Catechumenes que pour entendre les Chrestiens de confession. Les Algonquines captiues depuis vn long-temps en ce païs-là, s'approchoient doucement de leurs compatriottes, et leur disoient qu'on auoit miserablement massacré le pauure Pere. Apres les saluades et les pourmenades dans les trois Bourgs des Agneronons, où on arrache les ongles s'il en reste encore, où on couppe les doigts, où on frappe sur les playes, en vn mot, où la rage et la fureur sont déchaisnez, on donna la vie aux femmes et aux filles et à deux petits garçons ; pour les hommes et pour les ieunes gens capables de lancer vn jauelot ou vne espée, ils furent distribuez en diuerses Bourgades pour y estre bruslez, boüillis et rostis. Le Chrestien qui faisoit les prieres publiques fut grillé et tourmenté d'vne horrible façon. Iamais au rapport d'vne personne qui le vid dans ses souffrances, il ne jetta aucun cry, ny ne donna iamais aucun signe d'vn cœur abattu ; il leuoit les yeux au Ciel du milieu de ses flammes, regardant fixement le lieu où son ame aspiroit. On commença de le tourmenter deuant le Soleil couché, et on le brusla toute la nuict, depuis la plante des pieds iusques à la ceinture ; le lendemain on le brusla depuis la ceinture iusques à la teste ; et sur le soir les forces luy manquant, on jetta tout son corps grillé dans des flammes. Cette rage passe le naturel des hommes ; les Demons y ont bonne part.

Il y auoit parmy cette ieunesse vn enfant aagé d'enuiron 15. ou 16. ans, beau comme le iour dans l'estime des Sauuages ; les Hiroquois le reuestirent de leurs plus belles robbes et l'ornerent à l'auantage, prenans plaisir de voir ses démarches et son maintien, car en effet il auoit de la grace ; quelques-vns gaignez par la tendresse de son aage et par la beauté de son corps, parlerent de luy donner la vie ; mais leur rage est trop grande contre les Algonquins : ils le despoüillerent comme les autres, et en firent leur joüet dedans les flammes. Retournons s'il vous plaist au lieu de leur prise.

La deffaite de ces pauures gens arriua le cinquiesme de Mars : cinq personnes seulement se sauuerent de la bande de Ta8izkaron ; ils vindrent les vns apres les autres aux Trois Riuieres, s'écrians que tous leurs gens estoient morts ou captifs. Deux de ces cinq estoient partis dés le grand matin pour aller à la chasse : retournans sur le soir, ils entendirent de loing de grands cris et de grandes huées, comme des personnes qui se resioüissent de leur proye et qui font danser leurs prisonniers, selon la coûtume des Sauuages ; cela les étonna, ils prestent l'oreille plus attentiuement, ils reconneurent que ces bruits ne procedoient pas de leurs gens ; c'est pourquoy tournans visage ils s'en courrurent aux Trois Riuieres donner aduis de leur deffaite. Les François furent touchez au dernier point ; ils donnerent des témoignages d'vne douleur aussi sensible, comme s'ils eussent appris la mort de leurs propres parens : les grands exemples de vertu que quelques-vns auoient donnez, et la riche disposition de la pluspart à receuoir le sainct Baptesme,

frappans leur esprit attendrissoit leur cœur ; ils faisoient des Panegyriques de ces bons Neophytes ; qui regrettoit vn Chrestien, qui vn Catechumene ; plusieurs despioroient la misere de ceux qui auoient demandé l'entrée en l'Eglise de Dieu, et qui ne l'auoient pas obtenuë, pource qu'on les vouloit tenir dans vne plus longue espreuue ; on regretta sur tout vne femme, qui deuant son depart, voyant qu'vn petit enfant à la mammelle estoit deuenu orphelin, se presenta pour le nourrir, charité bien extraordinaire pour vne payenne, à raison des grandes difficultez qu'ils ont d'esleuer leurs enfans. Leur coustume estoit jadis, quand vne femme laissoit son petit incapable de manger et de marcher tout seul, de le tuër et de l'enterrer dans le mesme sepulcre de sa mere, disans qu'aussi bien mourroit-il, si quelque nourrisse sa proche parente ne s'en vouloit charger.

Au reste il semble que Dieu auoit donné aux Algonquins des pressentimens de leur mort ; ces deux femmes qui furent prises les premieres estant parties des Trois Riuieres sans porter leurs colliers de porcelaines, retournerent sur leurs pas pour les prendre : Nous tomberons, disoient-elles, entre les mains de l'ennemy, peut-estre que nos colliers nous sauueront la vie.

Simon Pieskaret, venant prendre congé de nos Peres, leur dit : Il me semble que ie m'en vay à la mort, ie sens ie ne sçay quoy qui me dit, les Hiroquois te feront mourir ; mais ma consolation est, que ie suis reconcilié à l'Eglise et que i'iray au Ciel apres ma mort.

Bernard 8apmang8ch se confessa iusques à deux fois deuant son départ, et comme on luy demandoit la raison de ce soin si extraordinaire : On m'appelle dans les bois pour y mourir, priez pour moy, car ie ne reuiendray plus. Faites moy donner vne balle pour tuër le premier Hiroquois qui me voudra tuër. La chose arriua comme il l'auoit pensée.

Augustin Tchipak8ch tint ce discours à vn Pere : Adieu, mon Pere, pour la derniere fois, ie ne sçay quelle action de grace vous rendre pour tant de bien-faits que i'ay receus de vostre charité ; aimez-moy encore apres la mort et priez pour mon ame quand vous apprendrez que ie seray entre les mains de nos ennemis, afin que ie ne sois pas bruslé deux fois.

Vn nommé Kit8chi dit au mesme Pere : Voilà vn paquet de castors que ie te prie de donner à vn tel quand tu le verras en ce païs-cy ? Oüy, mais, dit le Pere, ces castors ne sont-ils pas à toy ? Ils n'y sont plus, respond-il : car ie me tiens desia mort.

Le Pere qui les instruisoit pendant l'Hyuer, remarqua apres leur mort que ses entretiens plus ordinaires estoient des moyens de bien mourir, comme il se faudroit comporter si on estoit pris des Hiroquois, comme il faudroit faire profit des grands tourmens qu'ils font souffrir à leurs prisonniers ; et quoy que souuent il n'eût pas dessein de leur parler d'vn sujet si triste, il se trouuoit ordinairement engagé dans ces discours sans y penser. Tous ces sentimens n'ont pas empesché leur mort, il est vray ; mais ils ont puissammant fortifié leurs ames. Dieu disposoit ses esleus par ces pensées, ausquelles on n'adioûtoit point de creance, n'estant pas données pour la vie du corps, mais pour le salut des ames. Ie sçay bien que l'inconstance des Hiroquois leur pouuoit bien donner ces deffiances ; mais comme elles estoient quasi vniuerselles, et dans les ames les plus courageuses, et que d'ailleurs elles operoient des actions de vie, des actions d'humilité, des affections d'aller au Ciel, il ne faut pas douter qu'elles ne prissent leur source du sang de Iesus-Christ, d'où prouient tout ce qui tend et qui nous conduit à nostre salut.

Pour conclusion, ces déloyaux ont souuent rodé à l'entour de l'habitation des Trois Riuieres, mais bien plus souuent à l'entour de celle de Montreal ; ce qui a fait que Monsieur d'Ailleboust s'est brauement fortifié : il est loüable en ce point, ayant mieux aymé quitter quelques ouurages particuliers fort importans, que de manquer au public. Les habitans des Trois Riuieres se sont

aussi reünis et rassemblez, afin de resister plus facilement aux courses et aux vols de ces Barbares.

Or il ne faut pas s'imaginer que la rage des Hiroquois, et la perte de plusieurs Chrestiens et de plusieurs Catechumenes soient capables d'éuacuer le mystere de la Croix de Iesus-Christ, ny arrester l'efficacité de son sang. Nous mourrons, nous serons pris, nous serons bruslez, nous serons massacrez, passe. Le lit ne fait pas tousiours la plus belle mort. Ie ne voy icy personne baisser la teste ; au contraire, on demande de monter aux Hurons, et quelques-vns protestent que les feux des Hiroquois sont l'vn de leurs motifs pour entreprendre vn voyage si dangereux.

A mesme temps que Dieu nous a battus d'vn costé, il semble nous vouloir consoler de l'autre. Nos Peres des Hurons nous ont mandé, que les Sauuages d'Andastohé, que nous croyons estre voisins de la Virginie et qui auoient autrefois de grandes alliances auec les Hurons, en sorte qu'il se trouue encore dans leur païs des gens de leurs contrées, ces Sauuages, dis-je, ont fait entendre ce peu de paroles aux Hurons : Nous auons appris que vous auiez des ennemis : vous n'auez qu'à nous dire, leuez la hache, et nous vous asseurons, ou qu'ils feront la paix, ou que nous leur ferons la guerre. Les Hurons bien ioyeux de ces belles offres, ont enuoyé vne Ambassade vers ces peuples. Le Chef de cette Ambassade est vn braue Chrestien, accompagné de huict personnes, dont quatre ont embrassé la Foy de Iesus-Christ ; il ne faut pas craindre que les enfans de Dieu et les ouuriers Euangeliques manquent de secours ; s'ils ne manquent point de courage, les croix et les souffrances sont la marque et le caractere de leur mission.

CHAPITRE II.

Quelques femmes se sauuent du païs des Hiroquois.

Il y a ie ne sçay quels charmes dans le païs de nostre naissance qui ne permettent pas aux hommes d'en perdre la memoire. Qui auoit-il autrefois de plus splendide que la ville de Rome ? ny de plus aspre que les froids et les glaces de la Scythie ? et cependant vn barbare fuyoit de cette grande ville pour retourner dans la rigueur de ces neiges. Le païs des Algonquins n'a esté depuis quelques années qu'vn champ de morts et de malades, et neantmoins les femmes que les Hiroquois mettent en liberté dans leur païs, pour les marier à leurs enfans, ont tousiours vne si grande pente et vne si grande inclination vers leur patrie, que plusieurs se jettent dans d'horribles dangers, et dans des peines et des trauaux espouuantables pour la reuoir. En voicy quelques exemples.

Le huictiesme de Iuin, parut vn canot au dessus de l'habitation de Montreal, dans lequel on ne voyoit qu'vne seule personne : s'estant approché, on reconneut que c'estoit Marie Kamakate8ing8etch, femme du braue Iean Baptiste Manit8nag8ch massacré par les Hiroquois ; cette pauure creature s'estoit sauuée auec des peines qu'on ne peut quasi exprimer. Estant conduite dans la chambre de Monsieur et Madamoiselle d'Ailleboust, ses yeux firent le preambule de sa harangue, ses larmes et ses sanglots luy déroboient la parole et donnoient de la compassion à tout le monde ; les Peres la consolent, Madamoiselle d'Ailleboust, qui estoit de sa grande connoissance, luy dit en sa langue qu'elle ne s'attristast point puis qu'elle estoit parmy ses parens et parmy ses amis : Et c'est cela mesme, dit-elle, qui renouuelle mes pleurs et qui rengrege mes ennuis, quand ie voy les personnes et les lieux où ie me suis veuë tant aymée auec mon pauure mary et mon

enfant, ie ne puis tenir mes larmes ; il y a long-temps qu'elles estoient taries, et quand ie vous ay veuë elles sont sorties de mes yeux malgré moy. Et là dessus elle regardoit d'vne veuë toute pleine d'angoisse ces bonnes Damoiselles qui la carressoient auec beaucoup de tendresse, elle faisoit bien son pouuoir de se tenir gaye ; mais il fallut donner à l'amour le loisir de respandre ses pleurs et de visiter les endroits de cette habitation, où elle auoit receu plus de joye pour y mesler l'absinthe de ses tristesses. Ayant satisfait à la nature, elle nous raconta la prise des Algonquins comme nous la venons de coucher, puis elle nous déduisit la façon dont Dieu s'estoit seruy pour la tirer du païs des Hiroquois.

Elle auoit desia esté vne fois prisonniere au païs des hauts Hiroquois, nommez Onondagheronons ; quelques Sauuages de cette nation l'ayant reconneuë dans l'vne des bourgades des Agneronons, où sa vie, apres le bruslement des hommes, sembloit estre en asseurance, luy dirent qu'elle sortist de la bourgade, qu'ils luy vouloient parler ; s'estant vn petit esloignée sur le soir, ils l'enleuerent partie de gré luy promettans merueille, partie de force, faisant voir qu'estant sortie de leur bourgade elle y deuoit retourner. Elle conneut bien qu'elle auroit fort party si elle ne s'accommodoit ; c'est pourquoy elle leur dit, qu'elle estoit preste de les suiure : ils la font cacher dans les bois auec asseurance qu'ils la viendroient reprendre le lendemain matin, ils n'y manquerent pas, ils l'emmenerent donc à Onondaghé, c'est le nom de leur bourgade ; en chemin il falloit passer par Onoñoté, d'où estoit celuy qui auoit pris cette pauure femme, et à qui elle appartenoit ; ces Barbares ayans peur qu'elle n'y fust reconnuë, luy donnerent vn sac, vn pot de terre, et vn peu de viures, et luy dirent qu'elle se retirast dans le bois, et qu'ils la viendroient prendre le iour suiuant. La nuict venuë, elle approcha de la bourgade d'Onoñoté, où elle entendit les cris, les huées et les risées de ces Barbares, au bruslement qu'ils faisoient de l'vn de ses compatriottes. Cette pauure creature se mit en l'esprit qu'on luy en feroit autant, pource qu'elle s'estoit desia sauuée de la bourgade où on la menoit, et qu'ils ne pardonnoient quasi iamais aux fugitifs ; elle auoit aussi oüy à son départ quelques ieunes gens, qui ne croyans pas qu'elle entendist leur langue, se demandoient l'vn à l'autre quelle partie du corps ils trouueroient la plus friande ? l'vn d'eux la regardant, respondit que les pieds cuits sous la cendre estoient fort bons. Toutes ces choses luy donnerent vne crainte qui luy sauua la vie ; elle prend donc resolution de s'enfuir, et tout sur l'heure elle se met en chemin, marchant toute la nuict, tirant, non pas vers son païs : car elle se doutoit bien qu'on la pourroit découurir à sa piste ; mais elle s'en courut vers la bourgade d'Onondaghé, tenant le chemin battu, dont elle auoit bonne connoissance ; le lendemain ceux qui l'auoient rauie la chercherent, comme il est bien croyable, mais en vain. Estant arriuée proche de la bourgade, elle se cache dans les bois les plus espais, comme sont les cedrieres et les sapinieres, qui sont fort frequentes en ces contrées, elle fut là dix iours et dix nuits sans feu, au milieu des neiges, auec vne robe mince au possible, et si courte et si estroite, que ses bras et ses jambes estoient tous nuds, et le reste de son corps tres-mal couuert. Toutes les nuicts elle sortoit de sa taniere pour s'en aller chercher ou grapiller dans les champs et dessous la neige, quelques bouts d'espics de blé d'Inde eschappez de la main des moissonneurs, elle n'en trouua qu'enuiron plein deux petits plats pour la nourriture de son voyage, qui deuoit durer plus de deux mois. Cela l'espouuanta fort ; adioustez que tous les iours elle voyoit aller et venir des Sauuages, qui passoient souuent fort proche du lieu où elle estoit. Elle vit mesme les hommes qui l'auoient enleuée, non sans peur d'estre descouuerte.

Vn grand Hiroquois, ayant sa hache sur l'espaule, s'en vint vn certain iour

tout droit à elle ; la pauure femme a recours à Dieu, car elle ne l'oublioit iamais dans ses angoisses : comme elle prioit, cét homme se destourne tout à coup, se iettant dans la forest par vn autre endroit. Or comme ces craintes et ces transes continuelles l'affligeoient, elle fit ce raisonnement plein d'erreur à la verité, mais bien pardonnable à vne pauure femme Sauuage. Ie suis morte, c'est fait de ma vie, il n'y faut plus penser : de m'en aller à la bourgade pour estre bruslée, ie ne puis m'y resoudre ; de me mettre en chemin pour me sauuer, ie mourray de famine et de langueur, et peut-estre seray-ie rencontrée par quelque Hiroquois, qui me fera passer par leurs tourmens ordinaires : il vaut donc mieux mourir plus doucement. Ayant fait sa priere, elle attache sa ceinture à vn arbre où elle monte, elle fait de l'autre bout vn lacet courant, qu'elle passe à son col, et se ietta à bas : le poids du corps rompit la corde sans luy faire grand mal. Elle la racommode, l'esprouue, et ensuitte remonte vne autre fois ; mais Dieu voulut qu'elle se rompist pour la seconde fois. Elle, bien estonnée, commence à dire à part soy d'vn sens rassis ; car elle croyoit faire vne bonne action : Oüy, mais peut-estre que Dieu ne veut pas que ie meure ? asseurément il me veut sauuer la vie ; mais ie n'ay pas dequoy viure en chemin ? n'est-il pas assez puissant pour m'en faire trouuer ? allons, disoit-elle, prions-le de me conduire. Ayant fait sa priere, elle entre dans la profondeur de ces grands bois, se conduit à la veuë du Soleil, cherchant le chemin de son païs : la voilà donc errante dans vne horrible solitude. Comme il y auoit encore de la neige sur la terre, elle souffroit vne faim et vn froid intolerable, elle ne mangea en dix iours que ces bouts d'espics qu'elle auoit glanez ; les ayans consommez, elle grattoit la terre pour trouuer de petites racines, elle escorchoit les arbres pour sucer et manger la petite escorce interieure ; enfin elle rencontra dans vn lieu où des chasseurs Hiroquois auoient cabané vne petite hache qu'ils auoient abandonnée ou oubliée, cela luy sauua la vie : son industrie luy fit faire vn fusil de bois, auec lequel elle faisoit du feu pendant la nuict, et non pendant le iour, elle l'esteignoit si tost que l'aurore commençoit à poindre, de peur que la fumée ne parût et ne la descouurist. Ayant fait mes prieres, disoit-elle, ie passois la nuict à manger des tortuës que ie trouuois dans les petites riuieres, à me chauffer et à dormir. Ie cheminois et ie priois Dieu tout le iour. Que de tours et de détours elle fit dans ces horribles forests ! que d'égarements ! elle partit peut-estre au commencement d'Auril et elle n'arriua à Montreal que le huictiesme de Iuin ; elle nous disoit que deux lunes et plus s'estoient passées dans son voyage. Le mois de May arriuant, elle descouurit des chasseurs Hiroquois sans estre apperceuë ; ayant reconneu qu'ils auoient laissé leur canot sur le bord d'vne riuiere, elle se iette dedans à la desrobée et l'emmene ; mais comme il estoit trop grand pour vne personne seule, elle le raccourcit et l'accommoda proprement à son vsage. Enfin elle se trouue sur les riues du grand Fleuue de Saint Laurens. L'ayant bien consideré, elle iugea qu'elle estoit plus prés des François que de son païs, qui n'est pas loing de celuy des Hurons, et qu'il estoit plus facile de descendre que de monter, si bien qu'elle prend le courant, s'en va chassant d'Isle en Isle ; elle tuë des cerfs et des castors, elle fait vne espée de bois, elle en brusle le bout pour l'endurcir, et auec cét instrument elle prend de grands esturgeons de cinq à six pieds de long. Elle prenoit les cerfs en cette sorte : les ayant fait lancer à l'eau, elle s'embarquoit dans son petit canot les poursuiuoit aisément, et en les abordant elle leur déchargeoit de grands coups de hache sur la teste ; estans aux abois elle les tiroit à bord et s'en seruoit pour se nourrir, elle trouua quantité d'œufs de diuers oyseaux de riuieres, elle auoit encore assez de viande boucanée et quantité de ces œufs quand elle mit pied à terre à Montreal. Voyant le Pere qui l'auoit instruite : Ha ! mon Pere, luy dit-elle, que

de fois i'ay pensé en vous ! ie disois en mon cœur il prie pour moy, il me conduit dans mon voyage, il fera que ie ne m'esgare point ; ie priois fort souuent celuy qui a tout fait, ie me seruois de mes doigts pour dire mon chapelet, ie pensois incessamment à ceux qui croyent et qui prient, il me semble que ie voyois *Chaouerindamaguetch*, (c'est vn nom que les Sauuages ont donné à Madamoiselle d'Aillebouſt) priant Dieu pour moy en la chapelle ; enfin me voilà parmy mes parens. La ioye ayant succedé aux larmes qu'elle versa abondamment de prime abord, elle embrassoit ces Damoiselles auec plus d'affection qu'elle n'eust fait ses plus proches parents ; pour conclusion elle se confessa et communia auec beaucoup de tendresses.

Cinq iours apres son arriuée, vn canot parut qui portoit vne ieune femme de la nation des Poissons blancs ; cette bonne captiue l'ayant abordée luy raconta les miseres qu'elle auoit endurées dans sa captiuité : Mais tout ce que i'ay souffert, luy disoit-elle, n'est rien en comparaison de ce que tu souffriras en Enfer si tu n'es Chrestienne. Ie le suis, respondit-elle ; mais i'ay vn mary Payen, qui a vne autre femme auec moy, et qui hait extremement la priere, ie le voudrois bien quitter. Tu fais bien, luy dit-elle, car ton mary te fera quitter la Foy ; si tu en connoissois la valeur, tu la prefererois à toute autre chose, cette vie n'est pas considerable, celle que nous attendons est bien longue. La Foy est vne chose admirable, elle ramasse les nations, et de plusieurs elle n'en fait qu'vne : c'est la Foy qui fait que les François sont mes parents, ils m'ont receuë et ils me traittent comme leur parente ; c'est la Foy qui fait que ie t'ayme, quel sujet aurois-je de t'aymer ? tu n'es point de ma nation, ie n'ay point d'interest que tu demeures ou que tu t'en ailles ; mais ie ne sçay comme cela se fait, ie sens bien que ie t'ayme, à cause que tu crois en Dieu, et ie ne sçaurois m'empescher de te donner vn bon conseil : si tu remontes auec ton mary dans son païs, tu seras prise des Hiroquois ; et puis tu tomberas de leurs feux dans le feu des Demons, c'est celuy que tu dois craindre. Ah si tu sçauois ce que c'est de la liberté, tu l'aymerois ! tu n'as pas senty le joug de la captiuité, et combien c'est chose dure et fascheuse d'estre pour tousiours esloignée de la priere ! ceux qui sont dans cét esclauage portent enuie aux petits oyseaux. Ah ! que souuent ie leur disois, que ne puis-je voler comme vous ! si ie voyois de loing vne Montaigne, ie luy disois en mon ame, que ne suis-je au plus haut de la cime pour me voir esloignée de ma captiuité ! La vie est vne mort à vn captif ; mais c'est bien pis apres la mort, car la captiuité est éternelle. La conclusion fut que cette ieune femme quitta celuy qui se portoit pour son mary, et qui en effet ne l'estoit pas, et enfin ces deux bonnes creatures ayant trouué vne barque qui descendoit à Kebec, se mirent dedans pour aller voir leurs parens qui demeuroient en la residence de Saint Ioseph.

Le vingtiesme du mesme mois, on entendit vne voix de l'autre costé de la riuiere, vis à vis de l'habitation de Montreal : on ne se pressa pas d'y aller, pource que les Hiroquois ont donné autrefois de ces cassades, faisans les prisonniers eschappez, pour attirer et massacrer ceux qui les iroient querir. C'estoit vne pauure captiue qui n'en pouuoit plus ; elle cria deux ou trois iours, enfin on s'approcha petit à petit, et l'ayant reconnuë on l'embarqua. Il n'est pas croyable comme cette pauure creature estoit deffaite, c'estoit vne femme puissante et en bon point deuant sa prise, elle parut pour lors si desnuée de chair, si hideuse et si foible, qu'elle estoit mesconnoissable ; elle demanda dés son entrée si le Pere qui instruisoit les Sauuages n'estoit pas à Montreal, il estoit deuant ses yeux et elle n'y prenoit pas garde, le deffaut de nourriture luy auoit alteré le cerueau, on l'auroit prise pour vn vray squelette ; comme elle n'auoit ny hache, ny cousteau, ny canot ; mais seulement vn petit bout de ie ne sçay quelle estoffe toute vsée qui ne la couuroit qu'à demy, elle auoit

souffert d'estranges trauaux. On luy donne à manger petit à petit, on la fait reposer, le lendemain ayant repris ses esprits, elle demande encore vne fois le Pere qui l'auoit instruite l'année precedente. Helas ! disoit-elle, n'est-il point icy ? Il te parla si long-temps hier au soir, luy dit l'Interprete. Faites-le venir, ie vous en prie. Le Pere l'estant allé trouuer, elle luy dit : Mon Pere, hier ie n'auois point d'esprit, ie ne me souuiens pas de t'auoir veu ; instruis-moy ie te prie, i'ay attribué ma captiuité aux resistances que ie te fis l'an passé, lors que tu me voulois enseigner, ie n'ay pas laissé de prier Dieu, quoy que ie ne fusse pas baptisée ; ie disois au profond de mon cœur, c'en est fait, ie croiray, ie me feray instruire, ie prieray tout de bon, ie ne veux pas mentir. Elle nous dit qu'il n'y auoit que deux iours qu'elle estoit accouchée quand elle se sauua des Hiroquois, que son enfant qu'elle portoit dans son sein mourut bien-tost apres, le laict luy manquant faute de nourriture. Elle adioustoit que les Hiroquois faisoient estat de venir en grand nombre, notamment à Montreal : Mais ils sont, disoit-elle, affligez d'vne maladie populaire qui en fait mourir vn grand nombre. C'est la coustume, quand quelqu'vn meurt dans leurs cabanes de le pleurer vn fort long-temps ; or comme i'estois adoptée à vne famille attaquée de cette maladie, nous ne faisions que pleurer tous les iours, et ie disois à part moy : Fut-il ainsi que ie pleurasse souuent pour le mesme sujet. Elle nous confirma tout ce que Marie nous auoit raconté de la prise des Algonquins et de la mort du Pere Iogues, adioustant que les Hiroquois contraignoient les femmes Algonquines d'appliquer des feux sur leurs compatriotes pour les brusler. Estant arriuée au sault de Saint Loüys, qui est vn petit au dessus de l'habitation de Montreal, et n'ayant point de canot pour le passer, elle lia des bois par ensemble ; mais comme elle n'auoit point de force, les liens s'estans rompus ou destachez, elle coula plusieurs fois à fond, reuenant tousiours au dessus, emportée dans des boüillons d'eau, qui luy deuoient mille fois casser la teste contre des roches, si Dieu ne l'eust tres-particulierement assistée. Deux femmes, nous disoit-elle, se sont sauuées deux iours deuant moy ; les Hiroquois enragez de ce que nous nous éuadions, disoient que si quelqu'vne s'enfuyoit encore qu'ils tuëroient toutes les autres ; comme ils ne se deffioient pas de moy à cause de mes couches, ie me sauuay plus facilement, faisant semblant d'aller querir du bois dans la forest.

Le vingt-quatriesme du mesme mois de Iuin, on entendit encore des cris à l'autre bord de la grande riuiere, on vit aussi des feux, quelques ieunes hommes y courent auec vn canot, ils trouuent ces deux femmes dont cette pauure delabrée nous auoit parlé ; or encore qu'elles ne fussent pas dans vn estat si pitoyable, pource qu'estant deux elles s'estoient secouruës l'vne l'autre, elles estoient neantmoins grandement abattuës. L'ennuy d'vne si estrange solitude est bien fascheux : n'auoir autre lit, ny autre couuert, ny autre compagnie, ny autres viures, que le lit, le couuert, la compagnie et le viure des bestes, c'est mener vne vie plus miserable que la vie des bestes ; ces deux femmes trouuerent le moyen de faire du feu, mais l'autre n'eut pas l'inuention, n'ayant point de cousteau ; bref apres qu'on les eut remises en bon point, on leur donna à chacune vne robe et vn canot d'écorces pour aller trouuer leurs maris qui estoient à Saint Ioseph proche de Kebec.

Le seiziesme de Iuillet, vne autre prisonniere parut aux Trois Riuieres, elle auoit tenu vn chemin different des precedentes ; la pauure miserable n'auoit que la peau estenduë sur les os, son regard estoit affreux, ses yeux paroissoient comme enfoncez dans vne teste de mort, on ne voyoit plus de jouës sur son visage, ses levres colées sur les machoires representoient plustost vn trépassé qu'vne personne viuante. Ayant esté charitablement receuë, elle raconta leur prise et leur voyage. Vne femme, disoit-elle, de nostre bande, craignant la fureur des ennemis me parla de se

faire mourir, ie vis bien que cela procedoit de fureur, ie luy respondis qu'il se falloit sauuer et non pas se deffaire ; mais comme c'estoit vne vraye Megere ennemie de la Foy, elle n'escouta point ce conseil : jettant la main sur son enfant, elle le massacra et le jetta aux pieds des Hiroquois ; puis ayant passé sa teste dans vn licol, elle tiroit d'vne main pour s'estrangler, et de l'autre elle se coupe le gosier auec vn cousteau. Mais helas ! elle trouua bien-tost vn feu plus deuorant que celuy des Hiroquois. Il y auoit plusieurs années qu'elle resistoit à Dieu, se bandant contre les veritez qu'on luy vouloit enseigner ; sa vie pleine de cholere et d'animosité contre la doctrine de Iesus-Christ, ne pronostiquoit qu'vn desespoir.

Nostre captiue racontoit, que Dieu luy auoit presenté plusieurs occasions de se sauuer des mains de l'ennemy deuant que d'arriuer en leurs païs : Mais helas ! disoit-elle, ie ne pouuois abandonner ma fille qui estoit prisonniere auec moy, et mieux gardée que moy. L'amour de mon enfant et l'amour de ma vie combattoient dans mon cœur ; mais enfin ma fille l'emporta par dessus moy, ie creu qu'estant arriuez dans ce païs de tourmens, ie pourrois trouuer moyen de nous sauuer toutes deux. En effet apres auoir passé par les bastonnades et par les autres tourmens, à la reception et à l'entrée des prisonniers, apres la mort de tous les hommes et de quelques femmes, on nous donna la vie. Ma fille, estant jeune et assez agreable, fut bien-tost mariée ; les Sauuages ne font point de difficulté d'épouser vne estrangere et vne captiue ; voire mesme il y en a qui les aiment dauantage, pource qu'elles sont ordinairement plus obeïssantes et plus souples. Or comme ie ne pensois qu'à ma liberté, ie vay trouuer mon pauure enfant, ie luy découure mon dessein, nous conclüons qu'il falloit sortir de la bourgade sur la minuit, ce que nous fismes assez heureusement sans estre apperceus. A peine estions nous hors des portes, qui ne fermoient point, que nous courusmes de toutes nos forces, depuis la minuit iusqu'enuiron les cinq heures du soir ; comme nous pensions vn petit respirer, nous apperceumes des Hiroquois ; la crainte nous fit retrouuer des forces, nous nous iettons à trauers des halliers, l'espouuante nous fit marcher de telle sorte que nous nous separasmes. Or ie ne sçay si nous fusmes apperceuës, ie ne sçay si ma fille est morte dans les bois, ou si elle a esté reprise par ces Barbares, quoy qu'il en soit, ie ne l'ay plus veuë depuis ce temps-là. Elle auoit preparé vn cousteau pour nostre voyage, et moy cinq petits pains cuits sous la cendre, c'est tout ce que i'ay mangé depuis ma fuitte, excepté quelques fruits sauuages que ie rencontrois de temps en temps en mon chemin. La priere estoit mon vnique consolation ; ie n'auois rien pour faire du feu, mes doigts n'estans pas assez forts pour faire vn fusil à la façon des Hurons, les guespes et les mouches m'estrangloient ; enfin Dieu me donna l'inuention de faire des bas de chausses et des manches de feüillages, pour me deffendre de leurs piquures. Nos Peres luy donnerent vne couuerture ; car à peine auoit-elle dequoy cacher la moitié de son corps, elle se confessa auec de grands ressentiments de ses offenses, témoignant d'ailleurs vne joye et vn contentement admirable de se reuoir parmy les croyans.

CHAPITRE III.

Quelques Hiroquois surpris apres vne deffaite d'Algonquins. Vne femme tuë vn Hiroquois et se sauue.

Le vingt-neufiesme de May, arriua à Montreal vn canot conduit par trois Sauuages de la petite nation des Algonquins ; ces pauures gens furent bien estonnez, apprenans la deffaitte des hauts Algonquins, dont nous auons parlé cy-dessus ; ils auoient neantmoins de fortes coniectures de la perfidie des Hiroquois. Nous auons, disoient-ils, re-

marqué cét Hyuer vne piste d'ennemis, qui nous ont approchez de bien prés, et ce qui nous a donné de l'estonnement, quelqu'vn d'eux ayant rencontré vne attrappe que nous auions dressée pour les ours, au lieu de nous attendre ou de chercher nos pistes, il a destendu l'attrappe, et tellement separé les pieces qui la composoient, que nous voyons bien qu'aucun animal n'a peu faire ce débris. C'est quelqu'vn qui nous a voulu donner à entendre que nous nous tinssions sur nos gardes, et que l'ennemy n'estoit pas loing. Cette charité n'est pas commune parmy des Barbares. Ils adioustoient qu'il s'estoit ietté vne certaine maladie sur les Caribous, qui leur faisoit vomir le sang par la gueule, demeurans tout courts quand on les poursuiuoit. Ils en ont veu iusques à cinq, six et sept tomber roides morts en vn moment ; cela les a tellement espouuantez, qu'ils ont resolu de quitter leur païs pour venir demeurer auprés des François. Dieu retire de temps en temps, ceux qui sont dans le fond des terres, où on ne peut aborder, pour les amener à sa connoissance, par le voisinage de ceux qui sont capables de les instruire. Ces pauures gens ayant peur de rencontrer les Hiroquois à leur retour, supplierent Monsieur d'Aillebouſt de les secourir de quelques armes, bien resolus de se battre s'ils trouuoient des ennemis. Monsieur d'Aillebouſt creut qu'il ne les falloit pas esconduire en vn sujet si important ; estans armez ils font vn tour aux Trois Riuieres, et de là remontent en leur païs sans trouuer aucun ennemy. L'vn d'eux croyant que la riuiere estoit toute libre, embarque sa femme pour voguer iusqu'à l'Isle, et donner aduis aux Sauuages de ce païs-là, que leurs parens auoient esté pris et massacrez vers les Trois Riuieres, et par consequent qu'ils se tinssent sur leur garde. Comme donc il nauigeoit dans sa petite gondole d'escorce, il apperceut de loing vn canot d'Hiroquois ; se tournant vers sa femme qui gouuernoit le canot, luy dit : Aurois-tu bien le courage de me seconder ? i'ay enuie d'aller attaquer ce canot. Il estoit peut-estre conduit par sept ou huict hommes, et luy estoit tout seul ; mais il auoit de la resolution. Sa femme luy respondit : Ie vous suiuray par tout, ie ne veux plus de vie apres vostre mort ; ils font joüer leurs auirons pour attrapper ce petit vaisseau ; mais deuant que d'estre découuerts, ils virent vn peu plus loing quatre ou cinq canots remplis d'hommes, cela les arresta, ne iugeans pas qu'il se fallut ietter temerairement dans les fers de leurs ennemis. Que fera donc ce pauure homme ? il ne veut pas fuir ; il ne peut passer outre sans mourir : Il faut, dit-il à sa femme, que ie sçache quelle prise ont faicte ces gens-là ; car ie vois bien à leur mine qu'ils voguent en gens victorieux ; asseurement ils ont pris de nos compatriottes. Il met sa femme à terre ; puis s'en allant de l'autre costé de la riuiere, comme s'il fust venu du païs des Hiroquois, il tire vn coup d'arquebuse. Les Hiroquois, ne le voyant pas bien, et croyans peut-estre que c'estoit quelque trouppe de leurs soldats qui arriuoit de nouueau en ce quartier-là, firent quarante cris, tirans quarante fois ces voyelles du fond de leur estomach *hee*. C'est assez, dit cét Algonquin, ie n'en voulois pas dauantage, ie sçay ce que ie desirois, asseurément ils tiennent quarante de nos gens prisonniers. Il rembarque sa femme, et s'en court à force de rames vers quelques hommes qu'il auoit quittez, il leur raconte ce qu'il a veu et entendu, les exhortant à suiure l'ennemy : sept ieunes hommes se presentent à luy, ils montent dans deux canots et s'en vont lestement au lieu où l'ennemy estoit. Il n'y a point de chasseurs si aspres au gibier, que les Sauuages le sont à la chasse des hommes ; il n'y a point de chat si adroit pour se tapir, et pour se cacher et pour sauter sur vne souris, qu'vn Sauuage est habile pour surprendre et pour se lancer sur sa proye : ils se glissent doucement, ils remarquent les pistes de leurs ennemis, les vont reconnoistre à pas de loup. Ils auiserent dans l'obscurité cinq cabanes ensemble : Allons, dirent-ils, tüons et mourons, vendons nostre mort. Vne seule cabane contenoit

plus de combattans qu'ils n'estoient d'assaillans ; l'ordre fut que six entreroient dans les trois plus grandes cabanes, deux en chacune, et les deux autres dans les deux plus petites. Il y auoit deux Chrestiens dans ce petit nombre, qui firent leurs prieres, comme des personnes qui croyoient aller à la mort. Sur la minuit, ils entrent l'espée à la main, ils transpercent auec vne promptitude admirable ces pauures endormis ; mais par mesgarde ils tuerent vne femme de leur nation nouuellement prise par ces Barbares ; en vn mot, ils osterent la vie à dix Hiroquois, ils en blesserent beaucoup d'autres, et delivrerent dix personnes captiues. Le combat se fit auec vn estrange tintamarre : Qui estes-vous ? disoient les Hiroquois ; les autres répondoient à coups d'espées ; les tenebres rendoient cette confusion plus horrible. Vn grand Hiroquois, percé d'vn coup d'espée, se iettant sur celuy qui l'auoit blessé, rompit l'espée en le colletant ; l'Algonquin s'estant deffait de ses mains le poursuit à coups de pierres ; l'autre l'ayant ratrappé l'alloit perdre, si son camarade suruenant ne luy eût donné vn coup qui le jetta par terre. Les prisonnieres mises en liberté, s'escrierent à leurs liberateurs : Sauuez-vous, il y a quantité d'Hiroquois proche d'icy, si le jour vous descouure vous estes perdus. A ces voix, ils arrachent les cheuelures des morts, ils jettent en la riuiere de gros paquets de castors pris sur les Algonquins par ces déloyaux ; comme ils ne les pouuoient pas emporter, ils ne voulurent pas aussi que leurs ennemis s'en seruissent. Enfin ayans embarquez les personnes qu'ils auoient deliurez, ils se retirerent en vn lieu d'asseurance. Il ne faudroit pas grand nombre de semblables soldats pour donner bien de la peine aux Hiroquois.

Ces captiues se voyans pleinement deliurées raconterent comme elles auoient esté prises. Plusieurs Sauuages des païs plus hauts, disoient-elles, s'estoient venus ranger à l'Isle pour se joindre aux Hurons qui deuoient descendre vers les François. Trente familles auoient dessein de s'arrester auprés de ceux qui enseignent le chemin du Ciel. Il n'y auoit Sauuage qui ne fust chargé de pelleteries pour achepter ses petits besoins aux magasins du païs. Vn Huron, pris depuis quelques années par les Hiroquois, s'estant fait Capitaine de ces voleurs, les a conduits au lieu où nous estions, ce qu'il a fait d'autant plus facilement, qu'il auoit vne tres-grande connoissance de toutes ces contrées. Nos gens qui ne les attendoient pas furent bien estonnez quand ils les virent les armes en la main ; ils firent au commencement quelque resistance, mais ayans veu d'abord trois de nos hommes à bas, tuez à coups d'arquebuses, ils prirent la fuitte ; l'auarice empescha les Hiroquois de les poursuiure. Leurs yeux esbloüis par le grand nombre de castors que nous auions, les fit penser au pillage, ce qui sauua la vie à quantité de monde : pour nous autres qui auions des enfans, nous fusmes bien-tost prises. Voilà, disoient-elles, comme s'est passé nostre malheur.

Outre ces dix personnes mises en liberté par ces huict Algonquins, vne Amazone prise auec les autres, s'est brauement sauuée des mains de ceux qui la tenoient captiue. Il y auoit desia dix jours que les Hiroquois la traisnoient auec les autres prisonniers ; or quoy qu'elle fust liée par les deux pieds et par les deux mains à quatre pieux fichez en terre, et disposez en croix de S. André, neantmoins elle prit resolution de se sauuer, sentant que les liens de l'vn de ses bras ne la pressoit pas trop, elle fit si bien qu'elle mit ce bras en liberté ; ce bras libre destache bien-tost les cordes qui captiuoient le reste de son corps. Tous les Hiroquois dormoient profondement ; la voilà sur ses pieds, elle passe par dessus ces grands corps enseuelis dans le sommeil. Estant toute preste de sortir, elle rencontre vne hache, elle s'en saisit, et poussée de ie ne sçay quelle fureur guerriere, elle en décharge vn coup de toutes ses forces sur la teste d'vn Hiroquois couché à l'entrée de la cabane ; cét homme se debat, d'autres s'esueillent, on allume

vn flambeau d'escorce, on voit ce miserable plongé dans son sang, on cherche l'autheur de ce meurtre, on trouue la place de cette femme vuide, et la hache de cét homme ensanglantée, chacun sort de la cabane, les jeunes gens courent de part et d'autre ; mais cette bonne femme, qui apres son coup s'estoit iettée dans vne souche creuse qu'elle auoit auparauant bien remarquée, escoute tout leur tintamarre, non sans peur d'estre descouuerte. Enfin voyant que les coureurs qui la cherchoient s'estoient jettez d'vn costé, elle sort de sa taniere et court de l'autre tant qu'elle peut ; le iour estant venu, ces Barbares font vn grand circuit pour descouurir ses pistes, ils les trouuent, ils la poursuiuent deux iours entiers, au bout desquels cette pauure creature les entendit courant tout à l'entour du lieu où elle estoit : elle creut que c'estoit fait de sa vie ; mais de bonne fortune ayant rencontré vn estang basty par des castors, elle s'y plonge, ne respirant que de temps en temps et si adroitement qu'elle ne fut point apperceuë. Enfin ces coureurs ennuyez s'en retournerent vers leurs gens desesperans de la pouuoir trouuer. Se voyant libre elle se met en chemin, passe trente-cinq jours dans les bois, sans robe et sans habits, n'ayant qu'vn petit bout d'escorce d'arbre pour se cacher à ses propres yeux. Elle ne trouue point d'autres hostelleries que des groseliers et quelques petits fruits sauuages, ou quelques racines. Elle passoit les riuieres mediocres à la nage ; quand il fallut trauerser le grand fleuue, elle rassembla des bois qu'elle attacha et lia fortement auec des escorces d'vn arbre dont les Sauuages se seruent pour faire des liens. Se trouuant dans vn lieu plus asseuré, elle marchoit sur les riues du grand fleuue, sans sçauoir bonnement où elle alloit : car iamais elle n'auoit approché d'aucune des habitations Françoises, ny peut-estre n'auoit-elle iamais veu aucun François ; elle sçauoit seulement qu'on les venoit voir par eau, si bien qu'elle n'auoit autre guide que le courant de cette grande riuiere. Les maringoins, c'est à dire les cousins, les mouches, les guespes la deuoroient, elle ne s'en pouuoit deffendre à cause de sa nudité ; enfin ayant trouué vne méchante hache, elle se bastit vn canot d'écorce pour se mettre dans le fil de l'eau et pour regarder de part et d'autre si elle ne verroit point de maisons. Ie vous laisse à penser en quel soucy elle pouuoit estre, n'ayant aucune connoissance du lieu qu'elle cherchoit, et ne sçachant pas où le grand fleuue qui la conduisoit alloit aboutir. Il est si large en plusieurs endroits, il fait de si grandes espaces ou de si grandes estenduës d'eau qu'il est difficile du milieu de son lit de voir vne maison posée dessus ses bords. Enfin ayant trauersé le lac S. Pierre qui est proche des Trois Riuieres, elle apperçoit vn canot de Hurons qui alloient à la pesche : elle se iette aussi-tost dans les bois, ne pouuant reconnoistre s'ils estoient amis ou ennemis ; adioustez que sa pudeur la fit cacher, pour ne marcher plus que la nuit. En effet elle se remit en chemin sur les huit heures du soir, à mesme temps qu'elle découurit le fort des François, à mesme temps elle fut reconnuë par quelques Hurons qui tirerent droit à elle, pour sçauoir qui elle estoit. Les voyans venir, elle quitte les bords de la riuiere, rentre dans le bois, leur crians qu'ils n'approchassent point, qu'elle estoit toute nuë, et qu'elle s'estoit sauuée des mains de l'ennemy. Vn de ces Hurons luy iette vn capot et vne espece de robe ; l'ayant vestuë, elle sort du bois et s'en vient auec eux iusqu'en la maison des François. Nos Peres la font venir, l'interrogent sur son voyage, elle raconte ce que ie viens de dire bien ioyeuse de se voir en liberté, admirant la charité de ceux qu'elle auoit tant cherchez sans sçauoir le lieu de leur demeure. Elle arriua aux Trois Riuieres le vingt-sixiesme de Iuillet toute deffaite et toute maigre. O Dieu quelles souffrances ! que l'homme est amateur de la vie ! Si ces croix estoient prises pour Iesus-Christ, qu'elles seroient pretieuses ! Elle n'auoit garde de les souffrir pour son Dieu, puis qu'elle n'en auoit iamais eu de connoissance, pour ne s'estre

iamais approchée de ceux qui distribuent le pain de vie aux pauures affamez.

Mais entrons, s'il vous plaist, dans des croix bien plus saintes, dans des souffrances ardemment desirées et dans vne mort plus aymable que la vie mesme. Il est temps de parler du massacre ou plus tost du martyre du Pere Isaac Iogues. Nos pauures Neophytes, estans conduits au païs de leurs ennemis, le demandoient auec amour, comme nous auons desia remarqué cy-dessus; ils vouloient tirer de ses mains et de sa bouche vn passe-port pour entrer au Ciel, où ce bon Pere arriué deuant eux moyennoit aupres de son Dieu la benediction qu'ils ont fait paroistre dans l'excez de leurs tourmens. Deuant que de parler de sa derniere souffrance, disons deux petits mots en passant des graces qui ont precedé le premier moment de son éternité. Son humilité et le peu de seiour qu'il a fait parmy nous en ces contrées plus basses, nous rauiront vne partie de sa gloire et de nostre consolation. Les Peres qui l'ont plus long-temps et plus particulierement connu au païs des Hurons, sont remplis des doux sentimens de ses vertus ; mais comme ils ne sont pas informez de sa mort, ils n'ont point encor découuert le thresor que nous pourrons voir en son temps. Commençons, s'il vous plaist, par sa premiere entrée au païs de ses amertumes et de ses douceurs, de ses mespris et de sa gloire.

CHAPITRE IV.

Comme le Pere Isaac Iogues fut pris des Hiroquois, et de ce qu'il souffrit en la premiere entrée en leur païs.

Le Pere Isaac Iogues estoit issu d'vne honneste famille de la Ville d'Orleans. Apres auoir rendu quelques preuues de sa vertu en nostre Compagnie, il fut enuoyé en la Nouuelle France l'an 1636. Il monta aux Hurons la mesme année où il demeura jusques au treiziéme de Iuin de l'an 1642. qu'il fut enuoyé à Kebec pour les affaires de cette grande et laborieuse Mission.

Depuis ce temps-là iusques à sa mort, il s'est passé quantité de choses fort remarquables qu'on ne peut sans crime desrober au public, puis qu'elles sont honorables à Dieu et pleines de consolation pour les ames qui ayment à souffrir pour Iesus-Christ. Ce qu'on a dit de ses trauaux dans les Relations precedentes prouenoit pour la pluspart de quelques Sauuages, compagnons de ses peines. Mais ce que ie vais coucher est sorty de sa plume et de sa propre bouche, il a fallu vser d'authorité de Superieur, et d'vne douce industrie dans les conuersations plus particulieres pour découurir ce que l'estime tres-basse qu'il faisoit de soy-mesme tenoit caché dans vn profond silence.

Quelque temps auant son depart des Hurons pour venir à Kebec, se trouuant seul deuant le Saint Sacrement, il se prosterna par terre, suppliant Nostre Seigneur de luy accorder la faueur et la grace de souffrir pour sa gloire. Cette response luy fut grauée au fond de l'ame auec vne certitude semblable à celle que nous donne la Foy, *Exaudita est oratio tua, fiet tibi sicut à me petisti, confortare et esto robustus.* Ta priere est exaucée, ce que tu m'as demandé t'est accordé, sois courageux et constant. Les effets qui se sont ensuiuis ont fait voir que ces paroles qui luy ont tousiours esté tres-presentes dans toutes ses souffrances estoient veritablement substantielles, paroles sorties de la bouche de celuy à qui le dire et le faire ne sont qu'vne mesme chose.

Le R. P. Hierosme Lalemant, pour lors Superieur de la Mission des Hurons, ne sçachant rien de ce qui s'estoit passé, le fit venir, et luy proposa le voyage de Kebec, affreux pour la difficulté des chemins, tres-dangereux pour les embusches des Hiroquois, qui massacroient tous les ans vn bon nombre de Sauuages alliez des François. Escoutons-le parler sur ce sujet, et sur la suitte de son

voyage. L'obeïssance m'ayant fait vne simple proposition, et non pas vn commandement de descendre à Kebec, ie m'offry de tout mon cœur, et ce d'autant plus volontiers que la necessité de l'entreprendre eust ietté quelque autre de nos Peres bien meilleur que moy dans les perils et dans les hazards que nous prenoyons tous. Nous voila donc dans le chemin et dans les dangers tout ensemble. Il nous fallut desembarquer quarante fois et quarante fois porter nos batteaux et tout nostre bagage dans les courans et dans les cheutes d'eau qu'on rencontre en ce voyage d'enuiron trois cents lieuës, et quoy que les Sauuages qui nous conduisoient fussent fort adroits, nous ne laissasmes pas de faire quelques naufrages auec vn grand danger de nos vies, et quelque perte de nostre petit bagage. Enfin trente-cinq iours apres nostre despart des Hurons, nous arriuasmes bien fatiguez aux Trois Riuieres, de là nous descendismes à Kebec. Nous benismes Dieu par tout, de ce que sa bonté nous auoit conseruez. Nos affaires estans terminées en quinze iours, nous solemnisasmes la feste de saint Ignace, et le lendemain premier iour du mois d'Aoust de la mesme année 1642. nous partismes des Trois Riuieres, pour remonter au païs d'où nous venions : le premier iour nous fut fauorable, le second nous fit tomber entre les mains des Hiroquois. Nous estions quarante personnes diuisez en diuers canots ; celuy qui tenoit l'auant-garde, ayant descouuert sur les bords du grand fleuue, quelques pistes d'hommes nouuellement imprimées sur le sable et sur l'argille, nous en donna aduis. On mit pied à terre, les vns disent que ce sont des vestiges de l'ennemy, les autres asseurent que ce sont des pas d'Algonquins nos alliez ; dans cette contention Eustache Ahatsistari, auquel tous les autres defferoient pour ses faits d'armes et pour sa vertu, s'écria : Qu'ils soient amis ou ennemis, il n'importe, ie remarque à leurs traces qu'ils ne sont pas en plus grand nombre que nous ; auançons et ne craignons rien. Nous n'auions pas encore fait vne demie lieuë, que l'ennemy caché dans des herbiers et dans des brossailles, s'esleue auec vne grande huée, deschargeant sur nos canots vne gresle de balles. Le bruit de leurs arquebuses effara si fort vne partie de nos Hurons, qu'ils abandonnerent leurs canots et leurs armes, et tout leur equipage, pour se sauuer à la fuitte dans le fond des bois. Cette descharge ne nous fit pas grand mal, personne ne perdit la vie ; vn Huron seulement eut la main transpercée, et nos canots furent brisez en plusieurs endroits. Nous estions quatre François, l'vn desquels estant en l'arriere-garde, se sauua auec les Hurons, qui l'abandonnerent deuant que d'approcher l'ennemy. Huit ou dix tant Chrestiens que Catechumenes se ioignirent auec nous ; leur ayant fait faire vne petite priere, ils font teste courageusement à l'ennemy, et encore qu'ils fussent trente hommes contre douze ou quatorze, nos gens soustenoient vaillamment leur effort ; mais s'estant apperceus qu'vne autre bande de quarante Hiroquois, qui estoient en embuscade à l'autre bord du fleuue, venoit fondre sur eux, ils perdirent courage ; si bien que ceux qui estoient moins engagez s'enfuirent, abandonnans leurs camarades dans la meslée. Vn François nommé René Goupil, dont la mort est precieuse deuant Dieu, n'estant plus soustenu de ceux qui le suiuoient, fut entouré et pris auec quelques Hurons des plus courageux. Ie contemplois ce desastre, dit le Pere, d'vn lieu fort aduantageux pour me desrober de la veuë de l'ennemy, me pouuant cacher dans des haliers et dans des roseaux fort grands et fort espais ; mais cette pensée ne pût iamais entrer dans mon esprit. Pourrois-ie bien, disois-ie à part moy, abandonner nos François et quitter ces bons Neophytes et ces pauures Catechumenes, sans leur donner le secours que l'Eglise de mon Dieu m'a confiez ? La fuitte me sembloit horrible : Il faut, disois-ie en mon cœur, que mon corps souffre le feu de la terre, pour deliurer ces pauures ames des flammes de l'Enfer, il faut qu'il meure

d'vne mort passagere, pour leur procurer vne vie éternelle, ma conclusion prise sans grandes oppositions de mon esprit, i'appelle l'vn des Hiroquois qui estoient restez à la garde des prisonniers. Celuy-cy m'ayant apperceu, n'osa m'aborder craignant quelques embûches : Approche, luy dis-ie, ne crains point, conduis moy aupres du François et des Hurons que vous tenez captifs. Il s'aduance, et m'ayant saisi il me mit au nombre de ceux que la terre appelle miserables. I'embrassay tendrement le François et luy dis : Mon cher frere, Dieu nous traitte d'vne façon estrange ; mais il est le maistre, et il a fait ce que ses yeux ont iugé le meilleur, il a suiuy son bon plaisir, que son saint Nom soit beny pour iamais. Ce bon ieune homme se confessa sur l'heure ; luy ayant donné l'absolution, i'aborde les Hurons, ie les instruy et les baptise, et comme à tous momens ceux qui poursuiuoient les fuyards en ramenoient quelques-vns, ie les confessois faisant Chrestiens ceux qui ne l'estoient pas. Enfin on amena ce braue Capitaine Chrestien, nommé Eustache, lequel m'ayant apperceu, s'escria : Ah ! mon Pere, ie vous auois iuré et protesté que ie viurois ou mourrois auec vous. Sa veuë me transperçant le cœur, ie ne me souuiens pas des paroles que ie luy dis. Vn autre François, nommé Guillaume Couture, voyant que les Hurons laschoient pied, se sauua comme eux dans ces grandes forests, et comme il estoit agile il fut bien-tost hors des prises de l'ennemy : mais vn remord l'ayant saisi de ce qu'il auoit abandonné son Pere et son camarade, il s'arreste tout court deliberant à part soy s'il passeroit outre, ou s'il retourneroit sur ses brisées ; la crainte d'estre tenu pour vn perfide luy fait tourner visage, il eut cinq grands Hiroquois à la rencontre, l'vn desquels le couche en iouë, mais son arquebuse ayant fait vne fausse amorce, le François ne le manqua pas, il le ietta roide mort sur la place. Son coup tiré, les quatre autres Hiroquois se ietterent sur luy, auec vne rage de Lyons, ou plus tost de Demons ; l'ayant despoüillé nud comme la main, ils le meurtrissent à grands coups de bastons, ils luy arracherent les ongles des doigts auec leurs dents, écrasans les extremitez sanglantes pour luy causer plus de douleur ; bref ils luy percerent vne main auec vne espée, ils l'amenerent lié et garotté en ce triste equipage au lieu où nous estions. L'ayant reconnu, ie m'eschappe de mes gardes, ie me iette à son col : Courage, luy dis-ie, mon cher frere et mon cher amy, offrez vos douleurs et vos angoisses à Dieu pour ceux mesmes qui vous tourmentent ; ne reculons point, souffrons courageusement pour son saint nom, nous n'auons pretendu que sa gloire en ce voyage. Les Hiroquois, nous voyant dans ces tendresses, demeurerent au commencement fort estonnez, nous regardans sans mot dire, puis tout à coup, se figurans peut-estre, que i'applaudissois à ce ieune homme de ce qu'il auoit tué l'vn de leurs Capitaines, ils se ietterent sur moy d'vne furie enragée, ils me chargerent de coups de poings, de coups de bastons et de coups de masses d'armes, me ruans par terre à demy mort. Comme ie commençois à respirer, ceux qui ne m'auoient point frappé s'approchans, m'arracherent à belles dents les ongles des doigts, et puis me mordans les vns apres les autres, l'extremité des deux index despoüillez de leurs ongles, me causoient vne douleur tres-sensible, les broyans et les écrasans comme entre deux pierres, iusques à en faire sortir des esquilles ou de petits os. Ils traiterent le bon René Goupil de mesme façon, sans faire pour lors aucun mal aux Hurons : aussi estoient-ils enragez contre les François de ce qu'ils n'auoient point voulu accepter la paix l'année precedente auec les conditions qu'ils leur vouloient donner.

Tout le monde estant rassemblé, et les coureurs reuenus de leur chasse aux hommes, ces barbares diuiserent entre eux leur butin, se resioüissans de leur proye auec de grands cris d'allegresse. Comme ie les vis fort attentifs à regarder et à despartir nos despoüilles, ie recherchay aussi mon partage, ie visite

tous les captifs, ie baptise ceux qui ne l'estoient pas encore, i'encourage ces pauures miserables à souffrir constamment, les asseurant que leur recompense passeroit de beaucoup la grandeur de leurs tourmens ; ie reconneus en cette visite que nous estions vingt-deux captifs, sans compter trois Hurons tuez sur la place. Vn vieillard aagé de quatre-vingts ans venant de receuoir le saint Baptesme, dit aux Hiroquois qui luy commandoient de s'embarquer, ce n'est plus à vn vieillard comme moy d'aller visiter les païs estrangers, ie peux trouuer icy la mort, si vous me refusez la vie. A peine eut-il prononcé ses paroles qu'ils l'assommerent.

Nous voila donc en chemin pour estre conduits dans vn païs veritablement estranger. Nostre Seigneur nous fauorisa de sa Croix. Il est vray que treize iours durant que nous employasmes en ce voyage, ie souffry au corps des tourmens quasi insupportables, et dans l'ame des angoisses mortelles : la faim, la chaleur tres-ardente, les menaces et la haine de ces Leopards, la douleur de nos playes, qui pour n'estre point pansées se pourrissoient iusques à produire des vers, nous causoient à la verité beaucoup de douleur, mais toutes ces choses me sembloient legeres à comparaison d'vne tristesse interieure que ie ressentois à la veuë de nos premiers et plus ardens Chrestiens des Hurons. Ie les croyois deuoir estre les colonnes de cette Eglise naissante, et ie les voyois deuenus les victimes de la mort. Les chemins fermez pour vn long temps au salut de tant de peuples, qui perissent tous les iours faute d'estre secourus me faisoient mourir à toute heure au fond de mon ame. C'est vne chose bien rude ou plus tost bien cruelle, de voir le triomphe des Demons sur des nations entieres rachetées auec tant d'amour et payées en monnoye d'vn sang si adorable.

Huit iours apres nostre despart des riues du grand fleuue de saint Laurent, nous rencontrasmes deux cens Hiroquois, qui venoient à la chasse des François et des Sauuages nos alliez. Il nous fallut dans ce rencontre soustenir vn nouueau choc. C'est vne creance parmy ces Barbares que ceux qui vont en guerre sont d'autant plus heureux qu'ils sont cruels enuers leurs ennemis, ie vous asseure qu'ils nous firent bien ressentir l'effort de cette malheureuse creance.

Nous ayans donc apperceus, ils remercierent premierement le Soleil de nous auoir fait tomber entre les mains de leurs Compatriotes, ils firent en suite vne salue d'arquebusade pour congratulation de leur victoire. Cela fait, ils dresserent vn theatre sur vne colline, puis entrans dans les bois, ils cherchent des bastons ou des espines, selon leur fantaisie ; estans ainsi armez ils se mettent en haye, cent d'vn costé et cent de l'autre, et nous font passer tous nuds dans ce chemin de fureur et d'angoisses, c'est à qui deschargera sur nous plus de coups et plus fortement, ils me firent marcher le dernier, pour estre plus exposé à leur rage. Ie n'auois pas fait la moitié de cette route que ie tombay par terre sous le faix de cette gresle et de ces coups redoublez ; ie ne m'efforçay point de me releuer partie pour ma foiblesse, partie pour ce que i'acceptois ce lieu pour mon sepulcre. *Quam diu multumque in me sæuitum est, ille scit pro cuius amore et gloria hæc pati et iucundum et gloriosum est ; tandem crudeli misericordia commoti, volentes me viuum in suam terram deducere à verberando cessarunt.* Ce sont les propres paroles du Pere, qui a couché en Latin vne partie de ces trauaux. Me voyans terrassé, ils se iettent sur moy, Dieu seul connoist et la longueur du temps et le nombre des coups qui furent déchargez sur mon corps ; mais les souffrances prises pour son amour et pour sa gloire, sont remplies de ioye et d'honneur. Voyans donc que i'estois tombé non par accident, et que ie ne me releuois point pour estre trop voisin de la mort, ils entrerent dans vne cruelle compassion, leur rage n'estoit pas encore assouuie, ils me vouloient mener tout vif en leur païs, ils m'embrassent donc, et me portent tout sanglant sur

ce theatre preparé ; estant reuenu à moy, ils me font descendre, ils me donnent mille et mille iniures, ils me font le ioüet et le but de leurs opprobres, ils recommencent leur batterie, deschargeans sur ma teste et sur mon col et sur tout mon corps vne autre gresle de coups de bastons. Ie serois trop long si ie voulois coucher par écrit toute la rigueur de mes souffrances, ils me bruslerent vn doigt, ils m'escraserent l'autre auec leurs dens, et ceux qui estoient desia deschirez ils les pressoient et les tordoient auec vne rage de Demons, ils esgratignoient mes playes auec les ongles, et quand les forces me manquoient ils m'appliquoient du feu aux bras et aux cuisses ; mes compagnons furent à peu prez traitez comme moy. L'vn de ces Barbares s'estant aduancé auec vn grand cousteau en la main droite, me prit le nez de la main gauche me le voulant couper ; mais il demeura court et comme estonné, se retirant sans me rien faire. Il retourne à vn quart d'heure de là comme indigné contre soy de sa lascheté, il me prend vne autre fois au mesme endroit ; vous sçauez, mon Dieu, ce que ie vous disois pour lors au fond de mon cœur. Enfin ie ne sçay quelle force inuisible le repoussa pour la seconde fois. C'estoit fait de ma vie s'il eust passé outre, car ils n'ont pas coustume de laisser long-temps sur la terre ceux qui sont notablement mutilez. Entre les Hurons le plus mal traité, fut ce braue et vaillant Chrestien Eustache. L'ayant fait souffrir comme les autres, ils luy couperent les deux pouces des mains, et luy fourerent par les ouuertures vn baston pointu iusqu'au coude. Le Pere, voyant cét excez de tourmens, ne peust tenir ses larmes ; Eustache s'en estant apperceu et craignant que les Hiroquois ne le tinssent pour vn effeminé, leur dit : Ne croyez pas que ces larmes prouiennent de foiblesse, c'est l'amour et l'affection qu'il me porte, et non le manquement de cœur qui les fait sortir de ses yeux : il n'a iamais pleuré dans ses tourmens ; sa face a tousiours paru seiche et tousiours gaye, vostre rage, et mes douleurs et son amour font le sujet et la cause de ses larmes. Il est vray, luy repart le Pere, que tes douleurs me sont plus sensibles que les miennes, il est vray que ie suis couuert de sang et de playes, mon corps neantmoins ne ressent pas tant ses tourmens, que mon cœur est affligé pour tes souffrances ; mais courage, mon cher frere, souuiens-toy qu'il y a vne autre vie que celle-cy, souuiens-toy qu'il y a vn Dieu, qui void tout et qui sçaura bien recompenser les angoisses que nous souffrons à son occasion. Ie m'en souuiens tres-bien, luy dit ce bon Neophyte, ie tiendray ferme iusques à la mort. En effet sa constance parut tousiours admirable et tousiours Chrestienne.

Ces guerriers ayans fait vn sacrifice de nostre sang, poursuiuirent leur route, et nous la nostre. Le dixiesme iour depuis nostre prise, nous arriuasmes au lieu où il fallut quitter la nauigation et marcher par terre. Ce chemin qui fut d'enuiron quatre iours nous fut extremement penible : celuy à qui i'estois donné en garde, ne pouuant porter tout son butin, en mit vne partie sur mon dos tout deschiré ; nous ne mangeasmes en trois iours qu'vn peu de fruits sauuages, que nous ramassasmes en passant. L'ardeur du Soleil au plus chaud de l'Esté, et nos playes nous affoiblissoient fort, et nous faisoient marcher derriere les autres : nous voyans fort escartez et sur la nuit, ie dis au pauure René qu'il se sauuast ; en effet nous le pouuions faire, mais pour moy i'aurois plus tost souffert toutes sortes de tourmens que d'abandonner à la mort ceux que ie pouuois vn petit consoler, et ausquels ie pouuois conferer le sang de mon Sauueur par les Sacremens de son Eglise. Ce bon ieune homme, voyant que ie voulois suiure mon petit troupeau, ne me voulut iamais quitter : Ie mourray, dit-il, auec vous, ie ne vous sçaurois abandonner.

I'auois tousiours bien pensé que le iour auquel toute l'Eglise se resioüyt de la gloire de la sainte Vierge, sa glorieuse et triomphante Assomption nous seroit vn iour de douleur. C'est ce qui me fit

rendre graces à mon Sauueur Iesus-Christ, de ce qu'en ce iour de liesse et de ioye il nous faisoit part de ses souffrances, nous admettant à la participation de ses croix. Nous arriuasmes la veille de ce iour sacré à vne petite riuiere esloignée du premier bourg des Hiroquois d'enuiron vn quart de lieuë ; nous trouuasmes sur ces riues de part et d'autre quantité d'hommes et de ieunes gens armez de bastons qu'ils déchargerent sur nous auec leur rage accoustumée : il ne me restoit plus que deux ongles, ces Barbares me les arracherent auec les dents, deschirans la chair de dessous et la descoupans iusques aux os auec leurs ongles, qu'ils nourrissent fort longs. Vn Huron à qui on auoit donné la liberté en ce païs-là, nous ayant apperceus, s'escria : Vous estes morts, François, vous estes morts, il n'y a point de liberté pour vous, ne pensez plus à la vie, vous serez bruslez, disposez vous à la mort. Ce bel accueil ne nous affligeoit pas au point que nos ennemis croyoient ; mon garde neantmoins me voyant tout couuert de sang, touché de quelque compassion, me dit que i'estois en vn pitoyable estat, et pour me rendre plus connoissable à la veuë de son peuple, il m'essuya la face.

Apres qu'ils eurent assouui leur cruauté, ils nous menerent en triomphe dans cette premiere bourgade, toute la ieunesse estoit hors les portes rangée en haye, armez de bastons et quelques-vns de baguettes de fer, qu'ils ont aisément par le voisinage des Hollandois. Iettant les yeux sur ces armes de la passion, nous nous souuinsmes de ce que dit saint Augustin, que ceux qui s'écartent des fleaux de Dieu, s'escartent du nombre de ses enfans : c'est pour quoy nous nous offrismes d'vn grand cœur à sa bonté paternelle pour estre des victimes immolées à son bon plaisir et à sa colere amoureuse pour le salut de ces peuples : voicy l'ordre qui fut gardé en cette entrée funebre et pompeuse. On fit marcher vn François en teste, et vn autre au milieu des Hurons, et moy tout le dernier ; nous nous suiuions les vns apres les autres par vne esgale distance, et afin que nos bourreaux eussent plus de loisir de nous battre à leur aise, quelques Hiroquois se ietterent dans nos rangs pour nous empescher de courir et d'éuiter quelques coups. La procession commençant d'entrer dans ce chemin estroit du Paradis, on entendoit vn chamaillis de tous costez ; c'est bien pour lors que ie pouuois dire auec mon Seigneur et mon maistre, *supra dorsum meum fabricauerunt peccatores*, les pecheurs ont basty et laissé des monumens et des marques de leur rage sur mon dos. I'estois nud en chemise comme vn pauure criminel, les autres estoient tous nuds, excepté le pauure René Goupil, auquel ils firent la mesme faueur qu'à moy ; plus la procession marchoit lentement dans vn chemin bien long, et plus nous receuions de coups. Il m'en fut deschargé vn au dessus des reins d'vn pommeau d'espée ou d'vne boule de fer grosse comme le poing, qui m'esbranla tout le corps et me fit perdre haleine. Voila quelle fut nostre entrée dans cette Babylone. A peine peusmes nous arriuer iusques à l'eschaffaut qui nous estoit preparé au milieu de cette bourgade tant nous estions abattus, nos corps estoient tous liuides et nos faces toutes ensanglantées. Mais par dessus tous, René Goupil estoit si deffiguré que rien de blanc ne paroissoit sur sa face que les yeux. Ie le trouuay d'autant plus beau qu'il auoit plus de rapport à celuy qui portant vne face tres-digne des regards et des plaisirs des Anges nous a paru comme vn lepreux au milieu de ses angoisses. Estant monté sur cét eschaffaut, ie m'escriay dans mon cœur : *Spectaculum facti sumus mundo et Angelis et hominibus propter Christum :* Nous auons esté faits vn spectacle aux yeux du monde et des Anges et des hommes pour Iesus-Christ. Nous trouuasmes quelque repos sur ce lieu de triomphe et de gloire. Les Hiroquois ne nous persecutoient plus que de leur langues, remplissant l'air et nos oreilles de leurs iniures qui ne nous faisoient pas grand mal ; mais cette bonace ne dura pas long-temps. Vn Capitaine

s'escrie qu'il falloit caresser les François : plustost fait qu'il n'est dit, vn malheureux se iettant sur le theatre, déchargea trois grands coups de bastons sur chaque François, sans toucher les Hurons. D'autres cependant tirans leurs cousteaux et nous ayant abordez, ils me traitterent en Capitaine, c'est à dire auec plus de fureur que les autres. La deference des François, et le respect que me portoient les Hurons me causerent cét aduantage. Vn vieillard me prend la main gauche et commande à vne femme Algonquine captiue de me couper vn doigt : elle se destourna trois ou quatre fois ne se pouuant resoudre à cette cruauté ; enfin il fallut obeyr, elle me couppe le poulce de la main gauche, on fit les mesmes caresses aux autres prisonniers. Cette pauure femme ayant ietté mon poulce sur le theatre, ie le ramassay et vous le presentay, ô mon Dieu ! me ressouuenant des sacrifices que ie vous auois presentez depuis sept ans sur les Autels de vostre Eglise, i'acceptois ce supplice comme vne amoureuse vengeance du manquement d'amour et de respect que i'auois eu touchant vostre Saint Corps ; vous escoutiez les cris de mon ame. L'vn de mes deux compagnons François, m'ayant apperceu, me dit que si les Barbares me voyoient tenir mon poulce, ils me le feroient manger et aualler tout cru, et partant que ie le iettasse en quelque endroit. Ie luy obeys à l'heure mesme. Ils se seruirent d'vne coquille ou d'vne escalle d'huitre pour coupper le poulce droit de l'autre François, afin de luy causer plus de douleur. Le sang coulant de nos playes en si grande abondance que nous allions tomber en syncope, vn Hiroquois deschirant vn petit bout de ma chemise, qui seule m'estoit restée, nous les enueloppa et ce fut tout l'appareil et tous les medicamens qu'on y mit.

Le soir venu, on nous fit descendre pour estre conduits dans les cabanes et pour estre le joüet des enfans. On nous donna pour nourriture vn bien peu de bled d'Inde boüilly dans l'eau toute pure, puis on nous fit coucher sur vne escorce, nous lians par les bras et par les pieds à quatre pieux fichez en terre en forme de Croix de saint André. Les enfans pour apprendre la cruauté de leurs parens, nous iettoient des charbons et des cendres ardentes sur l'estomach, prenant plaisir de nous voir griller et rostir : ô mon Dieu ! quelles nuits ! demeurer tousiours dans vne posture extremement contrainte, ne se pouuoir remuer ny tourner, dans l'attaque d'vne infinité de vermine, qui nous assailloient de tous costez, estre chargez de playes recentes et d'autres toutes pourries, n'auoir pas dequoy sustenter la moitié de sa vie : de verité ces tourmens sont grands, mais Dieu est immense. Au leuer du Soleil, on nous ramene sur nostre eschaffaut, où nous passasmes trois iours et trois nuits dans les angoisses que ie viens de descrire.

Ces trois iours expirez, on nous pourmene dans deux autres bourgades, où nous fismes nostre entrée comme dans la premiere ; on nous fait les mesmes salues de bastonnades, et pour encherir sur la cruauté des premiers, on nous donne de grands coups sur les os ou sur le gré ou l'arreste des iambes, lieu tres-sensible à la douleur. Comme nous sortions de la premiere bourgade, vn malheureux m'osta ma chemise et me ietta vn vieil haillon pour couurir ce qui doit estre caché, cette nudité me fut tres-sensible. Ie ne peu me tenir de faire vn reproche à l'vn de ceux qui auoient eu la plus grosse part de nos dépoüilles. N'es-tu point honteux de me voir dans cette nudité, toy qui as eu tant de part à mon bagage ? Ces paroles luy firent quelque honte, il tire vn morceau de grosse toile, dont vn paquet estoit enueloppé et me le iette. Ie la mis sur mon dos pour me deffendre de l'ardeur du Soleil, qui eschauffoit et pourrissoit mes blessures, mais cette toile s'estant collée et comme incorporée auec mes playes, ie fus contraint de l'arracher auec douleur et de m'abandonner à la mercy de l'air. Ma peau se destachoit de mon corps en plusieurs endroits, et afin que ie peusse dire que i'auois passé *per ignem et aquam*, par le froid

et le chaud pour l'amour de mon Dieu, estant sur l'eschaffaut trois iours durant comme en la premiere bourgade, il tomba vne pluye froide qui renouuella grandement les douleurs de mes playes. L'vn de ces Barbares s'estant apperceu que Guillaume Couſture, quoy qu'il eust les mains toutes deschirées n'auoit encore perdu aucun de ses doigts, luy saisit la main, s'efforçant de luy coupper l'index auec vn meschant cousteau, et comme il n'en pouuoit venir à bout il luy tordit, et en l'arrachant il luy tira vn nerf hors du bras de la longueur d'vne palme, à mesme temps son pauure bras s'enfla et la douleur en reiaillit iusques au fond de mon cœur.

Au sortir de cette seconde bourgade, on nous traisne en la troisiesme ; ces bourgs sont esloignés de quelques lieuës les vns des autres. Outre le salut et les caresses, et la reception qui nous fut faite aux deux precedentes, voicy ce qui fut adiousté à nostre supplice. Les ieunes gens fourroient des espines ou des bastons pointus dans nos playes, esgratignant le bout de nos doigts dépoüillés de leurs ongles, et les deschirant iusques à la chair viue ; et pour m'honorer par dessus les autres, ils m'attacherent à des bois attachez en croix, en sorte que mes pieds n'estant point soustenus, le poids de mon corps me donnoit vne gehenne et vne torture si sensible, qu'apres auoir souffert ce tourment enuiron vn quart d'heure, ie senty bien que ie m'en allois tomber en pasmoison, ce qui me fit supplier ces Barbares d'allonger vn petit mes liens, ils accourrent à ma voix, et au lieu de les allonger, ils les estraignent dauantage, pour me causer plus de douleur. Vn Sauuage d'vn païs plus esloigné, touché de compassion, fendit la presse, et tirant vn cousteau, couppa hardiment toutes les cordes dont i'estois garroté. Cette charité fut depuis recompensée au centuple, comme nous verrons en son lieu.

Ce coup ne fut pas sans prouidence : car à mesme temps que ie fus delié, on apporta nouuelle que des guerriers ou des chasseurs aux hommes, amenoient quelques Hurons pris de nouueau. Ie m'y transportay comme ie pûs, ie consolay ces pauures captifs, et les ayant suffisamment instruits, ie leur conferay le saint Baptesme, pour recompense on me dit qu'il falloit mourir auec eux. La sentence arrestée dans le Conseil m'est intimée, la nuit suiuante doit estre (à ce qu'ils disent) la fin de mes tourmens et de ma vie. Mon ame à ces paroles est tres-contente ; mais mon Dieu ne l'étoit pas encore, il voulut prolonger mon martyre. Ces Barbares se rauiserent, s'escrians qu'il falloit donner la vie aux François, ou plus tost differer leur mort. Ils pensoient trouuer plus de retenuë aupres de nos forts en nostre consideration. On enuoye donc dans la plus grande bourgade Guillaume Couſture, et René Goupil et moy fusmes logez ensemble dans vne autre. La vie nous estant accordée, on ne nous fit plus aucun mal. Mais helas ! c'est pour lors que nous ressentismes à loisir les tourmens qu'on nous auoit faits. On nous coucha sur des escorces d'arbres à platte terre, et pour restaurant, on nous donna vn peu de farine d'Inde, et par fois vn peu de citroüille à demy cruë. Nos mains et nos doigts estans tout en pieces, il nous falloit appaster comme des enfans. La patience fut nostre Medecin. Quelques femmes plus pitoyables nous voyoient auec beaucoup de charité, ne pouuans regarder nos playes sans compassion.

CHAPITRE V.

Dieu conserue le P. Isaac Iogues apres le massacre de son compagnon. Il l'instruit d'vne façon bien remarquable.

Lors que ces pauures captifs eurent repris quelque peu de leurs forces, les principaux du pays parlerent de les ramener aux Trois Riuieres pour les rendre aux François ; l'affaire alla si

auant qu'on la tenoit pour asseurée. Mais ne s'estans pû accorder, le Pere et ses compagnons rentrerent plus que iamais dans les affres de la mort. Ces Barbares ont coustume de donner les prisonniers qu'on ne veut pas executer à mort, aux familles qui ont perdu quelques-vns de leurs parens à la guerre. Ces prisonniers prennent la place des deffunts, et sont incorporez dans cette famille, qui seule a le droit de les tuer ou de les laisser viure. Les autres ne les oseroient offenser, mais quand ils retiennent quelque prisonnier public, comme le Pere, sans le donner à aucun particulier, ce pauure homme est tous les iours à deux doigts de la mort. Si quelque faquin l'assomme, personne ne s'en remuëra ; s'il traisne sa pauure vie, c'est à la faueur de quelques particuliers qui ont de l'amour pour luy. Voila la condition en laquelle estoit le Pere et l'vn des François : car l'autre auoit esté donné pour tenir la place d'vn Hiroquois tué en guerre.

Le ieune François, compagnon du Pere, auoit coustume de caresser les petits enfans, et de leur enseigner à faire le signe de la Croix. Vn vieillard s'estant apperceu qu'il auoit formé ce signe sacré sur le front de son petit fils, et qu'il luy prenoit la main pour luy apprendre à le former, dit à vn sien nepueu : Va t'en tuer ce chien, les Hollandois nous disent que ce qu'il fait ne vaut rien, cela causera quelque mal à mon petit fils. Ce nepueu obeyt au plus tost : comme donc il cherchoit l'occasion de commettre ce meurtre hors de la bourgade, elle se presenta en cette sorte. Le Pere Iogues ayant eu connoissance que le dessein de deliurer les François estoit rompu, et qu'en suitte quelques ieunes gens l'estoient venu chercher iusques en sa cabane pour le tourmenter et pour le traiter comme vne victime destinée à la mort, voulut preuenir et fortifier son pauure compagnon, il le conduit dans vn bocage proche de la bourgade, luy declare les dangers où ils estoient, ils font tous deux oraison, ils recitent puis apres le chapelet de la Sainte Vierge, en vn mot ils se disposent gayement à la mort, encouragez par la vertu de celuy qui ne manque iamais à ceux qui le cherchent et qui l'ayment ; comme ils retournoient vers leur bourgade parlans des biens de l'autre vie, le nepueu de ce vieillard et vn autre Sauuage armez de haches, épians l'occasion, leur vont à la rencontre ; les ayans abordez, l'vn d'eux dit au Pere, marche deuant, et à mesme temps il casse la teste au pauure René Goupil, lequel en tombant et en expirant prononça le Saint Nom de Iesus. Le Pere le voyant terrassé, se iette sur luy et l'embrasse, ces Barbares le retirent et donnent encore deux coups de hache à ce saint corps. Donnez-moy vn moment de temps, leur dit le Pere, croyant qu'ils luy feroient la mesme faueur qu'à son compagnon ; il se met donc à genoux, il s'offre en holocauste à la diuinité, puis se tournant vers ces Barbares : Faites, leur dit-il, ce qu'il vous plaira, ie ne crains point la mort. Leue-toy, repliquent-ils, tu n'en mourras pas pour ce coup, ils traisnent le mort par les ruës de la bourgade et puis le vont ietter en vn lieu fort escarté. Le Pere, luy voulant rendre les derniers deuoirs, le cherche par tout ; quelques enfans luy ayant enseigné, il le trouue dans vn ruisseau, le couure de grosses pierres pour le deffendre des griffes et du bec des oyseaux en attendant qu'il le vinst enterrer ; mais il pleut toute la nuit suiuante, et ce torrent se rendit si violent et si profond qu'il ne peut trouuer ce saint corps. Cette mort arriua le vingt-neufuiesme de Septembre de l'an 1642.

Le Printemps suiuant, quelques enfans rapportans qu'ils auoient veu le François dans vn ruisseau, le Pere s'y transporte sans dire mot, retire ces sacrez despoüilles, les baise auec respect, les cache dans le creux d'vn arbre pour les transporter auec soy, si tant est qu'on le mist en liberté. Il ne sçauoit pas encore le suiet de la mort de son compagnon ; mais le vieillard qui l'auoit fait massacrer, l'ayant inuité quelques iours apres en sa cabane, et luy donnant à manger, comme le Pere vint à donner

la benediction et exprimer le signe de la Croix, ce Barbare luy dit : Ne fais point cela, les Hollandois nous disent que cette action ne vaut rien. Sçache que i'ay fait tuer ton compagnon pour l'auoir fait sur mon petit fils, on t'en fera autant si tu continuës. Le Pere luy repartit que ce signe estoit adorable, qu'il ne pouuoit faire que du bien à ceux qui s'en seruoient, qu'il n'auoit garde de le quitter. Cét homme dissimula pour lors, et le Pere n'vsa point de reserue en cette deuotion, ne demandant pas mieux que de mourir pour auoir exprimé la marque et le signe du Chrestien. Mais reprenons la suite de nostre discours.

Ce ieune homme ou ce saint martyre, estant ainsi massacré, le Pere s'en retourne en sa cabane ; ses gens luy portent la main sur la poitrine pour sentir si la peur n'agitoit point son cœur, l'ayant trouué constant, ils luy dirent : Ne sors plus de la bourgade que tu ne sois accompagné de quelqu'vn de nous autres, on a dessein de t'assommer, prends garde à toy. Il connut fort bien qu'on le cherchoit à mort, vn Huron qui luy auoit donné des souliers par compassion les luy vint redemander : Pource, luy dit-il, que bien-tost tu n'en auras plus que faire, et qu'vn autre s'en seruiroit. Le Pere luy rendit, entendant fort bien ce qu'il luy vouloit dire.

Quelque temps apres, vn ieune Hiroquois le voulant tuer, le vint trouuer en sa cabane, et luy dit : Viens-t'en auec moy en la bourgade prochaine. Le Pere, connoissant à son maintien qu'il auoit quelque mauuais dessein en teste, luy dit : Ie ne suis pas à moy, si ceux à qui i'appartiens ou qui me gardent m'enuoyent, ie t'accompagneray. Ce malheureux n'eut que repartir, il sort et s'en va communiquer sa pensée à vn bon vieillard, qui luy deffendit cette malheureuse entreprise, auertissant le Pere, et les gardes du Pere de iamais ne le laisser sortir sans bonne compagnie.

Comme le froid de l'Hyuer commençoit à se faire sentir, vn autre Barbare demanda au Pere la plus grande partie d'vn bout de castelogne, qui luy seruoit de robe, de matelats et de couuerture. Ie te la donnerois volontiers, luy repart le Pere, mais elle est desia si courte qu'elle n'abrie que la moitié de mon corps ; si tu en couppes tant soit peu, tu me ietteras dans vne nudité messeante aux yeux de tout le monde. Ce méchant homme qui tenoit à grand mépris d'estre esconduit en quoy que ce fust par vn chien, c'est le rang qu'il donnoit au Pere, prit resolution de le mettre à mort. Il enuoye son frere pour l'attirer hors de sa cabane et de la bourgade ; mais n'en ayant pû venir à bout, il entre luy-mesme, parle secrettement au garde du Pere, et s'en va. Le lendemain matin, ce garde peut-estre espouuanté par cét insolent, enuoye le Pere aux champs auec deux femmes ; à peine sont-ils sortis de la bourgade, que ces deux femmes s'enfuyent, laissant le Pere tout seul à la mercy des loups qui le deuoient deuorer ; le meurtrier du bon René parut aussi-tost la hache à la main. Le Pere, qui voyoit tout ce jeu, et qui estoit sorty de la cabane par obeyssance, se doutant bien qu'il s'en alloit à la mort, regarde cét homme auec asseurance, et à mesme temps porte son cœur à Dieu. Chose estrange ! ce furieux s'adoucit, les forces et les armes luy tombent des mains ; il s'en retourne comme estonné et comme espouuanté sans dire aucune parole au Pere. En vn mot ce bon Pere estoit tous les iours comme l'oyseau sur la branche, sa vie ne tenoit qu'à vn filet, il luy sembloit à tous momens qu'on l'alloit couper, mais celuy qui en tenoit le bout ne le vouloit pas lascher si tost.

Quelque temps apres la mort de son compagnon, Dieu luy communiqua dans son sommeil, comme il faisoit jadis à ces anciens Patriarches, ce que ie vais raconter, c'est luy-mesme qui l'a couché par escrit de sa propre main : voicy comme il parle en langue Latine, renduë en nostre François.

Apres la mort de mon tres-cher compagnon d'heureuse memoire, lors qu'on me cherchoit tous les iours à la mort, et que mon ame estoit remplie d'angoisses,

ce que ie vay dire m'arriua dans mon sommeil.

Egressus eram à pago nostro solito meo more vt tibi Deo meo liberius gemerem, ce sont ses premieres paroles. I'estois sorty de nostre bourgade à mon accoustumée pour gemir plus librement deuant vous, ô mon Dieu, pour vous presenter mon oraison, et pour leuer la bonde en vostre presence à mes angoisses et à mes plaintes. A mon retour i'ay trouué toutes choses nouuelles : ces grands pieux qui entouroient nostre bourgade me parurent changez en des tours, en des boulenards et en des murailles, d'vne insigne beauté, en sorte neantmoins que ie ne voyois rien qui fust nouuellement basty, mais bien vne ville toute venerable pour son antiquité. Doutant si c'estoit nostre bourgade, ie vis sortir quelques Hiroquois que ie connoissois fort bien, qui me sembloient asseurer qu'en effet c'estoit nostre bourgade. I'approche de cette Ville tout plein d'estonnement, ayant passé la premiere porte, ie vis ces deux lettres L. N. grauées en gros characteres sur la colomne droite de la seconde porte, et en suitte vn petit agneau massacré. Ie fus surpris ne pouuant concenoir comme des Barbares qui n'ont aucune connoissance de nos lettres auroient pû grauer ces characteres. Et comme i'en cherchois l'explication dans mon esprit, ie vis au dessus dans vn rouleau ces trois paroles escrites *laudent nomen eius*. Et à mesme temps ie receus vne grande lumiere dans le fond de mon ame, qui me fit voir que ceux-là proprement loüoient le nom de l'agneau, qui dans leurs presses et dans leurs tribulations s'efforçoient d'imiter la douceur de celuy qui comme vn agneau n'auoit dit mot à ceux qui l'ayant despoüillé de sa toison, le conduisoient à la mort.

Cette veuë m'ayant donné courage, i'entre dans la seconde porte bastie de grandes pierres quarrées de toutes façons, qui faisoient vn grand portique ou vne entrée enrichie d'vne voute admirable ; continuant mon chemin i'apperceu enuiron le milieu de ce portique, vn corps-de-garde tout remply d'armes et de toutes façons, sans voir aucun soldat ; ie leur fis vne grande reuerence, me souuenant qu'on leur deuoit ce respect. Comme ie les salüois, vne sentinelle posée vers l'endroit où ie marchois, s'escrie, demeurez là : or sor. que i'eusse la face tournée d'vn autre costé, ou que la beauté des choses que ie voyois occupassent fortement mon esprit, ie ne vy et n'entendy rien. Cette sentinelle redouble vne autre fois criant plus fort, demeurez là. Ie m'arreste tout court. Comment, me fit ce soldat, est-ce ainsi que vous obeïssez à la voix de celuy qui est en garde deuant le Palais royal ? il a donc fallu vous crier deux fois, demeurez là ? allons viste, paroissez deuant nostre Iuge et deuant nostre Capitaine. I'entendy ces deux mots de Iuge et de Capitaine. Entrés, me dit-il, dans cette porte, pour receuoir le chastiment de vostre temerité. Ie vous asseure, ô mon cher amy, luy repartis-je, que ie ne vous auois ny veu ny entendu, il m'entraisne sans receuoir mes excuses. La porte de ce Palais deuant lequel il estoit en faction, estoit vn petit au dessous de ce corps-de-garde, dont ie viens de parler. Ce lieu me parut d'abord comme ces chambres dorées, dans lesquelles on rend la Iustice en Europe, ou comme ces beaux endroits qu'on voit encore dans quelques anciens Monasteres où jadis les Religieux tenoient leur Chapitre. Dans cette Salle ou dans ce Palais tout rauissant, ie vis vn vieillard tout plein de majesté semblable à l'Ancien des iours, il estoit couuert d'vne grande robe d'écarlate d'vne extreme beauté, il n'estoit point assis dans son Trosne, mais il se pourmenoit doucement, rendant la Iustice à son peuple duquel il estoit separé par de riches balustres. Ie vis à la porte de ce Palais quantité de personnes de toutes sortes de conditions. Le soldat qui m'auoit conduit ayant parlé, mon Iuge sans m'entendre tire vne baguette ou vne verge, d'vn faisceau semblable à ceux qu'on portoit jadis deuant les Consuls Romains, il me frappa long-temps et rudement de cette baguette sur les espaules, sur le col et sur la teste, et

encore qu'vne seule main me frappast, ie sentois autant de douleur que ie ressenty à mon entrée dans la premiere bourgade des Hiroquois, lors que toute la ieunesse du pays estant armée de bastons, nous traita auec vne cruauté nonpareille. Iamais ie ne poussay aucune plainte, iamais ie ne iettay aucun gemissement dessous ces coups, ie souffrois auec douleur tout ce qui m'estoit appliqué, trouuant de la patience dans la veuë de ma bassesse. Enfin, comme si mon Iuge eust admiré ma patience, il quitte la verge, et se iettant à mon col, il m'embrassa, et en bannissant mes ennuys, il me remplit d'vne consolation toute diuine et entierement inexpliquable. Regorgeant de cette ioye celeste, ie baisois la main qui m'auoit frappé, et me sentant tomber comme dans vn extase, ie m'escriay : *virga tua, domine mi rex, et baculus tuus ipsa me consolata sunt*, vostre verge, ô mon Seigneur et mon Roy, et vostre baston m'ont consolé. Cela fait il me reconduit et me laisse sur le seüil de la porte.

Estant reuenu à moy, ie ne pû douter que Dieu n'eust operé des merueilles dans mon ame, non seulement pour le rapport que ces choses auoient par entre elles, mais particulierement pour le grand feu d'amour que mon Iuge auoit allumé au fond de mon cœur, dont le seul souuenir plusieurs mois apres me tiroit des larmes d'une tres-douce consolation.

La creance aussi que ma mort estoit retardée me fut plusieurs fois imprimée dans mon sommeil, m'estant aduis que ie suiuois mon tres-cher compagnon, receu dans la beatitude, ie courois apres luy par des voyes et par des destours qui me desroboient sa veuë ; d'autre fois en le poursuiuant, ie rencontrois des temples superbes dans lesquels ie me iettois attiré par leur beauté, et pendant que ie faisois oraison et que la douceur des voix que i'entendois en ces grands edifices me charmoit, ie me consolois dans son absence, mais si-tost que ie sortois de ces douceurs, ie rentrois dans les desirs de le suiure. Tout cecy est tiré quasi mot à mot du memoire de ce bon Pere, qui ne comprenoit pas pour lors que ces coups qui luy furent déchargez sur la teste par son Iuge, denotoient son retour dans ce pays où il deuoit trouuer l'entrée de la Saincte Sion, par vn coup de hache qui l'a logé auec son cher compagnon.

CHAPITRE VI.

Le Pere est donné pour valet à des Chasseurs. Il souffre, il est consolé. Il exerce son zele en ses voyages.

On donna ce pauure Pere à quelques familles pour leur seruir de valet dans leurs chasses ; il les suit dans l'entrée de l'Hyuer, il fait trente lieuës auec eux, les seruant deux moys durant comme vn esclaue. Tous ses habits ne l'abrioient pas plus que feroit vne chemise et vn meschant caleçon, ses bas de chausses et ses souliers faicts comme des chaussons de tripot et d'vn cuir aussi mince qui n'auoient point de semelles, en vn mot il estoit tout delabré, les roseaux et les glajeux tranchans, les pierres et les cailloux, les halliers par où il luy falloit passer luy descoupoient les iambes et luy deschiroient les pieds. Comme on ne le tenoit pas capable de chasser, on luy donna vn mestier de femme, c'est à dire d'aller coupper et d'apporter le bois pour entretenir le feu de la cabane. La chasse commençant à donner, il pouuoit vn petit reparer ses forces, la viande ne luy estant pas épargnée ; mais comme il vit qu'ils offroient au Demon de la chasse tout ce qu'ils prenoient, il leur dit nettement qu'il ne mangeroit iamais d'vne chair immolée au diable, si bien qu'il se contentoit d'vn peu de sagamité bien claire, c'est à dire d'vn peu de farine d'Inde boüillie dans de l'eau, et encore n'en auoit-il que rarement, pource que regorgeans de viande ils mesprisoient leur farine seiche.

Il a confessé secrettement à quelqu'vn

de nos Peres, que Dieu l'esprouua fortement dans ce voyage, qu'il se vit vn long-temps sans autre appuy que la Foy seule ; son abandon estoit si grand et la veuë de ses miseres luy paroissoit si affreuse qu'il ne sçauoit de quel costé se tourner. Il eut recours à l'oraison ; il s'en alloit dés le matin aux bois, en apportant autant et plus qu'il n'en falloit pour l'entretien du feu qui brusle iour et nuit dans leurs cabanes. Sa tasche faite, il se retiroit seul sur vne colline couuerte de sapins, et là il passoit les huit et dix heures en oraison sans autre entretien qu'auec Dieu, demeurant pour la pluspart du temps à genoux sur la neige, deuant vne Croix qu'il auoit luy-mesme dressée ; il continua ces exercices quarante iours durant, sans maison, sans feu, sans autre abry que le Ciel et les bois, et vn meschant bout de ie ne sçay quoy, quasi aussi transparent que l'air. Ceux de sa cabane, s'estans apperceus de sa retraite, l'espierent, et croyans qu'il faisoit là quelques sorts pour faire mourir les hommes, le tourmentoient de temps en temps, luy faisans mille niches : l'vn luy presentoit son arc, faisant semblant qu'il alloit décocher ses flesches dessus luy ; l'autre l'abordoit la hache à la main, luy disant qu'il l'assommeroit s'il ne quittoit ses charmes. Ils rompirent la Croix qui luy seruoit d'oratoire ; mais il en graua vne autre sur du bois. Ils abattirent quelquesfois des arbres aupres de luy pour l'espouuanter. Retournant le soir en la cabane, il portoit encore vn gros faix de bois, et pour toute recompense ils luy reprochoient qu'il estoit sorcier, que ses prieres estoient des sortileges qui empeschoient le bonheur de leur chasse : enfin on le tenoit comme vne abomination, iusques-là que tout ce qu'il touchoit estoit comme pollu et contaminé parmy eux, si bien qu'il ne pouuoit se seruir d'aucune des choses de la cabane. Il eut les cuisses et les iambes creuassées et fenduës par la rigueur du froid, n'ayant pas dequoy se couurir.

Il eut dans cette retraite quelques communications auec Dieu, que ie traduiray fidelement du Latin de son memoire.

Il me sembla, dit-il, vn certain iour que ie me rencontrois en l'assemblée de plusieurs de nos Peres, dont i'auois honoré la vertu pendant qu'ils estoient au monde, ie n'en connus que trois distinctement, le Pere Iacques Bertric, le Pere Estienne Binet et le Pere Pierre Coton, ie les connus plus clairement les vns que les autres, selon que ie les auois plus ou moins communiquez en Europe ; ie les priois de toutes les forces de mon cœur, de me recommander à la Croix afin qu'elle me receust comme disciple de celuy qui auoit esté attaché entre ses bras ; i'apportois vne raison qui iamais ne m'estoit venuë en l'esprit lors mesme que ie faisois des oraisons ou des meditations de la Croix, i'alleguois que i'estois concitoyen de la Croix, puis que i'estois né dans vne Ville dont l'Eglise principale et Metropolitaine estoit dediée à la Sainte Croix.

Estant encore dans cette mesme retraite, ie me trouuay tout à coup en la boutique d'vn Libraire placé dans le Cloistre de Sainte Croix, en la ville où i'ay pris naissance ; ie luy demanday s'il n'auoit point quelque Liure de pieté et d'edification, il me repart qu'il en auoit vn, dont il faisoit grand estat. A mesme temps qu'on me l'eust mis entre les mains, i'entendis cette voix : Ce Liure contient *Illustres pietate viros et fortia bello pectora*, les faits et les gestes des hommes Illustres en pieté et des cœurs genereux dans la guerre, ce sont les propres paroles que i'entendis, lesquelles imprimerent cette verité dans mon ame, qu'il nous faut entrer dans le Royaume des Cieux, par beaucoup de tribulations. Or comme ie sortois de cette boutique, ie la vis toute couuerte de Croix. Si bien que ie dis au maistre du logis que ie retournerois pour en achepter, que i'en voulois auoir, i'en vis de toutes façons et en grand nombre. Ce bon Pere ne viuoit que de Croix, il ne meditoit que la Croix, il ne resuoit que de la Croix, ses lumieres estoient sur la Croix, il en fit des Litanies amoureuses qu'on a trouuées apres sa mort dans des bouts de papiers, où il auoit

aussi couché quelques mots en langage Hiroquois.

Dans cette mesme solitude où ces Barbares le tourmentoient à outrance, Nostre Seigneur, comme i'ay desia remarqué, le ietta dans vn grandissime abandon, et puis le consola en cette sorte, escoutons-le parler.

Les neiges estans desia profondes, ie me trouuay demy mort dans la faim, dans le froid, dans la nudité ; i'estois la bouë et la fange de ces Barbares, l'opprobre et le joüet des hommes, ie souffrois des angoisses mortelles dans mon ame à la veuë des negligences et des pechez de ma vie passée, les douleurs de la mort que ie deuois attendre dans peu de temps de la main de ces Barbares, à ce qu'ils me disoient, et les perils de l'Enfer m'enuironnans de tous costez. I'entendis distinctement vne voix qui condamnoit la pusillanimité de mon cœur, et qui me donnoit aduis *sentirem de Deo in bonitate*, que i'arrestasse ma pensée sur la bonté de mon Dieu, et que ie me iettasse entierement dans son sein, i'entendis ces autres paroles que i'ay creu estre de saint Bernard, *Seruite Domino in illa charitate quæ foras mittit timorem, meritum non intuetur*. Seruez Dieu dans la charité et dans l'amour qui bannit la crainte, il ne iette pas les yeux sur nos merites, mais sur sa bonté. Ces aduis m'estoient donnez fort à propos, car ie sentois bien que ie n'estois pas dans vne crainte amoureuse et filiale, mais dans vn abattement seruile ; ie n'auois pas assez de confiance, et au lieu de gemir pour mes offenses commises contre Dieu, ie m'attristois de me voir enleué du milieu de la vie et entraisné au iugement, sans auoir enuoyé deuant moy aucunes bonnes œuures. Or ces paroles me changerent en vn moment, elles bannirent mes ennuys et me ietterent dans vn feu d'amour si vehement que deuant que d'estre retourné à moy, ie prononçay ces mots de saint Bernard auec vne grande impetuosité : *Non immerito vitam ille sibi vindicat nostram qui pro nobis dedit et suam*, ce n'est pas sans raison que celuy-là demande nostre vie, qui a liuré la sienne pour nous. Enfin Dieu eslargit si fort l'ame de son pauure seruiteur que ie m'en retournay plein de ioye dans nostre bourgade, à l'entrée de laquelle ie croyois qu'on me deust assommer.

Ayant appris que quelques vieillards vouloient retourner en leur bourgade, ce pauure Pere demanda permission de les accompagner : on l'enuoye sans fusil, sans souliers et parmy les neiges du mois de Decembre, et apres tout, on luy commande de porter dans ce chemin de 30. lieuës vn paquet de chair boucanée, qui auroit seruy de charge à vn puissant porte-faix. Il n'eut point de replique, tous les Sauuages ressemblent à des maletiers ou à des cheuaux de bagage. La charité et la patience solide fait trouuer des forces où il n'y en a point. Il se trouua dans ce voyage vne femme enceinte qui portoit aussi vn puissant fardeau et vn petit enfant. Comme on vint à passer vn ruisseau fort profond et fort rapide, et qu'il n'y auoit autre pont qu'vn arbre couché en trauers, cette femme ébranlée par sa charge, tomba dans ce torrent. Le Pere qui la suiuoit, voyant que la corde de son paquet s'estoit glissée à son col, et que ce faix l'entrainoit à fond, se iette à l'eau, l'attrappe à la nage, la desgage de son fardeau, la mene à bord, luy sauuant la vie et à son petit enfant qu'il baptisa sur l'heure, le voyant fort mal, en effet il s'enuola deux iours apres en Paradis. Ie vous laisse à penser si le froid se fit sentir à ce pauure corps extenué. Le feu qu'on fit pour cette femme ressuscitée leur conserua la vie ; ils l'auroient perduë sans ce secours.

Estant arriué à la bourgade, il n'eust pas le loisir de se rafraischir et de se reposer, on luy commande de porter vn grand sac plein de bled à ces chasseurs. Ce fardeau l'estonne, on luy iette sur les espaules ; mais il n'alla pas loing, sa foiblesse et le verglas qui le faisoient tomber à chaque pas, luy font rebrousser chemin. Ceux qui l'auoient enuoyé, le voyans de retour, le chargerent d'iniures, l'appellant vn chien, vn mal basty, qui ne sçauoit que manger, et

pour penitence ils le mettent dans la cabane d'vn homme tout pourry, par vne puante et meschante maladie, d'vn homme cruel qui luy auoit arraché les ongles en son entrée au pays, et qui au reste dans ses ordures n'auoit autre soulagement qu'vn peu de bled cuit à l'eau ; le Pere luy sert de valet quinze iours durant auec vne patience de fer et vne charité toute d'or. Enfin ceux de sa cabane estans retournez de la chasse le rappellerent ; vne ieune femme et vne ieune fille s'offrirent à luy pour le seruir à la façon du pays, luy tesmoignans beaucoup de compassion ; comme il les vit seules, les hommes estans encore absens il les remercia, ou plus tost les rebuta d'autant plus rudement qu'il s'apperceut qu'vn ieune Hiroquois les frequentoit trop librement. Ce desordre auquel il ne pouuoit remedier luy fut plus sensible que ses douleurs passées : il n'est pas croyable combien Dieu est present à ceux qui souffrent pour son nom.

Il visita pendant tout l'Hyuer auec danger de sa vie, les trois bourgades des Hiroquois, nommez Agneronons, pour consoler les Hurons captifs, pour les animer et pour les encourager de tenir ferme en la Foy, leur administrant de fois à autre le Sacrement de penitence. La mere de son garde ou de son hoste, qu'il appelloit sa tante, commença d'admirer et de respecter ses vertus, elle luy donna vne peau de cerf pour se coucher et vne autre pour se couurir. Ils auoient vn voisin tout couuert de playes ; cét homme estoit du nombre de ceux qui auoient traité le Pere auec plus de rage et plus de cruauté : comme il le vit dans cette extremité, il le visita souuent, le consolant dans sa maladie, il luy alloit chercher de petits fruits pour le regaler. Cette charité luy gaigna le cœur et augmenta le respect que ses gens luy portoient.

Sa tante le mena à la peſche enuiron le mois de Mars, son exercice fut le mesme qu'à la chasse, il fournissoit le bois de chauffage pour sa cabane, mais on le traitoit auec plus de douceur. Cette retraite hors des bourgades et du tumulte des Hiroquois, luy fut tres-agreable. Il fit vne petite cabane de branches de sapin, en forme de chapelle, où il dressa vne Croix. Cette Eglise estoit toute sa consolation, il y passoit la plus grande partie de la iournée en prieres, sans estre molesté de personne ; mais ce repos ne fut pas de longue durée. Vn vieillard voyant que son parent ne retournoit point de la guerre, crent qu'il auoit esté tué, et pour soulager ou pour honorer son ame, il luy voulut sacrifier celle du Pere. Sçachant donc qu'il estoit esloigné du bourg de quelques iournées, il enuoye vn ieune homme pour aduertir ces pécheurs qu'on auoit veu l'ennemy roder en ce quartier-là. Il n'en fallut pas dauantage pour leur donner la peur et pour les faire retourner bien viste en leur bourgade ; de bonheur pour le Pere, à mesme temps qu'il entroit dans les portes, vn messager arriua, qui apporta nouuelle que ce guerrier et ses camarades dont on estoit en peine retournoient victorieux, amenans vingt prisonniers Abnaquiois, six mois apres leur despart du pays. Voila tout le monde dans la ioye, on laisse le pauure Pere, on brusle, on escorche, on rostit, on mange ces pauures victimes, auec des resiouïyssances publiques : ie croy que les Demons font quelque chose de semblable dans les Enfers, à la venuë des ames condamnées à leurs brasiers.

Depuis le mois d'Aoust iusques à la fin de Mars, le Pere fut tous les iours dans les tranchées et dans les espouuantes de la mort. Vn moindre courage fut mort cent fois d'apprehension. Il est plus aisé de mourir tout d'vn coup que de mourir cent fois. Sur la fin d'Auril, vn Capitaine Sauuage du pays des Sokokiois parut dans le pays des Hiroquois, chargé de presens, qu'il venoit offrir pour la rançon et pour la deliurance d'vn François nommé Ondesson, c'est ainsi que les Hurons et les Hiroquois nommoient le Pere Iogues. Cét homme racontoit que l'vn de ses compatriotes homme de consideration, estant tombé entre les mains des Algonquins, auoit esté fort mal traité, mais qu'Onontio et

les François auoient fait de grands presens pour le rachepter, qu'ils luy auoient sauué la vie, et là-dessus il tira des lettres du Capitaine des François, pour estre renduës à Ondesson. Cette ambassade donna du credit au Pere, et le fit regarder pour vn peu de temps d'vn œil plus pitoyable, mais ces Barbares ayans accepté les presens, ne le mirent pas pourtant en liberté, violans le droit des gens et la loy receuë parmy tous ces peuples.

Cette nouuelle bien-veillance n'empescha pas qu'vn fou n'assommast quasi ce pauure Pere : il entra de furie dans sa cabane, et luy donna deux grands coups d'vne masse d'armes par la teste, le renuersant à demy mort, et si quelques personnes ne l'eussent empesché, il luy auroit osté la vie. Il n'en fut autre chose, sinon que sa pauure tante se mit à pleurer, et depuis ce temps-là elle l'auertissoit en secret des mauuais desseins qu'on brassoit contre luy, l'incitant à se sauuer et à se tirer de cette rude captiuité. Ie diray en passant que ces fous dont il y a grand nombre en ces pays-là, et en plusieurs autres endroits de l'Amerique, sont plus tost agitez et comme possedez de quelque Demon, qui leur cause cette fureur de temps en temps, que blessez du cerueau par quelque maladie naturelle.

Au moys de May et de Iuin, le Pere écriuit diuerses lettres par des guerriers qui venoient à la chasse des hommes sur le grand fleuue de Saint Laurent, il leur disoit qu'ils attachassent ces lettres à des perches sur les riues de cette grande riuiere ; quoy que c'en soit, il en fut renduë vne à Monsieur nostre Gouuerneur à l'occasion que nous auons deduit au chap. 12. de la relation de l'an 1642. ou la coppie de cette lettre est couchée tout au long.

Enuiron ce temps-là quelques Capitaines Hiroquois, allant visiter de petites nations qui leur sont comme tributaires, pour tirer des presens, celuy qui auoit le Pere en garde estant de la partie le mena à sa suitte ; son dessein estoit de faire paroistre les triomphes des Hiroquois sur les nations mesme qui sont dans l'Europe, et Dieu pretendoit sauuer quelque ame par le moyen de son seruiteur, lequel ne manquoit pas si tost qu'il estoit entré dans quelque bourgade, de visiter toutes les cabanes et de baptiser les enfans moribonds, et mesme encore les plus grandes personnes, quand il auoit le moyen de les instruire. Allant donc de cabane en cabane, il apperceut vn ieune homme tout languissant ; celuy-cy s'addressant au Pere, luy dit : Ondesson, l'appellant du nom sauuage qu'il portoit en ces contrées, ne me connois-tu pas ? te souuiens-tu bien du plaisir que ie te fis en ton entrée, dans le pays des Hiroquois ? Ie ne me souuiens pas de t'auoir iamais veu, luy dit le Pere, mais encore quel plaisir m'as-tu fait ? Te souuiens-tu bien, repart-il, d'vn homme qui couppa tes liens en la troisiéme bourgade des Hiroquois Agneronons, lors que tu n'en pouuois plus ? Ie m'en souuiens fort bien, cét homme m'obligea grandement, ie ne l'ay iamais pû reconnoistre, donne m'en ie te prie des nouuelles si tu en as connoissance ? C'est moy mesme, repart ce pauure languissant. A ces paroles, le Pere se iette sur luy, l'embrasse, luy tesmoignant de cœur, des yeux et de la voix les ressentimens qu'il auoit d'vn tel bien-fait. Ah ! que ie suis triste, luy fit-il, de te voir en ce pitoyable estat ! que i'ay de regrets de ne te pouuoir secourir dans ta maladie ! i'ay souuent, sans te connoistre prié pour toy le grand maistre de nos vies ; tu me vois dans vne grande pauureté, mais neantmoins ie te veux faire vn plaisir plus grand que celuy que tu m'as fait. Le malade écoute, le Pere luy éuangelise Iesus-Christ, il luy fait entendre qu'il peut entrer dans vne vie de plaisir et de gloire, en vn mot il l'instruit, il croit, il donne des tesmoignages de sa creance, le Pere le baptise, et peu de temps apres il s'enuola au Ciel recompensé plus qu'au centuple de la compassion qu'il auoit portée au seruiteur de Iesus-Christ.

Les fatigues du Pere dans ce voyage de plus de quatre-vingts lieuës, furent pleinement adoucies et recompensées par le salut de son Bien-faicteur, il n'y

eut iamais d'Anachorete plus abstinent que ce pauure captif dans ce voyage, sa vie n'estoit que d'vn peu de pourpier sauuage, qu'il alloit cueillir dans les champs dont il faisoit vn potage sans autre assaisonnement que de l'eau claire. On luy donnoit bien à manger de certaines graines, mais si insipides et si dangereuses qu'elles seruoient de poison tres-present à ceux qui ne les sçauoient pas accommoder; il n'y voulut point toucher.

CHAPITRE VII.

Le Pere se sauue des Hiroquois et passe en France, par l'entremise des Hollandois ; il repasse en Canadas, où estant arriué, il fait vn voyage au pays des Hiroquois.

Au retour de ce voyage, on commande au Pere d'aller accompagner quelques pescheurs qui le menerent 7. ou 8. lieuës au dessous d'vne habitation Hollandoise ; comme il estoit occupé en cét exercice il apprend de la bouche de quelques Hiroquois qui vindrent en ce quartier-là, qu'on l'attendoit en la bourgade pour le brusler. Cette nouuelle fut l'occasion de sa deliurance, de laquelle ayant suffisamment parlé en la Relation l'an 1642. et 1643. au chap. 14. ie ne rapporteray icy que quelques particularitez dont on n'a fait que peu ou point de mention. Les Hollandois luy ayant donné la commodité d'entrer dans vn nauire, les Hiroquois s'en plaignirent ; on l'en retire et on le mene en la maison du Capitaine, qui le donna en garde à vn vieillard, en attendant qu'on eust appaisé ces Barbares ; en vn mot s'ils eussent perseueré dans leur demande et rebuté quelques presens qu'on leur fit, on eust remis le Pere entre leurs mains pour estre l'obiet de leur fureur et l'aliment de leurs feux. Or comme on attendoit l'occasion de le faire repasser en Europe, il fut six semaines sous la garde de ce vieillard fort auaricieux, qui le logea dans vn vieux galetas, où la faim, et la soif, et la chaleur, et la crainte de retomber à tous momens entre les mains des Hiroquois, luy donnoient de grandes occasions de se ietter et de s'abysmer dans la prouidence de celuy qui luy auoit si souuent fait sentir sa presence. Cét homme estoit le viuandier de cette habitation ; il faisoit la lessiue tous les quinze iours, puis reportoit son cuuier au grenier, dans lequel il mettoit de l'eau qui seruoit de boisson au Pere, iusques à la premiere lessiue. Cette eau qui se gastoit bientost dans les ardeurs de l'Esté, luy causa vne grande douleur d'estomach. On luy donnoit à manger autant qu'il en falloit, non pas pour viure, mais pour ne pas mourir. Dieu seul et ses Saincts estoient sa compagnie. Le Ministre le visita quelquefois, et s'aduisant vn iour de luy demander comme on le traitoit, car iamais ce bon Pere n'en eust fait mention, si on ne luy en eust parlé, il respondit qu'on luy apportoit assez peu de choses : Ie m'en doute bien, repart le Ministre, car ce vieillard est vn grand auaricieux, qui sans doute retient la pluspart des viures qu'on vous enuoye. Le Pere luy tesmoigna qu'il estoit content, et que les souffrances luy estoient agreables depuis vn long-temps. Dans ce grenier où estoit le Pere, il y auoit vn retranchement où son Garde menoit incessamment des Sauuages Hiroquois, pour vendre quelques denrées qu'il y reseruoit ; ce retranchement estoit fait de planches si peu jointes qu'on eust aysément passé les doigts dans les ouuertures. Ie m'estonne, dit le Pere, comme ces Barbares ne m'ont cent et cent fois découuert, ie les voyois sans difficulté, et si Dieu n'eût détourné leurs yeux, ils m'auroient mille fois apperceu, ie me cachois derriere des futailles, me repliant dans vne posture violente, qui me donnoit la gehenne et torture les deux et trois et quatre heures de suitte, et cela fort souuent. De descendre à la cour du logis, ou d'aller en d'autres endroits, c'estoit me precipiter, pour ce

que tout estoit remply de ceux qui me cherchoient à mort, et pour augmentation de mes biens, c'est à dire de mes croix, la blesseure qu'vn chien m'auoit faite, la nuict que ie me sauuay d'entre les Hiroquois, me causoit vne si grande douleur que si le Chirurgien de cette habitation n'y eust mis la main, i'aurois non seulement perdu la jambe ; mais encore la vie, car la gangrenne s'y mettoit desia.

Le Capitaine de la principale habitation, appellée Manate, esloignée de celle où i'estois de soixante lieuës, ayant appris que ie n'estois pas trop à mon ayse dans ce voisinage d'Hiroquois où de Maquois, comme les Hollandois les nomment, commanda qu'on me conduissist dans son fort ; de bonne fortune en mesme temps qu'on receut ses lettres, vn vaisseau deuoit descendre, dans lequel on me fit embarquer en la compagnie d'vn Ministre, qui me témoigna beaucoup de bien-veillance. Il estoit garny de quantité de bouteilles, dont il fit largesse, notamment à la rencontre d'vne Isle, à laquelle il voulut qu'on donnast mon nom au bruit du canon et des bouteilles : chacun témoigne son amour à sa façon. Ce bon Pere fut receu dans Manate, auec de grands témoignages d'affection ; le Capitaine luy fit faire vn habit noir assez leger, et luy donna aussi vne bonne casaque et vn chapeau à leur mode. Les habitans le venoient voir, monstrans par leurs regards et par leurs paroles, qu'ils luy portoient grande compassion. Quelques-vns luy demandoient quelle recompense luy donneroient Messieurs de la Nouuelle France, s'imaginans qu'il auoit souffert ces indignitez à l'occasion de leur commerce ; mais il leur fit entendre que les pensées de la terre ne luy auoient point fait quitter son pays, et que la publication de l'Euangile estoit l'vnique bien qu'il auoit pretendu, se jettant dans les dangers où il estoit tombé. Vn bon garçon l'ayant rencontré à l'écart, se ietta à ses pieds, luy prenant les mains pour les baiser, en s'escriant : Martyr, Martyr de Iesus-Christ ; il l'interrogea et conneut que c'estoit vn Lutherien qu'il ne pût ayder pour n'auoir pas connoissance de sa langue, c'estoit vn Polonois.

Entrant dans vne maison assez proche du fort, il vit deux images au manteau de la cheminée, l'vne de la sainte Vierge, l'autre de nostre B. Louys de Gonzague. Comme il en tesmoigna quelque satisfaction, le maistre du logis luy dit que sa femme estoit catholique. C'estoit vne Portugaise menée en ce pays-là par ie ne sçay quel rencontre, elle paroissoit fort modeste et fort vereconde. La superbe de Babel à bien fait du tort à tous les hommes, la confusion des langues les a priuez de grands biens.

Vn Catholique Irlandois arriuant de la Virginie à Manate, se confessa au Pere, et luy dit, qu'il y auoit de nos Peres dans ces contrées-là, et que depuis peu l'vn d'eux suiuant les Sauuages dans les bois pour les conuertir, auoit esté tué par d'autres Sauuages ennemis de ceux que le Pere accompagnoit. Enfin le Gouuerneur du pays enuoyant vne barque de cent tonneaux en Hollande, renuoya le Pere au commencement du mois de Nouembre. Il souffrit assez dans cette nauigation, son lit estoit le tillac ou quelques cordages arrousez bien souuent des vagues de la mer. Le peu de viures et le grand froid, n'accommodoient pas vn homme assez legerement couuert, et qui auoit tant ieusné parmy des Barbares.

Ils moüillerent l'ancre en vn port d'Angleterre sur la fin de Decembre ; les Nautonniers se voulant vn petit rafraischir, s'en allerent tous dans vne bourgade, laissant le Pere auec vn matelot pour garder la barque. Sur le soir arriuent des voleurs dans vn basteau, ils entrent dans cette barque, qu'ils croyent chargée de grandes richesses pour venir d'vn voyage de long cours. Ils presentent le pistolet au Pere, mais ayans reconnu qu'il estoit François, ils ne luy firent autre mal que de luy dérober tout ce qu'il auoit, c'est à dire sa casaque et son chapeau, auec tout le bagage de ces pauures Hollandois. Celuy qui commandoit cette barque estant

aduerty de ce vol, fut bien estonné, pendant qu'il va et vient cherchant par tout les autheurs de ce forfait ; le Pere rencontra vn vaisseau François, qui luy donna dequoy viure iusqu'à ce qu'il eust trouué le moyen de repasser en France.

La veille de Noël il s'embarqua, comme vn pauure, dans ie ne sçay quel bateau où vne petite barque chargée de charbon de terre, qui le mit le lendemain en la coste de la basse Bretaigne. Le pauure Pere ayant apperceu vne petite maison toute seule, s'en va demander à ceux qui l'habitoient où estoit l'Eglise. Ces bonnes gens luy enseignerent le chemin, et croyans à sa modestie que ce fust quelque pauure Irlandois catholique, ils l'inuiterent à venir prendre sa refection en leur logis, quand il auroit fait ses deuotions. Ce qu'il accepta fort volontiers, pour la grande necessité où il estoit reduit. Il s'en va donc en la maison de Nostre Seigneur, le iour de sa naissance en terre. Mais helas ! qui pourroit exprimer les douces consolations de son ame. Lors qu'apres auoir esté si long-temps auec des Barbares et conuersé parmy des Heretiques, il se vit auec les enfans de la vraye Eglise. Il me sembloit, disoit-il par apres, que ie commençois de reuiure, c'est lors que ie goutay la douceur de ma deliurance. S'estant confessé et communié et assisté au S. Sacrifice de la Messe, il va visiter ceux qui l'auoient si charitablement inuité ; c'estoit de pauures gens, mais doüez d'vne charité vrayement Chrestienne. Ayant veu ses mains toutes déchirées, et apprenant comme il auoit souffert ce martyre, ils ne sçauoient quelle chere luy faire. Ce bon hoste auoit deux ieunes filles, qui presenterent au Pere leurs aumosnes auec tant d'humilité et tant de modestie, que le Pere en estoit tout edifié. Ie crois qu'elles luy donnerent chacun deux ou trois sols, c'estoit possible tout leur thresor, il n'eut pas besoin de leurs richesses. Vn honneste Marchand de Rennes, s'estant rencontré en cette maison, non par hazard, mais par vne prouideuce qui conduit chaque chose à son point, ayant appris l'histoire du Pere, luy offrit vn cheual, l'asseurant qu'il tiendroit à faueur de le conduire iusqu'à la premiere de nos maisons ; cette offre si courtoise fut acceptée auec de grands sentimens de la bonté de Dieu, et auec vne douce reconnoissance de son bien-faicteur.

Enfin le cinquiesme de Ianuier de l'an 1643. il fut frapper le matin à la porte de nostre College de Rennes. Le portier le voyant en équipage d'vn homme assez bigarré en ses habits, ne le reconnut pas. Le Pere le supplia de faire venir le Pere Recteur pour luy communiquer, disoit-il, des nouuelles de Canada. Le Pere Recteur prenoit les habits Sacerdotaux pour aller celebrer la sainte Messe ; mais le portier luy ayant dit qu'vn pauure homme venu de Canada le demandoit, ce mot de pauure le toucha. Peut-estre, disoit-il à part soy, qu'il est pressé et qu'il est dans quelque disette. Il quitte donc les habits sacrez dont il estoit en partie reuestu, pour faire vne action de charité. Il le va trouuer, le Pere sans se découurir luy présente des patentes signées du Gouuerneur des Hollandois, deuant que de les lire, il fait diuerses questions au Pere sans le connoistre, et puis enfin il luy demande s'il connoissoit bien le Pere Isaac Iogues ? Ie le connois fort bien, respond-il. On nous a mandé qu'il estoit pris des Hiroquois, est-il mort ? est-il encore captif ? ces Barbares ne l'ont-ils point massacré ? Il est en liberté et c'est luy, mon R. P. qui vous parle, et là-dessus il se iette à genoux pour receuoir sa benediction. Le Pere Recteur, surpris d'vne ioye toute extraordinaire, l'embrasse, le fait entrer dans la maison, tout le monde accourt, la ioye et la consolation d'vne deliurance si peu attenduë, entrecouppe les paroles. Enfin on le regarde comme vn Lazare resuscité, qui doit aller mourir pour la derniere fois au pays où il a desia souffert tant de maux.

De Rennes il s'en vient à Paris, la Reyne ayant ouy parler de ses souffrances, dit tout haut : On feint des Romans, en voila vn veritable entremeslé de grandes auentures. Elle le voulut

voir, ses yeux furent touchez de compassion à la veuë de la cruauté des Hiroquois. Il ne fit pas long seiour en France, le Printemps venu de l'an 1644. il se rendit à la Rochelle pour repasser au pays de son martyre, où estant arriué, on l'enuoya à Montreal. Sa memoire y est encore viuante, l'odeur de ses vertus recrée et conforte encore tous ceux qui ont eu le bonheur de le connoistre et de conuerser auec luy. La paix estant faite auec les Hiroquois comme on a veu dans les Relations, on tira le Pere de Montreal, pour aller ietter les fondemens d'vne Mission dans leur pays, laquelle on nomma la Mission des Martyrs. Le R. P. Ierosme Lalemant, Superieur de nos Missions, luy en ayant rescrit, voicy comme il luy répondit.

Celle qu'il a pleu à V. R. de me récrire, m'a trouué dans la retraitte et dans les exercices que i'auois commencé au départ du canot qui porte nos lettres. I'ay pris ce temps, pource que les Sauuages estans à la chasse, nous laissent ioüir d'vn plus grand silence. Croiriez-vous bien qu'à l'ouuerture des lettres de V. R. mon cœur a esté comme saisi de crainte au commencement, apprehendant que ce que ie souhaite et que mon esprit doit extremement priser n'arriuast. La pauure nature qui s'est souuenuë du passé a tremblé, mais nostre Seigneur par sa bonté y a mis et mettra le calme encore dauantage. Ouy, mon Pere, ie veux tout ce que nostre Seigneur veut au peril de mille vies, ô que i'aurais de regret de manquer à vne si belle occasion ! pourrois-ie souffrir qu'il tînt à moy que quelque ame ne fut sauuée ? i'espere que sa bonté, qui ne m'a pas abandonné dans les rencontres, m'assistera encore ; luy et moy sommes capables de passer sur le ventre de toutes les difficultez qui se pourroient opposer. C'est beaucoup d'estre *in medio nationis prauæ*, d'estre tout seul au milieu d'vne nation deprauée, sans Messe, sans Sacrifice, sans Confession, sans Sacremens ; mais sa saincte volonté et sa douce disposition vaut bien cela, celuy qui nous a conseruez sans ces secours par sa saincte grace, l'espace de dix-huict ou vingt mois, ne nous refusera pas la mesme faueur à nous, qui ne nous ingerons pas et qui n'entreprenons ce voyage que pour luy plaire vniquement, contre toutes les inclinations de la nature. Il faudroit que celuy qui viendra auec moy fust bon, vertueux, capable de conduitte, courageux et qu'il voulust endurer quelque chose pour Dieu ; il seroit à propos qu'il pût faire des canots, afin que nous puissions aller et venir independemment des Sauuages.

Le seisiesme de May 1646. ce bon Pere partit des Trois Riuieres en la compagnie du Sieur Bourdon, ingenieur de Monsieur le Gouuerneur ; son voyage ayant esté décrit en la Relation precedente, *ie n'en parleray pas dauantage* ; le sieur Bourdon m'a dit que ce bon Pere estoit infatigable, qu'ils souffrirent extremement en ce chemin de fer. Bref, ils arriuerent aux Trois Riuieres, ayant accomply leur legation, le iour de Saint Pierre et Saint Paul, le 29. du mois de Iuin. Il arriua à Quebec auec M. Bourdon le 3. Iuillet.

CHAPITRE VIII.

Le Pere Isaac Iogues retourne pour la troisiesme fois au pays des Hiroquois, où il est mis à mort.

A peine le pauure Pere fut-il rafraischy parmy nous deux ou trois mois, qu'il recommença ses courses le vingt-quatriesme Aoust. Il partit de Montreal, où il estoit monté de Quebec en Iuillet de la mesme année 1646. Il s'embarque auec vn ieune François dans vn canot, conduit par quelques Hurons, pour retourner au pays de ses croix. Il eut de grands presentimens de sa mort, ce qu'il communiqua à quelques personnes confidentes. Nous auons recouuré vne lettre qu'il escriuit à vn de nos Peres en France, vn peu aupa-

rauant qu'il nous quittast pour la derniere fois, où il en parle de la sorte.

Helas ! mon tres-cher Pere, quand commenceray-ie à seruir et aymer celuy qui n'a iamais commencé à nous aymer? et quand commenceray-ie à me donner totalement à celuy qui s'est donné à moy sans reserue? Quoy que ie sois extremement miserable et que i'aye fait vn mauuais vsage des graces que nostre Seigneur m'a faites en ce pays, ie ne perds pas courage, puis qu'il prend le soing de me rendre meilleur, me fournissant encore de nouuelles occasions de mourir à moy mesme et de m'vnir inseparablement à luy. Les Hiroquois sont venus faire quelque present à nostre Gouuerneur, pour retirer quelques prisonniers qu'il auoit, et traiter de paix auec luy au nom de tout le pays; elle a esté concluë, au grand contentement des François, elle durera tant qu'il plaira à nostre Seigneur. On iuge necessaire icy pour l'entretenir et voir doucement ce que l'on peut faire pour l'instruction de ces peuples, d'y enuoyer quelque Pere. I'ay suiet de croire que i'y seray employé, ayant quelque connoissance de la langue du pays. Vous voyez bien comme i'ay besoing d'vn puissant secours de prieres estant au milieu de ces Barbares : il faudra demeurer parmy eux sans auoir presque liberté de prier, sans Messe, sans Sacrements ; il faudra estre responsable de tous les accidents entre les Hiroquois et François, Algonquins et Hurons. Mais quoy, mon esperance est en Dieu, qui n'a que faire de nous pour l'execution de ses desseins. C'est à nous à tascher de luy estre fideles, et ne pas gaster son ouurage par nos laschetez : i'espere que vous m'obtiendrez cette faueur de nostre Seigneur, et qu'apres auoir mené vne vie si lasche iusqu'à maintenant, ie commenceray à le mieux seruir. Le cœur me dit que si i'ay le bien d'estre employé en cette Mission, *Ibo et non redibo ;* mais ie serois heureux si nostre Seigneur vouloit acheuer le Sacrifice où il l'a commencé, et que ce peu de sang que i'ay respandu en cette terre fût comme les arres de celuy que ie luy donnerois de toutes les veines de mon corps et de mon cœur. Enfin ce peuple-là *sponsus mihi sanguinum est, hunc mihi despondi sanguine meo,* nostre bon maistre qui se l'est acquis par son sang, luy ouure s'il luy plaist la porte de son Euangile, comme aussi à quatre autres nations ses alliez qui sont proches de luy. A Dieu, mon cher Pere, priez-le qu'il m'vnisse inseparablement à luy.

Mais il estoit trop humble pour écouter ses sentimens, et trop courageux pour reculer dans vne bonne affaire, et pour s'effrayer à la pensée ou à la veuë de la mort. Nous auons appris qu'il auoit esté massacré dés son entrée en ce pays plein de meurtre et de sang : voicy ce qu'en mande le Gouuerneur des Hollandois à Monsieur le Cheualier de Mont-Magny. Celle-cy sera pour remercier vostre Seigneurie, du souuenir qu'elle a eu de moy, faueur dont ie tâcheray à me reuancher s'il plaist à Dieu m'en conceder l'opportunité (ce sont ses termes). Au reste, i'enuoye celle-cy par les quartiers du Nord, soit par le moyen des Anglois ou de Monsieur d'Aunay, aux fins de vous aduertir du massacre que les Barbares et les inhumains Maquois ou Hiroquois, ont fait du Pere Isaac Iogues et de son compagnon, ensemble de leur dessein qu'ils ont de vous surprendre sous couleur de visite, comme vous verrez par la lettre cy-enclose, qui encore qu'elle soit mal dictée et ortographiée vous apprend à nostre grand regret, les particularitez du tout. Ie suis marry que le suiet de celle-cy n'est plus agreable ; mais la consequence de l'affaire ne m'a pas permis de me taire. Nostre Ministre d'en haut (c'est à dire d'vne habitation située au haut de la riuiere) s'est enquis soigneusement aux principaux de cette canaille, de la cause de ce mal-heureux acte ; mais il n'a peu auoir autre réponse d'eux, sinon que le Pere auoit laissé le Diable parmy quelques hardes qu'il leur auoit laissez en garde, qui auoit fait manquer leur bled d'Inde. Voila ce que ie puis écrire pour le present à vostre Seigneurie. L'incluse

mentionnée dans la precedente, escrite par vn Hollandois au Sieur Bourdon, est couchée dans les termes suiuans.

Ie n'ay voulu manquer à cette occasion, de vous faire sçauoir mon comportement. Ie suis en bonne santé, Dieu mercy, priant Dieu qu'ainsi soit de vous et de vos enfans. Au reste ie n'ay pas beaucoup de chose à vous dire, sinon comme les François ont esté arriuez le 17. de ce present mois d'Octobre 1646. au fort des Maquois, c'est pour vous faire entendre comme ces Barbares ingrats n'ont pas attendu qu'ils fussent bien arriuez dans leurs cabanes, où ils ont esté dépoüillez tous nuds sans chemises, reste qu'ils leur ont donné chacun vn brayet pour cacher leur pauureté ; le mesme iour de leur venuë ils ont commencé de les menacer, et incontinent à grands coups de poings et de bastons, disans, vous mourrez demain, ne vous estonnez pas, mais nous ne vous bruslerons pas, ayez courage, nous vous frapperons auec la hache et mettrons vos testes sur les palissades (c'est à dire sur la cloture de leur bourgade), afin que quand nous prendrons vos freres ils vous voyent encore. Il faut que vous sçachiez que c'ont esté seulement la nation de l'ours qui les ont fait mourir, la nation du loup et de la tortuë ont fait tout ce qu'ils ont pû pour leur sauuer la vie, et ont dit à la nation de l'ours, tuez-nous premierement, mais helas ! ils ne sont pas pourtant en vie. Sçachez-donc que le 18. au soir qu'ils vindrent appeller Isaac pour souper, il se leua et s'en alla auec ce Barbare au logis de l'ours. Il y auoit vn traistre auec sa hache derriere la porte, et entrant il luy fendit la teste, à l'heure mesme il luy couppa et la mit sur les palissades, le lendemain de grand matin il fit de l'autre de mesme, et ont ietté leurs corps dans la riuiere. Monsieur, ie n'ay pas peu sçauoir ny entendre d'aucun Sauuage pourquoy ils les ont tuez. Au reste leur enuie et entreprise est de s'en aller trois ou quatre cents hommes pour tascher de surprendre les François, pour en faire de mesme comme ils ont fait des autres. Mais Dieu veuille qu'ils n'acheuent pas leur dessein.

Voila mot pour mot ce que les Hollandois ont escrit, touchant la mort du Pere Isaac Iogues. L'vne de ces deux lettres est dattée du trentiesme d'Octobre, l'autre du quatorziesme de Nouembre de l'an passé 1646. elles n'ont esté renduës à Monsieur nostre Gouuerneur qu'au mois de Iuin de cette année 1647. Vn peu deuant que de les auoir receuës, quelques femmes Algonquines et vn Huron s'estant sauuez de la captiuité de ces Barbares, nous auoient bien parlé de ce massacre, mais ils n'en descriuoient pas les particularitez, nous les sçaurons encore plus amplement quelque iour.

Nous auons respecté cette mort comme la mort d'vn Martyr, et quoy que nous fussions en diuers endroits, plusieurs de nos Peres, sans sçauoir rien les vns des autres pour la distance des lieux, ne se sont pû resoudre de celebrer pour luy la Messe des trespassez, si bien de presenter cét adorable sacrifice en action de graces des biens que Dieu luy auoit eslargis ; les seculiers qui l'ont connu particulierement, et les maisons Religieuses ont respecté cette mort, se sentant plus tost portez d'inuoquer le Pere que de prier pour son ame.

C'est la pensée de plusieurs hommes doctes, et cette pensée est plus que raisonnable que celuy-là est vrayement martyr deuant Dieu, qui rend tesmoignage au Ciel et à la terre, qu'il fait plus d'estat de la Foy et de la publication de l'Euangile que de sa propre vie, la perdant dans les dangers où il se iette pour Iesus-Christ, auec connoissance, protestant deuant sa face, qu'il veut mourir pour le faire connoistre ; cette mort est la mort d'vn martyr deuant les Anges. C'est dans cette veuë que le Pere a rendu son ame à Iesus-Christ et pour Iesus-Christ. Ie dis bien dauantage, non seulement il a embrassé les moyens de publier l'Euangile qui l'ont fait mourir ; mais on peut encore asseurer qu'il a esté tué en haine de la doctrine de Iesus-Christ, voicy comment.

Les Algonquins et les Hurons et en suitte les Hiroquois, à la sollicitation de leurs captifs ont eu, et quelques-vns ont encore vne haine et vne horreur extreme de nostre doctrine, disant qu'elle les fait mourir, et qu'elle contient des sorts et des charmes qui causent la destruction de leurs bleds et qui engendrent des maladies contagieuses et populaires, dont maintenant les Hiroquois commencent d'estre affligez ; et c'est pour ce suiet que nous auons pensé estre massacrez en tous les endroits où nous auons esté, et encore ne sommes nous pas de present hors d'esperance de posseder vn iour ce bonheur. Or tout ainsi qu'on reprochoit jadis en la primitiue Eglise aux enfans de Iesus-Christ, qu'ils causoient des malheurs par tout, et qu'on en massacroit quelques-vns pour ce suiet, de mesme sommes nous persecutez de ce que par nostre doctrine qui n'est autre que celle de Iesus-Christ, nous depeuplons à ce qu'ils disent leurs contrées, et c'est pour cette doctrine qu'ils ont tué le Pere, et par consequent on le peut tenir pour martyr deuant Dieu.

Au reste il est vray que parlant humainement, ces Barbares ont des suiets apparens de nous faire ces reproches, d'autant que les fleaux qui humilient les superbes, nous deuancent ou nous accompagnent par tout où nous allons, comme ils ont deuancé et accompagné ceux qui nous ont precedez en la publication de l'Euangile ; et pour marque de la solidité des veritez adorables qu'il contient, c'est qu'enfin ces peuples ne laissent pas de se rendre à Iesus-Christ, quoy qu'il ne vienne à eux qu'auec les fleaux en la main.

Il ne faut pas mettre en oubly le ieune François qui a esté massacré auec le Pere. Ce bon garçon, appellé Iean de la Lande, natif de la Ville de Dieppe, comme a esté dit cy-dessus, voyant les dangers où il s'engageoit dans vn si perilleux voyage, protesta à son despart, que le desir de seruir Dieu, le portoit en vn pays où il s'attendoit bien d'y rencontrer la mort. Cette disposition l'a fait passer dans vne vie qui ne craint plus ny la rage de ces Barbares, ny la fureur des Demons, ny les affres de la mort.

On nous a dit que les Hiroquois voulans brusler quelque prisonnier, luy demandent s'il prie, c'est à dire s'il est baptisé ; s'il respond qu'il a receu ce diuin Sacrement, ils perdent esperance de le faire gemir dans ses tourmens, se persuadans que la Foy donne de la constance à vne ame. On dit encore qu'ils ont veu sortir de la bouche d'vn Chrestien qu'ils brusloient, ie ne sçay quoy d'éclatant qui les a épouuantez, si bien qu'ils ont connoissance de nostre doctrine, mais ils la regardent auec horreur, comme faisoient jadis les Payens dans le premier aage du Christianisme. Disons deux mots des vertus de nostre Martyr.

Il estoit doüé d'vne humilité toute rare, il ne connoissoit pas seulement sa bassesse, il desiroit d'estre traité selon son neant. Il approuuoit des sa ieunesse ceux qui le chastioient, baisant en cachette les verges et les ferules dont on se seruoit pour le corriger; estant au pays des Hiroquois, il ne pouuoit regarder sans ioye les poteaux qui soustenoient l'échaffaut où il auoit tant souffert, il les alloit baiser et embrasser, non seulement par vn amour des souffrances, mais pource qu'ils estoient, disoit-il, les instrumens de la iustice diuine pour ses crimes. Iamais la Compagnie (à son dire) n'auoit receu personne si lasche que luy, ny si indigne de l'habit qu'il portoit. Il a fallu vser d'industrie et de commandement sur luy pour luy faire declarer ce que nous auons rapporté, non qu'il fust retif à l'obeyssance, mais pource qu'en verité il auoit vn si bas sentiment de soy-mesme, qu'il n'en pouuoit parler qu'auec mespris. C'estoit l'affliger que de luy tesmoigner tant soit peu l'estime de ce qu'il auoit enduré pour Iesus-Christ. La Reyne ayant desiré de le voir, il ne pouuoit se persuader qu'elle en eust veritablement enuie, il fallut que cette bonne Princesse redoublast son commandement, pour le faire venir. C'estoit le tourmenter que de luy demander à voir ses mains toutes

déchirées. Le Pere qui estoit auec luy la derniere année de sa vie à Montreal, reconnut bien que Dieu le disposoit pour le Ciel, luy donnant des sentimens d'vn enfant, il recherchoit tous les plis et replis de sa conscience, depuis le premier vsage de sa raison iusques à lors, les declarant auec vne humilité et vne candeur d'vn petit enfant. Cela fit croire au Pere, que le Royaume des Cieux luy appartenoit et qu'il n'en estoit pas esloigné. Il demandoit la façon de bien faire son oraison, la façon de bien faire son action de graces apres la sainte Messe, non seulement pour couurir les hautes lumieres et les grands sentimens qu'il auoit de Dieu, mais par vne creance que tout ce qui partoit des autres estoit tousiours le meilleur. Il estoit vne grande partie du iour deuant le saint Sacrement, il entendoit autant de Messes qu'il pouuoit, et apres tout il n'auoit à son dire aucune deuotion, mais il vouloit recompenser le temps qu'il n'auoit pû offrir ce diuin Sacrifice, et preuenir celuy auquel il seroit priué de ce bonheur.

Le Pere le voulant soulager dans ses petits besoins, le pressoit quelquefois de prendre les choses plus propres pour soustenir ses forces. Ce n'est pas de quoy ie manque, disoit-il, ie ne veux pas, lors que ie me trouueray encore parmy ces Barbares, que ma miserable nature tourne la teste vers les maisons où elle auroit trouué ses aises. Ie n'ay besoin que des choses qui me sont purement necessaires. Estant de retour des Hiroquois, il écriuit à vn Pere de sa connoissance, qu'il eust bien desiré de passer encore vn Hyuer auec luy, pour s'exercer plus solidement qu'il n'auoit fait en la vertu ; mais i'aymerois mieux encore, adioustoit-il, retourner pour la troisiesme fois au pays des Hiroquois.

Iamais il n'eut au milieu de ses souffrances, ny dans les plus grandes cruautez de ces perfides, aucune auersion contre eux ; il les regardoit d'vn œil de compassion comme vne mere regarde vn sien enfant frappé d'vne maladie phrenetique, d'autrefois il les contemploit comme des verges dont nostre Seigneur se seruoit pour chastier ses crimes, et comme il auoit tousiours aymé ceux qui le corrigeoient, il adoroit la Iustice de son Dieu, et honoroit les verges dont il le punissoit. Ayant demandé les souffrances à Dieu, et sentant sa priere exaucée, il n'est pas croyable quelles ardeurs il ressentoit de souffrir la rage des Hiroquois pour les Hiroquois mesmes. Ie ne puis me persuader que Dieu en sa consideration ne leur donne quelque lumiere s'ils ne s'opposent à l'effort de ses bontez. Ie croy qu'estant au Ciel il a demandé à Dieu le salut de celuy qui l'a mis à mort, et qu'il luy a esté accordé : car ce pauure miserable ayant esté pris des François, a esté baptisé et mis à mort, comme nous verrons au chapitre suiuant, il donna dans ses tourmens des indices d'vne ame predestinée.

On ne sçauroit exprimer le soin qu'il auoit de conseruer son cœur dans la pureté : celuy auquel il s'est communiqué particulierement depuis son départ des Hurons iusqu'à son retour en la Nouuelle France apres sa captiuité et son voyage en Europe, asseure à la gloire de nostre Seigneur, que ses plus grandes offenses estoient quelques complaisances qu'il auoit euës à la veuë de la mort, se croyant par ce moyen deliuré des angoisses de cette vie.

Il estoit d'vn naturel assez apprehensif, c'est ce qui releue hautement son courage, et qui fait voir que sa constance venoit d'en haut ; il voyoit en vn moment toutes les difficultez qui se pouuoient rencontrer dans vn affaire, et il en ressentoit les atteintes naturelles ; ce contre-poids le tenoit dans vne profonde humilité, et luy faisoit dire qu'il n'estoit qu'vn poltron, et cependant les Superieurs qui le connoissoient, s'appuyoient dessus luy aussi fermement que sur vn Rocher. Il ne sçauoit que c'estoit de reculer dans les difficultez ; ce mot luy suffisoit (allez), il n'y a monstre, il n'y a Demon qu'il n'eust affronté auec cette parole. Chose estrange, il estoit circonspect au dernier point és affaires qui dépendoient de ses conclusions, examinant les plus petites difficultez auec des

considerations bien pesées et bien balancées. Mais si le Superieur le determinoit, il n'auoit plus de raisonnement. Dieu seul pour l'amour du quel il se fut exposé à mille dangers, luy venoit en la pensée et occupoit toute son ame.

I'ay desia remarqué qu'il ayma mieux se passer d'vn peu d'eau et de farine d'Inde, pour soustenir la moitié de sa vie (car il n'en auoit pas à demy suffisance), que de manger de la viande qu'il sçauoit estre immolée au Demon ; ce n'est pas qu'il n'eust pû garder le conseil de saint Paul, et prendre les choses qu'on luy donnoit sans s'enquester d'où elles venoient, mais il vouloit auec vn courage qui luy cousta bon, faire entendre à ces Barbares qu'il y auoit vn autre Dieu que ces Genies ou ces Demons qu'ils honoroient, pour leur pur interest temporel.

Allant visiter les Hollandois dans le temps de sa captiuité, ils l'inuitoient et le pressoient quelquefois de boire vn petit coup de ces eaux de feu, ou de ces vins bruslez dont ils se seruent ; luy les remercioit pour monstrer aux Hiroquois qui s'enyurent souuent de ces boissons, qu'il ne falloit pas toucher à ce qui causoit vn si grand mal. Vn Hiroquois, estant tombé malade, songea qu'il falloit faire ie ne sçay quelle danse ou quelque autre ceremonie pour sa santé, et qu'il falloit qu'Ondesson fust de la partie tenant son liure en main et se comportant comme font les François quand ils prient Dieu. Les Sauuages ne sçauent que c'est de refuser ce qu'vn autre a songé deuoir estre fait pour sa santé. Cette loy est commune dans l'étenduë des pays de l'Amerique, dont nous auons connoissance. On s'en va donc trouuer le Pere, on luy represente que la santé d'vn tel est entre ses mains, on ne croit pas qu'il fasse aucune difficulté d'accorder ce que tout vn monde trouue tres-raisonnable. On luy donne courage, veu mesme que cette guerison qu'ils tenoient certaine luy deuoit estre tres-honorable. Le Pere en se souriant rebutte la vanité de leurs songes. On le presse, il refuse ; d'autres messagers sont enuoyez, representant que c'est cruauté de laisser souffrir et mourir vn pauure malade. Enfin comme on vit qu'il ne vouloit point venir, on prend resolution de l'amener par force. On enuoye de ieunes gens pour le saisir ; mais comme il estoit agile et fort adroit et bien peu chargé de graisse, il esquiue de leurs mains, gaigna au pied. Ils le poursuiuent à toute force, ils trouuerent qu'il auoit des iambes de Cerf, et que s'il se fust voulu sauuer qu'il l'eust fait, puis qu'il deuançoit les meilleurs coureurs du pays. En effet la seule charité le retint parmy les Hiroquois, preferant le salut des captifs à sa vie et à sa liberté. Pour conclusion, il retourna à la bourgade auec resolution de mourir plus tost que de conniuer tant soit peu dans leurs superstitions. Nostre Seigneur voulut qu'on ne luy en parlast plus.

Quoy qu'il fust d'vn naturel prompt et sec, il sçauoit neantmoins si bien se sousmettre lors que l'humilité Chrestienne et la charité le demandoient, et prendre l'ascendant lors qu'il voyoit la gloire de son Dieu engagée, que ces Barbares luy disoient quelquefois en riant : Ondesson, c'eust esté mal fait de te faire mourir, car tu fais bien le maistre quand tu veux, et l'enfant quand on te commande quelque chose.

Plus de cent fois ils luy ont dit : Tu te feras tuer, tu parles trop hardiment ; et si dans nostre pays, où tu es prisonnier et tout seul de ton party, tu nous tiens teste, que ferois-tu, si tu estois en liberté parmy tes gens ? iamais tu ne parleras en faueur des Hiroquois. Tout cela ne l'estonnoit point ; comme il obeyssoit aux plus petits dans les choses licites pour basses qu'elles fussent, aussi resistoit-il aux plus grands, lors qu'il s'agissoit de la gloire de son maistre. Vn homme qui ne tient ny à la vie, ny à la santé, ny à la terre, qui se contente de Dieu seul et tout pur, est bien hardy. Il s'estonnoit par apres de sa liberté, mais comme il n'attendoit ny vie, ny deliurance, en vn mot comme il n'auoit rien à perdre, aussi n'auoit-il rien à craindre ny à redouter. Ce courage le faisoit honorer de ceux qui auoient plus d'esprit, et luy causoit la haine de tout

le gros, qui ne iuge que par les sens à la façon des bestes.

Il enuoya au Ciel plus de soixante personnes de cette miserable nation, leurs baptesmes estoient le lien de sa captiuité ; il se fut cent fois sauué si la prouidence ne l'eust arresté, en luy presentant de fois à autre par des rencontres admirables, le moyen d'ouurir les portes du Paradis à quelque pauure ame. Il fut inuité certain iour, d'aller voir des jeux et des danses qui se deuoient faire en vne autre bourgade, il s'y transporta en bonne compagnie ; il ne fut pas plus tost arriué, qu'il se dérobe du tumulte et de la foule pour se glisser dans les cabanes, afin de consoler les malades et les mourans, si tant est qu'il en rencontrast. Il semble que Dieu le conduisoit par la main en ce voyage. Il trouua dans vne cabane cinq petits enfans qui tendoient tous à la mort, il les baptise à son aise et sans bruit, tout le monde estant sorty pour voir ces resioüyssances publiques. Il apprit à trois iours de là que ces petits innocens n'estoient plus en la terre des mourans. O mon Dieu ! quelle fauorable rencontre ! Quel coup admirable de la predestination pour ces petits Anges qui loüent maintenant et qui benissent Dieu auec leur bon Pere ! ô quels remerciemens luy font-ils dans la sainte Sion ? ces rencontres comme i'ay remarqué retenoient le Pere dans son exil.

Il fut dans d'étranges gehennes quand il fallut prendre la resolution de se sauuer par l'entremise des Hollandois ; s'il n'eust veu que c'estoit fait de sa vie, et qu'il ne pourroit plus secourir ces pauures Barbares s'il ne se sauuoit pour les venir retrouuer vne autre fois, iamais il ne les auroit pû abandonner : mais nostre Seigneur luy prolongea la vie pour luy venir presenter vne autre fois en holocauste au lieu où il auoit desia commencé son sacrifice.

CHAPITRE IX.

Des Chrestiens de Sainct Ioseph à Sillery.

Vne personne de merite et de pieté, ayant fait vne aumosne pour dresser en ces nouuelles contrées vne petite Chapelle, sous le nom de Sainct Michel, nous nous sommes efforcez de suppleer à ce qui manquoit, pour en bastir vne petite Eglise dediée à Dieu, sous le tiltre de ce glorieux Archange. La croisée fait deux Chapelles, où la Saincte Vierge et son cher Epoux Sainct Ioseph sont honorez. Ce petit bastiment, fait tout exprés pour les Sauuages, n'a pas à la verité la magnificence de ces grands miracles de l'Europe ; mais il a quelques Paroissiens, dont la candeur et la bonté est autant et plus agreable à Dieu que l'or et l'azur de ces grands édifices. Ces bons Neophytes en sont rauis, notamment la famille dont le chef porte le nom de ce glorieux Archange, selon les desirs de ceux qui l'ont particulierement secouruë.

Leur pieté s'augmente tous les iours, la Foy prend de fortes racines dans tous ces bons Neophytes ; et si leurs corps subsistoient vn petit plus long-temps, ils composeroient vne Eglise plus riche des biens du Paradis, que des grandeurs du monde. Mais vous diriez que le Ciel est jaloux de leur demeure sur la terre, tant il les presse d'entrer dedans sa gloire.

Ie sçay bien qu'on attend tous les ans vn tribut de leurs actions, de leurs bons sentimens. Ce tribut est d'autant plus difficile à payer, qu'on demande tousiours vne monnoye nouuelle. Certes il faudroit auoir vn grand fonds, pour satisfaire à tant de desirs. Le Sainct Esprit touche les cœurs comme il luy plaist : les sentimens qu'il leur a desia donnez et qui ont veu le iour sur le papier, continuent par sa faueur et par sa grace : ie n'en rapporteray que bien peu cette année, afin de ne point tomber dans de longues redites.

Le Pere qui a eu le soing de les instruire, leur ayant parlé le iour de la feste de Saincte Catherine, de la Foy et de la constance de cette Amazone Chrestienne, vn Capitaine s'escria deuant toute l'assemblée : Voila ce que c'est, d'estre Chrestien ; c'est faire estat de la Foy et non pas de sa vie : faut-il qu'vne fille nous couure le visage de confusion ? on n'en voit que trop parmy nous qui deuiennent sourds et aueugles : ils ferment leurs oreilles aux instructions qu'on leur donne ; ils mettent vn voile deuant leurs yeux de peur de voir ce que la priere et la Foy leur commandent : prenons courage, demeurons fermes et constans ; que la faim, que la soif, que les maladies, et que la mort mesme n'ébranslent point la resolution, que nous auons prise de croire en Dieu et de luy obeyr iusques au dernier soupir de nostre vie. Ces petites harangues inopinées dedans l'Eglise mesme, ont bien souuent de plus grands effets que les plus longs discours. Le Predicateur en ces rencontres se tient bien honoré de deuenir auditeur d'vn Sauuage.

Le iour de la Purification de la Saincte Vierge, le Pere leur ayant distribué des flambeaux et donné l'explication de cette saincte ceremonie, le mesme Capitaine ne se peut tenir de faire sa petite Predication ; on ne veut point leur oster cette liberté, pource qu'elle est grandement profitable, et tant s'en faut qu'ils en abusent, qu'ils ne deuiennent tous les iours que trop retenus en ces assemblées : Ah ! mes freres, disoit-il, que nous auons d'obligation à nostre Pere de nous enseigner de si belles veritez ! conceuez vous bien ce que veut dire ce feu que vous portez en vos mains ? il nous apprend que Iesus est nostre iour et nostre lumiere ; que c'est luy qui nous a donné la Foy et la connoissance, que c'est luy qui nous découure le chemin des Cieux ; ces flambeaux nous enseignent que tout ainsi que Iesus s'est consommé ça bas pour nostre salut, employant toute sa vie pour nous sauuer, que nous luy deuons rendre le reciproque, brûlans tous les iours de son feu et de son amour, nous consommans comme ces cierges pour son seruice et pour sa gloire. Il y a parmy nous de ieunes gens, il y en a de vieux, mais tous tendent à la mort en viuant, tout se consomme, toutes choses tendent à leur fin. O que nous serions heureux si apres nous estre tous consommez pour Iesus, nous nous voyons auec luy dedans sa gloire !

La grande chasse de l'Eslan se rencontrant pour l'ordinaire enuiron le mois de Mars, les Sauuages ne se trouuent pas souuent aux Ceremonies de la semaine saincte, si la feste de Pasques n'est bien auant dans le mois d'Auril, comme il est arriué cette année. Il n'est pas croyable combien ces bons Neophytes ont esté assidus aux longues prieres qui se font en l'Eglise dans ces iours de deüil et de tristesse. Encore qu'ils ne se produisent pas beaucoup, leur deuotion neantmoins et leurs sentimens ne laissent pas de toucher et de rauir ceux qui les consideroient plus particulierement : ils prestoient l'oreille au discours de la passion du Fils de Dieu auec vn maintien qui découuroit assez la douleur et l'amour et la compassion de leur cœur ; ils l'adorerent sur le bois de la croix sans empressement, sans confusion, ioignant vne modestie exterieure, non étudiée, auec des sentimens interieurs, qu'ils ne peuuent exprimer ; les meres détachoient leurs petits enfans de leurs mamelles, pour les prosterner et pour leur faire baiser l'image de leur Sauueur ; en vn mot, la candeur, la simplicité, la bonté, qui rend ces gens vn peu trop grossiers aux yeux du monde, les conduit auec grande asseurance au port de leur salut.

Les Sauuages se voulans cabaner dans le bois pour la rigueur du froid, vne pauure femme malade, voyant qu'elle seroit éloignée de l'Eglise, s'y transporta le mieux qu'elle put, et ayant demandé vn Pere, luy dit : Ie me viens confesser pour la derniere fois. La montagne est trop roide, ie ne pourray descendre, et vous aurez trop de peine de monter, c'est pourquoy ie vous viens remercier et prendre congé de vous :

priez pour moy, mon Pere, ie ne vous verray plus en ce monde. Et moy ie vous verray, luy repart le Pere ; ie vous iray visiter en vostre cabane. Il n'y manqua pas. La pauure malade en estoit consolée en vn point qui ne se peut dire : elle luy dit vn iour : Mon Pere, ne me faites vous point communier encore vne fois deuant que ie meure ? I'en suis content, respondit-il, mais il faudroit vn petit embellir vos cabanes à la venuë d'vn si grand Capitaine ? helas ! quel ornement pourroit-on donner à vn lieu si miserable ? il vaut bien mieux qu'on me traisne en sa maison. Aussi-tost dit, aussi-tost fait, deux Neophytes se presentent, ils l'enueloppent dans sa couuerture, la lient sur vn traisneau et la tirent sur la neige droit à l'Eglise ; le Pere à son entrée luy presentant le Crucifix, elle le prend, l'embrasse, le baise auec vne tendresse admirable, et quoy que la parole luy manquast, elle ne laissa pas de l'apostropher comme elle peut : Kinak8mir, Kinak8mir Ies8s, ie vous remercie, ie vous remercie, ô Iesus, de ce que ie suis baptisée ; ie serois precipitée dans les feux qui sont sous la terre, si ie fusse morte deuant le baptesme. Ie vous demande pardon, ayez pitié de moy, vous estes bon, vous me pardonnerez, ie le sçay bien. Apres s'estre confessée et apres auoir entendu la saincte Messe auec bien de la peine, on luy donna son Sauueur qu'elle souhaittoit de tout son amour. L'ayant receu, le Pere luy fit faire son action de graces mentalement pour la difficulté qu'elle auoit de respirer, elle suiuoit de la pensée et de l'affection ce qu'il luy disoit, mais enfin elle ne put s'empescher de prononcer ce peu de paroles, qu'elle poussa de son ame comme des flammes de son amour : O que vous estes bon de m'estre venu visiter ! ie ne vous vois pas maintenant, vous vous cachez, mais ie vous verray bien-tost : vous auez promis le Paradis à ceux qui sont baptisez et qui gardent la Foy et qui vous obeyssent, ie suis baptisée, i'ay gardé la Foy depuis mon baptesme, ie la garderay iusques à la mort, i'ay taſché de vous obeyr, ie vous demande pardon de mes offenses, vous l'auez promis à ceux qui se confesseroient, ie me suis confessée auec douleur. Ie souffre volontiers les grandes douleurs de ma maladie, i'attends la mort ioyeusement quand il vous plaira, ie vous ayme, ie vous verray, i'iray auec vous, et là ie vous prieray notamment pour ceux qui m'ont instruite et qui sont cause que ie suis baptisée. Le Pere la voyant hors de toute esperance de recouurer sa santé, luy parle de l'Extreme-Onction, elle la demande, on luy donne ; elle la reçoit auec vne consolation toute particuliere, luy estant auis que le Ciel ne luy pouuoit plus échapper. Il faut confesser que la simplicité engendre dans les ames de ces bons Neophytes, vne constance toute extraordinaire. Ils agissent tout rondement auec Dieu : il leur a promis le Ciel s'ils perseuerent en la Foy, quand ils sentent dans leur ame le témoignage de leur creance et le regret de leurs offences, ils se tiennent asseurez du contract qu'ils ont passé auec vn si bon Pere. Pour conclusion, on remit cette pauure femme sur sa traisne, et on la ramena en sa cabane bien ioyeuse d'auoir encore vne fois visité la maison de son Dieu deuant sa mort, qui arriua bien-tost apres.

Vne autre femme desia assez aagée malade depuis six mois, n'auoit pas vne patience si forte que celle dont ie viens de parler ; mais elle auoit rencontré vn gendre qui la soustenoit saintement dans ses angoisses. Cette pauure languissante dit vn iour au Pere qui la visitoit : Ie m'ennuye de viure, la peine que ie donne à ceux de ma cabane me fait souhaiter la mort. Son gendre l'ayant entenduë, se leua et luy repartit : Vos paroles ne sont pas bonnes, vous auez tort de souhaiter la fin de vostre vie, pour la peine que vous nous donnez : sçachez que nous vous soulagerons de bon cœur iusques à vostre dernier soupir, prenez garde que vous ne cherchiez plus tost vostre deliurance que la nostre, ne chocquez point les ordres de Dieu. Il a determiné du premier moment de vostre vie, c'est à luy

de determiner du dernier ; vous luy auez obey depuis vostre baptesme iusques à maintenant, poursuiuez constamment dans le chemin encommencé, le terme n'est pas long, ce qui reste est court, le Ciel est tout pres de vous. Comme elle se couuroit la face dans ses douleurs, il luy dit : Ostez ce voile qui vous empesche de voir le lieu ou vous deuez aspirer. Portez vos yeux et vostre cœur au pays où vous deuez aller ; dites en vous mesme regardant les Cieux, voila ma maison, voila le lieu de ma demeure éternelle ! ô que ce lieu est beau ! qu'il est rauissant ! qu'il y fait bon ! Le Ciel, adioustoit-il, c'est le premier obiet que ie regarde à mon réueil, ie ne le voy iamais que ie ne le desire, c'est toute ma ioye, la terre ne me sçauroit plus consoler.

Vne femme encore Payenne estoit en trauail d'enfant depuis trois iours, celles qui l'assistoient vindrent querir le Pere pour la baptiser deuant sa mort. Le Pere l'ayant veuë et la disposant doucement à la Foy, luy fit promettre que si elle se deliuroit de son fruit, elle procureroit fortement son baptesme et celuy de son enfant, et là-dessus l'exhorte à implorer le secours d'vn grand amy de Dieu, sainct Ignace, qui auoit deliuré plusieurs personnes de semblables dangers ; il luy fit pendre au col vne petite relique de ce grand sainct. A peine son cœur eut-il receu ces saincts aduis qu'on luy donnoit, et son corps touché le Reliquaire, qu'elle accoucha sans peine et sans douleur, auec l'étonnement de tous les Sauuages qui l'auoient desia mise au nombre des morts. Ce miracle sauua le corps et l'ame de la mere et de l'enfant.

Vn Sauuage Chrestien fit paroistre sa pieté dans vn danger où il pensa perdre la vie, marchant sur les bords du grand fleuue glacé. Ce pont si fort et si épais pour l'ordinaire, qu'il porteroit quantité de Canons sans s'esbranler, se rompit iustement dessous ses pieds. Ce pauure homme se vit en vn moment à l'eau iusques au col sans trouuer fond ; de bonne fortune comme il tiroit son bagage apres soy sur vne longue traisne, le traict ou la corde attachée au chariot d'Hyuer trauersant sur son estomach, l'empescha d'estre emporté par le courrant dessous ces grands corps de glaces, et luy donna moyen de se retirer de cét abysme ; il parut au sortir de là comme vn homme basty de glaces. Ses compagnons accoururent pour le secourir, mais deuant qu'ils le touchassent, il se mit à deux genoux à demy mort sur le bord de son precipice poussant ce peu de paroles de son cœur : Toy qui as tout fait, tu m'as sauué la vie, tu m'as deliuré du naufrage, en verité ie t'en remercie. Cela dit, ses camarades luy donnent vne couuerture, le menent dans le bois, font du feu promptement et le mettent en estat de poursuiure son chemin, benissants Dieu de ce qu'il l'auoit retiré des portes de la mort.

Vn autre Chrestien ne fut pas si doucement traité dans vn danger qui paroissoit moindre, la Iustice et la misericorde luy osterent la vie par vne prouidence doucement rigoureuse. Il s'estoit tellement accoustumé aux boissons Françoises, qu'il n'épargnoit rien pour en trouuer ; or comme il ne les pouuoit porter, il donnoit du scandale à ses compatriotes. Il est vray qu'il s'étoit fait de grandes violences pour se corriger ; on l'auoit puny quelquesfois publiquement, il prenoit en gré toutes les peines qu'on luy imposoit, se voulant mal à soy-mesme, quand il auoit excedé ; mais la fragilité et la mauuaise habitude l'emportoient de fois à autre dans l'excez. S'estant donc embarqué dans vn canot d'écorce, auec vn François, pour exercer vn acte de charité, le vent trop violent renuersa leur gondole. Or comme on entroit dans l'Hyuer, le froid les saisit incontinent ; enfin ils se debattent si bien qu'ils arriuent à bord quoy qu'en diuers endroits. Le François mieux couuert fit tant qu'il attrapa vne maison Françoise, on luy fait vn bon feu, mais il fallut déchirer ses habits pour le rechauffer promptement, d'autant que le froid l'attaquoit iusques au cœur : Le pauure Sauuage, quoy que fort et allegre, gaigna bien la terre, mais comme il estoit nud et tout

gelé, il n'eut pas la force de chercher vn lieu de retraite, la marée venant à monter, l'emporta et luy osta le peu de vie qui luy restoit ; les Chrestiens de sainct Ioseph ayans appris ce naufrage, le vont chercher, ils trouuent son corps tout glacé, l'enseuelissent auec charité, et l'apportent pour le faire inhumer dedans leur cimetiere. Ils dirent tous que c'estoit vn chastiment, mais bien amoureux, pource que la veille il s'estoit confessé auec de grands regrets et auec de grands tesmoignages d'vne ame veritablement contrite.

Ie ne puis m'empescher de redire ce qui a esté si souuent couché dans les Relations precedentes, cette deuotion merite d'estre publiée cent et cent fois. Il n'y a ny froid, ny glace, ny gelée, ny neige, ny pluye, ny nudité, ny montagne, ny mauuais chemin qui puisse empescher les Sauuages de venir entendre la saincte Messe, quand ils ne sont esloignez que d'vn quart de lieuë de la Chapelle.

Vn Neophyte vrayement Chrestien, disoit à ce propos : Quand i'entends sonner la cloche qui nous appelle à la saincte Messe, mon cœur bondit de ioye, il me semble qu'on m'appelle à quelque grand festin. Cét homme de bien va souuent visiter et consoler les malades, les entretenant de discours saints et de l'esperance d'vne meilleure vie. Il luy arriua certain iour qu'ayant entamé vn discours spirituel, il demeura tout court, perdant comme on dit son étoile. Il eut quelque pensée que le Demon le vouloit troubler, il sort de la cabane, se retire à part, fait sa priere à Dieu, et en vn moment son esprit se vid tout libre et sa memoire aussi heureuse qu'auparauant : il retourna vers son malade, continuant son discours auec vne plus grande facilité qu'il ne l'auoit commencé.

Vn Sauuage baptisé depuis quelque temps, arriua l'vn des iours de cét Hyuer passé ; le Pere qui venoit de celebrer la saincte Messe ayant paru, il luy dit : Mon Pere, il faut que ie vous raconte ce qui s'est passé cette nuit en ma cabane : comme i'estois endormy, il m'a semblé qu'vn Demon s'est approché de moy, ie le voyois, ie l'entendois, il se mocquoit de ma façon de reciter le chapelet, il me contrefaisoit auec des gestes ridicules, il taschoit de me dégouster de la priere, me voulant persuader qu'elle estoit rude et fascheuse ; si tost que ie l'ay veu, i'ay fait le signe de la Croix, mais il ne s'en est point fuy, au contraire plus ie le faisois plus il me contrefaisoit ; enfin voyant son opiniastreté, i'ay fait vn effort qui m'a réueillé, ie me suis mis à luy dire des iniures : Va t'en, miserable esprit, malheureux et meschant, c'est toy qui trompes les hommes et qui les precipites dans les feux où tu brusles toy-mesme sans espoir d'en iamais sortir ; tu me voudrois bien tromper et me rendre compagnon de ta perfidie et de tes supplices : retire toy, maudit et mal-heureux, i'obeïray à Dieu toute ma vie, il t'a chassé de sa maison pour ton orgueil, va t'en et t'esloigne de ceux qui croyent en luy. Il m'a semblé disparoistre en vn moment. Ie suis demeuré tout plein de consolation, ie doutois neantmoins si ie m'estois bien comporté : car que sçais-ie, ce qu'il faut faire en ces rencontres? Le Pere luy asseura qu'il auoit fort bien combattu, et le renuoya tout remply d'allegresse en sa cabane.

Vn Sauuage de la nation des Bersiamites, estant en danger de mort et porté à l'Hospital, on luy parla du baptesme, mais comme il auoit peu conuersé les Chrestiens, il respondit qu'il ne vouloit point encore mourir, s'imaginant que ce Sacrement de vie luy donneroit la mort. Ces bonnes filles le pressent, elles font venir vn Pere de nostre Compagnie, mais en vain ; cét homme obstiné dit tousiours qu'on le veut precipiter à la mort. Enfin on a recours à nostre Seigneur, et en vn moment cét opiniastre deuient doux, il prie qu'on ne le laisse point partir de cette vie sans estre laué dans ces eaux salutaires ; vn Pere accourt, l'examine, l'instruit, et le trouuant capable d'estre fait enfant de Iesus-Christ, fait venir de l'eau benite. Ce pauure malade voyant qu'on le vouloit baptiser dans son lit :

laissez moy leuer, leur dit-il, cette eau n'est pas commune, c'est vne eau du Ciel qui me rendra parent de celuy qui a tout fait. Estant baptisé, il embrasse le Pere, et tous les François presens auec vne ioye toute extraordinaire, et deux heures apres, il passe du pays des Sauuages dans le pays des Anges.

Ce fut vn contentement bien sensible à ces bonnes Meres, de voir leurs prieres exaucées, veu que depuis qu'elles sont en la Nouuelle France, pas vn Sauuage n'est mort en leur Hospital sans baptesme. La Mere de saint Ignace, qui est passée saintement de cette vie en l'autre, en auoit vn soing si particulier, qu'elle ne pouuoit dormir d'vn bon sommeil, si les ames de ces malades n'estoient en asseurance, autant que la charité les y peut mettre ; ces bonnes Sœurs suiuent courageusement ses traces, elles ont esté chargées de plus de quatre-vingts malades François et Sauuages, pendant le cours de l'année. C'est vn grand secours à tout le pays que cette maison de Dieu, et n'y a personne dans le pays qui ne donne mille benedictions à leur Fondatrice.

Mais puis que nous sommes tombez sur la mort de la Mere Marie de saint Ignace, ie crois estre obligé d'en dire icy quelque chose. Cette bonne Mere apres auoir conduit ses filles en Canada et les y auoir gouuernées six ans, fut frappée d'vne asme ou plustost d'vne augmentation d'asme (car elle s'en sentoit dés la France) auec vn mal continuel d'estomach qui luy causa de violentes douleurs l'espace de quinze mois, sans que iamais pour cela elle quittast le soin et le seruice des malades. Quand il y en auoit quelques-vns en danger, elle faisoit porter son lit en la salle où ils sont receus, afin de les veiller auec vne de ses Sœurs et les consoler ; que si elle n'y pouuoit aller, elle s'enquestoit plusieurs fois la nuit de leur disposition, sur tout en ce qui regarde le dernier passage de l'ame à son Createur. Quand on luy donnoit quelque viande fraische à raison de sa maladie, elle n'en mangeoit point qu'elle n'en eust fait porter aux plus malades. Elle n'a vécu que six ans et demi en la Nouuelle France, mais en ce peu de temps elle y a grandement souffert et trauaillé pour le bien de la Colonie Françoise et des Sauuages. Demy an apres son arriuée, voyant que l'establissement de l'Hospital contribuëroit à l'arrest et à la conuersion des Sauuages de Sillery, elle eut assez de courage, quoy que ce lieu fust éloigné et priué de toutes les commoditez de la Colonie Françoise, pour s'y bastir à grands frais et grandes peines, et si lors qu'elle en fust venuë à bout et que Dieu eust conuerty les Sauuages qui y residoient, les Hiroquois commencerent leurs courses et l'obligerent d'abandonner cette maison, et en commencerent vne autre à Kebec auec nouueaux frais et nouuelles peines qui eussent fait perdre cœur à toute autre ; et si tost que cette seconde fut preste, Nostre Seigneur, qui luy en reseruoit la recompense au Ciel, l'appella à soy le mesme iour que le chœur de leur petite Chapelle fut acheué et prest à y receuoir les Religieuses ; en sorte qu'elle y fut portée morte toute la premiere, et les premiers Cantiques que les Religieuses y ont entonnez ont esté autour du corps de leur chere Mere. Quinze iours auant son decez, elle pria instamment qu'on ne luy parlast plus du tout d'aucune autre chose que de Dieu et du Ciel, et elle consomma tout ce temps-là en des colloques tres-affectueux auec Nostre Seigneur Iesus-Christ et la tres-saincte Vierge, et finit sa vie en ce saint exercice aagée seulement de trente-six ans. Quoy qu'elle fust d'vne forte complexion, ses veilles et ses mortifications luy abregerent ses années pour luy donner vne plus heureuse éternité, elle mourut le cinquiesme de Nouembre l'an passé, six iours apres le depart des nauires ; elle sentoit vne satisfaction incroyable de mourir en Canada au seruice de ces pauures Barbares. Elle a esté également regrettée des François et des Sauuages, sa charité ayant gagné tous les cœurs, elle laissa ses Religieuses presque inconsolables tant pour la perte qu'elles faisoient, que pour le petit nombre qu'elles restoient, n'estant

plus en tout que cinq Religieuses tant pour le seruice des malades que pour les fonctions de la Religion ; les grands frais d'vn pays nouueau et barbare auec le nombre des pauures et malades qui s'y rencontrent, obligent à se retrancher ; nous esperons pourtant que sa place ne demeurera pas long-temps vuide, et qu'elle nous marquera du Ciel celles qui doiuent venir cette année pour la remplir. Retournons à nos Sauuages.

Ie diray cy-apres comme les Algonquins qui ont esté massacrez cét Hyuer auoient ie ne sçay quel presentiment de leur deffaite. Les Montagnets qui chassoient és enuirons de Kebec et de saint Ioseph, furent quasi en mesme temps saisis d'vne crainte qui les fit sortir des bois ; ils composoient trois bandes, et toutes ces bandes, quoy que separées les vnes des autres, furent touchées d'vne mesme frayeur quasi à mesme temps ; comme ils estoient en chemin pour gagner Kebec, arriua vn messager des Trois Riuieres qui leur dit : Sauuez-vous, tout est mort au quartier d'où ie viens, l'effroy se iette incontinent dedans leurs ames, chacun vouloit gagner le deuant : Tout beau, leur fit vn Chrestien qui a de l'autorité parmy eux, ne nous precipitons point, gardons le saint Dimanche, et demain nous partirons au petit iour, ne craignez point, Dieu nous conseruera si nous luy obeyssons ; en effet ils ne décamperent que le iour suiuant.

A peine estoient-ils arriuez, que trois Hurons de leur escoüade parurent tout effarez : Deux de nos compagnons sont pris, disoient-ils, ie m'estonne que nous n'auons tous esté massacrez ; il est croyable que l'ennemy, ayant eu connoissance par ses prisonniers du lieu où nous estions, nous aura poursuiuy, mais Dieu luy a bandé les yeux, car il n'estoit rien plus facile que de nous rencontrer. Hé bien, ne fait-il pas bon se confier en Dieu ? disoit ce braue Neophyte, qui ne voulut iamais partir le Dimanche. C'est luy qui nous a conseruez, benissons-le, et souffrons ioyeusement les fleaux qu'il nous enuoye. Pour moy, ie ne fuis point les souffrances, ie dis à nostre Souuerain Capitaine : I'ay commis tant de pechez, ie merite bien que tu me punisses, ie veux souffrir, fais tout ce que tu voudras, ie ne diray mot, et tant que ie seray en vie ie croiray en toy.

On a marié cette année vne ieune fille sortie depuis quelque temps du Seminaire des Vrsulines : ces bonnes Meres, qui ont secouru et instruit dans le cours de cette année plus de quatre-vingts filles en diuers temps, ont veritablement reussi. Leur Seminaire est vne grande benediction pour les Françoises et pour les Sauuages ; mais comme toutes les fleurs ne sont pas des roses ny des lys, comme tous les Astres ne sont pas également brillans, aussi les filles qui sortent de dessous leur conduite ne sont pas toutes égales en vertu. Celle-cy qui fut la premiere donnée à Madame de la Pelterie, leur fondatrice, est d'vn naturel doux, elle est bien establie en la Foy ; le ieune homme qui l'a épousée, n'est pas moins Chrestien que son épouse. Il l'a recherchée enuiron deux ans ; comme il vit qu'on luy monstroit bon visage, il s'alla loger dans la cabane de sa future épouse selon l'ancienne coustume des Sauuages : nos Peres luy dirent que cela n'estoit pas bien seant, aussi-tost il se retira, protestant qu'il vouloit obeyr en tout. Ie vous auoüe que cette obeyssance contre les façons de faire des Sauuages dans de ieunes gens qui s'entr'ayment, tient du miracle en l'esprit de ceux qui connoissent le genie de ces peuples.

Vn Pere de nostre Compagnie, estant arriué nouuellement à saint Ioseph, alla visiter vn malade fort pauure. Celuy-cy luy dit : Tu me fais vn grand plaisir, ie te supplie, viens moy souuent consoler dans ma maladie. Ouy, mais dit le Pere, ie n'ay pas dequoy te soulager. Ie ne te demande rien, sinon que tu m'instruises, que tu instruises ma femme et mes enfans : ie ne pense plus à la terre, mon cœur est au Ciel. Le Pere fut surpris : car cét homme estoit l'vn des plus méchans qui fust parmy les Sauuages, c'est pourquoy il luy dit : Mon cher amy, le Demon te voudra peut-

estre persuader que la Foy te fait mourir, c'est l'vne des tentations dont il tourmente les Sauuages ; mais sçache que tes excez ont reduit ton corps au point où il est. Il est vray, repart-il, mais laissons-là le corps et pensons à l'ame. Ie souffre volontiers pour mes offenses, i'espere que Dieu me fera misericorde. Certes l'esprit de Dieu souffle où bon luy semble, il n'a égard ny aux Grecs, ny aux Scythes, ny aux François, ny aux Sauuages ; ceux qui luy sont plus obeyssans sont ses plus grands amis.

Deux Sauuages Chrestiens, s'estans laissé surprendre de boisson, le Pere en sa predication reprenant l'yurogne-rie, qui seroit aussi commune en ces contrées qu'elle est dans le fond de la Suisse, s'il y auoit des boissons, l'vn de ces Sauuages arresta le Pere au milieu de son discours : Ce que tu dis est vray, mon Pere, ie me suis enyuré, ie n'ay point d'esprit, prie Dieu qu'il me fasse misericorde. Ie ne parleray qu'à ceux qui sont de mon pays, ce n'est point à moy à haranguer en cette bourgade, i'adresse mon discours à la ieunesse qui m'écoute : sus donc prenez exemple non sur mon peché, mais sur ma douleur, et souuenez-vous que si moy qui suis aagé ie reconnois mon crime, que vous ne deuez point dissimuler les vostres. Ie condamne l'action que i'ay faite, c'est vn precipice où ie me suis ietté, n'y tombez pas. Son complice entendant ce discours, prit la parole : C'est moy qui suis vn méchant, c'est moy qui n'ay point d'esprit, i'ay fasché celuy qui a tout fait ; ieunesse soyez plus sage, ne suiuez point le chemin où ie me suis égaré, marchez tout droit et priez auec le Pere, afin que celuy qui a tout fait prenne de bonnes pensées pour moy.

Le Pere cependant gardoit le silence, bien édifié de la ferueur de ces bons Neophytes. Toutes choses ont leur temps ; ce feu ne cessera de briller et d'échauffer que trop tost, il ne le faut pas estouffer, mais qui le voudroit allumer par violence, eschaufferoit sa bile et non l'amour de son Dieu.

Le Printemps dernier, les Chrestiens de saint Ioseph armerent trois chalouppes et quelques canots, pour aller battre non la campagne, mais la grande riuiere, et donner la chasse à l'ennemy qui paroissoit de temps en temps en diuers endroits. Ils estoient escortés de quelques François que Monsieur nostre Gouuerneur leur auoit donnez. Estans arriuez iusques à Montreal, on les festina tous auec beaucoup de bienveillance. Vn Capitaine Chrestien dit ces belles paroles pour action de graces apres le banquet : Autrefois, quand on nous auoit bien traitez, nous disions à nos hostes : Ce festin va porter vostre nom par toute la terre, toutes les nations vous regarderont doresnauant comme des gens liberaux qui sçauez conseruer la vie aux hommes. Mais i'ay quitté ces coustumes, c'est maintenant à Dieu à qui ie m'adresse quand on me fait du bien, ie luy dis ces paroles : Tu es bon, secours ceux qui nous assistent, fais qu'ils t'ayment tousiours, empesche le Demon de les aborder et nous donne place aupres d'eux en Paradis. Voila vn saint compliment.

Deux iours apres leur arriuée, ils se rembarquerent pour descendre à Kebec. Or comme ils n'auoient point rencontré d'ennemis, ils s'imaginoient que le grand fleuue en estoit libre, c'est pourquoy ils ne se tenoient point sur leurs gardes. Vn canot conduit par deux Hurons deuançant les chaloupes fut attaqué et pris dans le lac saint Pierre par vne escoüade d'Hiroquois. Les canots qui suiuoient s'en estant apperceus, remontent incontinent vers les chaloupes ; plusieurs ieunes gens s'estoient escartez çà et là dans les Isles pour chasser aux rats musquez ; enfin s'estant rassemblez ils tirent vers l'ennemy, lequel ne croyant pas pouuoir resister à ces chaloupes se iette auec sa proye dans la forest en vn lieu inondé des eaux du Printemps, ils se fortifient comme ils peuuent. Vn Capitaine Chrestien se disposant au combat, fit vne forte harangue à ses gens, tenant en main vn Crucifix et vn Chapelet enrichy d'vne grande medaille. Vn autre, l'espée à la

main le seconda. Les François cependant se confesserent à vn Pere qui se trouua dans ce rencontre. Vn bon Neophyte voyant qu'il n'estoit pas entendu en sa langue, demanda de se confesser par interprete. Il faudroit, disoit par apres le Pere, venir du bout du monde pour voir des Sauuages peints de diuerses couleurs, parler de Dieu si ardemment et penser si soigneusement à leur salut. Or comme la nuit approchoit, on trouua bon que le Pere montast dans vn canot pour aller faire vn tour aux Trois Riuieres, et donner aduis à Monsieur nostre Gouuerneur de ce qui se passoit. Il apprit les nouuelles sur les dix heures du soir, et le lendeman il se trouua auec deux bonnes chaloupes, et dix canots de renfort au lieu où s'étoient retranchés ces Barbares. Vn Huron les voulant reconnoistre fut tué d'vn coup d'arquebuse et mangé de ces Anthropophages. Ils auoient lié leurs canots par ensemble pour n'auoir point le pied à l'eau d'autant que leur fort estoit inondé. Monsieur le Gouuerneur estant arriué, voulut reconnoistre la place. La pluye tomba en si grande abondance toute la nuit qu'on ne put mettre la main aux armes. Le lendemain au point du iour, ces oyseaux s'en estoient enuolez.

La Relation des Hurons faisoit mention l'année passée d'vn ieune homme appelé Michel, de la nation du Feu ; il amena à Kebec vne petite fille Huronne, pour estre mise au Seminaire des Vrsulines : or comme il ne pût remonter en son pays, il est demeuré depuis ce temps-là dans la petite maison du Chapelain de ces bonnes Meres. Ceux qui le connoissent n'ont point de peine de croire qu'vn miracle le guerit d'vne maladie, et qu'vne grace extraordinaire l'a appellé à la Foy de Iesus-Christ ; il n'y a rien de si innocent, rien de si candide, rien de plus modeste que ce bon Neophyte. Les Meres Vrsulines qui l'ont souuent veu et communiqué, asseurent qu'ils n'ont iamais eu aucune prise sur ses actions, tant il est moderé, iamais il n'a refusé aucun employ, pour bas et pour vil et pour éloigné qu'il pût estre des façons de faire des hommes Sauuages. Si on luy recommandoit quelque action qui se ressentist parmy eux de l'occupation d'vne femme, apres vne simple proposition fort modeste, il beuuoit cette confusion, non auec le goust d'vn Barbare, mais auec vn esprit tout Chrestien.

La Mere Vrsuline qui entend leur langue, connoissant l'innocence de sa vie, luy demanda certain iour s'il ne s'approchoit pas souuent de la saincte Table. Ie n'oserois pas, respondit-il, m'y presenter de moy-mesme, i'en ay prou de desirs, mais ie dy au fond de mon cœur : I'en suis indigne, si Marie (c'est le nom de la Mere) m'en iugeoit capable, elle me diroit : Michel, communie ; puis qu'elle ne m'en dit mot, c'est signe que ie ne le dois pas faire. Cette soumission est bien aymable.

Quelques-vns de ses camarades le pressans d'aller ce Printemps à la guerre, il leur respondit qu'il n'y pouuoit aller sans l'ordre de celuy qui le dirigeoit. Nous voyons bien, repartent-ils, que tu es vne femme et non pas vn homme. Il baissa la veuë et retint ses paroles, mais son cœur fut piqué ; il s'en alla quelque temps apres le décharger aupres de sa bonne Mere, luy racontant ses ennuis et les pensées qu'il auoit touchant la guerre. La Mere l'ayant consolé, l'exhorte à porter cette iniure en Chrestien. Ah ! Marie, respond-il, que c'est vne chose difficile à vn homme d'estre tenu pour vne femme ! Pour conclusion, il alla à la guerre et en reuint, et celuy qui entre les autres, luy auoit donné cette iniure, fut pris des Hiroquois.

Vn autre Huron, nommé Iean Baptiste, voulant aller à la chasse, et voyant qu'vn François ne luy donnoit pas quelques viures qu'il auoit acheptez, se sentit émeu laissant aller quelques paroles d'impatience ou de colere ; s'en estant pris garde, il va chercher son Confesseur, ne voulant point embarquer son peché auec soy ; ne l'ayant point rencontré, il s'en court aux Vrsulines, demande la Mere qui entend leur langue ; la voyant à la grille, il luy dit

ces quatre paroles : Marie, tu diras à mon Confesseur quand il sera de retour : Iean Baptiste a peché, il s'est mis en colere, il en est grandement marry, il se tiendra sur ses gardes pour ne plus retomber. Cela dit, il s'en va sans autre ceremonie. Estant à Sainct Ioseph, il apprend que le R. P. Hierosme Lalemant son confesseur estoit de retour à Kebec, il le va trouuer sans delay, il se confesse, il fait sa penitence, il se rembarque et s'en va à la chasse. Dieu veuille que ces bons Neophytes conseruent long-temps ce grand soin de tenir leurs consciences pures et nettes.

Vn autre Huron non encore baptisé, allant voir de temps en temps cette bonne Mere dont ie viens de parler, luy dit certain iour : Marie, mes camarades me veulent mener à la chasse, donnez-moy conseil, que dois-ie faire ? La Mere luy reparty : Si tu desires d'estre bien-tost baptisé, demeure, pour estre plus parfaitement instruit ; si tu n'es pas pressé de ioüir de ce bon-heur, tu peux aller à la chasse. C'en est fait, respond-il, la conclusion est prise, ie n'iray point à la chasse. Ie ne suis point resté parmy les François pour amasser d'autres richesses que celles de la Foy, ny d'autres biens qu'vne instruction plus particuliere des affaires de Dieu et de mon salut, voila l'vnique thresor que ie veux remporter en mon pays. Il fit bien connoistre que la grace auoit formé ces paroles : car il ne manqua pas vn seul iour, quatre mois durans, de venir visiter la Mere Ouarie (c'est ainsi qu'ils prononcent le nom de Marie, pour n'auoir point de M en leur langue ny autre lettre labiale) ; et pour autant que les empeschemens de la Mere ne luy permettoient pas tousiours de venir au parloir au moment qu'elle estoit demandée, il attendoit les heures entieres qu'elle fust libre sans iamais se rebuter, tant il auoit d'ardeur pour des veritez qui luy auoient esté inconnuës iusques alors. Il n'y a point de cœurs à l'épreuue de la grace, quand Dieu les veut auoir. La Barbarie perd son nom, si tost qu'elle est entrée dans l'école de Iesus-Christ ; mais le commencement d'vne bonne action et d'vne bonne vie, n'en est pas la fin et le commencement : ie prie nostre Seigneur que ceux qui reçoiuent ses benedictions les conseruent iusques au dernier moment de leur vie.

CHAPITRE X.

De la Mission de l'Assomption au pays des Abnaquiois.

Les Abnaquiois estans venus demander vn Pere de nostre Compagnie pour le mener en leur pays et pour apprendre de luy le chemin du Ciel, le Pere Gabriel Dreuilletes leur fut accordé, comme il a esté remarqué dans la Relation de l'année precedente. Il partit de Saint Ioseph ou de la residence de Sillery le vingt-neufiesme d'Aoust, conduit par vne escoüade de Sauuages. Ie ne dis rien des difficultez qu'il faut essuyer dans vn voyage de neuf à dix mois, où on rencontre des riuieres ferrées de rochers, où les vaisseaux qui vous portent ne sont que d'écorce, où les dangers de la vie retournent plus souuent que les iours et que les nuits, où les froids de l'Hyuer changent tout vn pays en neiges et en glaces, où il faut porter sa maison, son viure et sa prouision ; où vous n'auez autre compagnie que celle des Barbares, aussi éloignez de nos façons de faire que la terre est éloignée des Cieux ; où les forces du corps, dont ils sont pourueus abondamment, l'emportent par dessus toutes les beautez de l'esprit ; où il ne se trouue ny pain, ny vin, ny aucune nourriture de celles dont on se sert communement en Europe, où on diroit que tous les chemins conduisent en Enfer, tant ils sont affreux, et cependant ils menent en Paradis ceux qui ayment les Croix dont ils sont parsemez : c'est dans ses fatigues que le Pere a trouué du repos, rencontrant plus souuent des montaignes semblables à celles du Tabor et des Oliues, qu'à celle du Caluaire. Si tost qu'il fut arriué au pays

de son hoste, qui est allié des Chrestiens de Saint Ioseph, les Sauuages circonuoisins le vindrent saluër auec plus de cœur et de simplicité que de complimens, quelques malades se traisnerent plus d'vne lieuë et demie pour le voir, tous luy tesmoignoient de la bien-veillance à leur mode. Il leur rendoit le reciproque, faisant paroistre en ses paroles et en ses actions, la ioye qu'il ressentoit en son cœur, et les desirs qu'il auoit dans son ame de les secourir de toute l'estenduë de son pouuoir.

Apres ce premier abord et cette premiere communication qui se fit par interprete, le Pere s'appliqua fortement à l'étude de leur langue, qui a peu de rapport auec l'Algonquine, dont il auoit desia connoissance, et à mesme temps qu'il est escholier, il fait l'office de maistre, instruisant les malades qu'il va chercher deçà delà en diuers cantons où se retiroient les Sauuages.

Il descend tout le long du fleuue, nommé Kinibeki, conduit par vn Sauuage qui auoit connoissance des endroits où demeuroient ses compatriotes : il arriue enfin en vne habitation Angloise, bastie sur cette riuiere, où il fut tres-bien receu ; de là il remonte sur ce beau fleuue pour reuoir les malades qu'il auoit visitez, pour les instruire de plus en plus, et pour baptiser ceux qu'il verroit en danger de mort. Estant de retour au pays de son hoste, il y demeura quelque temps, se comportant tousiours en maistre quand il falloit parler des veritez Chrestiennes, et en escholier quand il falloit apprendre les rudimens d'vne langue qui luy estoit inconnuë. Le recours et la confiance qu'il eut en Dieu, luy obtindrent vne benediction quasi miraculeuse, les Abnaquiois mesme et depuis les Algonquins et les François se sont estonnez comme en vn si peu de temps il s'estoit rendu cette langue si familiere.

Sur la my-Octobre il retourne vers ses malades, qui soupiroient apres luy : car il les seruoit des deux mains, il gagnoit leurs ames, par les soins qu'il auoit de leurs corps, il les veilloit, il les seruoit, il leur portoit à manger, et si on luy donnoit quelque bon morceau, ils estoient asseurez que c'estoit pour eux. Dieu benissoit sa charité par plusieurs guerisons assez notables et bien peu esperées, ce qui le faisoit rechercher des petits et des grands. Le Sauuage qui le conduisoit, le menant vne autre fois en cette habitation Angloise, nommé Kinibeki, le fit descendre iusques en la mer de l'Acadie, où sur ces costes il visite sept ou huict habitations d'Anglois, qui le receurent tous, auec vne affection d'autant plus extraordinaire qu'elle estoit moins attenduë. Le Sauuage son guide se voyant sur les riues de la mer de l'Acadie, dans son petit canot d'écorce, conduisit le Pere iusques à Pentag8et, où il trouua vn petit hospice de Peres Capucins qui l'embrasserent auec l'amour et la charité qu'on peut attendre de leur bonté. Le R. P. Ignace de Paris, leur Superieur, luy fit tout l'accueil possible. Apres s'estre rafraischy quelque temps auec ces bons Peres, il remonte dans son bateau d'écorce, repasse dans les habitations Angloises, qu'il auoit veuës en chemin. Le Sieur Chaste luy donne des viures abondamment pour son voyage, et des lettres pour l'Anglois qui commandoit à Kinibeki, dans lesquelles il protestoit qu'il n'auoit rien remarqué au Pere qui ne fust tres loüable, qu'il n'estoit nullement porté au commerce, que les Sauuages luy rendoient ce tesmoignage, qu'il ne pensoit qu'à leur instruction, qu'il venoit procurer leur salut aux dépens de sa vie, en vn mot, qu'il admiroit son courage.

Ce Capitaine ayant receu ces lettres, et pris vne copie des patentes du Pere, luy fit toutes les caresses dont il pût aduiser, et quelque temps apres, s'en alla à Pleimot, de là à Boston, ce sont deux villes de la nouuelle Angleterre. Le Pere remonta vne lieuë plus haut que Kinibeki, où les Sauuages se rassemblerent au nombre de quinze grandes cabanes ; ils luy bastirent vne petite Chapelle de planches, faite à leur mode. C'est icy où le Pere possedant suffisamment leur langue, les instruit fortement : il leur fait entendre le suiet

qui le retenoit auec eux, et l'importance de reconnoistre celuy qui les a creez, et qui les chastiera ou qui les benira selon leurs œuures. Voyant qu'vne grande partie tesmoignoit aymer les bonnes nouuelles de l'Euangile, il leur demande trois choses pour marque de la bonne volonté et du desir qu'ils auoient de receuoir la Foy de Iesus-Christ.

La premiere fut de quitter les boissons de l'Europe, d'où s'ensuiuent de grandes yurongneries, parmy les Sauuages : les Abnaquiois promirent d'éuiter ces excez. Ils ont assez bien tenu leurs paroles.

Le Pere leur demanda en second lieu, de viure paisiblement les vns auec les autres, et d'arrester les ialousies, et les querelles qui se rencontrent entre ces petites nations. Il n'est pas croyable combien les Sauuages d'vn mesme quartier sont vnis par ensemble ; mais comme on voit en France, entre deux villes ou entre deux hameaux ie ne sçay quelles pointilles, aussi remarque-on en cette partie de nostre Amerique, de petites enuies entre les diuers cantons des Sauuages : les hommes sont hommes par tout aussi bien au bout du monde comme au milieu. Il y auoit aupres du Pere, des Sauuages de diuers endroits, c'est pourquoy il s'éleuoit de temps à autres des disputes, d'autant plus faciles à terminer qu'ils auoient promis de s'entr'aymer. Si bien que quand leurs bouches auoient esté trop ouuertes, pour parler à leur mode, et que leur langue n'auoit pas marché droit, ils se venoient demander pardon l'vn à l'autre dans la Chapelle ; voire mesme il y en eut vn, qui poussé de fureur, se battit soy-mesme en la presence de son compagnon, priant celuy qui a tout fait, de leur pardonner à tous deux leurs offenses.

Le troisiesme témoignage que le Pere exigea, fut qu'ils iettassent leurs Manit8s ou plus tost leurs Demons, ou plus tost leurs sorts phantastiques. Il y a peu de ieunes gens parmy les Sauuages qui n'ait quelque pierre ou quelque autre chose, qu'il tient comme par dependance du Demon, pour estre heureux à la chasse, ou au jeu, ou à la guerre ; cela leur est donné, ou par quelque sorcier, ou ils songent qu'ils le trouueront en quelque endroit, ou leur imagination leur fait croire que le Manit8 leur presente ce qu'ils rencontrent. Ie ne doute pas que le Demon ne se glisse dans ces badineries, mais i'ay de la peine à croire qu'il se communique à eux sensiblement, comme il fait aux sorciers et aux magiciens de l'Europe, et à quelques peuples de cette Amerique. Quoy qu'il en soit, ceux qui auoient de ces sorts ou de ces Manit8s, les tirerent de leur sac, les vns les ietterent, les autres les apporterent au Pere. Il y eut mesme quelques sorciers ou quelques Iongleurs qui bruslerent leurs tambours et les autres instrumens de leurs mestiers ; si bien qu'on n'entendoit plus dans leurs cabanes ces heurlemens, ces cris, ces tintamarres qu'ils faisoient à l'entour de leurs malades, pource que la pluspart protestoient hautement qu'ils vouloient auoir recours à Dieu ; ie dis la pluspart, et non pas tous, quelques-vns ne goûtoient point ce changement, si bien qu'ils procurerent qu'vn malade fut soufflé et chanté par ces affronteurs ; mais ce pauure homme estant bien disposé pour le Ciel, ne voulut iamais consentir à leurs superstitions, disant nettement, que s'il recouuroit la santé, qu'il la tiendroit comme vn don venu de la part de celuy qui seul la peut donner et oster quand il luy plaist.

Le Pere demeura iusqu'au mois de Ianuier, au milieu de ces quinze cabanes, instruisant en public et en particulier, faisant prier les Sauuages, visitant et consolant et secourant les malades, auec des peines grandes à la verité, mais detrempées d'vne rosée et d'vne liqueur du Ciel, qui adoucit les plus grandes amertumes. Dieu ne se laisse pas vaincre, il respand ses douceurs aussi bien sur les croix de fer, que sur les croix d'or et d'argent. Ce n'est pas vne petite ioye, de baptiser vne trentaine de personnes, disposées à la mort et au Paradis. Le Pere n'a pas encore voulu confier ces eaux sacrées, à

ceux qui estoient pleins de vie, il ne les a respanduës que sur des moribonds, dont quelques-vns sont réchappez, auec l'estonnement de leurs compatriotes.

Au commencement de l'année, comme ces bonnes gens se preparoient pour leur grande chasse, les sorciers ou les iongleurs, prenans l'occasion au poil, firent les deuins : ils publierent par les cabanes, que tous ceux qui prioient et qui croioient à ce qu'on leur auoit presché, seroient malheureux et qu'ils mourroient bien tost ; que le Patriarche, c'est ainsi qu'ils nommoient le Pere, et tous ceux qui tiendroient sa route seroient pris des Hiroquois, lesquels molestent aussi bien cette nation que les autres. Les Sauuages, qui auoient commencé de gouster les paroles de la vie éternelle, ne s'épouuanterent point de ces menaces, ils continuerent leurs prieres à l'ordinaire, et la plus grande partie se ietta du costé du Pere, pour auoir la consolation de se loger aupres de sa cabane, afin de l'entendre et de se confirmer de plus en plus dans les veritez qu'ils admirent. Les voila donc tous en campagne, ils montent huit ou dix iournées sur le fleuue de Kinibeki. Ils entrent dans vn grand lac, où ils se donnent le rendez-vous apres leur chasse. S'estans diuisez en plusieurs bandes, ils declarerent la guerre aux Cerfs et aux Eslans, aux Castors et aux autres bestes sauuages.

Le Pere instruisit tousiours son escoüade, la suiuant dans toutes ses courses, auec des trauaux trop grands pour acheter des Royaumes de la terre, mais bien petits pour procurer le Royaume des Cieux, à des ames dont le prix et la valeur doit estre consideré dans le sang de Iesus-Christ.

Leur chasse acheuée, ils se trouuerent tous sur les riues de ce grand lac, au lieu qu'ils auoient arresté. C'est icy où les sorciers perdirent leur credit, car non seulement ceux qui prioient Dieu, n'encoururent aucun desastre, non seulement le Pere et ses gens ne tomberent point dans les embusches des Hiroquois, mais Dieu les fauorisa encore d'vne heureuse chasse, et quelques malades éloignez du Pere, ayans eu recours à Dieu dans leurs angoisses, auoient receu la benediction d'vne santé fort inopinée.

Vn sorcier, estant fort malade, se voyant abandonné de tous ses gens, fit venir le Pere, le supplie de l'instruire, l'asseurant qu'il vouloit croire et prier tout de bon. Le Pere luy declare les veritez plus necessaires pour estre baptisé, le fait renoncer à son Demon, et le voyant dans vne disposition suffisante pour vn homme qu'il croyoit à deux doigts de la mort, l'anime, l'encourage et le baptise ; s'estant retiré d'aupres de luy, il se souuient qu'il ne luy auoit point demandé les outils de son mestier de iongleur, il retourne, il rentre dans la cabane de ce nouueau Chrestien, il luy demande son tambour et ses sorts en presence de quelques Capitaines qui l'estoient venu visiter : il les donne sans contredit, priant le Pere de les ietter au feu. Si tost qu'il eust fait cette action, il sentit vn si grand soulagement qu'il creut estre guery ; en effet il ne luy resta qu'vne foiblesse de laquelle il se fit bien tost quitte.

Vn autre, ayant esté guery par la vertu de l'eau benite que le Pere répandit sur son mal, publia hautement qu'il tenoit la santé de Dieu par l'entremise de l'eau qui donnoit la vie. Mais ce pauure homme s'estant enyuré en allant visiter les Anglois, retomba dans sa premiere maladie ; il en attribua la cause à son peché : Celuy qui a tout fait, disoit-il à ses gens, m'auoit guery par sa bonté et par sa puissance, mais l'yurongnerie m'a reietté dans mon malheur.

Quelques femmes, voyans leurs enfans malades, prioient sur eux en l'absence du Pere, et nostre Seigneur ayant égard à leur confiance les exauçoit bien souuent, leur rendant leurs petits non sans action de graces, car elles publioient par tout que la priere estoit bonne, et qu'elle auoit guery leurs enfans. Deux ou trois personnes, ayans eu recours aux superstitions des Iongleurs, moururent quasi entre leurs mains ; et tous ceux qui se sont adressez à Dieu,

ont esté ou gueris ou soulagez en leurs maladies.

L'hoste du Pere estant tombé malade, les sorciers dirent qu'il en mourroit, et quand il gueriroit qu'il ne verroit pas le Printemps, qu'vn sort ou vn Hiroquois luy osteroit la vie en punition de ce qu'il auoit amené vne robe noire en leur pays. Ces faux Prophetes qui parloient sans estre enuoyez, furent trouuez menteurs. Ce bon homme plein de confiance en Dieu a esté trois fois malade et trois fois guery, non sans l'admiration de ceux qui l'auoient desia condamné à la mort. Il est vray qu'il luy arriua vne chose bien fascheuse, il n'auoit qu'vn fils qu'il aymoit comme soy-mesme ; cét enfant mourut, mais la crainte qu'il eut qu'on attribuast cette mort à sa creance, luy fit prononcer cette harangue en public. Son fils venant d'expirer, il sort de sa cabane, il se promene à l'entour de celles qui l'auoisinoient, criant à pleine voix : Prestez l'oreille à mes paroles, ie n'auois qu'vn fils que i'aymois plus tendrement que ma vie, il est mort. Dieu me l'a osté, il a bien fait ; car ie l'ay merité, il l'auoit guery de ses maladies, ayant peut-estre égard à mes prieres et à l'obeyssance que ie rendois à ses commandemens ; mais l'ayant offensé griefuement depuis quelque temps, il m'a iustement chastié par la mort de mon fils ; ie ne suis pas triste, ny marry de sa mort, car il est au Ciel, mais ie suis dolent d'auoir offensé celuy qui a tout fait. Si tost que ce petit enfant fut enterré, ce bon Neophyte appella ceux qui auoient assisté à sa mort et à son enterrement, leur fit vn magnifique festin à leur mode, et en suite leur distribua les plus belles choses et les meilleures qu'il eust en sa cabane, auec ces paroles : L'honneur que vous auez fait à vn enfant bienheureux, et les pechez qui l'ont fait mourir me donnent de la ioye et de la tristesse. Voila ce que ma ioye donne à vostre amour, et ce que la douleur de mes offenses me rauit pour vous en faire vne action de graces. La creance que les ames de leurs enfans sont au Ciel les console infiniment dans la douleur qu'ils ressentent de leur mort. Vne mere éplorée et comme au desespoir arrêtera soudainement ses larmes, si le Pere en la tançant amoureusement luy reproche qu'elle pleure le bonheur et la gloire de son enfant.

Pour conclusion, ces peuples ont témoigné vne grande affection au Pere : aussi disoient-ils, que sa vie estoit bien differente de la vie de leurs sorciers, et que le Dieu qu'il adoroit auoit bien vn autre pouuoir que leur Manit8. Il faut bien, disoient-ils, que le Dieu que nous annonce ce Pere soit puissant, puis qu'il guerit si parfaitement les maladies les plus grandes et les plus contagieuses, ce que ne sçauroit faire le Manit8 ou les Genies que nos sorciers inuoquent. Il faut bien que ce Dieu soit grand et qu'il ait vn grand esprit, puis qu'il fait que cét homme estranger entende et parle nostre langue en deux ou trois mois ; et les Algonquins apres auoir demeuré vn an entier parmy nous, ne la sçauroient parler. Il faut bien que ce Dieu soit bon et bien puissant, puis qu'il oste à ce Patriarche la crainte des maladies les plus contagieuses, et qu'il l'asseure contre les menaces de nos sorciers, et contre la malice de leurs charmes, dont il se mocque. Cét homme est bien dissemblable de nos Iongleurs : ceux-cy demandent tousiours, celuy-là ne demande iamais rien ; ceux-cy ne sont quasi point auec nos malades, celuy-là y passe les iours et les nuits ; ceux-cy ne cherchent que des robes de Loutres, de Castors et d'autres animaux, celuy-là ne les regarde pas seulement du coing de l'œil. Nos sorciers font bonne chere tant qu'ils peuuent ; le Pere ieusne souuent, il a passé cinquante iours auec vn peu de bled d'Inde sans vouloir gouster de la chair ; si on luy presente quelque chose tant soit peu delicat, il le porte incontinent à nos malades : certes il faut que son Dieu le soustienne bien fort, nous voyons bien qu'il est d'vne complexion assez delicate, il n'est point accoustumé à nos courses et à nos fatigues, il a mené vne vie toute sedentaire, il est considerable parmy les siens, et cependant il souffre autant et

plus que nous. Il est ioyeux dans les dangers et dans les peines d'vn long voyage et d'vn chemin de fer. Il est tousiours en action aupres de nous et aupres de nos enfans et aupres de nos malades, il est bien venu par tout. Les François de Pentagouet l'ont caressé, et ce qui est bien plus estonnant, les Anglois, qui ne sont ny de mesme pays ny de mesme langue, l'ont respecté. Tout cela fait voir que son Dieu est bon et bien puissant.

Apres quelque temps de seiour sur les bords de ce lac, ces bonnes gens descendirent à Kinibeki ; ils y menerent leur Patriarche, qu'ils aymoient tendrement. Le Capitaine de cette habitation Angloise le receut vne autre fois auec la mesme bien-veillance qu'il luy auoit desia témoignée, luy racontant comme il auoit passé l'Hyuer à Pleymot et à Boston, qu'il auoit communiqué ses patentes et la lettre du sieur Chate à vingt-quatre personnes des plus considerables de la nouuelle Angleterre, entre lesquels s'estoient rencontrez quatre de leurs plus fameux Ministres, et que tous vniuersellement auoient approuué son dessein, disant hautement que c'estoit vne bonne et loüable et genereuse action d'instruire les Sauuages et qu'il en falloit benir Dieu.

Messieurs de la Compagnie de Kinibeki m'ont donné charge, disoit ce Capitaine nommé le sieur de Houinslaud, de vous porter parole, que si vous voulez amener des François, et bastir vne maison sur la riuiere de Kinibeki, qu'ils vous le permettront de tres-bon cœur, et que vous ne seriez nullement molesté dans vos fonctions. Si vous estiez icy, adioustoit-il, plusieurs Anglois vous viendroient visiter, donnant à penser qu'il y auoit des Catholiques parmy les Anglois de ces contrées. Le Pere n'ayant point d'ordre sur cette proposition, respondit à ce Capitaine qu'il luy récriroit en son temps si la chose estoit iugée faisable. Il partit de cette habitation enuiron le vingtiesme de May, il alla visiter tous les endroits où se retiroient les Sauuages ; les malades baptisez et gueris contre toute esperance, se confesserent, il n'y eut petit ny grand qui ne tesmoignast du regret du depart de leur Pere. Tu affliges nos pensées, disoient quelques-vns, quand tu nous parles de ton depart et de l'incertitude de ton retour. Nous dirons, disoient les autres, le Pere Gabriel ne nous ayme pas, il ne se soucie pas que nous mourions, puis qu'il nous abandonne. Vne trentaine l'accompagnerent iusques à Kebec, où il arriua le quinziesme de Iuin, tout plein de santé contre l'attente de ceux qui ne sçauoient que iuger de son retardement.

CHAPITRE XI.

La venuë des Attikamegues.

Nous auons desia dit, és Relations precedentes, qu'il y a quantité de petites nations dans les terres, situées au Nord des Trois Riuieres, dont l'vne est appellée en Sauuage Attikameg8ek, et des François les Attikamegues, ou les poissons blancs, pour ce que le mot Attikamegue signifie vn poisson qui se rencontre en ce nouueau monde, auquel les François ont fait porter le nom de poisson blanc à cause de sa couleur. Tous ces peuples ne font la guerre qu'aux animaux, leur vie n'est qu'vne chasse continuelle ; la paix est profonde dans leurs grandes forests, ils se rassemblent tous, chacun en son quartier, certains iours de l'année ; et encore qu'ils ayent leurs limites, si quelqu'vn s'auance sur les terres, ou plus tost dans les bois de ses voisins, cela se fait sans querelle, sans dispute, sans jalousie. Ils ont commerce auec les Hurons, et quelques-vns auec les François ; leur rendez-vous se fait certain mois de l'année en vn lieu dont ils ont conuenu, et là les Hurons leur apportent du bled et de la farine de leur pays, des Rets et d'autres petites marchandises, qu'ils eschangent contre des peaux de cerfs, d'élans, de castors et d'autres animaux,

ceux qui communiquent les François, les abordent vne ou deux fois l'année, par le fleuue appellé les Trois Riuieres, ou mesme encore par le Sagné qui se dégorge à Tadoussac dans la grande riuiere de saint Laurens ; mais ce chemin leur est fort difficile.

Ces peuples sont simples, bons, candides, pacifiques, ils ont les mesmes superstitions que les autres Sauuages, et les mesmes Prophetes ou Deuins, que nous appellons sorciers et magiciens, pource qu'il y a bien de l'apparence que quelques-vns d'entre eux ont du commerce auec les Demons. Ils se seruent de tambours, de soufflemens, de chansons, de sueries, de festins à tout manger, de Tabernacles pour consulter les genies de l'air, de pyromantie, et d'autres telles superstitions pour guerir les malades, pour trouuer des animaux dans les bois, pour découurir si quelque ennemy n'est point entré dans leurs terres, et pour d'autres sujets semblables.

Or les Attikamegues sont pour la pluspart desabusez et détrompez de toutes ces fourbes du Demon, vne partie s'est fait baptiser, leur innocence est rauissante. Ces pauures gens, ayans appris que les Hiroquois, apres auoir massacré quantité de Sauuages, auoient dessein d'exterminer les François, n'osoient approcher de nos habitations ; mais enfin vne escoüade prit resolution de sçauoir en quel point estoient nos affaires, ils quittent leurs femmes et leurs enfans à deux iournées au dessus du fleuue des Trois Riuieres, et s'en viennent reconnoistre à la dérobée, si nos habitations n'auoient point changé de maistres : ayans trouué les François dans la ioye et dans la santé, ils sautent d'allegresse, il les abordent et les quittent à mesme temps : Nos femmes et nos enfans, disoient-ils, nous ont engagez de les aller querir au plus tost pour se confesser, en cas que les Peres fussent encore en vie, elles seront en peine iusqu'à nostre retour ; ils se rembarquent, et en peu de temps ils amenent leurs familles toutes remplies de ioye et de contentement de voir en vie ceux que le bruit auoit logez entre les morts. Ce n'est plus le seul trafic de la terre qui les ameine ; ils viennent pour receuoir les Sacremens, pour presenter au baptesme leurs enfans nouueaux nez, les Catechumenes pour estre baptisez, en vn mot, ils viennent pour rendre compte de leur conscience, et de ce qu'ils ont fait depuis qu'ils n'ont veu leurs Peres. Tout cela se fait auec vne candeur qui n'est pas quasi concevable, qu'à ceux qui l'experimentent : les petits et les grands, les baptisez et les non baptisez sçauoient toutes leurs prieres et le petit deuoir d'vn bon Chrestien, ceux-là mesme qui iamais n'auoient veu d'Europeans, estoient instruis en sorte qu'il ne leur manquoit plus que le Baptesme.

Le Pere qui les receut ne s'estant peu trouuer le soir en leurs cabanes pour les faire prier Dieu, d'autant qu'ils estoient dans le fort, et que le pont estoit leué, apprit le lendemain de quelques François, que ces bonnes gens les auoient rauis. Ils m'ont touché et confondu, disoit l'vn d'eux ; ils ont employé vn gros quart d'heure en leurs prieres, qu'ils faisoient posément, doucement et sans bruit. Le Pere voulut éprouuer si ce que disoit ce François estoit veritable, il se trouua le lendemain dans leurs cabanes, et leur dit : Faites vos prieres comme vous les faites dans les bois, ie ne suis pas venu pour les faire, mais pour y répondre auec vous. Leur Capitaine, nommé Paul 8etam8rat, s'addressant aussi-tost à l'vn de ses gens, luy dit : Michel, puis que le Pere ne veut point parler, fais nous les prieres comme tu les fais tous les soirs. A mesme temps ce ieune homme se met à genoux au milieu de la cabane, prend son Crucifix en main, tous les autres prennent leurs Chapelets, et les mains iointes et les genoux en terre suiuent mot pour mot tout ce que disoit celuy qui recitoit les prieres ; cela se faisoit posément, d'vn ton sans fard, sans mignardise, sans affeterie, d'vn accent tout simple, tout naïf et tout remply de deuotion. Le Pere fut surpris, il ne reconnoissoit plus les prieres qu'il leur auoit

enseignées : elles estoient dans le style et dans la pureté de leur langue, elles estoient accreues de quantité d'oraisons à Iesus-Christ, à la sainte Vierge, à son glorieux Epoux saint Ioseph, à l'Ange Gardien, aux saints dont ils portent les noms, en vn mot ils faisoient paroistre que ces prieres prouenoient d'vn esprit plus haut et plus sublime que celuy des hommes.

Apres les prieres, celuy qui auoit charge d'entonner leurs Cantiques spirituels, éleuant sa voix, chacun le suiuit, et tous d'vn commun accord chanterent les loüanges de Dieu, sans ietter la veuë ny deçà ny delà, leur modestie donnoit des marques tres-douces de l'attention de leur cœur. Ie me donnay bien de garde, dit le Pere, de leur faire reciter leurs prieres les iours suiuans, ie n'eusse pas approché de tout ce qu'ils disoient ; ie me contentay de leur faire vn petit mot d'instruction, que ces bonnes gens écoutoient auec vne auidité nonpareille. Ils ressemblent à ceux qui n'ayans point mangé depuis vn long-temps, deuorent tout ce qui leur est presenté ; on ne peut saouler ces bons Neophytes tant ils sont affamez du pain des enfans de Dieu.

Apres qu'ils eurent tous satisfait en particulier pour leur conscience, et qu'ils eurent tiré de nouuelles forces dans les Sacremens de Iesus-Christ, le Pere s'enqueste quels exercices ils faisoient en commun, ils respondirent qu'ils faisoient leurs prieres tous les soirs et tous les matins, en la façon qu'il auoit veu et entendu ; mais que les iours de festes, dont ils ont bonne connoissance par les petits calendriers qu'on leur donne, ils redoubloient leurs deuotions en cette sorte.

Le Dimanche au matin au point du iour, le plus ancien d'entre nous, ou le Capitaine s'il est present, nous auertit que le iour est du nombre de ceux que nous honorons, et partant qu'il ne faut point trauailler, il permet neantmoins à ceux qui ont tendu des rets d'aller voir s'ils ont pris du poisson, puis qu'ils n'ont point d'autre nourriture, mais ne mangez point, leur dit-il, ne beuuez point, ne petunez point, que nous n'ayons fait nos prieres ; cela fait, on dispose la cabane qui doit seruir d'Eglise, on la tapisse de branches de sapin, et puis chacun prend ses plus beaux habits pour honorer la feste. Le signal donné, on entre modestement et sans bruit, les Payens ont permission de s'y trouuer, au commencement; tout le monde estant à genoux, on expose vne image au milieu de cette Eglise d'écorce, chacun ioint les mains, et tous respondent aux prieres communes, qui se font tous les iours, apres lesquelles le Capitaine s'écrie : Vous qui n'estes point baptisez, sortez : les prieres que nous allons faire ne sont que pour les Chrestiens. Là dessus ils entonnent des Cantiques ou du saint Sacrement, ou des autres veritez Chrestiennes ; et en suite ils recitent leur chapelet, en sorte qu'ils chantent tousiours le dernier *Aue Maria* de chaque dizaine. Pour conclusion on auertit les assistans d'estre fort retenu ce iour-là, de ne faire aucune action messeante, ny aucune œuure seruile, ceux qui se veulent entretenir auec Dieu plus long-temps, il leur est permis. Les femmes, qui pour l'ordinaire ont de belles voix, prennent plaisir de les sanctifier par le chant de quelques Cantiques fort deuots. Ils s'assemblent ainsi deux fois le iour, employant deux bonnes heures, notamment le matin, en ce saint exercice.

I'ay remarqué cy-dessus qu'il se fait vne certaine assemblée entre les Hurons et ces nations du Nord ; les Attikamegues s'y sont trouuez cette année au nombre de plus de trente canots. Nous leur auions donné des lettres pour les faire porter par 50. Hurons qui se trouueroient en cette assemblée, à nos Peres qui sont en leur pays, et nos Peres de ces contrées-là en auoient aussi donné à leurs Hurons pour nous les faire rendre par les Attikamegues ; ces bonnes gens ont esté fideles, ils ont donné nos lettres aux Hurons, et nous ont rendu celles qui venoient de nos Peres qui sont en ce pays-là. Les Hiroquois nous contraignent de chercher ces voyes merueilleusement écartées. Mais pour-

suiuons s'il vous plaist nostre discours. Nos Chrestiens Attikamegues se trouuans dans cette grande assemblée, ne voulurent iamais rien relascher de leurs deuotions, ils eurent quelque apprehension qu'ils seroient gaussez des Payens, mais ils deuorerent cette difficulté par vne deuotion plus feruente et plus splendide qu'à l'ordinaire.

Le Dimanche approchant, le Capitaine commande à ses gens de faire vne belle et grande cabane, qui ne seruit qu'à la priere : les ieunes hommes vont aux écorces, et les femmes et les filles aux branches de sapin, qui sont fort belles et tousiours vertes ; les vieillards, ayans basty l'Eglise, ordonnent à tous leurs gens de se couurir le plus richement qu'ils pourront pour honorer la priere. Aussi-tost dit, aussi-tost fait : ils se figurent et se peignent le visage à leur façon, de diuerses couleurs, ils prennent leurs grandes robes de Castors, de Loutres, de Loups ceruiers, d'Ecurieux noirs et d'autres animaux ; leurs enjoliuemens de brins de porc épic, teins en écarlatte, n'y manquent pas. Les femmes prennent leurs grands bracelets, et les hommes leurs coliers et leurs couronnes de porcelaine ; les Hurons et les autres peuples, voyans cét appareil, estoient bien estonnez, ne sçachans où cette pompe aboutissoit. Comme nos gens estoient sur le point d'entrer dans leur Eglise, le Capitaine Paul 8etam8rat s'écrie à tous ces peuples : Ne vous estonnez point de ce que nous faisons, nous allons prier et honorer celuy qui à tout fait, telle est maintenant nostre coustume, que pas vn de tous ceux qui ne sont pas baptisez ne mette le pied dans nostre assemblée s'il ne veut encourir l'indignation de celuy qui est tout-puissant. Chacun demeura dans le silence ; quelques Hurons Chrestiens, se trouuans dans cette grande compagnie, et voyans qu'il s'agissoit de la priere, produisent leurs Croix et leurs Chapelets, protestans tout haut qu'ils estoient Chrestiens. Le Capitaine tout remply de ioye, les embrasse et les fait entrer dans l'Eglise : là chacun chanta et pria en sa langue les loüanges du grand Dieu, et Iesus-Christ fut adoré dans le fin fond de la Barbarie, au milieu des forests qui n'estoient connuës, il n'y a pas long-temps, que des faunes et des satyres, ou plus tost des Demons et de leurs supposts. Les Payens qui n'auoient iamais rien veu de semblable, s'approchans de cette sainte assemblée, et regardans leurs postures, demeuroient tout estonnez sans mot dire ; mais leurs paroles et leurs prieres les iettoient bien plus auant dedans l'admiration, ils ne pouuoient conceuoir où ces gens, faits et bastis comme eux, auoient puisé de si hautes et de si nouuelles connoissances.

Au sortir des prieres, les Hurons Chrestiens et les Attikamegues s'entresalüerent, se donnans courage les vns aux autres de perseuerer constamment en la Foy, ils se firent de petits presens, s'inuiterent au festin les vns les autres, tant il est vray, ce que disoit n'y a pas long-temps vne femme Chrestienne, que la Foy auoit cette puissance, de ne faire qu'vn peuple de plusieurs nations. Ce bon Michel qui fait ordinairement les prieres, s'estant pris garde qu'vn Huron Chrestien n'auoit point de chapelet, luy dit : Mon frere, peut estre que tu n'approcheras pas cette année des François, et que tu ne pourras recouurer de chapelet, ie te fais present du mien, ie verray bien-tost les Peres, i'espere qu'ils m'en donneront vn autre ; en effet il en a demandé vn au Pere, lequel voyant qu'il en tenoit vn autre en ses mains, luy voulut refuser, mais il repartit : Il m'en faut deux ; car si le mien se defile ou se rompt, ou si ie le perds, i'auray recours à l'autre. C'est l'vne de leurs prouisions innocentes.

Cét homme vrayement Chrestien à presenté cette année sa femme, sa fille et sa belle mere au baptesme, mais si bien instruites et si desireuses de receuoir cette grace, qu'à peine le Pere pouuoit-il croire ce qu'il voyoit de ses yeux ; sa belle mere, autre fois si éloignée de nostre creance, estoit si fortement touchée et si zelée pour la Foy, qu'autre que Dieu n'a pû rendre si soupple vne femme si hautaine.

Il est vray que ces bonnes gens cachez

dans le fond des forests, n'ont pas de grandes occasions de peché ; le luxe, l'ambition, l'auarice, les delices, n'approchent pas de leur pays ; la pauureté, les souffrances, le froid, la faim en bannissent ces monstres. Ils ne laissent pas pourtant d'auoir leurs tentations et leurs espreuues ; les maladies et les sorciers ou les deuins, ne laissent pas de les affliger. Le petit fils d'vn Chrestien estant tombé malade, l'vn de ces beaux medecins voyant qu'il ne gueriſsoit point, se presente à son pere, pour le souffler et pour le medeciner à leur mode. Le Pere l'éconduit ; mais comme la maladie se rengregeoit, le Iongleur pousse sa pointe, il fait paroistre vn grand amour enuers le pere et enuers l'enfant, si bien que cét homme s'addressant à sa femme, luy dit : Y auroit-il grand mal de laisser souffler nostre enfant à cét homme qui me promet de le guerir ? Comment, luy replique sa femme, demandes-tu s'il y a du mal en vne chose que les Peres nous ont deffenduë ? cét homme n'approchera point de mon fils, sa bouche est pleine de diable, i'ayme mieux que mon enfant meure, que d'estre guery par vn demon ; s'il meurt, il ira au Ciel ; s'il est soufflé et chanté, il ira dans les feux : ie ne souffriray iamais qu'il aborde mon fils. Cette bonne femme estoit plus zelée en ce point que sçauante, car son fils estoit vn petit innocent, à qui tous les Demons, ny tous les sorciers du monde ne pouuoient oster la grace.

Au reste son zele faisoit des merueilles, elle enseignoit les prieres à ceux qui ne les sçauoient pas. Le Pere l'escoutoit vn iour à la dérobée, comme elle instruisoit vn vieillard de septante ans, luy apprenant à se bien confesser ; ce vieillard l'écoutoit aussi attentiuement qu'on presteroit l'oreille à vn grand Prelat ; il retint si bien tout ce qui luy fut enseigné, qu'il se confessa aussi nettement comme s'il eust esté Chrestien dés son enfance. Cette femme se confessa apres luy et donna vn grand étonnement à son Confesseur. Le Dieu du Ciel est le Dieu de tout le monde, sés yeux regardent aussi bien les cabanes d'écorces, que les Palais ou les Louures de marbre. Ces pauures gens demandoient des instrumens de pieté pour déchirer leurs corps, tant ils auoient de haine et d'horreur de leurs pechez.

Vn braue Neophyte qui n'est point descendu ce Printemps, a esté fortement affligé et consolé en la maladie d'vn enfant qu'il aymoit comme son petit Benjamin, aussi luy est il né dans sa vieillesse. Ce pauure petit languissoit depuis quatre ou cinq mois, approchant tous les iours de la mort, et tous les iours son pere en faisoit vn sacrifice à Dieu : Tu me l'as donné, luy disoit-il, si tu le veux reprendre il est à toy, i'en suis bien aise puis que tu le veux ainsi, ma douleur est qu'il souffre beaucoup, c'est à toy de determiner de sa vie ou de sa mort. Vn Iongleur voyant les douleurs de l'enfant, promit au pere, que s'il luy vouloit permettre de battre son tambour et de souffler son fils qu'il le gueriroit en peu de temps. Tu le promets, luy respondit ce bon vieillard, mais tu ne le feras pas, tant pource que ie connois ton impuissance, que pour autant que iamais tu n'approcheras de mon fils ; c'est à celuy qui a donné la vie à qui il faut demander la santé, et non pas au Demon, qui ne cherche que nostre malheur. Et là dessus tesmoignant les regrets d'auoir perdu vne image deuant laquelle il faisoit ses prieres, le sorcier le pressa de luy monstrer : Ie l'auois, dit-il, enfermée dans ce sac, ie l'ay cherchée plusieurs fois auec diligence, et iamais ie ne l'ay peu retrouuer. Ceux qui racontoient cette histoire, asseuroient qu'en effet elle n'y estoit pas, et neantmoins cét homme, fourrant sa main dans son sac plus tost par contenance que par espoir de la trouuer, la rencontra dedans ses doigts ; il se leue aussi-tost, appelle ses gens, les fait tous mettre à genoux, pose l'image en lieu decent : Demandons, dit-il, à celuy qui a tout fait, la santé pour mon fils, c'est à luy de la donner ou de la refuser comme il luy plaist. Ils font leur oraison en la presence du sorcier, et l'enfant guerit auec l'estonnement des Chrestiens et des infideles.

Il semble que Dieu ait pris plaisir de benir cette pauure petite Eglise et d'en conseruer les colomnes. Les Hiroquois, ayant connoissance de l'entrée de leur riuiere, leur auoient dressé des embusches à leur retour, et s'ils fussent partis le iour qu'ils auoient determiné, ils estoient pris de ces Barbares : car les François qui les escorterent quelque temps, nous rapporterent qu'ils auoient veu les pistes de l'ennemy, toutes nouuelles et toutes fresches. Si Dieu nous frappe d'vne main il nous soustient de l'autre, s'il nous afflige il nous console, si nous sommes persecutez de quelque Sauuages du midy, nous sommes recherchez de ceux du Nord.

CHAPITRE XII.

De la Mission de Saincte Croix à Tadoussac.

Il est certain que tous les hommes sont créez pour connoistre, pour aymer et pour ioüir de leur Dieu ; tous en ont les moyens, mais bien diuersement. Les vns sont dans l'abondance, et n'en sont pas plus riches ; les autres sont opulens dans leur disette ; vne femmelette se peut confesser à cent Prestres dans Paris, et entendre tous les iours cent Messes si elle auoit le temps, et cent Sauuages n'auront bien souuent qu'vn Prestre, et encore pour vn bien peu de temps : cela prouient de la façon de viure des vns et des autres, et de la prouidence du grand Dieu qui dispose de ses creatures comme il luy plaist, sans toutesfois manquer à pas vne. Les Sauuages errans se dispersent qui deçà qui delà dans l'Automne, et sur le Printemps ils se rassemblent, les vns à Tadoussac, les autres aux endroits qu'ils prennent pour leur pays. Les Peres qui ont soin de ces Missions les vont trouuer, pour leur faire rendre compte du passé, pour les conseruer dans le present et pour les animer à tenir ferme pour le futur. Le Pere Iean de Quen, qui a eu soin depuis quelques années de la Mission de Tadoussac, y est descendu ce Printemps. Il a esté receu à cœur ouuert de tous les Chrestiens ; mais les peuples du Nord qui luy auoient tant donné d'esperances l'an passé se sont monstrez plus froids. Nous en dirons bien-tost la raison.

Les Chrestiens voyans venir leur Pere, se resioüirent, chacun rendit compte de ce qui s'estoit passé pendant l'Hyuer. Ceux à qui on auoit donné des Liures de bois, c'est à dire des marques qui deuoient seruir de memoires locale aux Principaux, afin d'instruire les autres sur certains points plus importans, les representoient fidelement et sans dissimuler, disoient tout naïuement ce qui auoit esté commis contre chaque Chapitre ou chaque partie de ces Liures.

Les autres qui auoient leurs calendriers pour faire obseruer les Festes et pour faire garder les ordonnances de l'Eglise, les apportoient au Pere, pour voir s'ils ne s'estoient point trompez. En vn mot le Pere fut consolé voyant la candeur et l'innocence de ses oüailles. Il arriua vn debat agreable entre ceux qui gardoient ces Almanacs ou ces calendriers. S'estans rassemblez à Tadoussac deuant la venuë du Pere, ils confererent leurs papiers les vns aux autres, et voyans qu'ils ne s'accordoient pas ; pource que les vns celebroient le Dimanche vn iour deuant les autres, ils se reprocherent leur manquement, chacun disoit qu'il auoit fidelement marqué tous les iours figurez dans son papier, et cependant ils voyent du mécompte. Le procez fut renuoyé au Pere ; il ne fut pas si tost arriué qu'on luy demande quel iour il estoit ; ceux qui se trouuerent conformes à ce qu'il respondit, se gausserent amiablement des autres comme des gens qui s'estoient égarez ; celuy qui auoit gouuerné le calendrier soustient sa cause, il fait voir la suitte des iours qu'il a effacez sans y manquer. Le Pere l'ayant examiné, reconnut que les vns et les autres auoient bien compté, mais que l'erreur prouenoit du calendrier, qui estoit fautif ; ils se mirent

tous à rire, accusans auec amour la main de leur Pere, qui auoit, disoient-ils, perdu son chemin en écriuant. Il est bien aysé en tant de iours et tant de papiers qu'il leur faut donner de manquer d'vne lettre ou d'vn trait de plume.

Le Pere ayant receu ses comptes, rentre dans ses exercices ordinaires : il presche, il catechise, il exhorte en public et en particulier, il visite les cabanes, il prend garde comme se font les prieres, il les assemble tous les iours à l'Eglise, ils se disposent à la saincte Communion, se confessans auec vne candeur tout à fait aymable, en vn mot, si le Pasteur a de la peine auec vn peuple si pauure, si denué de viures, si miserablement logé, il a de la consolation voyant la bonté de son bercail.

Entre les choses qui s'estoient passées pendant l'Hyuer, la mort de quelques Neophytes a esté fort remarquable : ils ont perseueré dans la Foy iusqu'au dernier soupir ; ils ont abhorré les superstitions dans lesquelles ils auoient esté nourris : en vn mot, ils sont morts en vrais Chrestiens, vn notamment qui estoit l'appuy de cette pauure petite Eglise. Ce bon Neophyte se trouuant mal, fit appeller tous les Chrestiens de son quartier, il leur dit que son plus grand regret estoit de mourir sans confession ; mais qu'il esperoit en la misericorde de son Dieu ; qu'au reste il ne luy vouloit point cacher ses offenses, et là dessus il les dit toutes publiquement, demandant pardon à toute l'Assistance auec de grands sentimens de douleur. Ne marchez pas dedans la voye de mes offenses, disoit-il, suiuez le chemin de la Foy, perseuerez iusqu'à la mort dans la priere et dans la creance : ô que c'est vne chose douce d'aller au Ciel ! Il fit son petit testament, il ne fallut ny Tabellion, ny Notaire. Il prend son Crucifix, le donne à sa femme : Prie pour moy, luy dit-il, celuy qui a tant souffert pour nous, afin que ie ne sois point long-temps en Purgatoire, hays le peché, et sur tout ne te laisse point surprendre au demon. Quand nostre fille sera grande, ne la marie iamais qu'à vn Chrestien, souuiens-toy de cette parole. Il tire son chapelet, le presente à vne femme Chrestienne de la Reduction de S. Ioseph : Ie te supplie, luy dit-il, de donner de ma part ce chapelet à Iean Baptiste EtinechkaSat, c'est vn Capitaine Chrestien, qu'il touche et qu'il manie ces grains pour moy, i'ay confiance en ses prieres et en celles de tous ses gens et de tous les Chrestiens de cette Residence. Pour le reste de son bagage qui consistoit en quelques petits meubles de Sauuage, il en fit present au Capitaine de Tadoussac. Voila tous ses biens departis sans querelle et sans procez. Ayant apperceu vn de leurs sorciers, qui s'estoit glissé dans sa cabane, il luy dit : Mon cher amy, ie suis assez meschant pour estre condamné aux flammes d'Enfer ; c'est pourquoy ie ne deurois pas ouurir la bouche pour vous parler ; mais sçachez que vous faites mal, de resister à la Foy et à la priere : la Foy est bonne, embrassez-la, faites vous baptiser au plus tost, autrement il vous en prendra mal, ce sont les dernieres paroles que ie vous donneray en cette vie. Cét homme bien estonné, baisse la teste sans rien repartir.

Le Pere ayant baptisé quelques filles et quelques femmes auec les ceremonies ordinaires de l'Eglise, vne bonne matrone croyant qu'on ne leur faisoit pas assez comprendre l'importance de cette action à sa fantaisie, leur tient ce discours : Mes niepces, vous venez de donner vne grande parole à Dieu, vous venez de renoncer au Demon, vous venez de renoncer au peché, vous auez promis de garder la Foy, ce n'est pas pour deux Hyuers, c'est pour toute vostre vie, tenez ferme, si quelqu'vn de vos gens vous presse de quitter la priere, soyez sourdes ; s'ils vous querelent, soyez muettes, ne leur dites mot ; mais parlez à Dieu et luy dites, ie croiray en toy toute ma vie.

Vn Truchement nous a raconté, qu'vne femme Chrestienne luy auoit parlé de ses afflictions, en ces termes. Dieu m'auoit donné des enfans, il me les a ostez : i'en ay perdu trois cét Hyuer, quasi en mesme temps, si ie

n'auois la Foy profondément dedans l'ame, ie croirois comme quelques-vns, que la nouuelle creance que nous auons embrassée nous fait mourir ; mais ie ne puis souffrir cette pensée dans mon cœur. Voicy ce que ie me dis à moy-mesme : Ces enfans sont au Ciel, ces petits innocens n'ont point faſché Dieu, ils sont en Paradis, tu esperes d'y aller, ne te fasche donc pas, car la vie n'est pas longue : voila ce qui me console. Il me reste encore vne fille qui estoit la plus grande de tous mes enfans, elle est malade à la mort, ie n'attends que l'heure de son trépas, c'est Dieu qui le veut ainsi, il me les a donnez, il me les oste, ie ne m'en veux ny fascher ny plaindre. Le Truchement qui entendoit ce discours fut d'autant plus touché que cette fille estoit fort gentille et bien éleuée à la façon de ces peuples. Enfin Dieu la prit aussi bien que les autres, et cette bonne femme au lieu de ietter les hauts cris d'vne mere si sensiblement affligée, se vint confesser, demandant humblement permission de communier, ce qui luy fut accordé. Cét enfant aagé peut-estre de douze ans, se fit apporter deux fois à la Chapelle, pendant le fort de sa maladie, pour se confesser, ce qu'elle fit auec tant connoissance, de iugement et de candeur, que le Pere en fut tout rauy, admirant les effets de la grace dans ces nouuelles plantes. On luy fit des obseques les plus honorables qu'on peut, sa mere l'enseuelit auec son Crucifix qu'elle posa sur son cœur, pour marque de l'amour qu'elle auoit porté à Iesus-Christ son Sauueur.

Il est vray que la Foy de ces nouuelles Eglises, n'est pas encore fortement éprouuée par le feu et par le glaiue, elle a neantmoins ses Tyrans : ce sont les Epidémies, ce sont les morts frequentes, les guerres, les massacres, et en suite les calomnies des Payens et des sorciers ou medecins Sauuages, si bien qu'on diroit quasi parmy ces peuples, que vouloir estre Chrestien, et vouloir abreger sa vie, c'est la mesme chose. Les peuples du Nord, qui faisoient paroistre l'an passé tant de feu pour la Foy, ont esté accueillis de ces Tyrans, le Demon les a ébranlez par cette tentation.

A peine furent-ils retirez de Tadoussac, où ils auoient presté l'oreille auec amour aux veritez Chrestiennes, et presenté leurs enfans au Baptesme, que la mort se ietta sur ces petits innocens, et la maladie sur vne grande partie de leurs parens. Ce procedé de Dieu nous estonne et nous fait voir que les Croix sont pour ainsi dire, l'vnique entrée du Paradis. Il n'y a point d'éloquence humaine qui puisse persuader à vn peuple, d'embrasser vne Religion qui semble n'auoir pour compagnes que la peste, que la guerre et que la famine. C'est Dieu seul qui fait germer la Foy, qui la conserue et qui viuifie ; les hommes à la verité sont les instrumens de ce grand ouurage, ils sement, ils plantent, ils arrousent ; mais Dieu seul fait pousser les feüilles, les fleurs et les fruits.

Vn sorcier, voyant que la maladie et la mort s'attachoient plus particulierement aux enfans et aux autres baptisez, consulte le Demon pour en sçauoir la cause ; or soit qu'en effet le Demon luy parlast ou que sa malice controuuast des mensonges, il dit tout haut du milieu de son tabernacle, que le Manit8 assuroit que la Foy et la priere causoient la mort à la plus grande part de ceux qui l'embrassoient, que les Peres qui preschoient les Sauuages, estoient trompez, et qu'il ne falloit pas s'estonner s'ils abusoient ceux qui leur prestoient l'oreille. Que ce n'estoit point le Dieu des croyans qui gouuernoit la Terre, notamment leur pays, que c'étoit luy qui regissoit les Sauuages, et qu'ils mourroient bien plus souuent qu'à l'ordinaire, pource qu'ils l'auoient quitté. Quasi à mesme temps que ce Demon tenoit ce discours, vne sorciere éloignée de plus de cent lieuës de Tadoussac, assura que le Manit8 luy auoit dit, que les Sauuages qui ont esté tuez cét Hyuer aupres des Trois Riuieres, seroient massacrez, pource qu'ils l'auoient quitté. Sainct Paul a raison de dire, que nous n'en venons pas seulement aux prises auec les puissances

visibles, mais qu'il faut encore combattre des monstres qui ne paroissent point.

Ces pauures gens épouuantez et par leurs maladies et par les menaces de ces sorciers, ne regardoient quasi la Chapelle que de loin, ils ne vouloient pas que leurs enfans en approchassent, ils venoient quelquesfois aux prieres quand on les appelloit, mais auec vn maintien qui faisoit paroistre de la crainte et de la frayeur, apres tout il n'y en a pas vn qui veuille mourir sans baptesme. Vn autre magicien leur tint vn iour ce discours : Ne voyez-vous pas que nous deuenons tous malades, depuis que nous auons quitté nos anciennes façons de faire ? les prieres que nous faisons ne seruent qu'à nous faire mourir ; plus nous croyons et plus nous manquons de chasse, plus nous sommes accueillis de la famine : quittez ces chapelets et les autres marques de Chrestien que vous ont données ces robes noires, jettez tout au feu, si vous voulez éuader la mort. Ceux qui auoient la Foy en l'ame, cacherent leurs petites deuotions, de peur que les Payens ne leur ostassent, mais ils n'eurent pas la hardiesse de resister à ce blasphemateur ; il n'y eut qu'vn ieune enfant de douze ans ou enuiron qui prit la parole. Cét enfant estoit tout couuert de playes depuis la plante des pieds iusqu'à la la teste ; son pere estoit malade à la mort, sa mere et ses freres estoient trespassez depuis peu, et toutes ces afflictions leur estoient arriuées incontinent apres leur baptesme ; il ne laissa pas de rendre vn glorieux tesmoignage de la Foy. Ie suis baptisé, dit-il, ie ne quitteray iamais la priere ; ny la maladie, ny la faim, ny la mort dont ie suis menacé, ne me feront iamais quitter la creance que i'ay embrassée ; quand vous ne croiriez pas en Dieu, tous tant que vous estes, ie ne ne laisserois pas d'y croire, faites en ce que vous voudrez ; la vie n'est pas de valeur, la Foy est vne chose precieuse. Ce sont ses paroles. Toutes les nations de la terre sont données à Iesus-Christ, toutes luy seruiront, il n'y aura ny peuple, ny tribu, ny langue, dont quelques-vns ne chantent sa Iustice et les autres sa misericorde. Cét enfant fera éclater ses bontez, il disoit au Pere qui l'a baptisé : i'ay esté opiniastre, i'ay esté cholere, I'ay esté desobeïssant depuis mon baptesme, c'est la raison que ie sois malade et que ie souffre. Ie ne demande point la vie à celuy qui a tout fait, sinon pour le mieux seruir que ie n'ay pas fait.

On a apporté cette année vne petite tapisserie de droguette, pour embellir la Chapelle de Tadoussac ; on a aussi apporté vne cloche pour appeller les Sauuages au seruice de nostre Seigneur. Cét ornement a raui de ioye les Chrestiens et donné de la terreur aux Payens. L'vn d'eux ayant remarqué que cette tapisserie estoit faite en ondes, s'encourut dire à ses gens : Tenez vous sur vos gardes, ils ont exposé des ames ou des figures de serpens et de couleuures dans leur maison de prieres, n'y entrez pas : car elle est toute enuironnée des robes et des habits des Demons. Ces pauures gens, qui n'ont iamais veu que des forests, des fleuues et des montaignes, qui n'ont conuersé qu'auec les Caribous, les Elans et les Castors, ne conçoiuent les choses qu'à leur mode ; les Sauuages de Tadoussac, qui voyent ordinairement les vaisseaux François, admiroient ces estoffes. Ils prenoient vn plaisir nompareil d'entendre le son de la cloche, ils la pendirent eux mêmes aussi adroitement que pourroit faire vn artisan François ; chacun la vouloit sonner à son tour, pour voir si elle parleroit aussi bien entre leurs mains, qu'entre les mains du Pere.

Au reste nous ne nous estonnons pas de la tentation de ces pauures peuples, ils viendront aussi bien que les autres, la Croix est la marque de leur salut, et l'affliction est la plus prochaine disposition à la Foy, à la grace. Deuant que de conclure ce Chapitre, ie diray deux mots d'vn voyage que fit le P. de Quen dans le pays de la nation du Porc-espic.

Ayant appris que quelques Chrestiens estoient malades en ce quartier-là, il s'y fit conduire par deux Sauuages auec

des peines épouuantables, voicy ce qu'il nous en a récrit : Ie m'embarquay le 11. de Iuillet, dans vn petit canot d'écorce, nous trauaillasmes cinq iours durant, depuis le point du iour iusqu'à soleil couché, ramans tousiours contre des courants ou contre des torrens, qui nous faisoient bander tous les nerfs du corps pour les surmonter ; nous auons rencontré en ce voyage dix sauts ou dix portages, c'est à dire que nous nous sommes desembarquez dix fois pour passer d'vne riuiere à vne autre, ou d'vn courant trop rapide à vne autre partie du fleuue plus nauigable. Dans ces portages, dont quelques-vns sont d'vne lieuë et demie, les autres d'vne demy-lieuë, les autres d'vn quart de lieuë, il faut porter sur son dos ou sur sa teste, et le batteau et tout son équipage par des chemins qui n'ont esté faits que pour des bestes Sauuages, tant ils sont affreux ; il faut franchir des montaignes, passer des precipices cachez dans l'abysme des forests. Nous changeasmes trois fois de riuieres. La premiere où nous embarquâmes se nomme le Sagné ; c'est vn fleuue profond, il n'y a nauire qu'il ne portast, il a quatre-vingts brasses en plusieurs endroits, et pour l'ordinaire, il hausse ou baisse de dix à vingt pieds ; il est assez large, ses riues sont escarpées de montaignes affreuses, lesquelles se vont abaissans à 15. ou vingt lieuës de son emboucheure où il reçoit dans son sein vn autre fleuue plus grand que luy, qui semble venir de l'ouest. Nous voguasmes encore dix lieuës au delà de ce rencontre d'eaux, qui fait comme vn beau lac, les vents qui se pourmenent sur cette riuiere, sont tres-froids au milieu de l'Esté mesme, parce qu'elle est bordée de montaignes et qu'elle est exposée au Nor-ouest et souuent au Nord.

De cette riuiere nous passasmes à vne autre appellée Kin8gami8, laquelle se décharge dans le Sagné par des courants et par des precipices affreux. Nous fismes vne lieuë et demie trauersants vne montaigne et vne vallée pour l'aller trouuer en vn lieu nauigable, elle est bien moins rapide que le Sagné, serpentant à l'Ouest, au Sud et au Nor-ouest, elle fait vn lac qui a plus de quinze lieuës de long et quasi demy-lieuë de large.

Quittans ce fleuue nous allâmes chercher au trauers des bois, la riuiere appellée des Sauuages Kin8gamichich ; elle a son lit dans vne terre, ou vne vallée toute plate qui regarde le Nord ; ses eaux sont profondes, fort larges et toutes calmes, elles se répandent en quelques endroits par des aulnes et par des brossailles qui nous importunoient au dernier point. Nous auions nauigé contre le courant de l'eau dans les deux precedentes riuieres, nous commançasmes icy à descendre dans le lac Piouagamik, sur les riues duquel habite la nation du Porc-Epic que nous cherchions. Ce lac est si grand qu'à peine en voit-on les riues, il semble estre d'vne figure ronde, il est profond et fort poissonneux, on y pesche des brochets, des perches, des saumons, des truittes, des poissons dorés, des poissons blancs, des carpes et quantité d'autres especes.

Il est enuironné d'vn plat pays, terminé par de hautes montaignes éloignées de trois ou quatre ou cinq lieuës de ses riues ; il se nourrit des eaux d'vne quinzaine de riuieres ou enuiron, qui seruent de chemin aux petites nations qui sont dans les terres pour venir pescher dans ce lac, et pour entretenir le commerce et l'amitié qu'elles ont par entr'elles. Nous voguasmes quelque temps sur ce lac, et enfin nous arriuasmes au lieu où estoient les Sauuages de la nation du Porc-Epic. Ces bonnes gens nous ayans apperceus, sortirent de leurs cabanes pour voir le premier François qui ait iamais mis le pied dessus leurs terres. Ils s'estonnoient de mon entreprise, ne croyans pas que iamais i'aurois eu le courage de franchir tant de difficultez, pour leur amour. Ils me receurent dans leurs cabanes comme vn homme venu du Ciel : l'vn me donnoit vn petit morceau de poisson seché à la fumée, l'autre vn peu de chair boucanée ; le Capitaine me fit present d'vn Castipitagan de Castor, c'est à dire d'vne peau de cét animal, ouuerte seulement

par le col, en sorte qu'on diroit que le Castor est tout entier : Voilà, me dit-il, mon Pere, pour adoucir les fatigues de ton chemin ; nous ne te sçaurions exprimer la ioye que nous auons de ta venuë ; vne chose nous attriste, tu viens en vne mauuaise saison, nous n'auons point de rets pour pescher du poisson, et les eaux sont trop grandes pour prendre le Castor. Il ne faut point parler en ce pays-là, ny de pain, ny de vin, ny de lit, ny de maison.

Le Pere fut trois iours auec eux, confessant les Chrestiens, consolant les malades, disposant les vieillards au baptesme pour l'Esté prochain, les asseurant que si on les amenoit à Tadoussac, qu'il les viendroit trouuer iusques dans leurs cabanes, ce qui les resioüit au dernier point. Nous te ferons, luy disoient-ils, vne petite Eglise ou vne maison de prieres pour y celebrer la Messe et pour nous y administrer les Sacremens. Cette Eglise sera bastie en deux heures, dix ou douze perches et quatre ou cinq rouleaux d'écorces composeront tout l'édifice.

Vne chose resioüit le Pere auec étonnement : il trouua vne grande Croix à l'entrée du lac que les Chrestiens y auoient arborée, pour y aller faire leurs petites deuotions, et pour se souuenir de la mort de nostre Sauueur. Enfin apres auoir donné toute la consolation qu'il peut à ce petit troupeau. Il se rembarqua auec ses deux Nochers, et en trois iours ils firent ce qu'ils auoient fait en cinq, mais ce furent des iours pleins, car ils voguoient depuis trois heures du matin iusqu'à neuf ou dix heures du soir ; leur viure estoit vn peu de boucan ou vn peu de bled d'Inde, sans autre reconfort que de l'eau toute pure. Si les torrens sont difficiles à franchir en montant, ils sont bien dangereux en descendant, car il ne faut manquer que d'vn coup d'auiron pour perdre la vie. Nostre Seigneur les conserua dans les dangers qu'ils rencontrerent, et les rendit à Tadoussac bien las et bien fatiguez, mais bien ioyeux d'auoir donné quelque secours à ces pauures abandonnez.

CHAPITRE XIII.

De la Residence de la Conception, aux Trois Riuieres.

Ce lieu a et ses ioyes et sa desolation, ses douceurs et ses amertumes, il a veu des coups de la Iustice diuine et des effets de ses misericordes, commençons par la seuerité que Dieu a fait paroistre au chastiment de quelques refractaires. Trois hommes de consideration, parmi les Sauuages, mettoient quelques obstacles à l'amplification de la Foy par leur polygamie, retenant publiquement deux femmes : vn carreau de foudre lancé du Ciel, ie veux dire vn chastiment extraordinaire, a tué leurs corps et peut-estre perdu mal-heureusement leurs ames.

Le premier estoit vn ieune homme bien-fait nommé Kapimichats, il auoit espousé vne fille Chrestienne ; mais s'étant laissé surprendre d'vn fol amour, il en receut vne autre pour seconde femme. On luy parle, il escoute, son esprit semble estre touché ; mais la chair l'emporte, il persiste dans ses plaisirs. Dieu, qui attend le pecheur autant qu'il luy plaist, donna quelques mois à celuy-cy pour se reconnoistre, et puis tout à coup luy osta la vie par les mains d'vn sien ami. Tous deux estoient allez à la chasse en diuers endroits ; ce ieune frippon retournant sur le soir et passant proche de l'Isle nommée de saint Ignace, située vis à vis de Richelieu, son ami, qui estoit là aux embusches, prit dans les tenebres de la nuit, le canot de ce ieune homme pour quelque Ours ou pour quelque Eslan qui sembloit trauerser la riuiere, il décharge sur luy son arquebuse et le transperce de deux balles. Ce pauure blessé s'écrie : Ie suis mort. Son meurtrier innocent, l'ayant reconnu à sa voix, s'écrie : Ah ! mon cher amy, c'est moy qui t'ay tué. Il s'embarque, il court apres luy, l'amene à terre, luy demande pardon, protestant qu'il croyoit auoir tiré sur quelque animal, il l'exhorte à

bien mourir, mais il estoit bien tard ; le sang qui sortoit à gros boüillons de ses playes, fit sortir son ame de son corps deuant qu'elle eust esté lauée du sang du fils de Dieu.

Celuy qui le secondoit dans ce canot, et vn autre sien parent furent si espouuantez de ce coup de Iustice, que iamais ils ne purent prendre aucun repos toute la nuit : ils en passerent vne partie à genoux, demandans pardon à Dieu de leurs offenses, auec de grandes resolutions de mener vne vie toute autre qu'ils n'auoient fait iusques à ce moment.

Le second s'appelloit Chichontibik, esprit prompt et hardy, mais profondement enseueli dans la chair et dans le sang. La connoissance qu'il auoit de nostre creance le tourmentoit, il auoit dit souuent parlant d'vn Pere qui l'examinoit sur les iugemens de Dieu ; Cét homme me fait trembler, enfin il m'ostera la vie. La Foy vouloit entrer dedans son ame, mais l'attache à ces voluptez, le fit resoudre de se bander contre la Doctrine qui troubloit la douceur de ses plaisirs : il s'efforce donc d'éloigner ses gens de la priere, de l'instruction et des François, mesme disant pis que pendre de la Loy de Iesus-Christ, et de ceux qui la publient et qui la professent. A peine s'estoit-il fortement declaré, qu'il se vit affaibly d'vne maladie si prompte et si soudaine, que iamais il ne pût douter qu'elle ne fust vn fleau enuoyé de la part de celuy qui veut estre obey ; mais ô malheur ! au lieu de se reconnoistre, il se reuolte plus que iamais contre le bras qui ne le frappoit que pour le guerir ; il vomit des millions de blasphemes contre Dieu, on luy conseille de l'appaiser. On luy promet que tous ses crimes seront effacez dans les eaux du baptesme, s'il le veut receuoir, on luy fait entendre les malheurs où il se va precipiter s'il n'ouure les yeux : à cela point d'autre response, sinon que cette Loy estoit abominable qui faisoit mourir les hommes ; la rage fut la Catastrophe de sa vie. Ses deux femmes, espouuantées de cette mort si étrange et si soudaine, se conuertirent. Quelques Sauuages en furent touchez ; mais comme les oreilles ne sont pas si proches de l'ame pour ainsi dire que les yeux, il failoit que quelques Apostats et quelques Payens endurcis vissent vn autre coup pour estre ébranlez.

Ce coup arriua en la personne d'vn Apostat, nommé Ioseph 8mosotisc8chie, vulgairement appellé la Grenoüille ; ce nom qui auoit esté porté par plusieurs Capitaines de son pays, et qu'on luy auoit donné pour les faire reuiure, le rendoit superbe et insolent. Son naturel fougueux le faisoit quelquefois eschapper en des excez qui le iettoient bien auant dans le mespris ; or comme la Foy ne s'accorde pas bien auec l'orgueil, il en prit vne telle horreur qu'il ne pouuoit de temps en temps contenir ses blasphesmes. L'Automne passée, les Sauuages tomberent dans vne maladie qui les conduisoit iusques aux portes de la mort, mais il semble qu'ayant recours à Dieu, ils en reuenoient quasi par miracle ; cela consoloit fortement les bons, et touchoit saintement les méchans et les infideles. Ce miserable Apostat ne pouuoit supporter cette maladie ny sa guerison, il attribuoit le mal à nostre creance, et la santé au Demon. Il fut enfin attaqué aussi bien que les autres, cela luy fut bien sensible, il creut que la Foy luy causoit ce malheur : c'est pourquoy, comme vn de nos Peres alloit faire prier Dieu sur le soir dans les cabanes, il l'attaqua : Que fais-tu icy ? ne sçait-on pas bien par toute la terre que vous faites mourir les hommes par vos prieres ? ne voit-on pas que tous ceux qui vous escoutent perdent bien-tost la vie ? Bref, il vsa de menaces, et se tournant vers ses gens, il fait son possible pour leur persuader qu'ils deuoient quitter la Foy et boucher entierement les oreilles à nos paroles. Le Pere luy voulut repartir, mais il vit bien qu'il n'y auoit rien à gagner sur vn esprit à demy possedé ; il se retire doucement apres auoir consolé les croyans.

Sur la nuict ce fanfaron, s'imaginant qu'il alloit triompher de nostre creance, fit vn grand festin, il y inuite quantité

de monde et notamment ceux qu'il croyoit auoir peruertis par ses discours ; il tesmoigne à cette assemblée qu'il n'attend pas sa guerison par les prieres, mais bien par ses songes et par ses veuës et par les autres superstitions dont s'est tousiours seruie sa nation : Sçachez donc, dit-il, que ie gueriray si on m'accorde trois choses. La premiere est qu'on me donne vn chien auquel on fera porter le nom de quelque personne de consideration. La seconde, si on me donne vn fils adoptif qui s'appelle 8isanté, il vouloit dire (vostre santé) ayant appris ce mot des François qu'il ne pouuoit prononcer à raison qu'ils n'ont point de (v) consonante. La troisiesme, si on fait vn festin à tout manger. Si on m'accorde ces trois choses, ie suis gueri, disoit-il.

Les Chrestiens qui se trouuerent à ce banquet baisserent la teste, tesmoignant que ces songes qu'ils adoroient autrefois n'estoient plus de saison ; les Payens n'oserent resister aux desirs de cét homme, ils les accomplirent de point en point dés la mesme nuit, et auec vn si fauorable succez à ce qu'il disoit qu'il se publioit tout guery. Au leuer du Soleil, il paroist en public, il triomphe, il dit par tout que l'accomplissement de ses songes a esté la fin de sa maladie et le restablissement de sa santé ; vne fievre violente le saisit au milieu de son triomphe, le renuerse par terre, le iette dans vn delire et dans des tourmens si estranges, qu'il écumoit comme vn possedé ; ceux de sa cabane épouuantez, craignans qu'il n'assommast quelqu'vn, l'ayant lié, ietterent dessus luy vne couuerte, afin de cacher sa fureur et sa rage : voila mon thrason bien humilié. Vne bonne veufue Chrestienne, voyant toute cette tragedie, accourt en nostre maison, pour nous auertir de ce qui se passoit, on en donne aduis au Chirurgien, il y court, nous le suiuons : mais le Chirurgien, leuant la couuerte, le trouua roide mort, iettant la baue et l'écume des deux costez de la bouche comme vn homme qu'on auoit estouffé ou étranglé. Tout le monde accourt, l'étonnement se iette dans l'esprit des François et des Sauuages à la veuë d'vn spectacle si épouuantable.

Iamais nous ne vismes tant d'effroy, disent les Peres qui coururent dans cette cabane. Ce miserable preschoit hautement la Iustice de Dieu qu'il auoit méprisée. Sa bonté l'auoit ébranlé quelques années auparauant, par vne menace bien remarquable : ce fut à Richelieu, où ce perfide ayant promis qu'il protesteroit en vn festin public, qu'il se vouloit conuertir, déclama fortement contre la Foy, il fut à mesme temps surpris d'vne maladie enragée, si bien qu'il fit venir vn Pere de nostre Compagnie non pour se rendre à Dieu, mais pour luy faire entendre que s'il mouroit de cette rage, il ne mourroit pas tout seul, se croyant terrassé par les prieres ou par les sorts du Pere. Ce pauure esprit s'adoucit peu à peu par les paroles de celuy qui ne luy auoit iamais procuré que la vie. Enfin s'estant reconnu il fit son oraison à nostre Seigneur auec le Pere, promettant de se faire instruire. Chose estrange, sa maladie qui estoit venuë en vn moment, disparut en vn instant, il presta l'oreille quelque temps à la Doctrine de Iesus-Christ ; mais enfin l'ayant méprisée auec passion, il a esté puny auec vne grande Iustice.

Ce carreau de foudre en tuant vn homme en ressuscita plusieurs, les bons Chrestiens donnerent mille benedictions à Dieu, les tiedes se réchaufferent, les Apostats se reconcilierent à l'Eglise, et les Payens honorant Iesus-Christ, demanderent son sainct Baptesme, personne n'osoit plus ouurir la bouche contre la Foy, on n'en parloit plus qu'auec vne crainte et vn respect tout aymable.

Simon Pieskaret qui n'estoit Chrestien qu'en apparence et par police, le deuint tout de bon : il se confesse trois fois en vingt-quatre heures, tant la crainte des iugemens de Dieu le pressoit ; quoy qu'il fust malade, il se tenoit fort long-temps à genoux, posture fort incommode aux Sauuages ; il haranguoit incessamment en faueur de la Foy, témoignant par ses paroles qu'il estoit touché iusques au

fond du cœur ; il demandoit pardon aux François et aux Sauuages, de la vie trop libertine qu'il auoit menée ; il ne cessoit de publier les misericordes de son Dieu. Ce coup de Iustice luy fut vn coup de grace et de misericorde, car il a perseueré dans sa ferueur iusques à la mort.

Vn autre fut aussi touché, mais non pas iusques au point necessaire, pour ne plus retourner à son aueuglement. Il auoit deux femmes ; si tost qu'il eut appris la mort funeste et toute espouuantable de cét Apostat, il en congedia vne, et promit au Pere qui auoit soin de ces nouuelles plantes de se reconcilier entierement à l'Eglise. Les liens du sang et de la chair sont espouuantables, cette concubine de laquelle il a des enfans, le charma derechef, si bien qu'étant guery, car il estoit malade, il retomba dedans ses pieges ; dequoy les autres Sauuages furent si indignez qu'ils s'assemblerent pour auiser si on ne le banniroit point des Trois Riuieres : la conclusion fut qu'on luy prescriroit quelque temps pour se reconnoistre, et que si dans ces limites il ne se changeoit, on le contraindroit de s'esloigner ; il n'alla pas iusques au terme prefix, il delogea sans trompette de peur qu'on ne le chassast auec bruit.

La femme legitime de ce miserable Apostat, dont la mort a esté abominable deuant Dieu et deuant les hommes, se voyant mal traitée de son mary, le quitta pour remonter auec son beau Pere en son pays ; en chemin les Hiroquois s'étant iettez sur leur escoüade, emmenerent cette pauure miserable auec vne autre qui estoit de sa compagnie. Ces nouuelles estant apportées aux Trois Riuieres affligerent toute sa parenté, mais notamment vne femme Chrétienne : Ie ne pleure point sa captiuité, disoit-elle, ie ne regrette point son absence, mais ie ne me puis consoler sur la perte de son ame. Le Pere à qui elle racontoit ses ennuis, luy dit que c'estoit vne iuste punition, qu'elle auoit negligé les occasions de son salut. Il est vray, répond-elle, mais helas ! ses parens et notamment son mary, la iettoient dans ce malheur ; au reste, disoit-elle, i'ay vne ferme creance que Dieu luy fera misericorde, ie m'en vay luy demander pardon pour ses pechez, et afin que ma priere luy soit agreable, ie desire de me confesser et de me communier, ne m'as-tu pas enseigné que Dieu estoit tout-puissant ? quel mal y auroit-il de le prier qu'il la tirast des mains de ses ennemis ? pour moy ie presenteray tous les iours le chapelet de la Sainte Vierge à son Fils, ie le prieray à la saincte Messe d'exaucer mes prieres. Pour vous autres, qui estes bien plus puissans aupres de Dieu, demandez luy cette deliurance, et assurément vous l'aurez, ses prieres ne furent pas faites en vain, quelque temps apres on vit paroistre aux Trois Riuieres ces deux pauures captiues. Dieu sçait auec quelle ioye cette bonne Chrestienne les receut. Vne bande de Hurons allans en guerre, rencontrerent les ennemis qui tenoient ces deux pauures victimes dans leurs seps et dans leurs liens ; ils les poursuiuent si chaudement, qu'ils n'eurent pas le loisir de tuer leurs prisonnieres, deuant que de prendre la fuitte : les voila donc en liberté pour le corps, et bien-tost apres pour l'ame, pource que la plus aagée des deux se fit bien-tost instruire et baptiser, la plus ieune qui estoit femme de cét Apostast, ayant appris l'horrible mort de son mary, et se voyant hors de l'Enfer par les prieres de sa parente, fut si sensiblement touchée, qu'elle mene vne vie fort saincte et fort exemplaire ; les Hiroquois luy auoient écrasé les doigts entre deux pierres, et l'auoient si rudement traitée, qu'elle ne la fit pas longue apres son retour, mais elle donna des signes d'vne ame fort auancée à la vertu et si notables, qu'on l'eust prise pour vne personne consommée dans la pieté et dans la deuotion. La pluspart des Sauuages Chrestiens et Catechumenes, passerent vne grande partie de la nuict qu'elle mourut, aupres de son corps, faisans oraison, reïterans leurs chapelets et les autres prieres qu'on leur enseigne, les François aussi bien que les Sauuages honorerent auec affection sa sepulture. Ah ! Dieu que sa mort et sa sepulture

furent differentes de la mort et de la sepulture de son mary ! Le mary mourut d'vne mort enragée, et la femme mourut dans vne profonde paix. Le mary fut surpris, et sa femme se prepara de longue-main ; celuy-là n'eut iamais de connoissance, celle-cy ne perdit la parole ny la raison qu'au dernier souspir. Celuy-là mourut en reprouué, celle-cy en fille tres-obeïssante à l'Eglise, apres auoir receu tous ses Sacrements. Bref, elle fut enterrée auec toutes les prieres et toutes les ceremonies et tout l'honneur que le temps et le lieu et la commodité le pouuoient permettre, et son mary n'eut que la sepulture d'vn asne ; on le iette en cachette dans vn trou comme vne voirie, de peur qu'il n'empestast l'air de son corps, comme il l'auoit saly par ses vices et par son apostasie.

Ie ne puis douter, dit le Pere qui nous a donné ces remarques, que l'ame de cette femme ne soit au Ciel, en voicy vne grande et forte coniecture : comme ie luy demandois si elle ne craignoit point la mort : Point du tout, me répond-elle, mon cœur me rend témoignage que ie croy en Dieu, c'est ce qui me console et qui me fait esperer d'entrer bien-tost dedans les cieux. Si cela est, luy dis-ie, souuiens-toy dans cette maison de gloire et de plaisir, apres que tu auras remercié ton Seigneur et ton Dieu de t'auoir si amoureusement conuertie et de t'auoir logée dedans son Paradis, souuiens-toy de luy demander la conuersion de ta mere, prie-le qu'il luy donne de l'esprit et de l'amour pour la Foy. Ie n'y manqueray pas, repart-elle. Chose à la verité bien remarquable, peu de temps apres son trespas, sa mere est fortement touchée ; ie puis dire en verité que sa conuersion si subite a esté l'vn de mes plus grands étonnemens, cette femme deuint non seulement bonne Chrestienne, mais souple, docile et tres-feruente. Auant qu'elle se fust renduë à son Dieu, elle se gaussoit incessamment des prieres, c'estoit par apres tout son plaisir ; elle nous regardoit d'vn œil autant fauorable qu'elle auoit eu d'horreur et de nous et de nos paroles, sa famille à son exemple adore Iesus-Christ. On luy presenta vn parti assez auantageux pour vne sienne fille ; elle ne le voulut iamais accepter quoy qu'elle fust dans vne grande necessité, disant que Dieu ne seroit pas seruy dans ce mariage, puis que ce ieune homme n'auoit pas la fermeté d'vn Chrestien.

Vn nommé Bernard d'Apmangouy, estant tombé malade, fut fortement sollicité par ce miserable Apostast, nommé la Grenoüille, d'abandonner la Foy comme estant la cause de sa maladie et le plus puissant obstacle à sa guerison. Ta parole ne vaut rien, luy repliqua-il, celuy qui m'a donné premierement la vie me la peut rendre quand il luy plaira, il en est le maistre : qu'il me fasse selon son bon plaisir, ny la vie ny la mort ne feront pas que ie l'abandonne.

Vn autre, appellé Pierre Nanch8ak8-sity, pressé par vne sienne tante de chanter vne chanson superstitieuse pour recouurer sa santé par l'entremise du Demon, luy respondit genereusement qu'il n'en feroit rien. Ouy, mais, repart-elle, tu ne gueriras iamais, c'est pour la troisiesme fois que tu es retombé dans ta maladie, ta creance ne te sçauroit guerir. Ta bouche, luy dit-il, est trop grande, les paroles en sortent trop facilement ; sçache que i'ayme mieux estre malade, que de fascher Dieu pour recouurer ma santé. Cette miserable femme, estant prise des Hiroquois, s'est desesperée, et ce ieune homme est mort bien-tost apres en vray Chrestien et en homme plein de courage.

Vn François, estant entré dans le bois, apperceut vne femme Sauuage à genoux sur la neige ; voyant qu'il n'estoit point découuert, il s'arreste pour espier ce qu'elle faisoit : il la vit le chapelet en main, les yeux au Ciel, dans vne posture extremement modeste, sans tourner la teste, ny d'vn costé ny d'autre, faisant sa priere auec vne attention tout extraordinaire ; elle s'estoit retirée au loin des cabanes pour agir et pour traiter auec son Dieu plus librement. Ce pauure homme en fut si touché, que s'en allant trouuer vn de nos Peres, il luy dit auec

vn sentiment plein de tendresse : Ne sommes nous point honteux, nous autres qui auons plus de connoissance que ces peuples, de mener vne vie si lasche et de nous comporter si froidement dans nos prieres ? cette bonne Chrestienne m'a fait vne grande leçon sans me voir et sans me parler. Vne bonne veufue Chrestienne, estant proche de la mort, laissa son fils à vne famille Françoise ; quelques-vns luy demandant la raison pourquoy elle ne le donnoit point à ceux de sa nation : Ie suis assurée, dit-elle, que mon fils sera Chrestien demeurant auec les François, c'est tout le bien que ie luy souhaitte. Le Pere qui l'alloit visiter en sa maladie, la voyant consolée dans les souffrances dont elle estoit remplie, fut sensiblement touché, entendant ces paroles sortir de sa bouche : Non ! non ie ne m'attriste pas de mes souffrances, mais bien de ce que i'ay fasché Dieu, il me regarde, il voit ce que i'endure, ie ne luy dy point qu'il prenne de bonnes pensées pour mon corps, mais bien qu'il ait pitié de mon ame ; quand le verray-ie ? quand sortiray-ie de cette vie ? Elle demanda plusieurs fois qu'on luy monstrast son cercueil, tant elle auoit peu d'apprehension de la mort, chose si rare parmy les Sauuages, qu'il n'est pas permis de nommer vn mort dans leurs cabanes. La Foy et la grace ont de puissans effets dans vn cœur fidele.

Les Onontchataronons, vulgairement appellez des François ceux de la nation d'Iroquet, qui furent instruits l'an passé à Montreal, sont descendus cette année aux Trois Riuieres ; ie feray mention de deux ou trois, qui en verité ont donné de grandes marques de leur salut et de leur predestination. Iean Baptiste Manit8nag8y, baptisé l'année precedente à Montreal, a continué sa ferueur dans les Trois Riuieres ; il n'entroit iamais dans nos maisons et iamais nous ne visitions sa cabane, qu'on ne vist la ioye s'épanoüir dessus son visage. Vous êtes veritablement nos Peres, nous disoit-il, vne mere n'ayme pas ses enfans, c'est vous autres qui nous aymez ; mais ie vous assure que ie vous ayme aussi fort tendrement ; sçachez que par tout où vous estes, c'est-là mon pays et ma bourgade, et qu'aussi-tost que ie suis absent de vous autres il me semble que ie suis dans vn pays estranger. Quand ie suis dans les bois et que vous ne paroissez point, ie dy, ie suis égaré, il faut que ie cherche mon chemin, et mon cœur regarde tousiours du costé de la maison de priere. Il proferoit ces paroles auec vne naïfueté et vne candeur qui ne ressentoit rien du Barbare. D'où vient, disoit-il, que vous me permettez bien de vous proposer mes petits besoins, et que iamais vous ne me demandez rien ? ie vous veux prier de deux choses : nous voila prests de partir pour nostre grande chasse, donnez-moy vn catalogue des iours de Festes, afin que nous les gardions dans les bois, et vn peu de sel pour vous conseruer des langues d'Orignac. Garde-les pour toy et pour ta famille, luy dismes nous. Hé ! qui meritera mieux de les manger, respondit-il, que ceux qui connoissent Dieu ? Au reste si ie sçauois le massinahigan (c'est à dire si ie sçauois écrire), ie remplirois vn grand papier des fautes que ie feray, i'escrirois aussi tous les deffauts de mes gens, pour vous en rendre compte ; ie ne crains rien, ie reprendray publiquement tous ceux qui feront quelque chose contre Dieu. Ce bon Neophyte auoit vne femme et vne belle mere, qui correspondoient sainctement à sa deuotion.

Ta8chkaron, l'vn des Capitaines de cette nation d'Iroquet, ne manqua pas d'instruction à Montreal ; mais son orgueil l'empescha de se rendre aux veritez qu'il connoissoit et qu'il approuuoit. Estant tombé malade aux Trois Riuieres, il fut fortement touché ; il demanda le Baptesme, qui luy fut accordé. Ce Sacrement, receu non à la legere, mais apres vne solide instruction, le changea de telle façon qu'on ne le connoissoit plus : on ne vit iamais Sauuage plus desinteressé, il deuint souple et humble et maniable comme vn enfant. Estant allé dans les bois pour chercher leur grande prouision de viande, il fut accompagné d'vn homme qui à sa con-

sideration auoit quitté l'vne de ses deux femmes. A peine auoient-ils commencé leur chasse, que cette seconde femme reuint trouuer son mary. Iean Ta8chkaron (c'est le nom qui luy fut donné au baptesme) ne l'eut pas si tost apperceuë, qu'il plie son bagage, se leue et s'en vient trouuer le Pere qui l'auoit baptisé, pour luy donner aduis de ce qui se passoit. Ie ne veux point, dit-il, demeurer auec vn homme qui fasche Dieu. Oüy, mais, dit le Pere, ne pourrois-tu pas bien les separer? peut-estre que la pauureté contraint cette femme de rechercher son mary. Ie tascheray, respond-il, d'en venir à bout, et ie la nourriray plustost moy-mesme, pour l'éloigner de l'occasion d'offenser Dieu. C'est ce qu'il fit auec vne charité vrayement Chrestienne. Il conserua son zele pour la Foy, iusques au dernier souspir, comme nous remarquerons en son lieu.

Vn sien parent, nommé Ouechinkinaganich, l'vn des plus mauuais naturels que i'aye point veu, s'estant bandé contre la Foy, se fit peu apres instruire, mais son inconstance le ietta dans la reuolte. La Foy, qui auoit ietté quelques racines dans son ame, commença petit à petit à s'estendre, et ce d'autant plus facilement que la maladie l'ayant terrassé, l'approchoit des feux dont il auoit peur. Vn iour le Pere, qui ne cherchoit que l'occasion de le sauuer, l'estant allé voir auec vn Chirurgien, celuy-cy touchant le poux du malade, luy dit: Tu n'as plus de vie, tu mourras bien-tost. A ces paroles (ô changement de la droite du tres-haut), cét homme commence à pleurer et se lamenter: Quoy, disoit-il, ie mourray bien-tost, et ie ne suis pas baptisé, helas! où ira ma pauure ame? ie croy, mon Pere, ie croy c'est tout de bon, pourquoy ne me baptises-tu pas? que veux-tu de moy? ie suis marry du passé, ie deteste mes offenses, ne me laisse point sortir de cette vie sans baptesme. Il dit cela d'vn tel accent que le Pere ne le pût éconduire, il luy confere ce Sacrement de lumiere, qui luy donna tant de ioye, qu'elle reiaillissoit dessus sa face. Il demeura en repos, ioüissant d'vne profonde paix; il passa la nuict dans les loüanges de Dieu, et le matin son ame purifiée dans le sang de l'agneau, les alla entonner auec les Chœurs des Anges et des bien-heureux.

La diuersité des nations qui se rassemblent aux Trois Riuieres, causoit toutes les années ie ne sçay quelle confusion qui donnoit d'estranges peines à ceux qui instruisent les Sauuages; il n'est pas croyable combien ces peuples si differens se sont bien accordez sur la fin de l'Automne et vne grande partie de l'Hyuer, cela ietta tous nos François dans vn profond estonnement. Dieu, qui preuoyoit leur massacre, les auoit mis dans ces dispositions toutes extraordinaires, pour ne les appeller miraculeuses, deuant qu'ils se fussent iettez dedans les bois pour faire leur grande chasse. Voicy l'ordre qu'ils auoient mis à leurs petites affaires.

Ils auoient nommé Simon Piescaret pour maintenir la paix entre les François et les Sauuages, entre les Hurons et les Algonquins qui se rencontroient auec eux; ils luy donnerent charge de punir les delinquans et nommement ceux qui commettroient quelque deffaut contre la Religion; c'est merueille comme il s'acquittoit fidelement de son office.

Bernard d'Apmang8y, estoit constitué pour prendre garde si tout le monde se trouuoit aux prieres publiques, soit dans l'Eglise, soit dans leurs cabanes, et pour veiller sur ceux qui commettroient quelque indecence en ce temps sacré. Quoy qu'il ne fust pas du nombre des anciens, sa Foy et sa vaillance luy donnoient la hardiesse de tenir les plus huppez dans leur deuoir. Ils dresserent vne cabane tout expres pour instruire à diuerses bandes les hommes Chrestiens, et puis les femmes, et ensuitte ceux qui n'estoient pas encore baptisez. Le commencement de leur chasse d'Hyuer fut plein de benediction, et du costé du Ciel et du costé de la terre. Les iugemens de Dieu sont des abismes. Nous auons veu par cy-deuant les fruits de ces grandes dispositions cueillis par celuy à qui cette vigne appartenoit, mais par des mains perfides et desloyales:

ainsi qu'il a plu à Dieu, ainsi est-il arriué, son sainct nom soit à iamais beni.

CHAPITRE XIV.

De la priere et de la mort d'vn Hiroquois, et de quelques autres remarques qui n'ont pû trouuer place sous les Chapitres precedens.

Les Hiroquois paroissans en diuers endroits sur les riues de nostre grand fleuue, vne escoüade de François et de Sauuages entreprit de leur donner la chasse. Il est vray qu'il est tres-difficile de ioindre ces Barbares, pource qu'ils sont toûiours aux aguets sur des pointes ou sur des caps releuez, descouurans de loin les vaisseaux et leurs Nochers pour les surprendre ou pour les combattre s'ils sont en petit nombre; que si leurs forces sont inegales, ils se tiennent cachez dans les bois sans se produire sinon par brauades lors qu'ils voyent bien que leurs iambes leur donnent l'auantage par dessus nos armes ; mais le temps viendra que les François, aguerris à la façon des Americains, trouueront bien le moyen d'arrester ces coureurs.

Il n'y a pas long-temps qu'vne vingtaine de ces anthropophages donnans la chasse à quelques-vns de nos canots, vne chalouppe de nostre escoüade vint fondre sur eux, et les contraignit de gagner la terre, mais non pas de lascher pied et de s'enfuir. S'estans mis à l'abry de leurs canots, ils font vne descharge de leurs arquebuses fort à propos, et pendant que nos François cherchoient vn lieu auantageux pour descendre, ces barbares dresserent vn petit fort de bois en quatre momens, dans lequel ils se renferment auec resolution de bien combattre ; on les attaque vaillamment, mais en verité ils soustindrent le choc auec vn courage et vne dexterité non attenduë : mais au bout du compte, se croyans trop foibles pour resister aux assauts qu'ils deuoient attendre le iour suiuant, ils demanderent qu'on ne tirast point de part ny d'autre pendant la nuit, et cependant ils euaderent à la sourdine deuant la pointe du iour ; le Soleil paroissant, nos gens ne trouuerent plus d'ennemis à combattre. On cherche aux enuirons de leur redoute. Vn ieune François, plus rempli de courage qu'il n'a de corps, les voulant suiure à la piste, en trouua vn caché dans le creux d'vn arbre : on le tire de ce sepulchre pour luy en donner vn autre ; on l'interroge, il dit qu'il se pouuoit sauuer aussi bien que les autres, mais que son frere ayant esté blessé, il s'estoit caché pour le secourir; qu'il y auoit sept Hiroquois fort blessez, et qu'il croit que deux ont esté tuez sur la place. On n'a point veu leurs corps, peut estre qu'ils les ont emportez pour les brusler selon leur coustume : on trouua dans leur reduit quelques arquebuses bien plus fortes et bien plus longues que les nostres. Deux Sauuages de nostre escoüade furent tuez, six François blessez, dont l'vn est mort quelque temps apres ; on les conduisit à l'Hostel-Dieu de Kebec, qui soulage extremement la Colonie Françoise et Sauuage ; ils ont esté pansez et soulagez fort soigneusement. Ceux qui ont mis les armes en main à ces Barbares meriteroient le chastiment deu à tous les crimes que l'auarice des vns et la furie des autres ont enfantez.

Ce pauure prisonnier fut mené premierement aux Trois Riuieres, et de là il fut conduit à Kebec pour estre liuré à Monsieur le Gouuerneur, qui le donna quelques iours apres à vn Capitaine Sauuage, auec ordre de ne le point tourmenter si long-temps qu'ils ont accoustumé, ny de ne le point mettre dans vne sale nudité, ny d'en faire curée comme des chiens. Ce pauure homme fut conduit à Sillery, le seiziesme Octobre de cette année 1647. On auoit desia commencé de l'instruire, afin qu'il mourust Chrestien. On le fit entrer dans nostre petite maison ; on luy represente fortement les supplices

et les recompenses de l'autre vie, la bonté d'vn Dieu qui a donné son Fils pour sauuer les hommes, et qu'en vertu de son sang il peut estre laué de ses crimes et entrer au Ciel. Il faut confesser que l'esprit de Iesus-Christ souffle où il luy plaist : ce pauure homme nous estonna tous, il donna de grands témoignages de sa creance, il demanda pardon à Dieu de ses offenses : Oüy ie croy, disoit-il, ie veux aller au Ciel, ie suis marry d'auoir faſché celuy qui a tout fait : Ies8s, pardonne moy, Ies8s, pardonne moy, disoit-il en sa langue. Ne doutez point, adioutoit-il, que ie ne croie de tout mon cœur ce que vous m'enseignez ; et puis qu'à vostre dire nous deuons tous paroistre deuant Dieu, reprochez-moy pour lors ma perfidie, si mon cœur n'a pas maintenant la creance que ma bouche vous fait paroistre. Ces belles dispositions attendrirent tous ceux qui estoient proches ; on le baptisa et on luy fit porter le nom du Pere Isaac Iogues, que luy mesme auoit tué, comme on a dit.

Incontinent qu'il fut baptisé, on le liura entre les mains du Capitaine Sauuage, à qui Monsieur le Gouuerneur l'auoit donné pour en tirer Iustice. Ce pauure homme, dans l'effort de ses tourmens, s'escria plusieurs fois : Ies8s, Ies8s, il ne donna aucune iniure à ceux qui le tourmentoient. C'est la coustume de ces miserables nations de faire chanter les prisonniers dans leurs supplices : celuy-cy n'vsa d'aucune brauade ny d'aucune menace ; il ne dit que ce peu de mots dans sa chanson : Antaïok, c'est le nom en Sauuage du François qui le prit, Antaïok est cause que ie vay au Ciel, i'en suis bien ayse.

Or deuant que cette victime fut conduite au sacrifice, on l'interrogea sur diuers points, dont voicy ses responses. Le Pere Isaac Iogues, dit-il, n'a point esté tué par le commun consentement des trois bourgades Hiroquoises, il n'a point esté battu ny despoüillé, mais simplement assommé. Ie diray en passant sur cét article, que nous adioustons plus de Foy aux lettres enuoyées par les Hollandois, qu'aux paroles de ce prisonnier, pource qu'on a de grandes coniectures que c'est luy mesme qui a tué le Pere, d'autant qu'vn Huron qui s'est sauué de ce pays-là, l'ayant veu entre les mains des François, luy dit : Camarade, que peux-tu attendre de ceux qui t'ont pris, ayant mal-heureusement assommé vne personne qu'ils aimoient ? De plus l'interprete luy demandant, comme s'appelloit celuy qui auoit massacré le compagnon du Pere, il le nomma sans delay ; mais quand on luy demanda le nom de celuy qui auoit osté la vie au Pere, il baïssa la teste sans rien dire. On le pressa deux iours durant sans qu'il ouurît la bouche, enfin il profera le nom d'vn Hiroquois. Il adiousta que cette bonne femme, que le Pere Isaac Iogues appelloit sa tante, et de laquelle il auoit receu quelques secours, dit aux meurtriers : C'est moy-mesme que vous tuez ; que diront les deux autres bourgades, que vous n'auez point consultées sur cette mort si subite et si precipitée ?

On luy demanda qu'estoient deuenus les deux François qui auoient esté pris à Montreal ? il répondit qu'ils n'auoient point paru dans leur pays, et que leur cheuelures seulement y auoient esté apportées, il nomma les Hiroquois qui les auoient pris et massacrez. Il dit en outre que trois Hurons auoient esté pris à Montreal, et qu'on leur auoit donné la vie ; que deux s'estoient sauuez et que le troisiesme auoit dit à ses deux compagnons qui le vouloient emmener : I'ayme trop ma mere, elle m'a sauué la vie, ie ne la puis quitter. C'estoit vne femme Hiroquoise à qui on l'auoit donné en la place de ses enfans et de ses parents tuez en guerre. Ce qui suit n'a point d'autre liayson que celle que la plume et le papier me donnent.

Pendant la premiere guerre des Hiroquois, il y auoit dans Montreal vne chienne, qui iamais ne manquoit d'aller tous les iours à la découuerte, conduisant ses petits auec soy, et si quelqu'vn d'eux faisoit le retif, elle le mordoit pour le faire marcher ; bien d'auantage, si quelqu'vn retournoit au milieu de sa course, elle se iettoit dessus luy à son

retour comme par chastiment. Au reste si elle éuentoit dans la découuerte quelques Hiroquois, elle tournoit court, tirant droit à la maison en aboyant et donnant à connoistre, que l'ennemy n'estoit pas loin. Son attrait naturel estoit la chasse aux écurieux ; mais sa constance à faire la ronde tous les iours aussi fidelement que des hommes, commençant tantost d'vn costé, tantost de l'autre, sa perseuerance à conduire ses petits et à les punir, quand ils manquoient de suiure, sa fidelité à tourner court, quand l'odeur des ennemis frappoit son odorat, donnoit de l'étonnement.

La crainte des ennemis a esloigné cette année les Sauuages de Montreal ; il ne s'y est trouué que six Hurons, dont les trois ont esté pris par les Agneronons, le quatriesme s'est perdu, les deux autres l'ont eschappé belle. Ces bonnes gens ne sçauroient s'empescher d'aller à la chasse, aussi faut-il confesser que c'est leur plaisir et leur vie. S'estans écartez quelques lieuës de l'habitation, vn François qui les accompagnoit, les aydant à bastir leur cabane, en blessa vn d'vn grand coup de hache qu'il déchargea par mesgarde sur sa main ; les voila tous trois bien estonnez, ils enueloppent la playe le mieux qu'ils peuuent, tirans au plus tost vers l'habitation pour faire panser ce pauure homme, lequel sentant que la nature se vouloit plaindre pour la grande douleur qu'il souffroit, s'animoit auec ces paroles : Comment, me pourrois-ie bien plaindre d'vn coup que Dieu m'a donné, puis qu'vne vanité me feroit chanter au milieu des feux, si i'estois pris de mes ennemis ? Comme ils s'auançoient vers la maison, ils trouuerent sur la neige vne piste fraischement battuë par vne trouppe d'Hiroquois, qui venoient à la chasse des hommes à Montreal : Ah ! ie voy bien maintenant, dit ce pauure blessé, que ce coup est vn coup de la bonté de Dieu, ce n'est point vn accident, sa bonté m'a fait perdre vne main pour nous sauuer la vie à tous trois ; il est vray que nous ne sommes pas encore en asseurance, nous pouuons rencontrer l'ennemy dont nous auons veu les vestiges et les pistes, mon seul regret est que ie ne me suis point confessé il y a long-temps. Son compagnon s'attristoit bien dauantage : Que deuiendray-ie, disoit-il, moy qui ne suis pas encore baptisé ? Nostre Seigneur les preserua de mauuais rencontre. Ce pauure homme, quoy qu'assez courageux d'ailleurs, ne pouuoit souffrir la main du Chirurgien, qui en verité luy faisoit de la douleur, car la playe estoit grande, et en vn lieu bien sensible ; on luy reprocha qu'il n'auoit point de cœur : Mon bras, disoit-il, n'a point d'esprit, il se retire quand il sent la douleur, n'en faites vous pas de mesme vous autres dans vos tourmens ? L'interprete luy repliqua qu'on lioit en France ceux qui ne pouuoient souffrir la cure de leurs blessures : Hé bien, disoit-il, puisque ie suis parmy les François, il faut m'accommoder à la Françoise, liez moy et me faites garder vos coustumes. En effet, on le saisit si bien, qu'il ne pouuoit plus remuer, ny sa main, ny son bras ; iamais ce bon homme ne s'en fascha, s'imaginant qu'il se falloit accommoder aux façons de faire des François, puis qu'il demeuroit auec eux ; il endura plusieurs iours cette cure assez rude, sans donner aucun signe d'impatience.

Son camarade, ne se pouuant tenir en repos, se déroba pour aller tuer quelques castors ou quelques outardes. Approchant d'vn petit estang, il vit leuer quantité de gibier tout effaré ; il se douta bien qu'il estoit battu de quelques chasseurs. S'estant glissé dans des joncs, il entendit des cris où des chants d'oyseaux qui se respondoient les vns aux autres ; la peur le saisit, car c'est la coustume des Hiroquois et des autres Sauuages de s'entr'appeller les vns les autres par des cris de chahuans pendant la nuict, et par le gazoüillis de quelques autres oyseaux pendant le iour. S'auançant vn petit dauantage, il apperceut 7. ou 8. Hiroquois l'arquebuse sur l'épaule, chassans sur les riues de cét estang ; il se recommanda à Dieu, et si tost qu'ils eurent pris vne route, il se iette à l'opposite pour se mettre en lieu

d'asseurance. La chasse aux bestes est bien souuent vne passion, mais la chasse aux hommes est vne rage parmy ces Barbares.

Ce Huron dont ie viens de parler est l'vne des plus belles et des plus agreables humeurs qu'on sçauroit rencontrer, il se met en toutes les postures du monde pour agreer à ses hostes : il fait le soldat, le laboureur, l'artisan, auec vne si grande naifueté, qu'il estoit la recreation de tous les François, et bien souuent quand ils se rient de luy, il les gausse si adroitement qu'ils ne s'en sçauroient fascher.

CHAPITRE XV.

De l'habitation de Miskou.

L'Isle de Miskou a enuiron 7. lieuës de tour, elle est située dans le grand Golfe de sainct Laurens, par les 48. d. de latitude et par les trois cents sept de longitude ; le sol n'en est pas bon, les eaux n'y sont pas saines, les bois n'y sont ny si grands, ny si beaux qu'en la terre ferme ; elle abonde en perdrix et en lievres ; il y auoit autrefois des Eslans, mais on les a tous exterminez. Il semble qu'elle ne soit considerable que pour le trafic des peaux d'Eslans, qu'on tire en quantité des Sauuages qui habitent trois grandes bayes du continent assez peu esloignées de cette Isle. La pesche y est riche, les mouluës s'y rencontrent en abondance ; on en charge tous les ans, comme aussi dans les havres voisins, plusieurs nauires qui les portent en France, en Portugal, en Italie et en plusieurs autres endroits.

On commença l'an 1635. d'y dresser vne habitation ; les Peres Charles Turgis et Charles du Marché, y furent enuoyez pour administrer les Sacremens à vingt-trois François qui en deuoient ietter les fondements, et pour remarquer les esperances qu'on pourroit auoir de la conuersion des Sauuages. Les souffrances furent quasi l'vnique occupation de tous ces pauures gens ; la maladie les terrassa, et la mort en enleua vne grande partie. Le Pere du Marché fut contraint de repasser en France ; le Pere Turgis resista quelque temps, consolant son petit bercail, escoutant les vns de confession, fortifians les autres par les Sacremens de l'Eucharistie et de l'Extreme-Onction, enterrant ceux que la mort esgorgeoit. Mais enfin le trauail et le mauuais air qu'il prenoit aupres de ces pauures languissans, le ietta par terre aussi bien que les autres ; si fallut-il combattre iusqu'au dernier soûpir, il se fait porter vers les malades et aupres des mourans, il les anime et les fortifie, il les encourage, et apres auoir enterré le Capitaine, le Commis et le Chirurgien, en vn mot tous les Officiers et 8. ou 9. autres personnes de trauail, il y mourut luy-mesme, ne laissant plus qu'vn malade à la mort, qu'il disposa sainctement à ce passage deuant que de rendre l'esprit.

Le Pere Iacques de la Place et le Pere Nicolas Gondoin, enuoyez l'année suiuante en ces quartiers-là, à dessein de faire vne mission au Continent où se retire vne partie des Sauuages, trouuerent l'habitation des François toute desolée ; il n'y restoit que neuf personnes de vingt-trois, et encore si foibles qu'il leur fallut demeurer là pour les secourir. On nous a raconté que quelques Sauuages, touchez de compassion, tiroient les corps morts de leurs lits pour leur donner sepulture, les François n'ayans par la force de le faire. D'autres plus meschans et plus barbares, voyant tout le monde abattu, voulurent piller le magasin ; mais l'effort et l'adresse des reschappez, qui auoient plus de mine, comme on dit, que de jeu, les en empescherent. Or quoy qu'il en soit de la cause de ces maladies, il n'y a pas long-temps qu'elles sont bannies de cette Isle. Le Pere Gondoin fut contraint de la quitter ; le Pere Claude Quentin y perdit la santé qu'il vint chercher à Kebec, apres auoir enseuely vn ieune garçon qui l'assistoit ; le Pere Iean Dolbeau y deuint perclus de tous

ses membres, et comme on le reportoit en France pour trouuer vn air plus doux, il rencontra en chemin le Paradis, le feu s'estant pris dans les poudres du vaisseau qui le portoit, l'enuoya dans le Ciel.

L'an 1643. le Pere Martin Lyonne, allant aux Hurons passa par Miskou, et s'y arresta voyant que le Pere André Richard demeuroit seul, par le depart de son compagnon deuenu paralytique. Ce bon Pere suiuit bien-tost les traces et les vestiges des autres, il tomba malade l'année suiuante au mois de May, et ne fut guery qu'au mois de Septembre. On le voulut renuoyer en France, pour n'estre pas à l'espreuue de cét air assez rude, et pour crainte que l'Hyuer suiuant ne l'emportast; mais ayant tesmoigné beaucoup de resolution pour mourir en Canada, il y demeura, et a ioüy du depuis d'vne parfaite santé, qu'il a employée à l'assistance spirituelle des François, et à la conuersion des Sauuages; il semble auoir enseuely les maladies, car depuis ce temps-là elles n'ont point paru dans Miskou.

Le P. André Richard, s'estant trouué le plus fort de tous les Peres de nostre Compagnie enuoyez dans ce pays de croix, s'appliqua fortement à l'étude de la langue des Sauuages, il les frequenta, les suiuit, et leur tesmoigna tant de bonne volonté, qu'ils le prirent en affection. Le Pere Lyonne l'a puissamment secondé, le Pere de la Place s'estant joint auec eux, a pris sa part du trauail, et tous trois ont ietté les fondemens d'vne petite Eglise, que nostre Seigneur benira s'il luy plaist.

Monsieur l'Abbé de la Magdelaine, Chantre de la Saincte Chapelle de Paris, porté d'vn zele veritablement Chrestien, voulant cooperer à la conuersion des Sauuages, donna les moyens à ces bons Peres de bastir vne habitation en la Baye des Chaleurs dans le Port de Nipigig8it, où il les a fortement secourus auec Messieurs de la Compagnie de Miskou. Deuant que cette habitation fust en estat, les Peres y voulurent habiter pour secourir les Sauuages, qui se retirent plus ordinairement en cet endroit. Les neiges n'estant pas assez profondes pendant l'Hyuer de l'an 1644. pour arrester les bestes sauuages, vne partie de ces pauures gens mouroient de faim; trois cabanes composées de vingt-cinq personnes se vint ietter entre leurs bras, il fallut espargner sur leur petite prouision dequoy soulager la famine de tant de monde. Ils ont depuis dressé de petites maisons à la Françoise, pour loger quelque familles instruites et baptisées par leurs soings et par leur diligence. Il semble que nostre Seigneur veuille traiter ces pauures peuples d'vne façon plus douce, que ceux des nations plus hautes : car non seulement ils ne sont point tombez en aucune affliction, depuis qu'ils ont receu la Foy, mais au contraire vous diriez qu'ils soient benis du Ciel et de la terre; leur chasse et leur santé s'est augmentée, disent-ils, depuis leur conuersion, en sorte que les Payens s'en sont mesme étonnez, et plusieurs ont demandé le baptesme cette année; mais on s'est contenté de l'accorder à cinq familles qui ont grossi le nombre de ces bons Neophytes. Leur changement fort notable, a donné de l'estonnement à nos François, qui n'attendoient pas si tost vn coup si puissant de la main de Dieu.

Les afflictions neantmoins ont eu leurs bons effets, elles ont amené à Iesus-Christ le chef de l'vne de ces familles : il auoit presté l'oreille à la voix des Peres qui publient sa Doctrine, mais il ne pouuoit se resoudre de l'embrasser; enfin les croix l'ont emporté malgré ses resistances. Il tint vn iour ce discours en leur presence : Il y a quelques années qu'vne maladie contagieuse affligeant nostre pauure pays, i'en fus frappé auec plusieurs autres qui en moururent; me voyant en danger, i'eus recours à Dieu : ie le priay de tout mon cœur de me rendre la vie, faisant vn bon propos de poursuiure mon baptême; il me guerit, mais bien-tost apres ie m'oubliay de luy, non pas luy de moy, car pour me réueiller, il me ietta dans vn autre danger. Comme ie poursuiuois vn Eslan, ce grand animal se sentant

frappé de mon espée que ie luy darday, se tourne vers moy si promptement que ie ne pûs éuiter sa colere, m'ayant donné vn grand coup de l'vn de ses pieds de deuant, il me terrassa et me laissa pour mort : mes camarades suruenans bien étonnez, deploroient ma misere ; reuenu à moy, i'ay recours vne autre fois à celuy qui m'auoit desia guery, il me resuscite encore contre l'esperance de ceux qui ne pensoient qu'à mon tombeau ; ie rentre dans mes premieres resolutions, mais la vertu me semblant trop fascheuse, et l'obeyssance aux commandemens de Dieu vn peu rude, ie ne les garday pas, ma santé me fit perdre les pensées du baptesme. Mais enfin ie n'ay pû resister au plus fort ; il m'a remis cét Hyuer au point d'où il m'auoit tiré, c'est à dire à deux doigts de la mort ; me voyant dans cette extremité, i'ay ressenty de grands regrets de mes desloyautez, ie luy ay demandé pardon, i'ay protesté que ie ne serois plus retif, il m'a resuscité pour la troisiesme fois : c'en est fait, ie luy veux obeyr ; c'est pour ce suiet que vous me voyez aupres de vous, ie n'en partiray point que mes peschez ne soient lauez dans le sang de Iesus-Christ. Il a si bien frappé à la porte, qu'elle luy a esté ouuerte ; on l'a fait Chrestien auec sa mere, auec ses freres et ses sœurs.

Vn Sorcier, voulant espouuanter vn Chrestien, luy dit : I'ay appris de mon Demon, que l'Hyuer prochain ta famille doit tomber dans vne horrible calamité, que ton petit fils mourra bien-tost, qu'il n'y a plus de chasse pour toy, et que tu vas estre miserable ; si tu veux neantmoins obeyr à mes paroles, ie detourneray ce malheur de dessus ta teste : donne moy les images que tu gardes et vne bouteille de vin, et le Demon ne te fera aucun mal. Le Chrestien luy répondit en se moquant de ses songes : I'appartiens à Dieu, que ie viue ou que ie meure, ie suis à luy, ie luy ay desia donné mes enfans, il les peut prendre quand il voudra, c'est vn bonheur pour moy, qu'ils me deuancent en Paradis, ie ne crains point ton Demon. Il est vray que son fils tomba malade bien-tost apres, et comme quelques personnes le pressoient d'obeyr au Sorcier : Ie n'en feray rien, respondit-il, qu'on porte mon fils aux Peres, et qu'ils prient Dieu pour luy, voila mon vnique recours. Sa femme l'apporta de quatre grandes lieuës loing, partie sur ses épaules, partie le traisnant sur la neige, elle se confessa et communia le iour de la Purification de la Vierge, et le lendemain remporta son petit fils sain et gaillard, Nostre Seigneur recompensant la foy de la mere par cette guerison, et la constance du Pere par vne bonne chasse pendant l'Hyuer. Le Sorcier au contraire tomba dans la pauureté et dans la disette, son arme luy creua dans ses mains, il fit peu de chasse, durant l'Hyuer et l'Esté suiuant, il fut contraint de quitter le pays pource que quelques-vns le soupçonnans d'auoir fait mourir leurs parens, le cherchoient à mort.

Deux Sauuages Chrestiens, estant partis la veille de Noël de leur cabane, pour se trouuer à la Messe de minuit en la Chapelle des Peres, esloignée de trois lieuës, rencontrerent en chemin la piste d'vn grand Ours, la famine commençoit desia dans leur cabane, et Dieu sembloit leur donner le meilleur de tous les mets dont ils font estat, car l'Ours dans leur estime passe tous les autres animaux ; ils s'arresterent vn petit pour consulter si leur deuotion l'emporteroit par dessus leur misere, veu mesmement que la neige qui tomboit pour lors les menaçoit de cacher ces vestiges : Il n'importe, dirent-ils, allons prier Dieu, c'est luy qui nous a descouuert la piste de cette beste, c'est luy qui nous la donne, il veut que nous en mangions. En effet, dit l'autre, nous pourrons bien apres poursuiure cét Ours ou quelque autre que Dieu nous peut enuoyer, mais nous ne sçaurions recouurer la feste de la naissance de Iesus, quand cette nuit sera passée. Ils s'en viennent à l'Eglise, ils s'acquittent de leur deuoir, se confessent et se communient auec beaucoup de pieté et sans precipitation, et puis auec la permission du Pere, ils reprirent leur route. Ils n'estoient pas loin qu'ils descouurent

vne autrefois la piste de cét Ours, ils la suiuent et rencontrent l'animal, ils le tuent et le font manger à leur famille, se confirmans de plus en plus en la prouidence paternelle de leur Sauueur Iesus ; car ainsi l'appellent-ils.

Vn ieune Chrestien, se voyant malheureux à la chasse, rentre dans soy-mesme : D'où me vient, faisoit-il à part soy, cette disgrace ? asseurement i'ay fasché Dieu. Il s'examine, va trouuer les Peres à leur habitation à vingt lieuës de sa cabane, il se confesse auec beaucoup de regret de ses offenses, il s'en retourne chez luy, il rencontre en chemin trois Eslans, il les poursuit, il les attrape et les met à mort, benissant Dieu de luy auoir ouuert les yeux par vne si aimable disgrace.

Vn Catechumene, ayant receu vn affront tres-sensible de l'vn de ses compatriotes, couuoit ie ne sçay quelle rancune dans son cœur, ne cherchant que l'occasion de s'en venger, et comme il estoit de consideration, il ne manquoit de boute-feux et de gens qui luy offroient leur seruice contre son ennemy. Il en descouurit quelque chose au Pere qui l'instruisoit; le Pere prenant occasion de ces paroles du *Pater,* pardonnez nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensez, l'aduertit serieusement que Iesus defendoit la vengeance, qu'il chastioit rigoureusement ceux qui ne vouloient point pardonnner, et que s'il aspiroit au baptesme il deuoit regarder son ennemy comme son frere. Cét homme, admirant la beauté de cette Doctrine, la receut et la pratiqua : car si tost qu'il fut baptisé, non seulement il pardonna cette iniure, mais il promit en outre d'aimer et de proteger comme son frere celuy qui l'auoit offensé, priant le Pere de l'en asseurer de sa part.

Vne femme Chrestienne, se trouuant en la compagnie de quelques Payens, fut gaussée et mocquée sur ses deuotions ; son mary, quoy qu'enfant de l'Eglise, ne pouuant supporter ces risées, luy dit qu'elle estoit trop ardente, qu'elle deuoit moderer son zele pour ne donner suiet à ceux qui auoient de trop grands yeux, d'auoir aussi vne trop grande bouche. Ie veux croire, dit-elle, non à demy, mais entierement, ie ne me démentiray iamais d'vn seul point de la Foy que i'ay receuë de Dieu ; on a beau se rire, on a beau se gausser, rien ne m'estonne, ie suis Chrestienne. Son mary fort consolé, luy dit : Ie t'en aime dauantage, aye bon courage, ne quitte point le chemin où tu es entrée.

Cette bonne ame, pressée par ses amis de manger de la viande és iours deffendus à ceux qui ont quelque autre nourriture raisonnable, respondit que la faim ne luy donnoit pas tant de peine, que l'obeyssance aux ordres de l'Eglise luy donnoit de consolation, et comme vn de nos Peres l'aduertissoit de l'intention de l'Eglise sur ce commandement, elle luy respondit : Ie le sçauois bien, mais il me sembloit que Iesus me disoit en mon cœur : Tiens bon, tu n'en mourras pas et tu n'en seras pas mesme incommodée. En effet elle se porta tousiours fort bien, elle est infatigable au trauail.

Vne femme, estant en trauail d'enfant, et se voyant en danger de mort, eut recours à nostre Seigneur, demandant non la vie, mais le baptesme pour son enfant. Les femmes qui l'assistoient, ne croyans pas qu'elle en deust réchapper, en donnent aduis aux Peres, qui luy enuoyerent vne saincte Relique : cette femme Chrestienne, l'ayant receuë au milieu de ses grandes souffrances auec beaucoup de foy, se deliura d'vn enfant qui eut assez de vie pour receuoir le Baptesme, et assez de bonheur pour passer du sein de sa mere au sein de la gloire. Ses parents et ses voisines s'affligeans aupres d'elle, sur le trespas de ce petit Ange, elle leur dit, qu'il n'estoit pas temps de pleurer, mais de se resioüir, et qu'elle sentoit vne consolation au fond de son ame, de ce qu'elle auoit vn enfant au Ciel : I'ay demandé, disoit-elle, son Baptesme à Iesus son Sauueur et le mien, il me l'a accordé, n'est-ce pas le suiet d'vne ioye et d'vn contentement bien aymable ?

Pour conclusion, les Peres de cette Mission qui ne baptisoient les Sauuages

és premieres années que dans la necessité, commençans depuis trois ans à voir vn fruit plus ample de leurs petits trauaux, par la conuersion de plusieurs familles de Barbares, qui faisoient publique profession de nostre saincte Foy, et que leur nouuelle Eglise auoit esté depuis trois mois accruë du nombre de quarante Sauuages baptisez solemnellement, furent obligez de monter à Kebec pour y conferer auec le Superieur de toutes nos Missions ; lequel, ayant appris l'estat de cette nouuelle Chrestienté, et le desir ardent qu'auoient plusieurs Sauuages suffisamment instruits de nos saincts Mysteres pour receuoir le Baptesme, renuoya au mois de Septembre, les Peres Iacques de la Place et André Richard pour les contenter, et Hyuerner auec eux, mais ils ont esté obligez de repasser en France faute de barque, pour les transporter de l'Isle Percée, où estoit anchré le nauire qui les portoit, iusqu'à leur nouuelle habitation, bastie parmy les Sauuages de la Baye des Chaleurs. Dieu donnera à cette nouuelle Eglise aussi bien qu'à toutes les autres telle benediction qu'il luy plaira.

Extraict du Priuilege du Roy.

Par Grace et Priuilege du Roy, il est permis à Sebastien Cramoisy, Marchand Libraire Iuré en l'Vniuersité de Paris, et Imprimeur ordinaire du Roy et de la Reyne Regente, Bourgeois de Paris, d'imprimer ou faire imprimer vn Liure intitulé : *Relation de ce qui s'est passé de plus remarquable és Missions des Peres de la Compagnie de Iesus, en la Nouuelle France, sur le grand fleuue de sainct Laurens, en l'année* 1647. *enuoyée au R. P. Prouincial de la Prouince de France, par le Superieur des Missions de la mesme Compagnie :* et ce, pendant le temps et espace de dix années consecutiues : auec defenses à tous Libraires et Imprimeurs d'imprimer ou faire imprimer ledit Liure, sous pretexte de desguisement ou changement qu'ils y pourront faire, à peine de confiscation et de l'amende portée par ledit Priuilege. Donné à Paris, le 27. Ianuier 1648.

Signé par le Roy en son conseil,

CEBERET.

Permission du R. P. Prouincial.

Nous Estienne Charlet, Prouincial de la Compagnie de Iesus, en la Prouince de France, auons accordé pour l'aduenir au sieur Sebastien Cramoisy, Marchand Libraire, Imprimeur ordinaire du Roy et de la Reyne Regente, l'impression des Relations de la Nouuelle France. Fait à Paris ce 8. Fourier 1648.

Signé ESTIENNE CHARLET.

RELATION

DE CE QVI S'EST PASSÉ DE PLVS REMARQVABLE ÉS MISSIONS DES PERES DE LA COMPAGNIE DE IESVS,

EN LA NOVVELLE FRANCE,

EN L'ANNÉE 1648.

Enuoyée au R. P. ESTIENNE CHARLET, Prouincial de la Compagnie de Iesus en la Prouince de France.

PAR LE P. HIEROSME LALEMANT, SVPERIEVR DES MISSIONS DE LA MESME COMPAGNIE. (*)

MON REVEREND PERE,

VOICY nostre tribut annuel, vn petit plus gros que celuy de l'année passée ; aussi l'auons-nous recueilly, non seulemeut des nations plus voisines, mais encore des plus éloignées.

Vostre Reuerence verra dans ces deux Relations vn bon nombre de Sauuages baptisez ; elle apprendra que la Foy iette ses racines bien auant dans le cœur des Croyans ; que ceux qui l'ont embrassée commencent à faire corps et à resister aux Payens qui l'attaquent, tantost à la sourdine, tantost à découuert ; qu'elle a triomphé puissamment dans les plus grands dangers ; que les Hiroquois ennemis communs des François, et des Sauuages leurs alliez, ont plus perdu que gagné cette année ; que mal-gré leurs embusches et leurs armes, nous auons fait passer du secours dans les contrées plus hautes ; du moins croyons-nous que quatre de nos Peres qui frappoient à la porte, depuis vn an ou deux, sont entrez dans le pays des Hurons auec vne vingtaine de François ; que ceux qui nous crioient à l'ayde, et que nous auons secourus autant que nous auons pû, pour ne pas perdre vne si belle occasion que celle qui se presentoit, attendoient vn plus grand nombre d'ouuriers Euangeliques : c'est la seule chose qu'ils desirent et souhaitent, et dont le manquement leur fera perdre les occasions de s'estendre,

(*) D'après l'édition de Sébastien Cramoisy, publiée à Paris en l'année 1649.

aussi bien qu'à nous icy bas de continuer quelques Missions que nous auions commencées.

Voila M. R. P. sommairement ce que vostre R. verra plus en detail dans ces Relations ; reste que ie prie tres-humblement vostre R. et tous nos Peres et Freres, de nous auoir pour recommandez à leurs saincts Sacrifices et prieres, à ce que nous soyons soigneux de nous maintenir dans la fidele correspondance de nostre part, aux desseins adorables de la Diuine Majesté sur ces pauures peuples.

De Vostre Reuerence,

Tres-humble et tres-obeïssant seruiteur en N. S.

HIEROSME LALEMANT.

De Quebec, ce 15. d'Octobre 1648.

CHAPITRE PREMIER.

De l'arriuée des vaisseaux.

Il fait beau voir deux personnes de merite et de vertu dans vn combat de deference, lors principalement qu'vne d'icelles met bas les interests qui le porteroient à s'en dispenser, s'il ne fortifioit son courage par quelque pensée plus haute et plus releuée que celles du commun. Si tost que Monsieur le Cheualier de Montmagny eut connoissance des volontez du Roy et de la Reyne, et qu'il eut appris par l'arriuée des vaisseaux, que leurs Majestez auoient pourueu Monsieur d'Ailleboust du Gouuernement du pays en toute l'estenduë du Fleuue de S. Laurent, non seulement il receut cét ordre auec honneur et auec respect, mais de plus il fit paroistre vne genereuse magnanimité, faisant disposer auec appareil, toutes les choses necessaires pour la reception du nouueau Gouuerneur, qui fut en suite receu par tous les ordres du pays, qui le complimenterent, et les Sauuages mesmes voulurent estre de la partie, luy faisant vne petite harangue, par la bouche d'vn Religieux de nostre Compagnie, qui les conduisoit. Si l'vn emporte nos regrets, et nous laisse vne memoire éternelle de sa prudence et de sa sagesse ; l'autre, dont la vertu desia con. ë en ce nouueau monde, nous donne, ie ne diray pas seulement vne esperance, mais comme vne asseurance, que les fruits desia bien auancez meuriront, et que le Royaume de Dieu continuëra de s'étendre et de s'amplifier dans ces contrées. Il n'obmet rien pour rendre le reciproque à son Predecesseur, ne pouuant trouuer assez d'honneur pour reconnoistre le merite et la vertu de ce braue Cheualier.

Mais pour ne m'écarter de mon discours, le premier vaisseau nous ayant consolé par le retour du Pere Barthelemy Vimont, et par la venue de trois bonnes Religieuses Hospitalieres, qui resioüirent infiniment leur maison, nous attrista par le nombre des personnes malades, qu'on fit porter en cette maison de charité et de misericorde. C'est chose rare que les maladies se iettent dans les vaisseaux qui viennent en ce pays ; si la trauersée est vn peu rude pour les mers, elle n'a pas coustume d'alterer la santé des corps. Quelque mauuais air pris en France, ou les grandes chaleurs qu'ils ressentirent approchans des Açores, ou la corruption des viures mal choisis, ou tout cela ensemble leur a causé ie ne sçay quelle epidémie qui en a fait mourir quelques-vns, et en a tourmenté vn assez bon nombre. Monsieur de Repentigny fut enleué en moins de douze iours, mais auec vne benediction toute particuliere. Sa mort, dit le Pere qui l'a assisté iusque au dernier soûpir, a été precieuse deuant Dieu, tant il estoit solidement resigné à ses volontez. La plus ieune des trois Religieuses, nommée la Mere Catherine de S. Augustin, fut iusques aux portes de la mort, ou plustost iusques aux portes du Paradis ; mais son Epoux, la voulant éprouuer plus long-temps dans

les souffrances, luy rendit la santé. Sa vocation en ce nouueau monde est assez remarquable : son ardeur luy faisoit souhaitter les Croix auec amour, et son pere craignant les hazards s'opposa si fortement à son depart qu'il presenta requeste au Parlement de Roüen, pour l'empescher de sortir du Couuent de la Misericorde de Bayeux, où elle estoit Religieuse ; cette pauure petite Colombe estant dans les gemissemens, et ses parens dans la resistance, il arriua que son pere, iettant les yeux sur la Relation de l'an passé, fut si fortement touché en lisant les horribles tourmens que le bon Pere Isaac Iogues a soufferts, que cela mesme qui sembloit le deuoir plus opiniastrément confirmer dans ses oppositions, luy fit lascher prise : Est-il vray, dit-il, qu'on souffre si genereusement pour Dieu en ces contrées ? Ie desire que mes deux filles y aillent, i'en refusois vne, et ie les donne toutes deux. C'est icy où il y eut du combat. Ces deux sœurs Religieuses en mesme maison, se vouloient toutes deux sacrifier, et il n'en falloit qu'vne, le S. Esprit fit tomber le sort et la Croix sur la plus ieune, et les larmes et les regrets sur l'aisnée.

Les deux autres Religieuses, appellées la Mere Anne de l'Assomption et la Mere Ieanne de saincte Agnes, sont parties l'vne de la Communauté des Meres Hospitalieres de la ville de Dieppe, qui est la pepiniere des autres maisons, et qui nous a donné les premieres Religieuses de l'Hospital de Quebec ; l'autre est venuë de l'Hostel Dieu de Vennes en Bretagne. Dieu a brisé tous les obstacles qui leur empeschoient le passage, et les a renduës saines et sauues dans leur petite maison, qui attendoit ce secours auec impatience.

Les nouuelles qui se debitent à la venuë des vaisseaux, ressemblent assez souuent aux iours et aux années de Iacob ; s'il y en a de bonnes, il y en a bien souuent de mauuaises, nous en auons appris vne tres-fauorable pour quantité de Sauuages des nations plus hautes. Madame la Princesse respandant les bontez de son cœur iusques aux derniers confins de ce nouueau monde, s'est declarée Mere et fondatrice de la Mission surnommée des Apostres, en la nation vulgairement appellée du Petun : elle veut contribuer à la conuersion de ces peuples, et pendant que son fils Monseigneur le Prince amplifie le Royaume de France, elle veut estendre les limites de l'Empire de Iesus-Christ.

Ie veux finir ce Chapitre par la mort de deux ieunes François qui ont esté bien regrettez en ce pays, tant pour leur vertu que pour la connoissance qu'ils auoient des langues ; l'vn desquels s'appelloit François Marguerie, et l'autre Iean Amiot, qui trauersans le grand Fleuue deuant les Trois Riuieres dans vn canot de Sauuages, furent noyez à la veuë des François, sans que iamais on les pust secourir. Ils estoient tous deux vaillans et adroits, et ce qui est plus à priser que tout cela, ils menoient vne vie fort innocente au iugement de tout le pays. Vne tempeste s'estant éleuée, leur canot d'écorce qui ne valoit plus rien, s'entr'ouurit et leur fit perdre la vie.

Iean Amiot (c'est celuy qui prit l'an passé vn Hiroquois, lequel chantoit ces paroles dedans les feux : Antaiok, c'est ainsi que les Hiroquois et les Hurons le nommoient, est cause que ie vay au Ciel, i'en suis bien aise, ie luy en sçay bon gré), descendant à Quebec quelque temps deuant sa mort, pour obtenir congé de Monsieur le Gouuerneur, de mener vne escoüade de François contre les Hiroquois, il prouoqua tous les ieunes gens à la course, soit auec des raquettes aux pieds, soit sans raquettes ; quelques - vns descendirent en lice contre luy, mais il remporta la victoire. Son humeur estoit si agreable, que les vaincus mesmes luy portoient de l'amour et du respect. Il estoit adroit à destourner les mauuais discours, et à reprendre auec grace ceux qui iuroient ou qui se donnoient des imprecations, et par ce moyen empeschoit bien du mal et n'offensoit personne : car son innocence, auec l'opinion qu'on auoit de son courage, le mettoit à couuert. Il auoit vne deuotion tres-particuliere et

tres-constante à S. Ioseph, qu'il auoit prise en la maison de Sainte Marie aux Hurons, où il a esté éleué. Comme il se iettoit à toute heure dans les dangers, aux alarmes que nous donnoient les Hiroquois, il dit à vn de nos Peres : S'il arriue que ie meure, ie desire que ces bois et les autres materiaux que ie dispose pour me faire bastir vne maison, soient appliquez pour faire dresser vne petite Chapelle à l'honneur de S. Ioseph. Il auoit fait vœu de iamais ne rien refuser de tout ce qui luy seroit demandé au nom de ce grand Saint ; il luy dedioit ses courses, ses voyages, ses combats, et comme on parloit d'vn camp volant contre les Hiroquois : S'il m'estoit permis, disoit-il, de nommer cette petite armée, ie l'appellerois l'armée de Saint Ioseph. Ce chaste Epoux de la Vierge auoit obtenu à ce ieune guerrier vne pureté Angelique, ceux qui l'ont connu plus particulierement asseurent que iamais il n'est tombé en aucune coulpe mortelle. Il s'est trouué dans mille dangers, il a esté si fortement sollicité, qu'il luy a fallu laisser la robe ou le manteau aussi bien que l'ancien Ioseph. Dieu l'a voulu mettre au rang des vierges. Il estoit sur le point de se marier quand il est mort. Ses camarades s'estonnoient de sa retenuë : car il faisoit l'amour en Ange, pour ainsi dire.

Plusieurs ont creu que Dieu l'auoit rauy en sa ieunesse, afin que le credit et l'estime dans lequel il entroit par son courage et par son addresse n'alterassent son innocence, et ne fissent bresche à sa vertu.

Ie luy ay oüy raconter, qu'estant allé certain iour à la chasse, où il y auoit des Hiroquois en embuscade, il se sentit saisi d'vne grande frayeur, ce qui ne luy arriuoit iamais : car il estoit hardy au dernier point, prudent neantmoins, fondant son courage sur l'appuy qu'il auoit en Dieu. Il s'efforça plusieurs fois d'auancer, mais il ne faisoit que tournoyer dans les bois, en sorte qu'il ne pût iamais passer outre, il s'addresse à son Pere S. Ioseph, et à mesme temps il dit à vn Huron qui l'accompagnoit : Retirons-nous d'icy, il n'y fait pas bon. Le lendemain quelques Algonquins allans en ce lieu mesme, tomberent dans l'embuscade des Hiroquois. Pour conclusion, ce braue soldat de S. Ioseph a fait vingt-cinq ou trente lieuës de chemin apres sa mort, pour estre enterré en la residence de S. Ioseph.

CHAPITRE II.

De ce qui s'est passé entre les François et les Sauuages leurs alliez, et les Hiroquois.

Le dix-huictiesme de May, deux canots d'Hiroquois ayans trauersé le grand Fleuue à la veuë du fort de Montreal, se vindrent froidement desembarquer dedans l'Isle, et sans faire paroistre aucune apprehension, sept ou huit de leur bande tirerent droit au quartier des François. Monsieur de Maisonneufue, Gouuerneur de cette Isle, fit auancer quelques soldats pour les reconnoistre ; ces Barbares, les ayant apperceus, firent alte et demanderent par signe à parlementer, on leur enuoye deux Truchemens qui s'arresterent fort long-temps auec eux. Nous n'auons point de guerre auec les François, disoient-ils, nous n'en voulons qu'aux Algonquins, ceux-là seuls sont nos ennemis : oublions le passé, et renoüons la paix plus fortement que iamais. Nos Interpretes, charmez par ces beaux discours, les asseurent reciproquement de la sincerité de nos pensées et de la bonté de nos cœurs ; bref, ils vindrent iusques à ce point de confiance, que deux Hiroquois passerent dans l'escoüade des François, et l'vn des deux interpretes s'alla ioindre aux Hiroquois : car les vns et les autres ne se parloient que de loin. Monsieur de Maison-neufue, craignant quelque surprise, se transporta auec quelques soldats au lieu où se faisoit ce pour-parler, et ayant fait entendre à l'Interprete qui estoit auec les Hiroquois, qu'il taschast d'euader la

nuit suiuante, il emmena auec soy les deux Hiroquois auec dessein, quand l'Interprete se seroit sauué, de les enuoyer à Monsieur nostre Gouuerneur. Ce pour-parler estant rompu, chacun se retira en son quartier; l'Interprete passa la nuit auec les Hiroquois, et les deux Hiroquois auec les François, ce fut à s'enquerir de diuerses nouuelles. Les Hiroquois demandent qu'est deuenu vn de leurs soldats fait prisonnier des François l'Automne dernier? l'Interprete ne voulant pas leur declarer comme ce pauure miserable auoit esté bruslé, tascha de diuertir ce discours et d'eluder cette demande; mais l'Hiroquois insistant, il repartit: Dites-nous, vous autres, qu'est deuenu le Pere Iogues, et vn François qui estoit allé confidemment en vostre pays sous la foy publique? Les Hiroquois, plus rusez qu'ils ne paroissoient, changerent de notte à cette repartie: Parlons de choses bonnes, replique l'vn des d'eux, vous verrez bien-tost à vos portes les plus anciens et les plus considerables de nostre pays demander la paix aux François, et pour marque de leur sincerité, ils ameneront auec eux quelque Hollandois. Il faut auoüer qu'il y a de la bonté et de la simplicité parmy les François: on écoutoit ces discours, auec autant de plaisir que s'ils fussent sortis d'vne bouche et d'vn cœur innocent.

Le lendemain, comme le Truchement ne s'estoit point sauué, soit que les moyens ne s'en fussent pas presentez, ou qu'il eust creu estre obligé de garder sa parole, à des gens qui n'en ont point, et qui font profession de nous surprendre, on fut contraint pour le degager, de rendre les deux ostages dont nous estions saisis. Les Hiroquois ayans receu leurs gens, du retour desquels leur perfidie les faisoit douter, furent épris d'vne ioye si sensible, qu'ils s'approcherent sans armes de nos François, à la reserue d'vn seul, qui fut plus deffiant que les autres: or comme nous estions en plus grand nombre qu'eux, et bien armez, il estoit bien aysé de les prendre tous, si on eust voulu.

On nous a raconté qu'enuiron ce temps-là, vn François s'estant vn petit écarté de sa maison, vn Hiroquois qui estoit aux embusches, attendit qu'il eut deschargé son arquebuse sur des tourterelles qu'il poursuiuoit, et à mesme temps il vint fondre sur luy, mais le François s'en dégagea brauement: fiez-vous aux belles paroles de ces innocens. Pour conclusion, ils firent present de leur chasse, et Monsieur de Maisonneufue leur fit gouster du pain des François; et pour marque des bonnes volontez qu'ils auoient pour nous, ils déroberent les filets qu'on auoit tendus dans la riuiere, en vn lieu assez proche du fort, ce fut leur dernier adieu. Il ne faut pas attendre que les Hiroquois gardent iamais leur foy, s'ils ne sont retenus par quelque interest de crainte ou d'esperance, pource qu'ils n'ont point de Religion, et leur police n'est pas telle, qu'vn particulier ayant tué vn François pour son plaisir, il en doiue apprehender aucun chastiment.

Si nous auions vn bon nombre d'Hiroquois entre nos mains, et qu'en les rendant on nous amenast les principaux enfans du pays, la crainte qu'auroient les grands, qu'on ne fist du mal aux petits, les empescheroit de nous attaquer mal à propos; mais tant qu'ils nous croiront incapables de leur faire aucun mal, ny de leur procurer aucun bien d'importance, nostre bonté ne nous mettra pas à couuert de leurs trahisons et de leurs cruautez. Continuons s'il vous plaist nostre route.

Le trentiéme du mesme mois de May, quelques canots François s'en allant visiter leurs filets tendus à l'autre bord du grand Fleuue, vis à vis du fort des Trois Riuieres, vn Hiroquois caché dans la forest, ayant apperceu leur chaloupe, se iette à l'eau pour l'aborder; comme il estoit seul, on le receut sans aucune deffiance. Pendant qu'il fait tout son possible pour monstrer par gestes, qu'il est amy des François, vn Huron, deuenu Hiroquois dans sa captiuité, parut en terre, criant qu'on l'emmenast auec son camarade: on l'aborde, on luy tend la main, on le fait entrer dans la chalouppe, où il caresse les François qui

luy rendent le reciproque, mais auec vne bonté bien plus innocente. Sur ces complimens, leur canot conduit par trois Hiroquois leurs compagnons, se fit voir : on leur parle, on leur monstre bon visage, on leur donne du poisson, on les inuite de venir visiter les François auec leurs camarades, mais ils se tinrent tousiours sur la deffiance. La chalouppe voyant cela se retire, reportant ces deux prisonniers volontaires à Monsieur de la Poterie, Gouuerneur des Trois Riuieres, qui, les ayant mis en lieu d'asseurance, ordonne à ceux qui conduisoient la chalouppe, de retourner au plus tost auec du renfort, pour tascher d'attirer les trois autres Hiroquois. On les trouua au mesme endroit qu'on les auoit quittez : or comme ils ne croyoient pas qu'il y eut des Sauuages auec nous, ils estoient quasi sur le point de nous suiure, quand vn Huron venant à parler les espouuanta si bien qu'ils prirent la fuite. Deux Hurons et vn Algonquin qui s'estoient glissez parmy nos gens, coururent apres : l'Algonquin en attrape vn, qu'il voulut prendre vif, mais y trouuant trop de resistance, il le tuë et luy enleue la cheuelure, qu'il rapporte pour marque de sa victoire ; les deux autres se sauuerent dedans les bois.

Or apres plusieurs interrogations faites à ces deux prisonniers, le Huron a confessé, qu'ayans fait leur chasse proche de Richelieu, depuis le mois de Feurier iusques alors, ils auoient pris resolution deuant que de s'en retourner au pays, de venir casser la teste à quelques Algonquins, s'ils en eussent rencontré. Ie croy qu'ils n'auroient non plus épargné les François, s'il en fust tombé quelques-vns entre leurs mains. Pour l'Hiroquois, il a protesté qu'estant redeuable de sa vie aux François, parce qu'ayant esté pris par vn Capitaine Algonquin, Monsieur le Cheualier de Montmagny l'auoit racheté et fait mettre en liberté, dans le traité de la paix, il a, dis-ie, protesté que depuis ce temps-là il auoit eu de l'amour et du respect pour Onontio et pour tous les François, et qu'il auoit receu vn coup au bras, dont il monstroit les marques, pour s'estre opposé à celuy qui mal-heureusement a massacré le Pere Isaac Iogues ; et qu'apres la mort du Pere, il s'estoit rendu protecteur du François qui l'accompagnoit, qu'il luy auoit defendu de s'éloigner de luy, voyant bien que sa vie n'estoit pas en asseurance : Mais ce ieune homme, disoit-il, s'estant écarté pour chercher ie ne sçay quoy qu'il auoit apporté, fut assommé d'vn coup de hache par ceux qui l'espioient. I'ay tousiours eu dessein, adioustoit-il, de vous donner aduis de cette trahison, ie ne l'ay pû faire qu'à present que ie me suis ietté entre vos mains. Quoy qu'il en soit de celuy-cy, qui paroist plus reconnoissant que les autres, il ne faut pas douter que les Hiroquois ne fissent gloire de nous massacrer, s'ils pouuoient ; c'est l'vne de leurs ruses de guerre, quand ils font rencontre de quelques compagnies composées de plusieurs nations, de crier tout haut qu'ils n'en veulent qu'à l'vne de ces nations, et partant qu'ils supplient les autres de se tenir en repos pendant le combat : en vn mot ils joüent toutes sortes de personnages, pour prendre toutes sortes de personnes. Leur force est leur iustice ; leur interest est leur fidelité, et leurs fourbes leurs gentillesses. Passons outre.

Le vingtiéme de Iuin, deux canots d'Hiroquois, ayans trauersé le grand Fleuue en plein minuit, mirent pied à terre vn petit au dessous des Trois Riuieres ; quelques-vns des plus hardis, s'approchans à la desrobée, vindrent sonder doucement s'ils pourroient entrer dans vn lieu où logeoit vn François ; lequel s'éueillant, s'écria fortement qui va là ? Ces Hiroquois ayant peur se retirerent ; mais comme ils n'estoient éloignez du fort qu'enuiron la portée d'vn fusil, la sentinelle les découurit, et voyant qu'ils ne respondoient pas à ses cris, elle en donne aduis au Caporal, qui se doutant bien que c'estoient des Hiroquois, fait monter le prisonnier volontaire sur vn bastion : celuy-cy parlant en sa langue, fut entendu de ses compatriotes : Ie suis viuant, leur dit-il, les François me traitent en amy, il n'y a rien à craindre.

A ces paroles, ils demanderent qu'on leur enuoyast vne chalouppe, ce qui fut promptement executé. Ils n'oserent pas neantmoins l'aborder de si pres ; mais le chef de cette bande se ietta à l'eau pour se ioindre aux François, il fut amiablement receu et amené au fort auec son compatriote, lequel ayant les fers aux pieds, les cacha de peur de l'étonner à l'abord ; quand ils furent tous deux dans le corps de garde, et qu'on les eut fait manger, alors ouurant sa robe, il descouurit les marques de sa captiuité. Son camarade, voyant ces iartieres de fer, se sousrit, mais ce ne fut pas à mon aduis, du bon du cœur. On les laissa discourir à leur aise, ils ne nous dirent pas quelles furent les premices de leurs discours ; mais en voicy la conclusion. Nostre escoüade, dit le nouueau venu, est composée de cent hommes, dont il y en a quatre des anciens et des plus notables de nostre pays ; si vous voulez donner liberté à mon camarade, ou si vous le voulez conduire dans vne bonne chalouppe vers nos gens, il est pour en amener quelques-vns auec soy. On suiuit ses pensées. Ce prisonnier fut accompagné de deux chalouppes bien armées, et pour marque de nostre confiance, on luy permit d'entrer dans le camp de ses gens ; d'où apres vn long pour-parler, il reuint accompagné de deux de ses compatriotes, qui l'ont volontairement suiuy iusques au fort des François. Nous voila donc saisis de quatre prisonniers volontaires. Comme on les sonda plus à loisir, on reconnut qu'il y auoit de la fourberie en leurs paroles : car ils auoüerent, que cette bande n'estoit que de vingt-neuf hommes, dans lesquels il n'y auoit aucun ancien, ny aucun homme d'affaire ; que le bruit de la venuë des anciens pour rechercher la paix estoit faux, et qu'il ne se falloit fier aux Hiroquois que de bonne sorte. On iugea neantmoins qu'il seroit à propos que l'vn des quatre retournast en son pays, pour aduertir les principaux Hiroquois de la retention des trois autres, afin qu'ils ne fissent aucun mauuais coup sur les François et sur leurs alliez. Quand il fut question de choisir lequel des quatre seroit mis en liberté, ce fut à qui defereroit cét honneur à son compagnon ; ils se procuroient tous cette faueur, et pas vn ne la vouloit accepter, chacun vouloit courre le risque de sa vie auec ses camarades, qu'ils croyoient en danger parmy les François. Pour l'incertitude du succez de cette affaire, enfin ils condamnerent le plus ieune à ioüir de cette liberté : il s'embarque donc auec le premier prisonnier, pour estre conduit par nos François vers ses compatriotes, qui le receurent à bras ouuerts ; mais comme il vid son camarade retourner aux François, suiuant les paroles qu'il en auoit donné, il quitte ses gens et l'accompagne, disant qu'il vouloit esprouuer la mesme fortune de ceux auec lesquels il auoit commencé de risquer ; qu'au reste ceux qui retournoient au pays auoient des langues, et qu'ils pourroient parler aussi bien comme luy. Voila des gens adroits à surprendre des hommes aussi bien que des bestes ; mais ils sont tombez dans leurs propres lacets.

Le troisiéme de Iuillet, le Huron qui s'estoit rendu aux François auec nostre premier prisonnier, comme nous auons remarqué cy-dessus, tesmoigna à quelques-vns de ses compatriotes, qu'il s'en alloit à Montreal pour retirer des castors mis en depost entre les mains des François. On fut bien ayse de cette occasion, afin de pouuoir donner aduis à Monsieur de Maison-neufue des courses de nos ennemis, et de la retention des quatre prisonniers ; mais ce perfide n'alla pas loin sans rencontrer vne autre trouppe d'Hiroquois qu'il cherchoit, il leur fit entendre que les quatre prisonniers volontaires estoient fort mal traitez par les François, et que c'estoit fait de leur vie, en suitte de ce mensonge si noir et si perfide. Le lendemain, quatriéme du mesme mois de Iuillet, vn Algonquin ayant descouuert la piste de l'ennemy, en donna aduis à Monsieur de la Poterie, qui en fit aduertir les habitans par le tocsin et par vne volée de canon, signal ordinaire pour se tenir sur ses gardes ; cinq Hurons plus proches

du lieu où les ennemis estoient déja aux prises auec deux de nos François qui gardoient du bestial, coururent aux voix et aux clameurs des combattans, ils se ioignent auec eux, soustenant l'effort de plus de quatre-vingts hommes. A ce bruit on enuoye par eau deux chalouppes armées ; mais deuant qu'elles arriuassent au lieu du combat, les Hiroquois auoient desia tué vn François et vn Huron, et pris deux prisonniers François et deux Hurons ; ils estoient neantmoins si épouuantez, ayant veu tomber sur le carreau deux de leurs gens tuez par vn François, et quelques autres blessez, qu'ils s'enfuyoient, quoy qu'ils fussent pour le moins dix contre vn. L'vn des deux prisonniers François, estoit nepueu de Monsieur de la Poterie, lequel s'estant vn petit trop esloigné pour la chasse, se trouua pris dans les filets sans sçauoir comme il y estoit entré : le Huron tué estoit bon Chrestien, il s'estoit confessé le Dimanche precedent, comme aussi le François ; les deux Hurons captifs ne sont pas baptisez ; pour les François prisonniers, on leur rend grand tesmoignage de leur bonne vie, ils sont neantmoins vn petit en faute pour s'estre trop exposez dans la connoissance qu'ils auoient de l'ennemy. Nos quatre prisonniers volontaires, apprenant cette deffaite, iugeoient de leur vie comme ils auroient fait de la nostre en cas pareil. Expediez-nous, disoient-ils, nous sommes morts, ne nous faites point languir. Quelques-vns d'eux demanderent qu'on les instruisist deuant que de les mettre à mort ; mais on leur fit entendre, que nous n'estions pas si precipitez dans nos pensées et dans nos actions comme sont ordinairement les Sauuages : voicy vne autre alarme.

Le quatorziéme du mesme mois, iour de saint Bonauenture, parut vn homme à l'autre bord de la bourgade des Trois Riuieres, faisant voltiger en l'air vne couuerte, en sorte qu'il sembloit demander qu'on l'allast secourir. On arme vne chalouppe ; mais comme elle retardoit trop à son gré, il bastit vn petit caieul, se met dessus, et tire droit à ceux qui le venoient reconnoistre, criant en langue Françoise : Allons, allons, venez, venez. On creut à ces paroles que c'estoit l'vn de nos deux prisonniers François qui s'estoit sauué ; mais enfin on reconneut que c'estoit vn ieune Huron, nommé Armand, qui pour auoir esté nostre Seminariste, se demesle vn petit de la langue Françoise. Il auoit esté pris l'an passé et conduit au pays des Hiroquois, où il a souffert d'horribles tourmens. Comme il est bien connu des François, chacun le receut et l'embrassa auec amour ; apres auoir satisfait briefuement aux demandes plus pressantes des François : Menez moy, leur dit-il, en la maison de priere, et me faites venir vn Pere, i'ay grande enuie de me confesser. Ie vous asseure qu'il estoit bien preparé : la Foy dans le danger fait des merueilles. Apres la Confession et apres sa penitence, qu'il voulut faire deuant que de sortir de la Chapelle, il s'écria, comme s'il eust respiré de nouueau : C'est maintenant que ie suis libre, ah ! qu'il y a long-temps que ie desirois de me décharger du poids de mes offenses, ah ! que souuent ie pensois dans ma captiuité à la maison de Dieu : Ie me recommandois aux prieres des Chrestiens qui sont icy, et de ceux qui sont en France. Et en suite changeant de ton, il dit d'vn accent tout gay et tout ioyeux : Puis que nous auons satisfait à l'esprit, pensons au corps : si vous me voulez donner à disner, vous m'obligerez, il y a vingt-quatre heures que ie n'ay mangé. Dieu sçait si on luy en donna de bon cœur. Or voicy les nouuelles qu'on a tirées de sa bouche.

1. Qu'il s'estoit sauué d'vne bande d'Hiroquois composée de cent hommes, et qu'ils tenoient les deux bords de la riuiere, trois lieuës au dessous de nostre fort.

2. Qu'ils auoient rencontré à deux iournées de leur pays, depuis enuiron quinze iours, les camarades de nos prisonniers volontaires ; que cette escoüade leur auoit dit, qu'ils alloient donner aduis au pays du bon traitement que nous faisions à quatre de leurs soldats

que nous auions entre nos mains, et que là-dessus ces nouuelles trouppes auoient changé leur dessein de guerre en vn desir d'empescher qu'on ne fist aucun mal à leurs camarades, et qu'à cét effet ils s'estoient cottisez entr'eux, iusques à la quantité de Porcelaine qu'il falloit pour remplir quatre colliers qu'on deuoit presenter à ceux qui auoient les prisonniers entre leurs mains.

3. Que ce dessein s'estoit euanoüy par le rencontre qu'ils auoient fait depuis huit iours, de ceux qui emmenoient nos deux prisonniers François, que cette bande estoit animée contre nous, par la perfidie d'vn Huron renegat, dont ie viens de parler en ce Chapitre. Ce desloyal asseuroit qu'il auoit receu commission de nos prisonniers d'aller donner aduis à leurs parens, qu'ils les tinssent au nombre des morts, tant ils estoient mal traitez des François. Armand ne se peut tenir de luy donner vn dementy : Ie connois bien, dit-il, les François, ils sont gens qui tiennent leur parole et qui abhorrent la cruauté.

4. Il nous a rapporté que nos deux prisonniers auoient encore leurs habits quand il les a rencontrez, qu'on leur auoit seulement arraché quelques ongles ; qu'il auoit demandé au plus grand, s'il vouloit escrire aux Trois Riuieres, et que luy-mesme luy auoit preparé de l'écorce qui sert de papier, et fait de l'encre à sa mode ; que le François récriuit en effet et luy donna la lettre, mais que leur Capitaine la voulut auoir, de peur que le Huron ne prist de là occasion de se sauuer. Il adiousta que ceux qui conduisoient nos François, parloient de les conseruer si nous conseruions les Hiroquois. Dieu veuille qu'ils se souuiennent de cette parole, si tant est qu'elle soit sortie de leur bouche : car ils prennent tant de plaisir à tourmenter les captifs, qu'il y a des recompenses pour ceux qui exercent plus de cruautez en leur endroit, en sorte que les plus grands bourreaux sont les plus habiles gens et les mieux recompensez parmy eux.

Enfin ce bon ieune homme nous a appris que son escoüade deuoit descendre à Quebec à la sourdine, pour surprendre nos Sauuages Chrestiens, et qu'ils n'ont pas dessein d'espargner les François, s'ils en peuuent attrapper.

Apres le rapport de toutes ces nouuelles, les quatre prisonniers Hiroquois demanderent à Monsieur de la Poterie, qu'il fust permis à l'vn d'eux, d'aller voir ces nouueaux guerriers pour les desabuser des mauuaises impressions que ce miserable Huron renegat leur auoit données, et que par ce moyen on empescheroit les actes d'hostilité qu'ils pourroient faire enuers les François ; que si celuy qui estoit delegué ne retournoit pas, qu'on tuast les trois autres. Cette proposition ayant esté acceptée, on donne vn canot au plus ancien des prisonniers, qui tire droit à ses gens, et apres leur auoir parlé, s'en reuint la nuit crier deuant la porte de sa prison, où estant entré, il dit que les Hiroquois l'ayant apperceu, s'estoient mis aux deux costez de la riuiere pour le surprendre, et qu'ils l'auroient peut-estre offensé s'il ne se fust fait connoistre par sa voix, par son nom et par ses chansons. M'ayant reconnu, disoit-il, l'étonnement les a saisis, mais ils ont esté bien plus surpris, quand ie les ay asseurez que mes compagnons n'auoient non plus de mal que moy : alors ils ont tous inuectiué contre le Huron desloyal qui leur auoit donné de fausses idées de la bonté des François ; les voyant dans cette bonne disposition, ie leur ay dit que le moyen de nous retirer de vos mains, estoit de bannir tous actes d'hostilité du quartier des François, et de ramener au plus tost leurs prisonniers ; enfin leur ayant fait entendre que ie m'estois engagé au retour, i'ay pris mon congé, eux m'ayans promis au prealable qu'ils garderoient fidelement les aduis que ie leur donnois. Au reste ils supplient le Capitaine des François de leur enuoyer des viures et de faire tirer vn coup de canon à mon entrée dans le fort, pour marque que ie suis en lieu d'asseurance, et que ie n'ay fait rencontre d'aucuns Algonquins à mon retour. Ils en auoient si grande peur, disoit ce negociateur, qu'ils m'ont donné

vne arquebuse pour me defendre. Monsieur de la Poterie fit bien tirer vne volée de canon, mais il ne iugea pas à propos qu'on leur enuoyast des viures. Le lendemain, deux canots s'estant détachez de leur gros, se presenterent deuant le fort, vn petit au delà de la portée du canon, demandant des viures ; leurs camarades leur donnerent mille iniures du haut d'vn bastion, leur reprochant qu'ils ne les aymoient gueres, puis qu'ils n'alloient pas requerir les deux prisonniers François, qui seuls les pouuoient mettre en liberté. D'asseurer que ces prisonniers volontaires n'ayent pas eu quelque intelligence auec leurs gens, et quelque desir de nous faire tomber dans leurs embusches, c'est ce que ie ne puis faire ; il est bien probable que leurs allées et leurs venuës, et leurs grands pour-parlers, n'estoient pas tousiours innocens, veu mesme qu'on nous escrit des Hurons que les Hiroquois pris en ces quartiers-là, auoient declaré que leur dessein estoit de surprendre cette année le fort des Trois Riuieres, et que dans leurs chansons ils donnoient également des imprecations aux François et aux Algonquins. Quoy qu'il en soit, ils attendoient le mal-heur qu'ils ne preuoyoient pas, le Chapitre suiuant vous en donnera l'intelligence ; mais auant que d'y entrer, ie coucheray vne nouuelle qu'on nous vient d'apporter.

Le vingt-huitiéme du mesme mois de Iuillet, douze ou treize Hiroquois estant en embuscade à Montreal au coing d'vn bois voisin d'vne prairie, où quelques faucheurs coupoient et amassoient du foin, et d'autres ouuriers abattoient des brossailles, on entendit soudain quelques coups d'arquebuses, qui ietterent par terre vn François, et en suite on vid les Barbares iettans vn grand cry, courre à bride abattuë pour couper chemin aux autres ; mais nos gens ne s'étonnant point, mettent la main aux armes, ils deschargent trois coups sur ceux qui paroissoient, en sorte qu'on en vid tomber vn ou deux, qui furent bientost retirez dans le bois par leurs camarades. Cette prompte resistance étonna si fort ces perfides, qu'ils disparurent en vn moment. Ce pauure François qui fut tué, estoit l'vn des plus doux et des plus hommes de bien de cette habitation. Or iugez maintenant si ceux dont i'ay fait mention au commencement de ce Chapitre, estoient bien innocens, promettans merueille aux Interpretes de Montreal.

CHAPITRE III.

De l'arriuée des Hurons, et de la deffaite de quelques Hiroquois.

Le dix-septiéme iour de Iuillet de cette année 1648. vne centaine d'Hiroquois, dont ie viens de parler sur la fin du Chapitre precedent, n'ayant pas enuie de retourner en leur pays sans faire quelque notable expedition, s'approcherent à la portée du canon du fort des Trois Riuieres : Quelques Hurons, de ceux qui restent en nos habitations pour la crainte de leurs ennemis, qui comme des lutins infestent les bois et les riuieres, se ioignirent auec nos François et auec vn petit nombre d'Algonquins, s'en allerent à leur rencontre. Les Hiroquois nous voyans auancer, s'arresterent, faisans signe qu'ils vouloient communiquer auec nous à l'amiable, et à mesme temps quelques-vns d'entr'eux s'auancerent entre les deux escoüades pour nous parler ; les nostres à mesme nombre les abordent, ils demandent qu'on leur donne ou qu'on leur vende des viures : on leur respond qu'ils aillent requerir nos prisonniers, et qu'on leur donnera toute sorte de contentement. Ils faisoient semblant d'estre pressez de la faim ; et nous auons sceu depuis que ces mines ne tendoient qu'à nous surprendre : car on a trouué plus de quatre-vingts sacs de bled d'Inde dedans leur fort. Nous voyans donc sur nos gardes, ils se retirerent fort mescontens. Comme ils tournoient visage, vn Huron captif de

leur bande, ayant reconnu parmy nous vn sien compatriote, s'auança doucement pour luy dire à l'oreille que nous estions perdus, et que dans vn iour ou deux on nous deuoit inuiter à vn pourparler, et qu'on nous enuelopperoit de tous costez, que les Hiroquois disposoient leurs armes pour ce suiet : cét aduis donné, on fait bonne garde. Sur le soir le premier de nos prisonniers volontaires, qui auoit souuent liberté d'aller voir ses compatriotes nos ennemis, retourna de leur camp, et nous dit de leur part que nous ne nous arrestassions point à certains faux bruits que quelques esprits mal faits pourroient semer. Comme ils auoient entreueu leur Huron parler auec le nostre, ils se doutoient que leur mesche ne fust découuerte : c'est pourquoy la voulant mieux cacher, ils promirent qu'ils enuoyeroient le lendemain deux de leurs gens dans nostre fort pour traiter d'affaires, mais qu'ils supplioient qu'on les renuoyast quand on les auroit entendus. Ils garderent à demy leur parole : nostre premier prisonnier les estant allé voir, retourna auec vn seul, qui se disoit parent du sieur Couture, jadis captif au pays de ces barbares.

A mesme temps que ce nouuel entremetteur se disposoit à son retour, parurent quelques canots voguans au Nord de la grande riuiere sur les riues où sont placez les François, et dans le mesme instant on vid sur les bords qui sont au costé du Sud, les Hiroquois s'embarquans à la foule, donner la chasse à grands coups de rames à ces deux canots. On sonne le tocsin, les François et les Sauuages sont armez en vn moment, on court tant qu'on peut au secours ; mais quand nos gens furent proche du lieu où ils auoient veu ces canots, ils entendirent tout à coup vne grande descharge de plusieurs arquebuses, sans pouuoir discerner si c'estoit vn veritable combat ou vne feinte : car cela se passoit dans le bois. Se souuenans de l'aduis qu'on leur auoit donné, ils crûrent que c'estoit vne ruse, c'est pourquoy ils se retirerent sur leurs pas. A peine estoient-ils en leur poste, qu'on fit courre vn bruit que deux cens Hurons venoient d'estre deffaits, et que le chamaillis qu'on entendoit prouenoit de ce combat. A ces nouuelles, le sang se glaça dans les veines, chacun baissa la teste sans mot dire, on se croyoit quasi coupable de la mort de tant d'hommes, pour auoir creu qu'vne verité fust vne feinte ou vn songe. Pendant que la tristesse deuoroit le cœur des François et des Sauuages, voila paroistre vn canot de Hurons suiuy de deux canots Hiroquois, qui sembloient le poursuiure ; chacun crie qu'on s'embarque pour donner secours à ces pauures Hurons, deux canots promptement équippez vont au deuant, quantité de monde se respand sur la greue ; le canot Huron, voyant venir contre soy ces deux canots, crût d'abord que c'estoit des Hiroquois, il ne laisse pas d'auancer : enfin s'estans reconnus, ils s'entresalüent, tirans de compagnie vers nos habitations. On trouua que ces deux canots d'Hiroquois estoient deux canots pris sur l'ennemy et conduits par des Hurons, et dans le canot Huron on apperceut le Pere François Bressany, qui éleuant sa voix deuant vn grand monde qui accouroit pour apprendre des nouuelles, s'écria fortement : Allons remercier Dieu, il nous vient de donner la victoire, nos Hurons ont deffait les Hiroquois qui rodoient à l'entour de vos portes, plusieurs ennemis sont demeurez sur le carreau, dix-huit ou vingt prisonniers sont dans les liens, et les ieunes gens donnent la chasse aux fuyards. La ioye de cette nouuelle épanoüit d'autant plus les cœurs, que la tristesse les auoit resserrez : on court à la Chapelle, on chante le *Te Deum*, on embrasse le Pere, qui nous declara comme la chose s'estoit passée.

Les Hurons, disoit-il, ne descendirent point l'an passé aux François pour la crainte des ennemis, qui d'vn costé menaçoient le pays, et de l'autre obsedoient tous les chemins ; mais la necessité de haches et d'autres marchandises Françoises, les contraignant de s'exposer à tous ces dangers, deux cent cinquante hommes conduits par cinq

braues Capitaines, ont pris resolution de mourir ou de passer malgré toutes les resistances de l'ennemy. Il y a dans cette trouppe des Chrestiens et des Catechumenes iusques au nombre de plus de 120. iamais ces bons Neophytes n'ont manqué de faire publiquement leurs prieres deux fois le iour tous ensemble en la face de tous les Payens. Les Hurons sont bien quelquefois descendus en plus grand nombre, mais iamais en si bon ordre. Apres auoir fait plus de deux cens lieuës de chemin sans rien rencontrer, enfin s'approchans du fort des Trois Riuieres, ils firent entrer leurs canots dans des iones pour se mettre en bonne conche, afin de paroistre deuant les François ; c'est à dire qu'ils se peignoient la face de diuerses couleurs, ils oignoient leurs cheueux, en vn mot ils vouloient arriuer en bon ordre. Quelques canots qui seruoient d'auant-garde, s'estans mis au large vers l'eau, furent à mesme temps descouuerts des François et des ennemis ; ceux-cy qui estoient à l'autre bord de la riuiere, s'embarquent d'vne vitesse nonpareille pour venir fondre sur ces canots, et les François courent tant qu'ils peuuent sur la greue pour les secourir ; mais estans arriuez, comme i'ay desia dit pendant le combat qui se faisoit dans le bois, ils se retirerent pensans que ce fust vne feinte. L'auant-garde des Hurons ayant apperceu l'ennemy, en donne promptement aduis aux Capitaines, qui quittent aussitost leurs huiles et leurs peintures pour prendre les armes : ils courent de toutes leurs forces vers l'endroit où les Hiroquois se deuoient desembarquer ; mais estans arriuez trop tard, ils se rassemblent et se disposent en demy cercle ou en demy-lune, pour soustenir le premier choc de leurs ennemis, et pour les enfermer en cas qu'on en vint aux mains et aux espées. Les Hiroquois s'en viennent de furie sans toutefois faire leurs cris et leurs huées ordinaires, qui seruent de trompettes et de tambours, pour oster la peur au soldat et pour intimider l'ennemy : estans quasi à brusle-pourpoint, comme on dit, ils firent vne descharge de leurs arquebuses, que nos Hurons essuyerent se couchans par terre ; la descharge faite, ils approcherent la teste baissée, ne croyans pas trouuer tant de resistances ; mais les Hurons se releuans, et faisans leurs grands cris, et salüans en mesme temps les ennemis à grands coups de fusils. Ces pauures gens surpris s'enfuyrent de part et d'autre, excepté vne escoüade qui voulut joüer des cousteaux ; mais elle fut bien-tost enucloppée par nos gens, et si les Hurons qui faisoient le fond du demy cercle n'eussent point laschè le pied au premier bruit des arquebuses, pas vn n'en fust reschappé ; mais les poltrons leur ouurirent vne porte par où plusieurs euaderent. Trois François se trouuerent en ce combat : le Pere Bressany, qui couroit par tout donnant courage aux Hurons, et prenant garde si quelqu'vn n'auoit point besoin de son assistance, les deux autres combattirent vaillamment ; mais quand on vint à se mesler, ils demeurerent tout court, ne sçachans plus sur qui frapper : car ils ne distinguoient pas les Hiroquois d'auec les Hurons. L'vn de ces deux François voyant vn Hiroquois épouuanté, il l'aborde, luy frappe sur l'espaule : Courage, mon frere, luy dit-il, combattons vaillamment. Il le prenoit pour vne personne de nostre party ; mais vn Huron suruenant, se iette sur luy et l'emmena, dequoy le François demeura estonné : ce prisonnier par apres chantoit qu'il auoit esté pris par vn François, s'imaginant que celuy qui luy auoit frappé sur l'espaule, luy auoit dit : Tu es mon prisonnier. Le combat finy, les plus alegres suiuent les fugitifs, ils en prennent, ils en tuent, ils apportent des testes et des perruques ; mais le desir de paroistre et de se rafraischir aux Trois Riuieres, apres les fatigues d'vn chemin de plus de deux cens lieuës, les empescherent de poursuiure toute leur victoire : car vn grand nombre se sauua.

On nous a rescrit de Montreal, que l'vn de ces fuyards ayant couru iusques-là, et trauersé la riuiere, s'estoit allé rendre aux François ; il entra iusques dans la cour de l'hospital, sans ren-

contrer autre personne que Madamoiselle de Boulogne, sœur de Madamoiselle d'Ailleboust, à laquelle il tendit les bras : ceux qui sçauent que l'honnesteté et la pudeur de cette bonne Damoiselle luy donne vne crainte épouuantable de ces barbares, disoient par vn respect qu'ils portent à sa douceur et à sa vertu, qu'elle auoit pris vn Hiroquois, et qu'elle faisoit plus d'expedition par ses prieres et par son chapelet qu'elle recitoit pour lors, que les soldats par leurs espées et par leurs mousquets.

Apres cette deffaite, le Pere Bressany prit le deuant, comme nous auons dit, pour apporter ces bonnes nouuelles à nos François ; les Hurons suiuirent quelque temps apres en bon ordre, amenans leurs prisonniers, et les faisans chanter et danser à leur façon. Il faisoit beau voir enuiron soixante canots descendre doucement sur le grand Fleuue, et tous les Hurons grauement assis faire vne cadence auec leurs voix et auec leurs auirons aux chants et aux airs de leurs ennemis ; mais c'estoit chose triste et lugubre de ietter les yeux sur ces victimes, qui seront peut-estre la pasture des flammes et des ventres de ces barbares.

Ils donnerent vn prisonnier aux Algonquins, qui l'expedierent bien-tost, disans qu'il falloit quitter leurs anciennes cruautez. Les Hurons voyant leur douceur, tesmoignerent que bien-tost tout le monde se feroit baptiser en leur pays, et qu'ils prendroient pour lors les façons de faire des Chrestiens. Ils bruslerent vn Huron renegat pris entre les Hiroquois : i'apprends que la haine qu'ils conceurent contre luy prouenoit de ce qu'il auoit quitté la Foy parmy les ennemis, et que cela les fit resoudre à le traiter d'vne façon extremement cruelle.

Quand tout ce monde se fut vn petit rafraischy, et que Monsieur le Cheualier de Montmagny fut arriué aux Trois Riuieres, on commença à traiter d'affaires, les principaux s'estans trouuez en vn conseil, porterent quatre paroles representez par cinq presens. Il faut remarquer en passant que la chose qui passe pour parole et pour present dans les assemblées publiques, doit estre vn petit considerable. Le premier de ces presens n'estoit qu'vn salut et vn honneur qu'ils rendoient à Monsieur nostre Gouuerneur et à tous nos François. Le second, vne priere d'ouurir les magazins pour le commerce. Le troisiéme, vne supplication de diminuer le prix des marchandises. Le quatriéme et le cinquiéme, vne action de graces, de ce qu'on prenoit la peine de les aller instruire dans leur pays parmy tant de dangers, au trauers de tant d'ennemis, qui ne menacent que de feu et de flammes. Ils faisoient deux presens pour ce sujet ; d'autant, disoient-ils, que la chose estoit bien d'vne autre importance que tout ce qui est sur la terre. Ils nous coniuroient de perseuerer constamment, faisant voir que le pays auoit de grandes affections pour vne doctrine, qui promettoit vne vie aussi douce en ses delices que longue en sa durée.

Monsieur le Cheualier de Montmagny leur fit aussi des presens reciproques, vn entr'autres pour raffermir les esprits du pays, ébranlez pour le meurtre commis en la personne d'vn François. Les Hurons donnerent mille iniures aux meurtriers, si bien que Monsieur de Montmagny voyant qu'ils improuuoient ce forfait pour lequel ils auoient satisfait selon les loix de leur pays, il leur tesmoigna par ce present, que ce mort estoit resuscité dans son esprit. Il fit vn autre present pour les inuiter fortement à tenir la parole qu'ils auoient donnée, d'entendre volontiers les Predicateurs de l'Euangile. C'est chose estrange que les hommes ne se rendent à Dieu pour l'ordinaire que par des fleaux : depuis que les pestes, les guerres et les famines se sont iettées sur ces peuples, on a reconnu les predestinez d'auec les reprouuez ; ceux-cy sont morts comme des bestes, les autres ont pressé d'estre faits enfans de Dieu, et vn grand nombre sont montez dans les Cieux.

Enfin toutes les affaires estant termi-

nées, ces bonnes gens remonterent dans leurs petits nauires d'écorces, emmenans auec eux outre le Pere Bressany quatre autres Peres de nostre Compagnie et vn de nos Freres ; sçauoir est le Pere Gabriel Lalemant, le P. Jacques Bonin, le P. Adrian Greslon, le P. Adrian d'Aran et nostre F. Nicolas Noirclair, accompagnez de 25. ou 30. François. C'est vne grande benediction de voir le courage et le zele de ces bons Peres : le sang et la mort de ceux qui les ont precedez les animent ; leur ioye paroissoit si grande sur leurs visages, qu'on eust dit qu'ils s'en alloient tous prendre possession d'vne Couronne et d'vn empire ; et ce qui me semble encore plus estonnant, c'est que dans ces rencontres il se trouue de ieunes gens qui portez par l'exemple de ces bons Peres veulent entrer dans les mesmes risques, protestans que l'amour du salut des ames, et non pas l'espoir d'vn lucre passager, leur fait entreprendre vn voyage si long, si rude et si dangereux.

Nous auons appris depuis leur depart que cette petite armée de Hurons se trouuant vers la pointe de l'Isle de Montreal, s'estoit diuisée ; les vns voulans passer par l'habitation des François qui sont dans cette Isle, comme ils l'auoient promis à Monsieur nostre Gouuerneur ; les autres voulans prendre l'autre costé pour estre le plus court, le plus facile et le moins dangereux. Nous craignons fort que cette separation ne soit cause de leur mal-heur : car les Hiroquois irritez par leur perte, ne se tiendront pas en repos, il leur sera facile de perdre ces pauures gens, s'ils les trouuent débandez. Ie prie Nostre Seigneur qu'il soit leur guide dans le destour des chemins, leur appuy dans les fatigues, et leur bras et leur force dans les combats.

CHAPITRE IV.

De quelques bonnes actions et de quelques bons sentimens des Sauuages Chrestiens.

Il y a quelque temps qu'vn Sauuage des nations plus hautes ayant esté baptisé en danger de mort, receut de la main de Dieu la vie du corps et la vie de l'ame, quasi tout ensemble : mais s'estant écarté du lieu où il deuoit prendre vne instruction plus particuliere et plus à loisir, il s'oublia bien fort de son deuoir, si bien que nous estant venu voir derechef, il parut en assez mauuaise posture ; mais la veuë des bons Chrestiens le toucha et luy donna quelque enuie d'entrer en l'Eglise, dont luy-mesme se iugeoit fort indigne. Vn bon Chrestien, le voyant tout pensif, luy dit : Suis moy et fais ce que tu me verras faire ; presente à Dieu la mesme priere que ie luy feray. Là-dessus se iettant à genoux sur l'entrée de la Chapelle, qui estoit toute remplie de monde, il baisa plusieurs fois la terre, demandant publiquement pardon à Dieu, et suppliant l'assemblée de ioindre leurs prieres auec les siennes pour obtenir la remission de ses offenses, et de celles de son camarade, auquel, comme il le vid prosterné par terre, il addressa ces paroles : Parle dans ton cœur, et reconnois que tu n'es pas digne de baiser ny marcher sur la terre de cette maison. Fais toy ce reproche à toy mesme, et dis au profond de ton ame : Ie suis vn vermisseau rampant dessus la terre qui ne merite pas que les hommes pensent à moy. Oseroy-ie donc me presenter deuant Dieu ? mais puis qu'il est bon, et que i'ay regret de mes malices, il aura compassion de moy. Voila vne leçon bien preignante. Le bon fut dans ce rencontre, qu'vn Sauuage estranger amy du penitent, voyant son camarade en cette posture, crût qu'il estoit obligé de s'humilier aussi bien que les autres : cecy n'est qu'vn petit eschantillon de ce qui se passe de temps en temps. Cette

ferueur n'estant ny commandée ny contrainte, est loüable à l'occasion des Payens qui attribueroient au corps de l'Eglise les deffauts des membres. Mais parlons d'autres choses.

Vn Pere de nostre Compagnie, arriué depuis vn an en ces contrées, escrit des Trois Riuieres à Quebec, en ces termes : Ie voudrois pouuoir renfermer icy vn eschantillon de la consolation que ie ressens actuellement voyant dans nostre habitation vne assemblée des cinq ou six principales nations de ce nouueau monde quasi tous Chrestiens chanter chacun en sa langue les loüanges du grand Maistre des Sauuages et de ceux qui ne le sont pas. I'ay leu et releu autrefois les Relations sur ce sujet, et tousiours auec admiration et auec satisfaction, mais donnez moy la liberté de vous dire que i'ay commencé à les moins estimer, tant les copies approchent peu de leur original, c'est vn des spectacles qui se conçoiuent mieux qu'ils ne se descriuent.

Vn autre dit qu'il a pris vn souuerain plaisir dans vn combat ou dans vne emulation qui s'est faite entre plusieurs Sauuages. Quantité d'estrangers estans venus à S. Ioseph, faisoient parade de leurs chansons de guerre, on entendoit tous les iours leurs cabanes retentir de leurs voix, qui ne paroissoient respirer que Mars et que ses armes : les Chrestiens, voulans abaisser l'orgueil de ces fanfarons, se mirent à entonner leurs airs et leurs cantiques spirituels, auec tant de grace et tant de deuotion qu'ils me charmoient, dit le Pere, et quoy qu'ils les reïterassent assez souuent, ils me paroissoient tous les iours plus beaux. Il ne faut pas attendre beaucoup de suite en ce Chapitre, les bons sentimens ont plus d'amour que de Rhetorique.

Vn bon Neophyte, s'estant rencontré bien loin dans les bois auec vn mélange de Chrestiens et de Payens, les inuitoit tous les iours de venir aux prieres qu'il faisoit publiquement en sa cabane, les auertissant des iours de Feste, pour les solenniser d'vne façon plus particuliere que les autres iours, recitant tous ensemble leurs prieres, chantans des cantiques et disans leurs chapelets en vne cabane destinée pour cela, prestant l'oreille aux anciens qui voudroient discourir en faueur de la Foy. Ce bon homme, voyant que quelques-vns moins feruens ne l'escoutoient qu'à demy, leur disoit nettement leurs veritez : Quand vous serez à S. Ioseph, vous irez aux prieres comme les autres, on vous croira bien feruent et on sera trompé, à qui est-ce que vous croyez ? est-ce à Dieu ou aux Peres qui nous enseignent? si vous croyez en Dieu, pourquoy ne le priez vous pas aussi bien parmy les arbres que parmy les hommes ? C'est Dieu qui a fait les arbres aussi bien que les hommes, il est par tout. Si vous croyez seulement aux hommes, vous n'irez pas au Ciel. Ces Peres sont des hommes comme nous, ils ne nous disent pas croyez en nous, mais ils nous disent croyez en Dieu, ils ne sont que des Interpretes, ils sont semblables à des gens qui racontent de veritables nouuelles.

Dans ces entrefaites, vn Payen s'étant glissé la nuit en la cabane de ce bon Neophyte pour rechercher vne fille ou vne femme selon leur ancienne coustume, cét homme vrayement Chrestien, le reprit auec vne liberté et auec vn zele Apostolique ; le Payen n'osant luy faire aucun mal, pource qu'il est homme d'authorité, se donna soy-mesme, par vne rage et par vne ie ne sçay quelle phrenesie, vn coup de cousteau dans la cuisse. Nostre Neophyte, voyant le sang couler en abondance, luy dit : Quoy donc, mes paroles sont-elles changées en vn cousteau ? Adieu, ie m'en vay, ie voy bien que si ie vous parlois plus long-temps, mes paroles deuiendroient vne espée qui vous tueroit. Et la-dessus il plie bagage et s'en va chasser en vn autre endroit, où sa femme et sa fille tomberent malades ; luy, qui portoit touiours de l'eau benite auec soy, en donna vn petit à boire à sa femme, et en forma le signe de la Croix sur le front et sur la poitrine de sa petite fille, leur disant : Portez vostre cœur à Dieu, et luy dites : guery moy, si tu me veux guerir, tu peux tout, si tu dis de moy, qu'elle

guerisse, ie gueriray ; si tu ne veux pas me guerir, suis ta pensée, ie ne crois pas en toy pour rauoir la santé. Ie me mis à genoux aupres d'elle, adioustoit-il, et ie dy à celuy qui a tout fait : Elles sont malades, tu le vois bien, fais tout ce que tu voudras faire, si tu dis qu'elles guerissent, tu me feras plaisir ; si tu ne dis mot, ie ne diray que ces deux paroles : mene les au Ciel. Ie ne sçay pas, faisoit-il, ce que pense celuy qui a tout fait, mais ie sçay bien que l'vne guerit soudainement, et l'autre se porta mieux aussi-tost, et incontinent apres recouura sa pleine santé. Dieu s'entretient volontiers auec les simples.

Ce bon homme voulant retourner ce Printemps en la residence de S. Ioseph, quelques Sorciers, ou plustost quelques Charlatans de Gaspé, luy dirent qu'il periroit dans les glaces, en effet la grande riuiere en charioit vn si grand nombre qu'elle en paroissoit quasi toute couuerte : Mais si tu veux, luy dirent ces longueurs, nous escarterons les glaces, inuoquons nostre Demon par nos chants et par nos tambours. Vous estes bien trompez, leur respondit-il, le Demon a-il fait les glaces pour en disposer ? ie m'en vay prier celuy qui les a faites tout deuant vous. Et se mettant à genoux, il profere ces paroles : Toy qui es bon et qui as tout fait, tu determines de ces glaces aussi bien que de tout autre chose ; ce n'est point le méchant Manitou qui en determine, c'est toy qui es tout puissant : si tu veux que nous partions demain, prends ces pensées que les glaces s'en aillent, et il n'y en aura plus ; si tu ne veux pas que nous partions, nous dirons : il est le maistre, ne partons pas. Le lendemain, chose à la verité bien remarquable, soit que les glaces qu'on voyoit ce iour là, fussent les dernieres, ou que Dieu par sa bonté les eust destournées à l'autre bord de ce grand Fleuue, quoy que c'en soit la riuiere parut toute libre, et nostre Chrestien se mocqua des Sorciers. Hé bien, disoit-il, vos chants et vos Manitous sont-ils maistres des glaces ? Parts si tu veux, luy repliquent-ils, mais si tu parts tu es perdu, car il en reuiendra d'autres qui t'abîmeront. Celuy qui les a destournées, respond-il, a-il perdu sa puissance ? ne peut-il pas empescher leur retour ? Ils partirent, et enfin arriuerent à bon port.

Vne ieune fille, aagée de 17. ou 18. ans, recherchée de quantité de personnes, pource qu'elle auoit le corps et l'esprit fort bien faits, tomba griefuement malade ; se voyant en danger de mort, elle fit cette priere à Nostre Seigneur : Ie suis bien aise d'estre malade et de mourir deuant que d'auoir esté mariée, c'est toy que i'aime, ie n'aime pas les hommes. Determine de moy comme tu voudras, ie te remercie de ce que ie suis malade, et de ce que ie souffre, et de ce que ie mourray : car tu le veux et i'en suis bien contente, la Vierge me presentera à toy apres ma mort. Quelque langueur qu'eust cette pauure enfant, elle se dressoit plusieurs fois le iour en son seant pour offrir à Dieu ses prieres, et pour reciter son chapelet. Souuent on entendoit sortir ces paroles de sa bouche : Ny la mort, ny les maladies, ny les souffrances ne m'affligent point, mais ie suis triste de ce que ie ne puis aller en la maison de prieres auec les autres ; n'auray-ie point cette consolation deuant mon trépas, d'y entrer pour receuoir celuy que ie verray bien-tost au Ciel ? Elle auoit vn si grand soin de la pureté de son ame, qu'elle demandoit à se confesser tous les iours. Celuy qui l'a plus particulierement assistée, dit que iamais elle n'a commis aucune faute mortelle, que son cœur estoit veritablement innocent, elle ne prenoit plaisir qu'au discours de l'Eternité. Quelque peu de temps deuant sa mort, ayant receu tous les Sacremens de l'Eglise, elle fut tourmentée de deux ou trois conuulsions tres-violentes ; puis reuenant à soy, elle s'adressa au Pere qui la veilloit et qui prioit aupres d'elle : Adieu, mon Pere, luy dit-elle, d'vn iugement et d'vne parole aussi ferme que iamais ; adieu, vos prieres sont exaucées, retirez vous quand il vous plaira, voila Iesus mon Epoux qui m'emmene dans le Ciel. Et là-dessus elle expira. La chair et le

sang ne luy auoient pas donné ces sentimens : car elle estoit fille d'vn tresmauuais pere, que Dieu auoit exterminé de la terre par vn chastiment public. Quelle rage à ce mauuais homme de voir du milieu des flammes son enfant au milieu de la gloire qu'il a perduë pour s'estre tousiours bandé contre la Foy et contre la verité, dont il auoit vne si grande connoissance !

Les Religieuses de l'Hospital, qui ont tousiours eu quelques malades François, ont aussi nourry tout l'hyuer vne petite cabane de Sauuages qui nous ont bien donné de l'edification : ces bonnes Meres ne manquoient point, auec leur ferueur accoustumée, de les faire prier Dieu tous les iours en leur langue, faisans la charité des deux mains, et pour le corps et pour l'ame. Ie me souuiens, qu'allant visiter ces pauures gens, vne femme disoit de temps en temps : Mais mon Pere qui est au Ciel me pardonnera-il mes offenses ? ie me haïs moy-mesme, ie voudrois qu'on me dechirast de ce que ie l'ay fâché. Ie suis souuent triste, disoit vne autre, de ce que ie n'ay point d'esprit, ie ne sçaurois retenir les prieres qu'on nous fait faire tous les iours. Quand on demandoit à quelqu'vn d'eux s'il y auoit long-temps qu'il ne s'estoit confessé, s'il auoit passé quinze iours sans le faire, il se plaignoit disant qu'on ne l'escoutoit pas assez souuent. Il faut aduoüer que si les Hiroquois n'éloignoient point nos Neophytes de nos habitations, et si les estrangers ne se venoient point mesler auec eux, qu'on auroit des ames choisies pour leur candeur et pour leur simplicité. Le Capitaine de Tadoussac estant malade à S. Ioseph, fit paroistre que Dieu triomphe au milieu de la barbarie : le Pere qui a soin des Sauuages l'allant visiter, il luy dit : Mon Pere, toute mon esperance est en Iesus ; voila ce que ie luy dis fort souuent : Tu sçay tout, tu connois tout, me voila, dispose de moy. Estant porté à l'Hospital, le Pere luy tesmoignant vn grand desir qu'il retournast en santé, il luy dit monstrant vn Crucifix qu'il auoit fait mettre deuant ses yeux : Voila celuy qui determine, il le faut laisser faire. Le lendemain il tesmoigna par quelques paroles qu'il eust bien voulu retourner en santé ; mais voyant que ce desir croissoit, il se douta que le Demon le vouloit tromper : il se confessa deux fois ce iour-là, recherchant ses plus petites fautes auec autant de lumiere qu'en pourroit auoir vn Religieux ; puis s'adressant au Pere, luy dit vn iour deuant sa mort : Asseurement i'ay veu vn Demon, cela m'a espouuanté ; mais ie luy ay dit que ie croyois en celuy qui a tout fait, que pour luy ie le méprisois, il a disparu tout à coup. I'ay aussi esté troublé par quelques songes ; mais ie me suis souuenu que ceux qui croyoient en Dieu ne croyoient plus en leurs songes : me voila pour le present dans vne grande paix. Ie voy bien que celuy qui a tout fait veut que i'aille auec luy, i'en suis content, c'est à luy d'en determiner. Tesmoigne aux Sauuages qui sont allez en guerre que ie suis fort aise d'aller au Ciel, c'est chose estrange que des hommes éleuez dans la barbarie meurent auec vne si grande confiance, qu'on diroit qu'ils voyent de leurs yeux le bien qu'ils vont posseder. On le fit prier Dieu pour Madame la Fondatrice de cét Hospital, ce qu'il fit les mains iointes et les yeux éleuez au Ciel dans vne posture qui faisoit voir qu'il estoit touché. Ces bonnes gens ne philosophent point tant que nos Europeans : quand ils ont vne fois receu la Foy et qu'ils croyent en suite que celuy qui obeïra aux volontez de Dieu sera sauué, et que s'il commet quelque offense elle luy sera pardonnée s'il est vrayement contrit et confessé, ils s'attendent que Dieu fera infailliblement de son costé ce qu'il a promis, et en verité ils ont raison. Ie feray icy mention, pour conclusion de ce Chapitre, d'vne ceremonie des Sauuages qui nous a donné de la consolation : car ils commencent de donner vn habit tout Chrestien aux façons de faire indifferentes qu'ils ont tirées de leurs parens infideles. On a veu souuent dans les Relations precedentes que c'estoit la coustume des Sauuages de resusciter les morts qui estoient parmy eux ou gens

de consideration, ou qu'ils aymoient beaucoup pendant leur vie : cela se fait encore afin que les orphelins ne soient pas delaissez. Car celuy à qui on donne le nom de leur pere, se charge des enfans. Vn Capitaine Chrestien de S. Ioseph, voulant resusciter vn sien parent, fit vn festin, où se trouuerent enuiron 50. conuiez. C'est, par parenthese, dans les festins et par des presens qu'ils font la pluspart de leurs affaires. Tout le monde ayant pris sa place qui est la premiere qu'il rencontre, ce Capitaine harangua en ces termes : Si ie n'estois Chrestien et si ie n'auois la creance que nous deuons tous resusciter, i'aurois bien sujet de m'attrister dans la perte que ie fis l'an passé de mon nepueu, sa mort affligeroit mon cœur ; mais puis que la vie ne nous est ostée que pour nous estre renduë, puis que nous deuons nous reuoir et nous rencontrer derechef, ce n'est pas vne mort, c'est vne absence, et par consequent ie prends cette resurrection que ie fais de mon nepueu pour marque de la veritable resurrection que nous attendons. C'est donc vn tel que i'adopte pour mon nepueu, et qui me fera souuenir que mon nepueu n'est pas mort. Là-dessus il fit vn beau present au nouuel adopté, lequel repartit fort à propos : Ce present, qui me fait souuenir de l'article de nostre creance sur lequel est fondée la Foy de nostre resurrection, me remet aussi en memoire que ie suis Chrestien : ie le suis en effet, et ie tiens auec vous et auec tous ceux qui sont baptisez, qu'il ne faut point s'attrister de la mort de ceux qui doiuent reuiure vne autrefois, et partant resioüyssons nous, non pas du portraict de la resurrection que nous exprimons par nostre ceremonie, mais de la veritable resurrection que nous attendons. Apres les harangues il fallut chanter selon leur coustume ; l'vn des plus considerables éleuant sa voix, chanta vn de leurs airs, dont voicy les paroles : Celuy qui me doit resusciter, c'est celuy qui me console. Voila toute sa chanson, composée de diuers tons sur lesquels il appliquoit tousiours les mesmes paroles. Dieu veuille qu'ils changent ainsi d'eux-mesmes leurs anciennes coûtumes, en des actions pleines de deuotion et de pieté.

CHAPITRE V.

Continuation du mesme sujet.

Vn Capitaine Sauuage, abordant vn Pere de nostre Compagnie, luy dit : Ie te prie, mon Pere, de venir auec moy en la maison des filles vierges, qui enseignent nos enfans. Le Pere luy répondit que ces bonnes filles l'entendroient, et qu'il n'auoit pas besoin d'interprete : Ie leur veux, repartit-il, communiquer vne affaire d'importance. Comme ils estoient tous deux au parloir auec la Mere Superieure de ce petit Seminaire, ce bon Neophyte tira vne petite croix de cuiure, qui se pouuoit ouurir et fermer, et leur dit : Tout ce qui est sur la terre n'est rien, ce qui regarde le Ciel est de prix et de valeur. Cette petite croix voudroit bien contenir vne parcelle des os sacrez qu'on honore sur les Autels, dont les ames sont en Paradis : iugez tous deux si ie suis digne d'en porter, c'est vn grand affaire, il n'en sera que ce que vous aurez determiné. La Superieure, bien edifiée de cette pieté, luy accorda sa demande, dont ce bon Neophyte se sentoit autant obligé comme s'il eût fait rencontre d'vn grand thresor.

Ces bonnes Meres sont extremement charitables, les difficultez du pays ne les estonnent point, leur Seminaire ne refuse aucune Françoise, ny aucune fille Sauuage ; l'aumosne se fait chez elles en tout temps, leur cœur est plus grand que leurs biens. Les pensionnaires en France ne greuent point les Monasteres où elles sont instruites, ce n'est pas de mesme en Canadas ; il faut non seulement nourrir et instruire les petites seminaristes, mais il les faut habiller, et à leur depart leur faire de bonnes aumosnes et souuent encore à leurs parens,

tant ils sont pauures. Il n'y a pas long-temps, qu'vne petite Huronne sortant de cette sainte et charitable maison, pour estre reconduite en son pays, ces bonnes Meres non seulement l'habillerent de pied en cap, mais ils firent encore des presens à ses parens, pour marque du contentement que cét enfant leur auoit donné. Ce n'est pas tout, il fallut fournir de viures pour elle et pour ceux qui la venoient querir : en vn mot, vous diriez qu'elles feroient volontiers tous les frais necessaires pour les mener et pour les conduire iusques en Paradis.

Vne autre Seminariste Algonquine, ayant esté nourrie, éleuée et entretenuë plusieurs années dedans ce Seminaire, ces bonnes Meres luy ont donné ses petits meubles pour son mariage, et leur charité passant au delà des mers, a obtenu son mariage d'vne Dame de merite dont la pieté est peut-estre desia recompensée au centuple dessus la terre, et le sera vn iour dedans les Cieux. C'est vrayement rechercher la gloire de Nostre Seigneur, de pouruoir aux necessitez d'autruy dans les besoins d'vne maison incommodée.

Elles nourrissoient vn Huron, dont la vertu a rauy tous ceux qui le connoissoient; quelque froid qu'il fît pendant tout l'hyuer, il ne manquoit iamais de passer au trauers des neiges et des glaces pour venir entendre vne Messe à la paroisse deuant le iour, nonobstant qu'il se trouuast par apres à celle qui se dit tous les iours dans l'Eglise de ces bonnes Meres. Cét homme passoit tous les iours vn temps si notable à genoux, que les François en demeuroient estonnez et edifiez; il ne sçauoit que c'estoit de se mettre en colere, ses plus grands mécontentemens estoient fondez sur ce qu'on ne luy parloit pas assez long-temps à son gré des veritez Eternelles. Il est retourné cette année en son pays, nous esperons que sa ferueur profitera à ses compatriotes.

Quelques Sauuages s'accusoient vn iour d'auoir le cœur tout remply de malice, le Pere qui les escoutoit leur demanda si cette malice faisoit vn long seiour dedans leurs ames? Non pas, respondent-ils, mais cependant elle ne laisse pas d'y entrer. Mais encore, poursuit le Pere, que faites vous, quand vn si mauuais hoste vous vient visiter? Pour moy, disoit l'vn, quand ie sens que la colere vient échauffer mon cœur, ie dis à mon ame : ceux qui prient et qui croyent ne se mettent point en colere, et aussi-tost ce feu s'amortit, et quelquefois il s'esteint tout à coup. Ie suis plus meschant, disoit son compagnon ; car il me vient des pensées de haine, des pensées sales, qui gastent tout mon cœur. Mais que fais-tu dans ce rencontre, dit le Pere? I'ay peur, respondit-il, et ie me mets à prier Dieu, et tout cela s'en va. Le saint Esprit est vn grand Maistre ; il en fait plus en vn moment, quand il luy plaist, que les Docteurs en cent ans.

Si ie dis que des ieunes hommes sollicitez par de mauuaises creatures ont fait triompher la grace de la nature, i'vseray de redites, quoy que la chose soit toute nouuelle.

Vne personne malade au milieu de ces bois, se trouua dans des angoisses et dans des presses qui la iettoient à deux doigts du desespoir. Son pauure corps abattu voulant sommeiller, son ame apperceut vn Pere, qui s'approchant d'elle, l'instruisit sur le bon-heur des souffrances et sur la cruauté de cette miserable vie ; cette pauure creature fut si consolée et si remplie de courage en vn instant, qu'elle deffioit toutes les afflictions de la terre et de l'Enfer.

Vn Capitaine Sauuage, voyant qu'vn ieune homme sembloit mespriser les aduis d'vn Pere : Sçais-tu bien que ce n'est point la crainte de la mort, ny le desir de la vie, ny l'esperance d'aucun bien de la terre qui m'a fait embrasser la priere? depuis que i'ay la Foy, ie ne crains plus rien. Apprends donc que i'ay parlé au Capitaine des François, et que ie l'ay supplié de bannir tous ceux qui resistent à la verité ou qui la quittent. Parle maintenant, que fais-tu? quel est ton dessein? c'est ton cœur et ta bouche qui te rendront coupable ou

innocent, qui te retiendront ou qui te chasseront d'icy.

Le mesme, entrant dans vne cabane où il y auoit plusieurs Payens, leur fit ce petit discours : Mais encore qui vous empesche d'ouurir les yeux à la verité ? vos oreilles ne sont-elles pas percées ? ce qu'on dit est-il si monstrueux qu'il n'y puisse entrer ? si la priere est bonne que ne l'embrassez-vous ? ie vois bien ce qui vous arreste : vous craignez qu'apres vostre baptesme vous ne tombiez dans quelque yurognerie si vous trouuez de la boisson ; mais est-il possible que la seule pensée des dommages que ces boissons nous causent, ne vous puisse empescher d'en gouster ? tenez ferme, vous surmonterez ce demon des estourdis et des fous.

Vn Nipissirinien se fit Predicateur aupres d'vn Capitaine de sa nation nouuellement arriué à S. Ioseph : comme il eut apperceu que ce Capitaine prestoit l'oreille aux discours que luy tenoit vn de nos Peres, il luy dit apres que le Pere fut sorty de sa cabane : Ces gens sont admirables, ils quittent leur pays et s'en viennent du bout du monde pour nous apprendre le chemin du Ciel, iamais ils ne demandent rien, mais ils donnent, et par tout où ils sont, ils font la mesme chose, ce que l'vn enseigne l'autre l'enseigne : pour moy i'ay trouué leur doctrine si iuste et si raisonnable que ie l'ay embrassée, ie les ayme et ie les honore comme mes plus proches parens. Ce bon Neophyte iettoit dans cette ame, la premiere couche sur laquelle on a depuis tiré de beaux portraits.

Vn autre, Abnaquiois de nation, se trouuant aupres d'vn Etchemin fort malade, voyant que ses camarades auoient quelque dessein de le chanter et de le souffler à leur mode, luy dit : Mon cher amy, c'est en vain que tu auras recours aux sorceleries ou plustost aux badineries de ton pays, le Dieu que les Chrestiens honorent t'a creé, luy seul te peut guerir. Ces paroles dites en son temps, le toucherent si bien que ses gens le voulans medicamenter à leur façon, c'est à dire par des cris et par des tintamarres, dont ils se seruent pour chasser le demon qui fait mourir les hommes, iamais le malade n'y voulut obeyr. C'est à celuy qu'on adore en ce lieu-cy, qu'il faut auoir recours, disoit-il, le demon ne me sçauroit guerir. Ses parens s'adresserent à nos Peres, et leur dirent : Nous vous abandonnons nostre pauure camarade, vous connoissez celuy qui a tout fait, dites luy qu'il le guerisse, et l'asseurez que nous croirons en luy. Ie ne sçay pas si ces pauures abandonnez tiendront leur parole en leur pays, mais ie sçay bien que Dieu a guery leur compatriote contre leur attente.

Vn François, allant de Quebec à Saint Ioseph, apperceut de loin vn Sauuage qui le deuançoit, c'estoit vn Chrestien, qui ne pensoit estre veu que de l'œil duquel on ne se peut cacher : il leuoit les yeux au Ciel, s'entretenant auec Dieu, tenant son chapelet en main et se mettant à genoux auec vne deuotion qui penetroit non seulement le cœur du François, mais qui sans doute gagnoit celuy qui ne peut resister à l'amour.

Il n'est pas iusques aux enfans qui ne tesmoignent par fois quelques sentimens de deuotion. Vn petit garçon aagé de 8. à 9. ans, a dit plusieurs fois ces paroles à sa mere, voyant qu'elle ne pressoit point son baptesme : Ma mere, cela n'est pas bien que vous ne soyez pas baptisée : elle ira au feu ma mere, dit mon cœur, et là-dessus ie suis triste. Cette femme racontoit cela de son fils, adioustant qu'elle ne pouuoit sçauoir où il auoit appris toutes les prieres qu'il recitoit tous les matins et tous les soirs, sans que personne luy commandast. Le pauure petit ramassant par fois des fleurs auec son camarade, les venoit presenter à vn de nos Peres pour estre mises dessus l'Autel. Le Pere, agreant cette petite deuotion, les faisoit entrer dans l'Eglise où ces petits Anges offroient et leurs prieres et leur present à Nostre Seigneur.

Vne petite Seminariste des Meres Vrsulines, pressant fort qu'on la fist communier deuant que d'estre renduë à ses

parens, prit en cachete vn petit *Agnus* appartenant à l'vne de ses compagnes ; sa maistresse l'ayant surprise, la tança : Vous estes indigne de la communion, luy dit-elle, allez, confessez-vous, vous deuriez ieusner pour vn si gros peché. Cette pauure enfant l'ayant fait contre l'attente de sa bonne maistresse, luy vint dire : I'ay fait ce que vous m'auiez ordonné, que faut-il faire encore afin que ie ne sois point priuée de la communion ? Ce n'est pas vn petit courage à vn enfant de ieusner, et notamment à vn enfant Sauuage, qui tient de ses parens, lesquels ont autant de pente au manger que les yurognes au boire.

Les enfans des Sauuages sont de petits singes, aussi bien que les enfans de l'Europe, ils imitent tout ce qu'ils voyent faire. Il est croyable que depuis que les fondemens de ce nouueau monde sont iettez, ils n'auoient iamais representé aucune procession, mais comme ils en voyent de temps en temps, ils ont commencé d'en faire à leur mode : il y a peu de iours qu'vne bande de ces petits innocens fut veuë marcher en ordre, l'vn portoit vne Croix, l'autre portoit vne banniere, d'autres des chandeliers faits à la sauuage ou à la naturelle, quelques-vns chantoient, et d'autres suiuoient deux à deux comme ils auoient veu faire : tout cela nous apprend que le Christianisme se fonde et s'establit parmy ces peuples. Les Hiroquois gastent tout : ils escartent les oüailles de leur bercail, ils les éloignent de leurs Pasteurs, ils les bannissent de leur petite Eglise, en vn mot ce fleau est bien rude. Dieu soit beny en tout temps et en tous lieux, il se faut soumettre à ses ordres ; il permet que son Eglise soit affligée, mais il voudroit bien que ceux qui ont le pouuoir de la secourir leuassent l'estendard pour sa gloire. Changeons de propos.

On demanda à vn ieune Sauuage, qui parloit de la grande perfidie des Hiroquois et de l'horrible carnage qu'ils ont fait de ceux de sa nation, quel sentiment il auoit de ces mal-heureux. Ie prie souuent Dieu pour eux, respondit-il, ie voudrois qu'ils fussent baptisez, ils auroient de l'esprit, ils iroient au Ciel : voila mon sentiment. Ces pensées ne sont pas communes à tous les Sauuages, ils sont vindicatifs au dernier point enuers leurs ennemis ; aussi est-il vray, qu'il n'est pas possible de les aimer hors de Dieu.

Ce Sauuage a bien monstré qu'vn esprit plus puissant que celuy du monde et de la chair residoit en son cœur. Puisque nous pouuons, disoit-il, témoigner à Nostre Seigneur l'amour et l'honneur que nous luy portons par nos souffrances, il me semble que c'est vne chose bonne de souffrir, et souuent mon ame en a des desirs. Le Pere qui a soin de sa conscience, venant de voir vn malade, luy dit vn iour : Ie suis triste, voyant cette personne que i'ayme et que tu aymes aussi, souffrir si rudement et si long-temps. Et moy, repart ce Sauuage, ie m'en resioüy : ne m'as-tu pas enseigné, adiousta-il, que ceux qui souffrent sont aymez de Dieu ? pourquoy donc s'affliger d'estre aymé de celuy qui est tant aymable ? Le Pere luy accorda qu'il auoit raison, et confessa au fond de son cœur que le Sauuage auoit agy par grace, et luy par vn mouuement de compassion naturelle.

Vn ieune garçon, voyant que ses gens retournoient de la chasse, s'écria : Voila qui va bien, ie mangeray auiourd'huy de la viande fraische. Sçais-tu bien, luy dit quelqu'vn, que les Chrestiens n'en mangent point auiourd'huy. Tu as raison, respondit-il, non seulement ie n'en mangeray point, mais ie ne veux pas seulement la regarder. Ayant sceu que les Chrestiens ieusnoient les Quatre Temps et le Caresme, il vouloit à toute force les imiter ; on luy respondit qu'il n'auoit point encore l'aage qui porte cette obligation. Si ie n'y suis pas obligé, repart-il, aussi ne m'est-il pas defendu ? On luy permit ce qui estoit raisonnable conformément à ses forces et à sa façon de vie. S'estant couché certain iour sans souper, il se leua auec vn grand appetit ; l'ayant tesmoigné à quelqu'vn de nos Peres, il luy fit donner du pain : il le prit, mais il n'y toucha pas. Comme on luy en eut demandé la raison : Ie n'ay pas encore, fait-il, en-

tendu la Messe. Oüy, mais on la dira bien tard. Hé bien ie n'en mourray pas pour cela, respondit-il. Estant allé sur le soir visiter quelques Hurons en leur cabane, ils luy presenterent à manger : or comme il ieusnoit, et que d'ailleurs c'est mépriser vn Sauuage de refuser ce qu'il vous donne, il mangea, mais si peu qu'il n'outre-passa point ce qu'on peut prendre en vne collation. Ses hostes s'en apperceuant, luy representerent qu'vn bon courage ne se deuoit pas rendre si tost, que le manger estoit naturel et important à l'homme ; à cela point de repartie, sinon qu'il ne falloit pas le presser de manger dauantage.

Il n'est demeuré qu'vn seul Sauuage cette année à Montreal, et encore estoit-il aueugle ; mais en recompense il auoit de la vertu pour vingt-cinq : Ah ! que souuent, disoit-il, ie benis Dieu de ce qu'il m'a rauy les yeux, sans cela i'aurois esté toute ma vie vn orgueilleux et vn superbe, i'aurois mesprisé la priere, et les Hiroquois m'auroient mangé.

Comme il auoit pris resolution de ne point petuner le iour qu'il communieroit, ce qui est assez difficile à vn Sauuage qui prefere le tabac au boire et au manger, le Pere qui en auoit soin, luy dit vn iour, qu'il le pourroit bien tromper et contreuenir en cachete à ses resolutions ; il repartit fort gentiment : Tromperois-ie Dieu si ie trompois vn homme ? Ce n'est pas à toy, mon Pere, à qui i'ay fait cette promesse, c'est Dieu qui ne peut estre trompé. Et c'est pour cela, fit-il, que ie ne vay pas visiter les soldats François le iour que i'ay communié, pource qu'ils m'inuiteroient à petuner.

Le Pere le menant vn iour à l'Hospital dans vn temps qu'il neigeoit et qu'il faisoit fort froid, il prit son bonnet d'vne main et son chapelet d'vne autre : Disons, fit-il au Pere, nostre chapelet, puis que nous sommes ensemble, cette deuotion attendrit le Pere. Estant vne autre fois aupres du Pere, qui recitoit ses Heures Canoniales, il demeura vn assez long-temps sans se mouuoir ; le Pere, ayant bien exercé sa patience, luy demanda à quoy il auoit appliqué son esprit, pendant tout ce temps-là. Ie me resioüissois en mon cœur, de ce que tu benissois celuy qui a tout fait ; mon ame luy disoit : Ie suis bien aise que ceux qui te connoissent, te loüent et te respectent. Mais quelquesfois ie suis si triste de ce que ie l'ay fasché, et de ce que ie ne sçaurois le loüer comme vous autres, que mon cœur en est malade, et mon ame ne sçait de quel costé se tourner. Il me semble par fois qu'vne personne me parle au fond du cœur, et cependant elle ne profere aucune parole. M'entends-tu bien, disoit-il au Pere ? conçois-tu bien ce que ie veux dire ? lors que i'entends cette parole dans mon cœur qui n'est pas pourtant vne parole, mon ame est toute triste d'auoir fasché Dieu, et mes yeux se mettent à pleurer, sans que i'y prenne garde ; d'autresfois ie suis tout ioyeux, et mes yeux ne laissent pas de ietter des larmes : cela ne m'arriuoit point deuant mon Baptesme.

Le Pere ne luy voulant pas permettre si souuent la Communion, il s'en plaignoit amoureusement : Tu ne sçais pas, mon Pere, combien mon ame est triste, si tu le sçauois tu luy donnerois ce qu'elle demande. Vn François luy ayant rompu le baston dont il se seruoit pour se conduire, son cœur fut emeu, et il se retira en sa cabane sans mot dire, mais il s'en reuint bien-tost trouuer le Pere. Ie n'ay pas d'esprit, luy fit-il, ie me suis fasché, ie m'en vay à l'Eglise prier pour celuy qui a rompu mon baston. Et toy, mon Pere, prie pour moy, car ie suis plus coupable que luy. Mais tu me deuois auertir, quand tu as veu que ie me voulois fascher, ie te prie, mon Pere, ne t'en oublie pas vne autre fois. Ce bon garçon s'ennuyant d'estre tout seul de sa nation à Montreal, a voulu descendre aux Trois Riuieres ; il est croyable qu'il payera en bonne monnoye la petite consolation qu'il espere de ses gens.

Il y a peu de iours qu'vne femme, s'estant sauuée du pays des Hiroquois, nous vint dire qu'vn demon la tourmentoit, et qu'on la mist pour quelque temps auec les Vrsulines, qu'elle esperoit trouuer sa deliurance parmy ces

bonnes ames. Ie me confesseray et me communieray, elles prieront pour moy, disoit-elle, et ie seray guerie. Son regard, tant ses yeux estoient effarez, faisoit peur. Les Meres s'en chargerent auec benediction ; au bout de quelques iours cette pauure creature vint nous dire qu'elle estoit toute libre, et que Dieu l'auoit guerie en la maison des vierges. Ie m'en rapporte à ce qui en est.

Nous auons vn malade à S. Ioseph, il sera au Ciel comme nous esperons, quand on lira ce Chapitre en France. Il faut confesser que Dieu fait des misericordes à qui bon luy semble. Cét homme d'vn naturel brusque et violent, a fait quelques escapades depuis sa naissance en l'Eglise. Il nous a tesmoigné que iamais il n'en a fait qu'aussi-tost il n'ait ressenty les effets de la Iustice de Dieu : Voicy, dit-il, le dernier coup que i'ay peché, i'ay scandalisé les Chrestiens, i'ay repris mes superstitions anciennes, plus tost pour contenter quelques personnes que pour aucune creance que i'aye en ces badineries ; mais Dieu enfin m'a terrassé, il m'a remply de douleurs, depuis les pieds iusques au sommet de la teste. Il luy addresse souuent ces paroles : O qu'il est raisonnable que ie souffre ! ie ne m'en fasche point. Toy qui as tout fait, determine du temps et de la grandeur de mes maux. Ie n'ay qu'vne pensée : i'ay peché, ie veux souffrir. Ne fais qu'vne souffrance des tiennes et des miennes, peijkoutour, peijkoutour, n'en fais qu'vne, n'en fais qu'vne, et tire le payement que ie te dois pour mes offenses. Comme nous luy portasmes le Viatique en sa cabane, et que nous luy donnasmes l'Extreme-Onction, il s'addressa à ses gens, et leur dit : Ie n'ay plus de forces pour parler, mais i'ay encore assez de cœur pour pleurer le scandale que ie vous ay donné, ne retenez aucunes pensées de mes mauuais exemples. Ie ne suis pas triste de mes souffrances, mais ie le suis bien fort d'auoir fasché Dieu et d'auoir esté meschant parmy les hommes. Ie pardonne à ceux qui m'ont pressé de reprendre mes anciennes chansons, dont ie me seruois pour parler au demon ; pardonnez-moy aussi tant de mauuaises paroles et tant de mauuaises actions que i'ay commises et dont vous auez connoissance. Ie n'en puis plus, la parole me manque, priez Dieu pour moy ; mon cœur me dit que i'iray au Ciel, puisque Dieu est bon ; ie me souuiendray de vous autres, mais chassez du milieu de vos cabanes les meschans, de peur qu'ils ne vous peruertissent. Ie ne doute pas que le Ciel ne se resioüisse de la conuersion de cét homme, et que le sein d'Abraham ne soit ouuert à ce pauure Lazare, ou ce pauure Iob couuert de playes et de douleur.

CHAPITRE VI.

De quelques autres bonnes actions des Sauuages.

Ie ne fais aucune distinction entre les Sauuages de Saint Ioseph et les Sauuages des Trois Riuieres. Ce n'est pas que les vns et les autres n'ayent de l'affection pour les lieux où ils ont choisi leur demeure ; mais leurs ennemis les poursuiuent de si prés, qu'ils se iettent comme des pigeons effarez dans le premier et le plus asseuré colombier qu'ils rencontrent. Quelques familles, voyans ce debris, s'arresterent aux Trois Riuieres auec resolution de viure constamment à la Françoise. Le plus apparent d'entr'eux, dit à l'vn de nos Peres au despart de ses compatriotes : Ie pourrois m'enfuir aussi bien que les autres et viure comme eux de chasse et de pesche ; mais mon ame m'est plus chere que mon corps. Ie vois bien que ie souffriray, et que n'ayant rien que du bled, qu'il me faudra semer et recueillir auec beaucoup de peine, ie meneray vne vie fort maigre ; mais il n'importe, pendant que mon corps ieusnera, mon ame s'engraissera mangeant le pain de vie, dont ie serois plus long-temps priué, si ie m'escartois de vos habitations. Ces bonnes gens ont esté benis en toutes

façons, la terre et les forests, et les eaux, leur ont fourny des viures par dessus leurs attentes, et le Ciel les a comblez de ses richesses. Leur Capitaine dicta le Printemps deux lettres à vn Truchement, pour estre enuoyées à Quebec, à vn Pere de nostre Compagnie, dans lesquelles ce bon Neophyte protestoit, qu'il n'auoit rien tant à cœur que de viure selon les loix et selon les volontez de son Dieu.

Comme ils demeurent au milieu des François, il arriua qu'vn ieune homme les allant visiter pendant leur repas, ils luy presenterent vn morceau de chair de castor; celuy-cy le prit et le mangea sans donner la benediction. Vne femme, s'en estant apperçeuë, luy dit : Si mon petit fils ne prioit pas Dieu deuant que de manger, ie le chastierois. Ce François tout honteux, se voulut excuser, mais dans son cœur il se condamnoit soy-mesme.

Vne autre fois, vn Pere entrant dans leurs cabanes, trouua vne ieune femme toute esplorée ; luy en ayant demandé la raison : Mon nepueu, fit-elle, est mort, voila le sujet de mes larmes. Quoy donc, repart le Pere, croyois-tu que son corps fust immortel ? Ce n'est pas de son corps que ie m'attriste, c'est son ame qui cause mes douleurs et mes regrets : comme il est mort sans confession, ie crains qu'il ne soit dans les enfers. Quitte cette apprehension, et prie pour luy, dit le Pere, car comme il auoit receu le Baptesme, et qu'il craignoit d'offenser celuy qui a tout faict, il est croyable qu'il n'est pas damné, mais qu'il pourroit bien estre en Purgatoire. I'ay bien eu, repart-elle, cette pensée, i'ay desia prié pour luy, i'ay recité trois fois mon chapelet, i'ay inuoqué les Saincts qui sont au Ciel, i'ay imploré le secours des petits enfans morts apres leur baptesme, i'ay prié ceux de nostre nation qui sont en Paradis, mais tout cela est peu de chose. Dis-moy, mon Pere, ce que ie puis faire selon ma condition pour le soulagement de cette ame, et ie le feray de bon cœur.

Vn Huron, estant descendu à Kebec, et s'en allant à la chasse, fut blessé à la iambe d'vn coup d'arquebuse desbandé par mesgarde par vn sien compagnon. On le porta aussi-tost à l'Hospital, où il fut promptement pansé ; mais ce coup estoit si fascheux, qu'il luy fallut couper la iambe : or comme il vit qu'on luy accordoit le Baptesme, pource qu'il étoit en danger de mort, il s'escria : Que ce coup est fauorable qui m'ouure les portes de la vie ! les Hiroquois, si ie n'eusse point esté blessé, m'auroient peut-estre ietté dans les enfers, et ce coup me porte en Paradis. Les Meres le consolant sur l'esperance de recouurer sa santé : Vous faites, leur dit-il, vostre possible, mais ie sens bien que ie suis mort, ie ne crains plus ce passage, puisque ie suis baptisé, ie m'en vay au Ciel, où ie prieray pour vous et pour la personne qui vous a faict venir en ce pays icy. Ces bonnes Filles n'oublient pas leur bonne Mere, il n'y entre aucun malade en leur maison, il n'en part aucun qui ne soit chargé de prier Dieu pour elle. Ce braue Neophyte qui mourut le 18. de Ianuier, ne s'oubliera pas au Ciel de la parole qu'il a donnée sur terre.

L'Hospital a esté fort chargé cette année, notamment depuis la venuë des vaisseaux, il faut confesser que ces bonnes Filles ne sont iamais plus contentes, que lors qu'elles exercent les fonctions de leur Institut par des charitez veritablement heroïques ; si a-il fallu éconduire quelques malades à la venuë des Nauires, le lieu ny leurs forces ne pouuant suffire à tout. Mais ne nous esloignons point des Sauuages.

Voicy vne loüange d'autant plus asseurée qu'elle est sortie de la bouche d'vn ennemy. Quelqu'vn disant aux Hiroquois prisonniers, que si nous ne tirions aucune vengeance de leur perfidie, cela ne prouenoit pas d'vn deffaut de courage, mais d'vn desir que nous auions de leur ouurir les yeux pour l'eternité. Qu'au reste ceux qui connoissent Dieu, ne craignent point la mort, puis qu'elle leur ouure la porte à vne vie bien plus agreable que celle-cy. Tu as raison, dit l'vn des Hiroquois,

nous en auons veu l'experience de nos yeux en la personne d'Ondesson, c'est ainsi qu'ils appelloient le Pere Isaac Iogues, et mesme encore en plusieurs Algonquins que nous auons bruslez, ils se moquoient des tourmens et de la mort. Et depuis vn an, nous auons admiré le courage et la resolution d'vn nommé d'Apmang8ch (c'estoit vn braue Chrestien, appellé Bernard en son Baptesme). Ie me trouuay, adiouste l'Hiroquois, où il fut mis à mort. L'vn de mes camarades l'ayant reconneu, luy dit qu'on luy donneroit la vie, s'il se vouloit rendre ; comme il estoit d'vne nation alliée des Hiroquois Agneronons, on luy auroit tenu parole. Mais il répondit d'vne voix forte et d'vn accent courageux : Ie ne puis me rendre à des perfides et à des poltrons qui ne se fient qu'à leur nombre et à leurs surprises. Ie ne veux point de la vie. Si quelqu'vn d'entre vous a du cœur, qu'il auance, et qu'il donne des preuues de son courage contre moy. Vn de nos guerriers, que nous tenions pour vn Demon, part aussitost pour luy porter vn coup d'espée ; mais Bernard l'ayant esquiué, le transperce en vn moment, et comme il tomboit à terre, il luy fend la teste d'vne hache d'armes. Nos gens enragez, disoit l'Hiroquois, luy tirerent vn coup de fusil à la cuisse, et le percerent par le costé d'vn coup de flesche : se sentant blessé il s'escrie en langue Hiroquoise : Treue, de grace, pour vn moment. Donnez-moy vn petit de loisir, laissez-moy parler à celuy qui a tout fait, ie m'en vay auec luy au Ciel ; pour vous autres qui ne le connoissez pas, vous serez precipitez dans des flammes au fond des abismes. A ces paroles tout le monde fait halte, luy se met à genoux, il éleue ses mains et ses yeux vers le Ciel, parlant hautement, mais en langue Algonquine que nous n'entendions pas, nous estions tous dans l'estonnement ; enfin sa priere acheuée, qui dura assez long-temps, il nous enuisage d'vn regard asseuré : Faites ce que vous voudrez, nous dit-il, ie n'ay point de regret de souffrir vne mort qui me donne la vie. Ils le transpercerent de quelques coups d'espées sur la place. Voila de verité vn sainct et genereux courage.

Vn Pere de nostre Compagnie, rencontrant vne femme Sauuage fort infirme, qui venoit à la Messe parmy les neiges, luy dit qu'elle ne seroit pas obligée, mesme vn iour de Feste, de sortir de sa cabane dans vn temps si rude et auec vne si grande infirmité : Helas, respondit-elle, n'est-il pas raisonnable que tant que i'auray vn peu de force pour me traisner en la maison de priere, ie vienne honorer Dieu ? il me reste si peu de vie, que ie ne la sçaurois mieux employer, qu'à seruir vn si bon Maistre. Oüy, mais, luy dit le Pere, tu augmenteras tellement ta maladie que tu en pourrois bien mourir. I'ay eu autrefois, respondit-elle, de grandes craintes de la mort, mais depuis que i'ay eu connoissance d'vne vie bien plus heureuse que celle que nous menons sur la terre, et que mon ame a esté lauée des eaux du Baptesme, i'ay perdu cette apprehension, car il me semble que si i'auois peur de la mort i'aurois peur d'entrer dans les ioyes de l'autre vie. I'ay cette croyance et cette attente, qu'en obeyssant à Dieu et en luy demandant pardon de mes offenses, ie le verray au Ciel. Dieu a donné vne grande benediction à cette famille, non seulement cette femme est en santé, mais elle est respectée des François et des Sauuages pour sa grande modestie et pour sa charité ; on regarde son mary comme l'exemple des croyans, tant il est ferme en la Foy.

Ie ne m'estonne point, si ceux qui n'entendent pas les Sauuages et qui ne sçauroient penetrer dans leur cœur, ne leur portent pas de respect, car en verité ils n'ont aucuns attraits agreables à la nature : ils sont libres et independans au dernier point, ils n'ont ny politesse, ny entretien, ny ciuilité parmy les François ; les huiles dont ils se graissent blessent les narines, et la paureté de leurs habits et de leurs cabanes choque la veuë. Il n'y a que la pure grace que Dieu respand sur eux qui les rend aymables ; or cette grace n'est ordinairement conneuë qu'à ceux

qui voyent la face de leur interieur. Ceux mesmes qui les entendent ont parfois de la peine à les supporter, tant leurs façons de faire sont esloignées des nostres ; mais quand ils prestent l'oreille à leurs confessions et à la décharge de leur cœur, ils sentent pour eux des tendresses et des affections toutes cordiales, voyant l'Esprit de Dieu agir en Pere, en Maistre, en Amy et en Espoux dans des ames qui ne respiroient que la barbarie. L'empressement que nous apportent les Vaisseaux, ne me permet pas de reuoir ce Chapitre, où i'ay parlé de la maladie d'vn second Iob pour sa patience ; il me faut coucher icy quelques sentimens dont Dieu l'a beny à sa mort. Cét homme, n'estant depuis quelques années aucunement aymé de ses compatriotes, se vid delaissé de tout le monde. Au milieu de ses afflictions, nous estions quasi seuls qui le visitions ; aussi nous disoit-il, que nous estions son vnique consolation dessus la terre. Apres auoir long temps souffert vn Purgatoire assez rude, apres auoir enduré en penitent, il entra dans ie ne sçay quelle angoisse amoureuse, en sorte qu'il ne paroissoit plus auoir de peine que de l'absence de son Dieu. Quand te verray-ie ? luy disoit-il fort souuent, Kik8ir8mir : Ie suis en peine de toy, ton absence m'afflige ; ah fust-il ainsi que ie fusse auec toy ! ie ne me fasche point de mes souffrances ; mais ie ne puis supporter ton absence. Ie l'ayme et ie ne le voy point ! parle vn peu de moy, ô mon Dieu, et dis ces paroles, qu'il vienne, qu'il me voye, et ie seray content, car ie seray auec toy. Pour moy i'ay la croyance, que si vn Athée ou vn libertin auoit conneu cét homme dans sa santé, en sa maladie et en sa mort, qu'il seroit contraint d'auoüer qu'il n'y a qu'vn Dieu qui puisse transformer vn cœur si doucement et si fortement, et qui puisse mesler les ioyes du Ciel auec ces amertumes de la terre. Apres tout, il n'y a que le Ciel et vn homme ou deux sur la terre, qui ait eu connoissance de ces operations ; le reste du monde, ny Grec, ny François, ny Barbare, n'ont rien veu de ce qui se passoit dans le secret de cette ame.

Combien de fois auons nous veu des personnes éplorées, nous aborder auec ces paroles : Mon cœur est triste, et ie ne puis dormir en repos, de ce que ma fille se veut marier auec vne personne qui n'est pas encore baptisée. Ie sens autant de douleurs voyant mes gens s'esloigner du baptesme, comme si ie m'esloignois de mon pays et de ma propre vie. Autrefois ie m'imaginois que la mort estoit le plus grand de tous ces maux, et ie la trouuerois maintenant agreable. Ie n'ay qu'vne tristesse au monde, c'est que ie ne sçaurois retenir ces prieres, et que ie ne sçay ce qu'il faut dire à Dieu ; il me semble que mon cœur luy parle, mais ma bouche ne sçauroit prononcer ce qu'il dit. Ces fruicts ne viennent pas du crû de la nature, ils ne se trouuent et ne se cüeillent qu'au iardin de la grace.

Ce nouueau monde est de mesme nature que l'ancien, il a ses biens et ses maux aussi bien que l'Europe. Ceux-cy predominoient en l'Amerique, aussi bien qu'és autres parties de l'Vniuers. Ie ne sçay où la guerre, les maladies et les autres fleaux ont pris leur premiere origine, mais ie sçay bien qu'ils affligent ces Sauuages aussi bien que les François. Depuis que la Foy s'est venuë loger parmy ces peuples, tout ce qui fait mourir les hommes s'est trouué dans ces contrées ; quoy qu'ils n'ayent pas eu le dessous cette année dans leurs guerres, ils n'ont pas pourtant ioüy de la paix. Les maladies ont partagé leurs iours auec la santé, mais Dieu dans ces vicissitudes s'est tousiours monstré leur Pere. La petite verolle, qui fit vn carnage estrange il y a neuf ans, a fait du bien à quelques ames en affligeant leurs corps. Autrefois on n'entendoit que des tambours, des cris, des hurlemens, on ne voyoit que des festins et des furies dans ces cabanes où estoient les malades : on ne sçait quasi plus, és endroits où resident les Chrestiens, que sont deuenus ces chansons et ces tintamares ; nos malades ont eu recours à Dieu, mais auec tant de confiance, que cette con-

tagion, mortelle aux personnes aagées pour l'ordinaire, n'en a emporté pas vn ; elles attribuent ce bon-heur à celuy qui a la vie et la mort entre ses mains.

Il ne faut pas finir ce Chapitre sans faire mention d'vne petite fille qui a demeuré deux ans au seminaire des Meres Vrsulines. Le pere de cette enfant, ayant appris que sa fille faisoit des merueilles pour son aage, se mit en chemin pour la venir voir ; ayant fait plus de cent lieuës de chemin, il fut rencontré et mis à mort par les Hiroquois. Cét enfant, en ayant oüy le vent, paya le tribut que la nature exige en ces occasions ; mais comme on luy eut dit que son pere s'estoit fait baptiser depuis qu'elle ne l'auoit veu, et qu'il estoit au Ciel, cette nouuelle se changea si fort en vn moment, qu'elle n'eut plus que des ioyes pour son salut. Ses parens réchappés du combat l'ont emmenée, et depuis son depart, quelques femmes sauuages venans voir les Meres Vrsulines, leur ont dit que cette enfant les auoit instruites et leur auoit appris à reciter leur chapelet. Dieu sçait si ces bonnes filles goustoient auec delices les fruits de cette ieune plante cultiuée de leurs mains.

Parlant hier à vne femme qui a languy fort long-temps à S. Ioseph dans vne maladie qu'elle croyoit mortelle, ie luy demanday si ses douleurs et sa pauureté ne luy auoient pas bien causé de la tristesse, et si la crainte de la mort n'auoit pas bien souuent troublé son ame ? Elle ne me respondit rien sur la pauureté, parce que nous l'auions vn petit secouruë ; mais elle me dit ces paroles, d'vn accent qui faisoit voir que sa bouche s'accordoit auec son cœur : Ie t'asseure, mon Pere, que ie n'ay eu aucune tristesse en mon ame, dans toute ma maladie ; il me semble que i'estois bien aise de souffrir pour la mort, tant s'en faut que i'en eusse aucune apprehension, qu'au contraire elle me paroissoit agreable. Ie disois en mon cœur : Ie suis aupres de la maison de prieres, ie suis aupres des Peres qui ont soin de mon ame, et si ie meurs dans les bois ie seray priuée de leurs secours : cette pensée me donnoit des desirs de la mort, mais nostre Seigneur ne l'a pas voulu. Elle disoit cela dans l'Eglise, où elle se venoit confesser et communier, pour se presenter à celuy qu'elle ayme en verité, afin qu'il disposast de tout ce quelle est, selon sa tres-saincte volonté. Cette petite Eglise bastie en la residence de Saint Ioseph, donne bien de la consolation à ces bons Neophytes, et auec raison, car ils ont leur Seigneur aupres d'eux, et la structure en est assez gentille, quoy que les vitres pour ainsi dire ne soient que de toile, et qu'elle n'ait encore ny Sacristie ny clocher, elle ne laisse pas de contenter la veuë et de donner de la deuotion à tous ceux qui la voyent. Dieu benisse les personnes qui ont contribué à sa fabrique et qui ont part à ses petits ornemens ; nos bons Chrestiens ne les oublieront pas deuant Dieu.

CHAPITRE VII.

De l'Hyuernement du Pere Gabriel Druilletes auec les Sauuages.

Voicy le troisiesme Hyuer que le Pere Gabriel Druilletes a passé auec les Sauuages, dans des trauaux capables à la verité de terrasser le corps d'vn Geant, mais tres-propres et tres-auantageux pour esleuer vn esprit qui a de l'amour pour la Croix. Les Hiroquois Agneronons qui n'ayment guere les François, qui haïssent les Hurons et qui sont enragez contre les Algonquins, contraignent ces derniers de s'escarter bien loin de nos habitations pour faire leurs grandes chasses ; mais comme la pluspart de ceux qui demeurent aupres de nous sont Chrestiens, ils demandent ordinairement à leur depart, que quelqu'vn des Peres qui entendent leur langue, les accompagne, pour n'estre priuez dans leurs longues fatigues des principaux exercices de la Religion Chrestienne, qu'ils ont nouuellement embrassée. Le Pere

Gabriel leur ayant esté accordé, huict chalouppes et plusieurs canots, tous remplis de Sauuages, nous l'enleuerent le 22. de Septembre de l'an passé 1647. pour le conduire à quatre-vingts ou à cent lieuës de Kebec, dans le pays des Ombres, pour ainsi parler, c'est à dire dans des montagnes affreuses, et parmy des forests où le Soleil ne regarde iamais la terre qu'à la dérobée.

Cette petite Armée s'estant répanduë, qui deçà qui delà sur le grand fleuue, se rallia bien-tost apres vers Tadoussac, proche d'vne petite riuiere, nommée des Sauuages K8abahiganan. Le Pere, voyant son troupeau reüny, luy distribuë le pain de la parole et de la doctrine de nostre Seigneur, en sorte que la ferueur s'estant iettée parmy ses oüailles, quelques-vnes qui, pour s'estre trop écartées du bercail, auoient perdu la ferueur et le goust des choses saintes, rentrerent en appetit, voyant l'auidité de ceux qu'on ne pouuoit assouuir, tant ils prenoient de plaisir és discours de la vie éternelle.

Vne femme Payenne qui s'estoit sauuée depuis peu du pays et de la captiuité des Hiroquois, s'alla ietter à ses pieds, le suppliant de la baptiser deuant que de s'engager plus auant dans vn si fascheux voyage. Le Pere, qui sçauoit bien qu'elle auoit esté instruite, et que son orgueil l'auoit empeschée d'embrasser vne creance qui fait profession de l'humilité, luy demanda d'où prouenoit ce changement si soudain : L'affliction, répondit-elle, m'a donné de l'esprit. Si tost que ie me vis entre les mains de nos ennemis, ie pensay en mon cœur, il me chastie, celuy qui a tout fait, pource que i'ay bouché mes oreilles à sa parole ; et au plus fort de mes tourmens, ie luy disois : Aye pitié de moy, ie n'ay point d'esprit de t'auoir fasché, fais que ie reuoye la terre des Croyans, afin que ie sois baptisée. Nostre Seigneur ayant exaucé sa priere, le Pere luy donna tout sur l'heure l'accomplissement de son desir.

Le 8. d'Octobre, ils se mirent tous en priere, demandans à Dieu vn temps fauorable pour trauerser la grande riuiere, qui est large de huict à dix lieuës en cét endroit : cette grace leur fut accordée, ils se separent vne autre fois pour se trouuer dans quelque temps au rendez-vous qu'ils s'estoient donné. Le Pere fit rencontre en ce rendez-vous, de quelques Sauuages qui estoient partis dés le commencement de Septembre, il leur administre les Sacremens de la Penitence et de l'Eucharistie auec vne ioye et vne satisfaction reciproque de part et d'autre. Les meres apportoient leurs petits enfans, les vns pour les baptiser, les autres qui l'estoient desia, pour les veoir dans leurs maladies : or quoy que quelques-vns parussent moribons, entr'autres vn hydropique, duquel on n'attendoit que la mort, si est-ce que le Pere leur ayant donné de l'eau benite, et recité sur eux quelques prieres de l'Eglise, nostre Seigneur les guerit tous auec l'estonnement de ces bons Neophytes.

Ayans faict peu de seiour en cét endroit, ils tirent tous vers vne riuiere appellée en Sauuage Kaparipataouangak, c'est à dire, terre percée, parce que l'embouchure par où elle se iette dans le grand fleuue, ne paroist qu'vne petite ouuerture de terre, et cependant cette riuiere est fort large et fort belle au delà de ce détroit. Ce fut és enuirons de cette Riuiere, que cette petite armée se ietta dans les terres, qui d'vn costé qui d'autre pour aller declarer la guerre aux Castors, aux Eslans et aux Ours, habitans de ces grandes forests.

L'Escoüade qui emmena le Pere, composée de cinquante bouches, sans compter les plus petits enfans, laissa deux chalouppes sur les riues de cette Riuiere, que nous croyons estre celle que nos François appellent la Riuiere de Matane, et suiuans les bords du grand fleuue, ils marcherent quatre iournées par vn chemin plus fortement paué que celuy de Paris à Orleans, mais non pas si plat et si vny : c'estoient des roches posées par les mains de la Nature, qui se plaist à la varieté ; les vnes estoient tranchantes, les autres émoussées, il y en auoit de rondes et de quarrées, de hautes et de basses ; en vn

mot c'estoit vn chemin de fer, et apres tout, il falloit porter sur son dos, les maisons où on vouloit loger, et les viures qu'on vouloit manger. Pour les licts, on les trouue par tout; celuy qui a fait la terre, les rochers et les bois, a basty les mattelas et les trauersains dont on se sert en la suitte des Sauuages.

Enfin le 7. de Nouembre, cette petite trouppe fait halte, pour prendre vn peu de repos, deuant que d'entrer dans ces grandes forests, où leurs trauaux deuoient redoubler. Ceux qui portoient la batterie de cuisine, composée de quelques chaudieres, s'arrestent ; les viuandiers, qui n'auoient plus qu'vn peu de pois et vn peu de bled d'Inde au fond de leurs sacs, le produisent ; les femmes font la cuisine sans beurre, sans viande, sans graisse, sans huile, sans sel et sans vinaigre ; l'appetit supplée à tous les ragoûts, il passe deuant toutes les sauces et deuant tous les saupiquets des meilleures tables de la France. On disna sans pain et sans vin : pour le souper, il y auoit desia long-temps qu'on n'en parloit plus. Au milieu de ce festin, vn Capitaine s'écrie : Prenez courage, c'est pour la derniere fois que nous nous seruirons de nos chaudieres : il n'y a point icy de Porcs-épics, les Castors y sont rares, la neige n'est pas assez haute pour prendre l'Eslan, il se faut resoudre à la faim, ayés l'ame forte et dure, resistés au trauail. Apres cette harangue, tous les Chrestiens prevoyans les peines et les fatigues où ils s'alloient engager, non seulement ils les accepterent de bon cœur, mais en outre ils les offrirent à nostre Seigneur, afin qu'il luy plût arrester la fureur des Hiroquois, qui les bannissent d'aupres de sa maison, c'est à dire, d'aupres de l'Eglise qu'on leur a bastie ; ils reïtererent cette mesme priere au iour de la naissance et au iour de la mort de nostre Sauueur.

Enuiron ce temps-là deux Hurons et vn Algonquin, craignans d'estre égorgés par la famine, se débanderent, tirans vers Kebec ; mais ils n'arriuerent pas tous trois à bon port, l'Algonquin mourut en chemin ; les deux autres nous ayans abordés le 26. de Nouembre, nous dirent que la faim et la maladie faisoient mourir ces pauures gens. On leur demanda si le Pere n'auoit point récrit, ils répondirent qu'ils ne l'auoient point veu à leur depart : en effet, ils auoient pris l'occasion de son absence, pour luy derober vn peu de pruneaux et vn peu de raisin, dont il soulageoit les malades.

Tous ceux qui viennent en la Nouuelle France connoissent assés les Monts de nostre-Dame, pource que les Pilotes et les Mattelots estans arriués à l'endroit du grand fleuue, qui répond à ces hautes montagnes, baptisent ordinairement par recreation les nouueaux passagers, s'ils ne détournent par quelque present l'innondation de ce baptesme, qu'on fait couler en abondance dessus leurs testes. C'est parmy ces grands precipices, où le Pere et toute sa bande marchoient, grimpoient, rouloient, cherchans au pays de la mort les moyens de soustenir leur vie.

Tout le monde estant dans l'effroy, le pauure Pere a recours à Dieu, il fait prier les Chrestiens, il les exhorte à se confier en la bonté de celuy, qui se donnant en nourriture à ses enfans, ne leur refusera pas la vie, et la conseruation de leurs corps ; en effet ils trouuerent tous les iours non pas dequoy viure, mais dequoy ne pas mourir : qui apportoit vne gelinotte, qui vn lieure, qui vn porc-épic ; bref, il n'y eut aucun iour que Dieu ne leur donnast quelque petite chose. Or comme l'hyuer s'auançoit fort, ils se trouuerent bien en peine, ne sçachant pas comme ils pourroient marcher sur les neiges, n'ayans point de peaux dont ils font les raquettes, qui leur seruent à cét vsage. Il arriua par bon-heur que Noël Negabamat, ayant oüy la sainte Messe le iour de saint François Xauier, voulut faire vn essay de son agilité et de ses forces anciennes ; il prend son quartier pour la chasse aussi bien que les ieunes gens. Dieu luy fit rencontrer vn grand Orignac, il le poursuit, il l'attrappe, il le tuë, et apres auoir remercié nostre Seigneur de cette grace, il donne la chair aux plus necessiteux, et la peau aux femmes pour

faire des raquettes, ce qui resioüit merueilleusement tous les chasseurs.

La feste de l'Enfant nouueau né s'approchant, ils bastirent vne petite Eglise, où ils se confesserent tous et se communierent à la messe de minuit, auec vne ioye et vne consolation de leur ame, qui fut bien-tost suiuie d'vne allegresse de leurs sens : car il tomba tant de neige, qu'ils en eurent suffisamment pour tuër leurs grandes bestes ; mais comme ils en trouuoient peu, ils furent contraints de se separer en deux bandes. Georges Etouet, Capitaine de Tadoussac, donna le quartier plus abondant en chasse à Noël Negabamat, par vne charité vrayement Chrestienne et par vne coustume qui n'a rien de barbare au milieu de la Barbarie : c'est que les Capitaines d'vn pays donnent tousiours l'auantage aux Capitaines des autres nations, qui viennent chasser en leur district.

Ce Capitaine prie le Pere de l'accompagner dans ses souffrances : Ie sçay bien, mon Pere, luy disoit-il, que tu patiras auec moy : car il n'y a quasi point d'animaux au lieu où nous allons, tous les bons endroits sont remplis de chasseurs, il ne reste en ce quartier-cy, que cette vallée, où peut-estre nous trouuerons la mort, mais personne ne la craint en ta compagnie. Le Pere n'auoit garde de reculer en cette occasion, il le suit, et sans preuoir le futur, il le dispose par ses entretiens à vne sainte mort, qu'il a trouuée au milieu de l'Esté, dans l'Hospital de Kebec, où il se fit apporter deux ou trois iours deuant son trépas.

Mais pour ne m'escarter de mon chemin, comme les Chasseurs de ce Capitaine trouuoient dequoy viure passablement, quatre cabanes d'vn autre quartier se vindrent ietter entre leurs bras, crians à la faim, pource qu'il n'y auoit ny Eslans ny Castors, disoient-ils, dans leur district. Georges Etouet leur fit vn festin de tabac, c'est à dire, qu'il leur presenta dequoy petuner, n'ayant pas de viures suffisamment pour tant de monde. Il n'est pas croyable combien les Sauuages sont charitables en ces rencontres, on ne tança point ces bonnes gens, de ce qu'ils courroient sur les marches d'autruy, on leur fait part de tout ce qu'il y a dans les cabanes, ce bon Capitaine leur dit : Courage, mes freres, courrons mesmes risques, souffrons et mourons tous de compagnie, nostre consolation est que nous auons nostre Pere auec nous. Sa charité l'oblige à souffrir, et l'engage à la mort aussi bien que nous.

Le Pere les anima, leur racontant plusieurs miracles que le Fils de Dieu auoit faits, comme la multiplication des pains. Vous estes baptisez en son Nom, leur disoit-il, vous estes ses enfans, il est Tout-puissant, confiés-vous en luy, il nous tirera tous de ce danger. Ces bons Neophytes, animés par les paroles de leur Pere, prennent courage, ils trauaillent tous les iours depuis le matin iusques au soir, chassans de tous costés. Dieu les assista par dessus leur attente, ils eurent tousiours dequoy entretenir leurs forces, auec l'étonnement de ceux qui chassoient és endroits plus abondans. Quelques Payens se confians en leur Manitou, furent quatre iours sans manger, et à peine trouuerent-ils dequoy traisner leur pauure et miserable vie ; ils confesserent tous au Printemps que la bande du Pere auoit moins souffert que les autres, quoy qu'elle eust eu son depart és endroits les plus steriles de toutes ces contrées.

Enfin apres auoir bien rodé par ces monts affreux, ils descendirent vers la source de la Riuiere de Matane, dont i'ay fait mention au commencement de ce Chapitre ; ils cheminerent sur ce fleuue glacé iusques au 3. de Mars, qu'ils arriuerent à son emboucheure, où ils auoient laissé leurs chalouppes ; ils s'attendirent les vns les autres iusques au 14. d'Auril, iour auquel ils s'embarquerent pour tirer droit à Tadoussac, où ils moüillerent l'ancre le dernier du mesme mois, et en partirent le 7. May. Comme leur Eglise située en l'ance de Saint Ioseph est dediée au glorieux Archange Saint Michel, ils auoient demandé à nostre Seigneur de s'y pouuoir trouuer le iour de sa feste. La chose

sembloit quasi impossible : car il falloit faire en vn iour et demy quarante lieuës, ce qui ne se fait pas quelquefois en vn mois ; mais le vent les fauorisa tellement, qu'ils eurent l'accomplissement de leurs souhaits. Lors qu'ils aborderent deuant Kebec, le Pere qui les auoit accompagnés, prenant vn Crucifix en main, éleua sa voix et leur fit rendre graces à Dieu à la veuë de nos François, qui voyans ce pauure Pere les pieds nuds et le corps entouré d'vne couuerture à la façon des Sauuages, et entendans les prieres de ces bons Neophytes, furent touchés si sensiblement, que quelques-vns en pleuroient à chaudes larmes. Dieu soit beny pour vn iamais, si les peines à la poursuitte de ces pauures peuples sont grandes, les consolations ne sont pas petites : qui a iamais donné quoy que ce soit auec amour, qui n'ait receu le centuple, de celuy qui nous fait trop d'honneur d'agréer nos petits trauaux ?

Ce bon Pere, s'estant vn petit rafraischy, nous consola par ses discours. Les Sauuages auec lesquels i'ay hyuerné, disoit-il, ne sont plus enfans en la Foy. I'ay trouué en eux vne fermeté et vne confiance entiere dans les dangers. Ils sont bien plus deuots enuers le saint Sacrifice de la Messe que les années precedentes ; ils se sont monstrés plus doux et plus courtois en mon endroit qu'ils n'auoient iamais fait : aussi faut-il confesser que Dieu leur a seruy de Pere d'vne façon toute particuliere et toute aymable.

Vn Sauuage, accablé d'vn abçés qui le mettoit à deux doigts de la mort, eut recours à Dieu par cette priere bien courte, mais bien cordiale : Toy qui as tant souffert pour nous, tu peux tout, ie ne te dy pas, gueris moy, c'est à toy d'en determiner : si tu le fais, ie t'en remercieray en la communion ; si tu ne le fais pas, ie ne laisseray pour cela de croire en toy. Et toy, Marie, Mere de Iesus, si tu dis à ton Fils, gueris-le ; i'iray planter vne Croix en son honneur, au sommet de ces hautes montagnes. Il fut guery dans l'octaue de son immaculée Conception.

Sa petite fille estant fort malade, sa femme promit à sainte Terese, dont elle porte le nom, de communier le iour de la feste, qui estoit bien proche. A mesme temps que la mere communioit la fille guerit soudainement.

La fille de Noël Negabamat, nommée Marie Magdeleine, fut atteinte d'vn mal qui ressembloit à vne possession plus tost qu'à vne maladie ; ses agitations donnoient de l'épouuante aux Sauuages. Le pere et la mere l'offrirent à nostre Seigneur : Tu m'auois donné quantité d'enfans, disoit ce bon Neophyte, tu me les as ostés, si tu veux prendre celle-cy, elle est à toy ; on dit qu'elle est morte, mais tu la peux ressusciter, fais tout ce que tu voudras. Le Pere voyant cét enfant, aagée d'enuiron huit ans, dans de grandes souffrances, exhorte ses parens d'entendre neuf fois la Sainte Messe, et de communier vne fois dans cette neufuaine pour le soulagement de leur fille : il plût à Dieu que la pauure enfant fust soulagée de ses grandes douleurs, et quelque temps apres leur retour aupres de leur maison de priere, elle guerit de toutes ses maladies, qui sembloient estre enracinées iusques dans la moëlle de ses os.

Vne femme fut deux iours en trauail d'enfant, chose extraordinaire aux femmes Sauuages, qui accouchent assez souuent toutes seules, comme il est encore arriué cette année ; car vne catechumene arriuant la premiere à Saint Ioseph, se deliura de son fruit, et l'accommoda et l'emmaillota toute seule, le portant elle mesme en sa cabane. Celle-cy dont ie fais mention, souffroit d'vne façon si estrange, que tout le monde la tenant pour morte, elle fit son festin d'adieu ; mais le Pere ayant appellé les Sauuages, pour offrir à Dieu le sacrifice de son fils, à ce qu'il eust pitié de cette pauure creature, le iour n'estoit pas passé que l'enfant estoit né, et la mere sans douleur et sans maladie.

Le Pere auoit porté vn peu d'onguent contre les brûlures, les bonnes gens s'en seruoient contre les engeleures, et guerissoient si promptement qu'ils en

estoient estonnés. Les femmes aagées, se voyans en vn pays si affreux, ne croyoient pas iamais pouuoir grimper au sommet des montagnes par où il falloit passer, mais se recommandans à leurs bons Anges, elles asseuroient que leurs ames en ressentoient de la ioye et leurs corps du soulagement notable.

Il arriua vne chose agreable, au sommet de l'vn de ces grands monts. Vne femme toute raccourcie de vieillesse, s'estant traisnée iusques-là, les Chasseurs se voulant recréer, l'appellerent au festin, et luy dirent : Nostre Mere, nous nous estonnons comme tu as peu surmonter tant de difficultés. Nipim8sehik Nit'Angelin, respondit-elle, c'est mon bon Ange qui m'a fait marcher et qui m'a conseruée dans les froids, dans les fatigues et dans la famine. Cela est vray, dirent-ils, et c'est pour cela qu'il faut que tu changes de nom auec cette grande montagne, vous estes tous deux de mesme aage, doresnauant tu t'appelleras Ouabask, c'est le nom de cette montagne, et tous ceux qui entendront parler de toy, s'estonneront comme en ton aage tu ayes pû venir de Kebec iusques aux monts de nostre Dame.

Ie serois trop long si ie voulois remarquer toutes les autres particularités qui se sont rencontrées en ce voyage, ie concluds ce Chapitre auec ces deux mots, qu'il falloit veritablement que Iesus-Christ souffrist pour sauuer les ames : car s'il les eût racheptées par des delices, qui est-ce qui iamais les seroit venu chercher iusques dans le fin fond de la barbarie, au pays des neiges et des glaces, de la faim et de la mort mesme ?

CHAPITRE VIII.

Des peuples nommez les Attiguamegues.

Il semble que l'innocence bannie de la pluspart des Empires et des Royaumes de l'Vniuers, s'est retirée dans les grands bois où habitent ces peuples : leur nature a ie ne sçay quoy des bontez du Paradis Terrestre, deuant que le peché y entrast ; leurs exercices n'ont rien du faste, ny de l'ambition, ny de l'auarice, ny des plaisirs qui corrompent nos villes. Depuis que le Baptesme les a faits disciples du Sainct Esprit, ce Docteur se plaist auec eux, il les enseigne hors du bruit des barreaux et des Louures, il les fait plus sçauans sans liures, que n'ont iamais esté tous les Aristotes auec leurs grands volumes.

Ils sont descendus cette année en trois bandes, la derniere estoit de quarante Canots. Ils rencontrerent aux Trois Riuieres enuiron quatre cens Sauuages, qui leur firent vne salue gentille de quantité d'arquebusades. Ces bons Neophytes, leur ayant respondu par vne riposte bien adroite, entrerent tous dans la Chapelle ; ce fut leur premiere visite, et là par vn gros quart d'heure, ils rendirent graces à Dieu de ce qu'il les auoit amenés iusques dans sa maison. Ils auoient cependant abandonné leurs canots et tout leur petit bagage au bord du grand fleuue, se comportans comme ils font dans leurs grandes forests, où iamais aucun larron n'a esté ny reconnu, ny pris, ny pendu. Ils se trouuerent enuironnés d'vn grand nombre de Hurons, et neantmoins quoy que ces peuples ne laissent ordinairement que ce qu'ils ne peuuent emporter, ces bons Neophytes ne reconnurent pas qu'on leur eût pour lors rien dérobé.

Ayans salüé nostre Seigneur ils vindrent voir le Pere qui a coustume de les instruire depuis vn long-temps ; chacun luy apportoit son petit present, qui vn petit plat de bois, qui vne petite écuelle d'écorce, qui vn morceau de chair boucanée. Vn mercier ne seroit ny riche ny chargé de toutes leurs petites denrées, desquelles on accommode d'autres Sauuages, pource que rien de tout cela n'est à l'vsage des François.

Il arriua vne chose agreable dans ces petites offrandes. Vne femme voyant que quelques François portoient des glands à leurs chapeaux, s'addresse au

Pere auec ces paroles : Mon Pere, voila bien des François qui n'ont pas tant d'esprit que toy, qui sont chargés de braueries par la teste ; ie ne sçaurois souffrir que tu n'en portes pas aussi bien que les autres, en voicy à nostre mode, que ma fille te presente. Et là dessus elle prend le chapeau du Pere sans autre ceremonie, pour y mettre vne bande de leurs ouurages de porc-épic teint en fort belle écarlatte. Le Pere souriant voulut retirer son chapeau, mais elle tint ferme ; de bonne fortune ce passement, fait à la Sauuage, se trouua trop court pour entourrer son chapeau, elle vouloit à toute force le faire alonger. Le Pere, l'ayant remerciée, luy fit voir que ce n'estoit pas vn mépris de son present, mais vne bien-sceance pour luy, de ne s'en pas seruir.

Ces offrandes faites, le Pere pour les regaler et pour les bien-veigner, leur donna du bled d'Inde pour faire vn petit festin à leur façon ; celuy qui le receut dit aux autres : Remercions Dieu de ce qu'il a produit ce bled, et de ce qu'il a donné la volonté au Pere de nous en faire part. Et sur le champ, ils firent vne petite oraison qu'ils prononcerent tout haut, d'vne voix et d'vn accent tout plein de modestie et de deuotion.

Pendant que quelques-vns preparoient le festin, les autres bastissoient leurs maisons ou leurs cabanes, et dans trois ou quatre heures ils furent tous logez, et le banquet tout fait, dressé et accomply.

Cela fait, chacun vint rendre compte de sa conscience. Ie ne sçay si dans les Monasteres les plus reformez, il se trouue beaucoup de personnes plus sinceres et plus candides que ces bonnes gens, qui n'ont de commerce qu'auec Dieu et auec les animaux de leurs grands bois : l'innocence qui se lit sur leur visage, et qu'on remarque en leurs actions, donne de la ioye et de la confusion à ceux qui en ont connoissance.

Le Pere, en les communiquant, fit trois remarques, qui donnent vn bel argument de leur deuotion et de la vigueur de leur foy. Pas vn d'eux dans le cours de huit ou neuf mois, n'auoit perdu son chapelet, quoy qu'ils eussent couru en diuers endroits comme des pescheurs et des chasseurs qui sont en action perpetuelle, et que d'ailleurs, pour n'estre attachés à aucune chose d'icy bas, ils oublient d'ordinaire quelque piece de leur bagage en tous les endroits où ils cabanent. Ie dis bien dauantage, les meres demandoient des chapelets pour leurs petits enfans, leur pendant au col comme vne Relique, leur faisant baiser et le recitant de fois à autres pour ces petits innocens, afin qu'ils ne fussent pas priués de la benediction de cette priere.

Secondement, ils n'ont iamais oublié les iours de festes, qu'on leur a marqués dans leur petit calendrier, faisant le matin, à midy et au soir vne petite assemblée pour offrir à Dieu leur deuotions, leurs prieres, et pour entonner leurs Cantiques d'vn mesme accord et d'vn mesme cœur.

En troisiesme lieu, en tous les endroits et en toutes les compagnies où ils se sont rencontrés, ils ont publiquement professé la creance qu'ils ont en Iesus-Christ, en telle façon que les Hurons qui ont esté en traite, c'est à dire en marchandise dans leur pays, sont retournés si édifiés et si étonnés, que nos Peres qui sont en leurs Bourgades, nous en ont rendu des tesmoignages pleins de consolation. Ce n'est pas tout, ils preschent la foy si fortement dans les nations errantes qui habitent au Nord, que ces peuples attirés à l'odeur des verités Chrestiennes, les suiuent, et nous viennent voir pour boire comme en la source, ce qu'ils ont gousté dans les ruisseaux. Cette année, nous en auons baptisé quelques-vns comme Saint Philippe baptisa l'Eunuque de la Reine de Candace apres vne seule communication, tant ils estoient solidement instruits et saintement disposés par ces nouueaux predicateurs de l'Euangile ; et ce qui semble assez estonnant, les femmes ne cedent point aux hommes en cét office : comme elles sont naturellement affectueuses et plus pressantes, elles ont moins de respects humains dans ces nouueautés si saintes et si vtiles à ces

peuples, qui croupissoient depuis tant de siecles dans les ombres de la mort.

Quelques-vns de leurs disciples ont si pleinement satisfait à nos Peres, et ont demandé de si bonne grace et auec tant d'instance le Baptesme, qu'ils l'ont emporté auec vne ioye de leur cœur, qui se peut bien sentir, mais non pas exprimer, et auec vne telle édification de quelques-vns de nos François, qu'ils en estoient rauis ; vn de nos Peres qui n'auoit point encore veu ce spectacle, s'écria : Ie n'eusse iamais creu en France ce que ie voy de mes yeux en Canada. Quand tous les trauaux de nos Peres n'auroient produit que ce fruit d'vne année, ie les trouuerois recompensés au centuple.

Vn François, ayant logé vne famille de ces bons Sauuages en sa maison, dit quelque temps apres à vn de nos Peres, qu'il ne voudroit pas pour la moitié de son bien n'auoir donné le couuert à ces hostes. Quand on me racontoit qu'ils prioient Dieu les matins et les soirs, qu'ils donnoient la benediction deuant leurs repas, qu'ils faisoient d'autres exercices de deuotion, i'écoutois cela comme des contes faits à plaisir ; mais les ayant tenus quelques iours en ma maison, mes yeux ont veu ce que mes oreilles ne pouuoient croire ; ie confesse que i'ay esté édifié, confus et étonné : ils employoient plus de la quatriesme partie d'vne heure en leurs prieres du soir, auec vne paix et vne modestie rauissante ; les meres faisoient le signe de la Croix sur leurs petits enfans, en les leuans et en les couchans ; bref ie dis auec étonnement, que l'Esprit de Dieu les instruit dans les bois, au delà de tout ce que i'aurois peu penser. Mais considerons en détail quelques-vnes de leurs actions.

Vn Chrestien, aagé de trente ans, se voyant priué de sa femme, chargé de trois enfans, se remaria dans les bois à vne Chrestienne, sans en donner aduis aux anciens qui n'estoient pas éloignés de son quartier ; le Dimanche ensuiuant, il se transporte en la cabane qui seruoit de chapelle, s'estant mis à genoux deuant vn Crucifix qui paroissoit au milieu de cette Eglise d'écorce, le plus considerable des Chrestiens prit la parole au nom de toute l'assemblée, et luy dit qu'il auoit fait vne faute notable de se marier sans en donner aduis à l'Eglise, qu'il auoit fort scandalisé tous les creans, et par consequent qu'il estoit indigne de se trouuer en leur compagnie ; qu'il pouuoit prier Dieu en son particulier, mais que sa faute ne seroit point expiée, que par vne bonne confession qu'il feroit lors qu'ils iroient aux Trois Riuieres. Ce pauure homme se retira sans mot dire, et quelques mois apres estant descendu vers les François, il se vint presenter pour receuoir telle penitence qu'il plairoit au Pere de luy imposer, il vouloit se fustiger soy-mesme deuant tous ceux de sa nation, mais on luy permit seulement de leur demander pardon. Ses compatriotes le voyant dans cette humiliation, luy dirent : C'est maintenant que tu as satisfait à Dieu et à son Eglise, et que tu pourras prier auec nous. Plaise à nostre Seigneur que ce feu ne s'éteigne iamais, et que celuy qui doit brusler le monde le trouue encore en sa vigueur.

L'Esté precedent, on auoit baptisé vne ieune femme, qui, estant de retour en son pays, tomba dans vne grande maladie. Voyant qu'elle perdoit ses forces, elle fut saisie d'vne grande angoisse, croyant qu'elle s'en alloit mourir sans confession. Iamais, disoit-elle, ie ne me suis encore confessée ; si Dieu m'eust prise incontinent apres mon baptesme, ie serois consolée ; mais ie ne me puis resoudre à la mort sans m'estre purifiée dans le Sacrement de Penitence. Dieu ne me fera-t-il point cette grace de voir encore vne fois sa maison et de m'y confesser ? Vne sienne amie luy dit qu'elle se confessast à nostre Seigneur. Ie l'ay desia fait, respondit-elle, mais ie ne seray point contente, que ie ne quitte mes offenses aupres de ceux que Dieu a establis en son Eglise pour nous absoudre de sa part. Elle et son mary redoublerent leurs voix et leurs prieres pour obtenir cette grace. Nostre Seigneur est veritablement tout-puissant, mais l'humilité, la confiance et

l'amour peuuent tout sur sa bonté, cette femme s'est si bien traisnée qu'enfin elle est venuë aux Trois Riuieres, et lors qu'elle entra dans nostre Chapelle, vous eussiez dit qu'elle commençoit de respirer. C'est maintenant, s'écria-elle, que ie suis contente, ô toy qui es tout bon, ie te remercie de m'auoir conseruée iusques à ce moment, ie ne te demande plus la vie, laisse moy confesser, et puis fais ce que tu voudras. Le Pere qui luy presta l'oreille, asseure qu'à peine trouua-il en cette ame aucun suiet de luy donner l'absolution, non qu'elle ne se connust et qu'elle ne s'expliquast fort nettement, mais pour l'innocence de sa vie. Traitant par apres auec elle en discours familier, la voyant si pure et si candide, il prit plaisir de luy faire quelques questions : Ne crains-tu point la mort, luy dit-il ? Ie la craignois deuant ma confession, mais maintenant ie l'aime. Si les Hiroquois te prenoient en remontant en ton pays, que dirois-tu ? Ie parlerois à Dieu dans mes tourmens, et luy dirois, ce que ie souffre passera bien-tost et ma gloire sera éternelle ; fortifie-moy, toy qui t'es fait mon parent et qui as voulu mourir pour moy. Ne te fasches-tu point d'estre malade ? Le moyen de me fascher, puis que Dieu le veut ainsi ? ie l'ay dit souuent, me voilà, fais tout ce que tu voudras, ie n'ay point d'esprit, c'est toy qui sçais bien ce qu'il faut faire. Ne crois-tu point que la creance et la priere que tu as embrassée t'ayent fait malade ? Cette tentation est assez ordinaire aux Sauuages, car vous diriez que de receuoir la Foy et estre persecutée, c'est vne mesme chose. Helas ! répondit-elle, ie n'ay garde de penser que la priere m'ait causé cette affliction et cette maladie, puis qu'elle est mon soulagement et ma force ; ie sens tous les iours que mon cœur est dans la ioye quand il prie ou qu'il pense à Dieu. Ie crains bien fort que plusieurs de ces contrées du Nord ne se viennent asseoir à la table d'Abraham, d'Isaac et de Iacob, et que les enfans du Royaume n'en soient bannis.

Vn petit enfant estant tombé malade pendant l'hyuer, vn des Iongleurs ou Sorciers du pays se presenta pour le guerir auec ses cris et auec ses hurlemens. Le pere de l'enfant baissa la teste sans mot dire ; la mere voyant que ce Charlatan demandoit ie ne sçay quelle recompense pour medicamenter son enfant à sa mode, luy dit : S'il estoit en ta puissance de l'enchanter contre ma volonté, ie te donnerois ce que tu demandes afin que tu ne le fisses pas ; et quand ie sçaurois que ton art luy pourroit rendre la santé, i'aimerois mieux le voir expirer deuant mes yeux que de le voir en santé par tes remedes. Tous les Chrestiens loüerent hautement sa foy et sa constance, et elle, poursuiuant sa pointe, leur dit : Or sus ayons recours à Dieu, mettons-nous tous à genoux à l'entour de l'enfant, offrons nos prieres et nos desirs à Dieu, recitons tous nostre chapelet, et laissons faire le maistre de la vie : s'il le guerit nous l'en remercierons, s'il ne le fait pas, au moins aurons nous cette consolation, que son ame n'aura point esté salie par les inuocations du demon, et qu'elle sera pour vn iamais agreable à Dieu dedans le Ciel. Il pleut à nostre Seigneur d'accorder à la foy des parens la vie et la santé de leur enfant. Cette femme fait plus de fruit parmy ces pauures peuples que ne feroient dix grands Docteurs.

Elle amena au Pere sept ou huit femmes auec leurs enfans et les presenta tous au Baptesme, le Pere les interroge et les trouue vrayement instruites ; mais il n'accorda neantmoins cette faueur qu'aux enfans, et à trois de ces Catechumenes qu'il auoit instruites assez legerement et depuis quatre années. Il fut bien estonné quand il les entendit rendre compte de ce qu'il leur auoit enseigné et des moyens dont elles s'estoient seruies pour conseruer en leur cœur l'amour et le desir de la priere, et l'affection au sainct Baptesme. Voulant éprouuer la plus feruente, et qui paroissoit la mieux née, il luy dit que le Sacrement qu'elle demandoit, ne s'accordoit qu'à de grands courages. Ie ne suis, répondit-elle, qu'vne femme,

mais s'il falloit passer au trauers des Hiroquois pour obtenir le Baptesme, il me semble que i'y passerois librement ; vous voyés que ie m'en retourne dans les bois, et que peut estre ie mourray cét hyuer, attendrez-vous à me baptiser apres ma mort ? quel regret auriez-vous de m'auoir refusé ce Sacrement, si on vous rapportoit que ie suis passée de cette vie sans l'auoir receu ?

Mais encore, luy dit le Pere, quelle gratification attends-tu de nous autres, quand tu seras auec nous dans vne mesme Eglise ? Tu sçais bien, repart-elle, que ny moy ny mon mary ne vous auons encore iamais rien demandé, sinon d'estre faits enfans de Dieu, c'est l'vnique de nos importunités. En verité, mon Pere, si on vendoit le Baptesme, ie l'achepterois quoy qu'il m'en deust couster, et ie suis assurée que mon mary est dans les mesmes sentimens. C'est assez, dit le Pere, vous serez toutes deux baptisées. Dieu sçait si la ioye s'empara du cœur de cette bonne sunamite : poursuiuons nostre route. Vn Capitaine de cette nation souhaittoit le Baptesme depuis deux ans, le Pere luy demanda ce qu'il faisoit pour s'y disposer ? I'éloigne de mon cœur et de ma bouche tout ce qui me semble estre mauuais, et si quelque chose me paroist estre agreable à Dieu, c'est cela que i'ayme. Ie sçay toutes les prieres que tu as enseignées, ie les recite fort souuent, et il ne se passe aucun iour de feste que ie ne dise trois fois mon chapelet. Ouy, mais as-tu vne forte creance des choses qui te sont enseignées ? Il faut, mon Pere, que tu sçaches, qu'auparauant que i'eusse oüy parler de la doctrine que vous enseignés, i'auois quelquesfois passé huit ans sans venir voir les François, la crainte des Agnerronons m'en fermoit les passages ; mais ayant appris de mes gens qui vous venoient voir, l'importance de ces veritez, i'ay passé à trauers de tous les dangers, ie vous suis venu prester l'oreille, et du moment que i'appris de ta bouche, qu'il y auoit vne autre vie de ioye ou de douleur, et qu'il falloit que nostre ame fust lauée dans les eaux du Baptesme, i'ay souhaitté ces eaux si ardemment, que ie ne te laisseray iamais en repos que tu ne me les ayes accordées. Mes compatriotes, me voyant sortir de mon pays, m'ont dit le dernier adieu, croyans que ie m'allois ietter entre les mains des Hiroquois ; mais i'ay respondu que les demons estoient pires que les Hiroquois, et qu'il valoit mieux estre prisonnier de ceux-cy que d'estre esclaue du malheureux Manitou ; cela n'est-il pas veritable ? disoit-il au Pere.

Tres-veritable ; mais apres tout, que penses-tu des Mysteres de nostre creance ? En voicy ma pensée : La terre n'est pas de prix ny de valeur, le Ciel n'est pas beau, le Soleil n'est point luisant ny admirable ; ce que tu nous enseignes de la vie qui ne meurt iamais, est precieux, il est beau, il est admirable, voilà ce que ie pense. C'est leur façon de s'énoncer.

Mais encore, poursuit le Pere, qu'est-ce qui te porte à croire ces verités ? peut-estre que tu t'en rapportes à mes paroles ? Pourquoy dis-tu celà ? n'es-tu pas vn homme comme les autres ? ne nous as-tu pas dit que tu n'estois qu'vn interprete ? que ta bouche empruntoit la parole de celuy qui a tout fait ? c'est à celuy-là que ie croy et non pas aux hommes ; c'est pour son amour que ie descendray de temps en temps malgré tous les perils des eaux, des hommes et des demons. Ces épreuues n'estoient que trop suffisantes pour luy donner le Baptesme auec consolation de tous costés. Or il arriua que les Hurons qui estoient aux Trois Riuieres luy déroberent l'vn de ses Canots, ce qui luy deuoit estre fort sensible, car il ne pouuoit reporter son bagage en son pays. Il en fit ses plaintes au Pere, qui aussi-tost s'en voulut mettre en peine : Mon Pere, ne faisons point de bruit, luy dit ce bon Neophyte, ie t'ay voulu donner aduis de ma perte, afin que tu dises en public que le larcin est meschant, et qu'il ne se doit iamais trouuer és endroits où reigne la priere. Le Pere, luy portant compassion, luy repliqua qu'il pourroit reconnoistre son Canot à l'embarquement des Hurons qui deuoient partir

dans peu de iours. Quand ie descouurirois le larron, ie n'aurois pas le cœur de luy faire vn affront si public ; et si ie luy faisois, il en faudroit venir aux mains : car ie voudrois emporter de force, ce qu'il ne quitteroit iamais de bon gré ; le tumulte est vne chose mauuaise, n'en parlons plus mon Pere. En effet iamais sa bouche ne s'en est plainte depuis ce temps-là.

Ie fermeray ce Chapitre par vne simplicité merueilleusement naïfue. Apres que les peres et meres se sont confessés, ils font confesser les enfans qui sont capables de ce Sacrement, mais pour ceux qui n'ont pas encore le discernement, leurs meres les apportent aux Confesseurs, et disent deuant eux leurs petites malices, qu'elles font aduoüer à leurs enfans, leur faisant demander vne penitence qu'elles accomplissent elles-mesmes pour leurs petits. Ce procedé si innocent est à mon aduis agreable aux hommes et aux Anges et à Dieu mesme.

CHAPITRE IX.

De la Mission de Sainte Croix à Tadoussac.

I'ay desia dit plusieurs fois que la Foy estoit pour l'ordinaire suiuie des afflictions en toutes les contrées de ce nouueau monde où elle auoit entrée. L'an passé, plusieurs Sauuages des nations du Nord, estans descendus à Tadoussac, remonterent en leurs pays auec des desirs et auec des affections bien fortes d'embrasser nostre creance. A peine en auoient-ils connoissance, que la maladie les saisit et les poursuiuit iusques dans le fond de leurs grands bois, où elle en égorgea vn bon nombre : ce fleau a donné de la terreur aux autres, si bien que plusieurs n'ont osé approcher ny du lieu, ny des personnes d'où ils pouuoient tirer la vie, croyans qu'ils estoient coupables de leur mort. Le Pere qui a soin de cette mission et qui la va cultiuer aux entrées du Printemps, fut saisi d'étonnement et de douleur, apprenant la mort si soudaiue de quelques Neophytes et de plusieurs Catechumenes, et l'épouuante de ceux qui n'ayans connoissance des grands biens de l'eternité, craignoient les petits maux qu'on souffre dans les temps. Il n'a pas laissé de recueillir du fruit d'vne terre assez exposée aux iniures des saisons, ie veux dire au mélange des nations qui n'apportent ordinairement que de la confusion dans les affaires de nostre Seigneur ; mais venons au détail.

Apres qu'il eut pleinement satisfait à ceux qui frequentent ordinairement cette petite Eglise, il presta l'oreille aux Sauuages étrangers, qui ne laissoient pas d'aborder en ce port malgré les épouuantes que la nature et le demon leur auoient données ; ils racontoient comme au depart de leur pays, on les regardoit comme des gens qui venoient chercher la maladie : Mais nous esperons, disoient-ils, remporter vne bonne santé, nous sommes venus tout exprés pour nous confesser et pour receuoir celuy qui nous a faits ses enfans au Baptesme ; c'est l'vnique commerce et le seul trafic qui nous amene. Le Pere les ayans consolez et loüé hautement leur foy et leur courage, leur accorda auec plaisir les biens qu'ils recherchoient auec ardeur, et qu'ils receurent auec mille benedictions et mille actions de graces.

Non seulement les Chrestiens, mais encore quelques Catechumenes ont surmonté les affres que leur donnoient les Payens. Nos Compatriotes et mesme nos parens, disoient-ils, épouuantez par les maladies qui les accueilloient l'an passé au sortir de Tadoussac, nous vouloient arrester, disans que c'estoit fait de nostre vie si nous approchions de la maison de Prieres : mais l'esperance d'estre baptisez nous a fait quitter nostre patrie, et surmonter la crainte de nos parens pour receuoir cette faueur ; c'est à ce coup qu'elle nous sera accordée, puis que c'est l'vnique suiet de nostre venuë. Nous sçauons, mon Pere, ce

que tu nous as tant recommandé, nous auons fait nos prieres tous les iours sans y manquer, nous auons resolu d'obeïr constamment à Dieu. Tu nous as dit : Ie vous baptiseray si vous cheminez droit, demande à ceux qui nous ont veus marcher tout l'hyuer, si pas vn s'est écarté de la voye que tu luy as tracée? tu dis que c'est vne chose mauuaise de mentir, sus donc mon Pere, tiens ta parole, accorde-nous ce que tu nous as promis. Le Pere les ayant encore examinez et éprouuez quelque temps, les baptisa et en suitte les renuoya pleins de ioye en leur pays.

Entre ceux qu'il baptisa des pays plus éloignez, il s'en trouua vn doüé d'vne excellente volonté, mais d'vne memoire si courte qu'il ne pouuoit retenir les articles de nostre creance ; ce pauure homme ne sçauoit à qui s'en prendre : Si ie sçauois, disoit-il, comme il faut parler à Dieu, ie luy demanderois de l'esprit ; vous autres qui sçauez les prieres qu'il faut faire, que ne les dites vous pour moy, afin que ie sois baptisé auec vous? Ie veux aymer Dieu et ie ne sçaurois : car ie ne sçaurois retenir ce qu'il luy faut dire, mon cœur luy veut parler, mais ma bouche demeure muette, pource qu'elle ne sçait comme il faut dire. Ie crains l'Enfer et encore plus les pechez qui nous y menent, et peut-estre que n'ayant point d'esprit ie ne les pourray éuiter. Le Pere le consola et luy fit entendre que le langage du cœur valoit bien celuy de la bouche.

Vn autre, venant d'estre laué des eaux sacrées du Baptesme, et montant en Canot pour s'en retourner en son pays, s'écria au Pere qui le conduisoit de la veuë : Mon Pere, redouble tes prieres, tu m'as donné de la crainte auec le Baptesme, i'ay peur que le demon ne me rauisse les grands biens que ie remporte auec moy, ce malheureux m'attaquera bien plus fortement quand il me verra seul, ie ne le crains pas auprés de toy, il a peur de la maison de Prieres, mais lors que ie seray dans le fond des forests parmy des gens attachez à leurs superstitions, qui se mocqueront de moy quand ie feray mes prieres, c'est lors que le demon se ioignant auec leurs gausseries, me donnera bien de la peine, c'est lors que i'auray bon besoin de tes prieres ; ie tascheray de tenir ferme, mais ayde moy, mon Pere, tant que tu pourras auprés de Dieu.

Il s'est rencontré parmy ces estrangers vn fameux Sorcier ou vn Charlatan qui auoit tellement épouuanté ses Compatriotes, que pas vn de ceux qui étoient descendus auec luy n'osoit approcher de la Chapelle. Le Pere, en ayant eu le vent, l'engagea à y venir luy mesme, et luy demanda en bonne compagnie les raisons qui l'empeschoient de se rendre aux veritez Chrestiennes ; il se ietta sur ses songes : I'ay veu, dit-il, plusieurs fois cét hyuer le Manitou qui determine des oyseaux, des poissons et des animaux, il m'a promis que i'en prendrois si ie luy voulois obeïr, et de fait tant que ie l'ay consulté dans nos tabernacles et que i'ay chanté et battu mon tambour, mes attrappes aux Ours, aux Castors et aux autres n'ont point manqué. Il m'a dit que les Sauuages mouroient de faim et de maladie, pource qu'ils s'amusoient à certaines paroles où à certaines prieres qu'on leur enseignoit. Qu'au reste il auoit veu le lieu où alloient les ames baptisées et non baptisées, que ce n'estoit point le Ciel ny les abysmes, mais vn lieu vers le Soleil couchant où elles se rassemblent.

On croit en France qu'il est bien aisé de refuter ces badineries ; mais quand des esprits sont preoccupez depuis tant de siecles, et qu'ils naissent auec ces songes, et qu'ils les sucent auec la mammelle, ils ne les quittent pas si aisément : les principes qui nous sont comme éuidens, et sur lesquels nous fondons nos raisonnemens, leur paroissent au commencement fort tenebreux, mais enfin comme ils ont du rapport auec la raison, leurs esprits qui en sont doüez les reçoiuent petit à petit et les goustent, se mocquans par apres de leurs niaiseries. Pour conclusion, le Pere, l'ayant mené battant par vn discours moins riche pour la langue Sauuage, mais plus succulent que le sien, le fit taire, et se

seruant de menaces de la part de celuy qui commande au Manitou, il l'épouuanta, non pas tant qu'il eust apprehension des feux de l'autre vie qu'il ne voyoit pas, que pour la crainte que le Pere communiquant auec Dieu ne le fist bien-tost mourir, comme ils font ou desirent faire de ceux qui leur resistent, par le commerce qu'ils ont ou croyent auoir auec le demon. Enfin ce pauure homme vint trouuer le Pere en particulier, et luy demande permission d'entrer en la Chapelle pour y estre instruit auec les autres, ce qui luy fut accordé à condition qu'il condamneroit publiquement deuant les Sauuages, toutes les impostures qu'il auoit iamais auancées ; il accepta la condition, mais le Diable est tousiours Diable et ses suposts sont tousiours fourbes : il parla en effet, mais si obscurement et si ambiguëment, que les auditeurs ne sçachans ce qu'il vouloit dire, se retirerent les vns apres les autres, en sorte qu'il ne resta que le Pere auec luy, lequel apres de bons et forts aduis, ne l'éloigna pas de la Foy, mais il ne l'approcha pas si tost du Baptesme, luy demandant deux années d'épreuues.

Il en est des hommes comme des poissons pris dans les filets de l'Euangile, on en conserue quelqu'vn et on rebute les autres. Vne mere vint en ce temps-là raconter la mort de sa fille, qui en verité est toute pleine de consolation. Cette enfant desia aagée, se voyant malade à la mort, disoit à sa pauure mere : Que ie mourrois contente si i'auois vn Pere auprés de moy pour me confesser ! ie n'ay que cét vnique regret, mais ma mere, écoutez mes pechez, et quand vous verrez le Pere vous luy direz tout ce que i'ay fait, et ma confession se fera par vostre bouche. Là-dessus cette ieune ame dit tout ce qu'elle auoit sur son cœur fort innocent, et sa mere le racontant par apres fondoit en larmes deuant le Pere. Ie consolois, adioustoit-elle, mon pauure enfant : Ma fille, ne craignez point, celuy qui a tout fait est bon, croyez fortement en luy, il vous fera misericorde, allez, mon enfant, allez le voir, vous marchez deuant, ie vay apres vous, ie vous trouueray au Ciel, au pays des croyans. Quoy que ces personnes soient éloignées de nos Eglises, elles sont bien proches de leur Dieu, qui supplée auec largesse aux deffauts de ses ministres, quand cét éloignement se trouue dans les ordres de sa prouidence.

Le Pere, voyant que la crainte retenoit vne partie de ses oüailles en leur pays, se resolut de les aller chercher, il s'embarqua auec des Sauuages dans vn canot d'écorce, pour entrer en de grandes forests par des chemins quasi inaccessibles, sur vn fleuue merueilleusement rapide. Estant à michemin, il rencontre vne escoüade qui luy dit que les autres auoient décampé depuis quelque temps et qu'il ne les pourroit pas attrapper, il s'arreste donc auec ceux-cy, prenant le couuert dans leurs cabanes. Apres auoir rendu vn grand tesmoignage de leur ioye dans cette heureuse rencontre, ils le prierent sur le soir de leur faire les prieres ; mais il leur repartit qu'ils fissent à leur ordinaire, et qu'il seroit bien aise de les entendre. S'estans tous mis à genoux, l'vn d'eux prononça les prieres fort distinctement, et tous les autres le suiuoient posément et auec vne deuotion non attenduë de ces pauures barbares ; les prieres acheuées, ils reciterent en commun trois dixaines de leur chapelet, chantans vn cantique spirituel à la fin de chaque dixaine, ils en firent autant le matin du iour suiuant, et voilà, dirent-ils, comme nous auons passé tout l'hyuer, sinon que les Dimanches et les iours de festes nous prolongeons de beaucoup nos prieres.

Le Pere grandement consolé, s'en retourne auec eux à Tadoussac pour leur administrer les Sacremens de la Confession et de l'Eucharistie, et pour les instruire quelque temps, et puis les renuoyer en leur pays. Dans la communication qu'ils eurent auec le Pere, ils loüerent grandement le zele et la charité d'vne femme Chrestienne, comme la maladie les poursuiuoit par tout, cette bonne femme alloit de cabane en cabane, exhortant tout le monde à tenir

ferme en la foy, et à ietter toutes leurs esperances en Dieu. Mes sœurs, disoit-elle aux femmes malades, ne vous affligez pas de vous voir dans cette langueur, ce mal n'est rien en comparaison des feux de l'Enfer que vous souffririez si vous n'estiez pas Chrestiennes ; souuenez-vous de ce que nostre Pere nous a si souuent dit à Tadoussac, que les souffrances estoient bonnes et qu'elles seroient hautement recompensées au Ciel, et qu'il falloit payer le mal que nous auons fait par nos pechez.

Si quelque enfant venoit à mourir, elle fortifioit ses parens, et par son exemple, ayant perdu les siens auec vne grande resignation, et par ses discours, d'autant plus animez qu'ils auoient fait impression sur son esprit. Vostre enfant n'est pas mort, disoit-elle, il a changé de pays, il est sorti de la terre des mourans pour entrer au pays des viuans : s'il n'eust pas esté baptisé, vous auriez suiet de deplorer sa misere, mais vous luy faites tort de vous affliger de son bon-heur. Dieu peut-estre preuoyoit qu'il eust esté meschant, s'il eust fait vn plus long seiour sur la terre, et qu'il seroit allé au pays des demons : il l'a pris et l'a logé en sa maison pource qu'il vous ayme et qu'il cherit vostre enfant, pourquoy vous en faschez-vous ? ma consolation, dans le trépas de mes enfans qui viennent d'expirer aussi bien que les vostres, est renfermée dans ces paroles que me dit mon cœur : Tu verras tes enfans au Ciel, réioüys-toy, ils sont en asseurance. L'esprit de Dieu est éloquent dans la bouche des pauures aussi bien que dans la bouche des riches : mais changeons de propos.

Le Pere estant de retour à Tadoussac, trouua que la boisson auoit causé du desordre parmy ses gens ; il crie, il tance, il prie, il coniure, il fait voir l'énormité d'vn peché qui seroit autant enraciné dans les bois des Sauuages qu'il a iamais esté dans le fond de l'Allemagne, s'ils auoient de ces malheureuses potions ou boissons qui renuersent la teste des hommes. Les coupables couuerts de honte se declarent eux-mesmes, ils s'accusent, ils se condamnent, ils portent sentence contre eux-mesmes, ils l'executent, ils grimpent sur des rochers inaccessibles, et là estans exposez à la veuë de tous ceux qui estoient en bas, et des François mesme qui auoient mouillé l'ancre deuant cette montagne, ils se font donner de grands coups d'escourgées sur les épaules, qui plus qui moins selon la griefueté de leur crime, qui consistoit en vn excez de vin ou d'eau de vie, dont les vns s'estoient plus les autres moins estourdis la teste : c'est en ce poinct qu'ils mettent l'yurongnerie, car ceux-là mesmes qui ne perdent pas la raison passent pour yurongnes chez eux, si la boisson leur fait mal à la teste.

Il eût esté bien souhaitable que deux Apostats eussent preuenu par vn semblable chastiment le carreau de foudre que Dieu a lancé sur leurs testes.

Les Neophytes de Tadoussac ont eu vne consolation particuliere cette année, voyans plusieurs Sauuages dans leur Eglise chanter les loüanges de Dieu en diuerses langues. Le P. Martin Lionne, qui entend fort bien la langue de Miskou, où il a demeuré quelques années, s'estant trouué en cette mission auec le Pere Dequen, a instruit ceux qui ont fait quelque seiour en ce port, et baptisé les enfans qu'il iugeoit estre en quelque danger de leur vie.

CHAPITRE X.

Diuerses choses qui n'ont peu estre rapportées sous les Chapitres precedens.

Vn Sauuage, ayant tué vn Loutre, le mit encore tout chaud à l'entour du col d'vn François, et aussi-tost le François tomba en syncope, comme s'il eust esté mort ; le Sauuage, prenant ce Loutre par les pieds de derriere, en donne quelques coups sur le ventre du François, qui reuint à soy quasi en vn moment : ie laisse aux Medecins à iuger

de la cause, mais il est certain que ce que ie viens de dire a esté fait.

Ce Chapitre sera composé de bigarreures. Il y a desia assez long-temps que deux Sauuages voulans passer la grande Riuiere sur la fin de l'hyuer, et n'ayant point de batteau de bois ny d'écorce, ils en firent vn de glace en ayant trouué vne assez grande sur les bords, ils la font flotter, et s'estans mis dessus, ils estendent vne grande couuerture, dont ils saisirent les deux extremitez d'en bas auec leurs pieds, éleuant le reste en l'air auec leurs espées, afin de receuoir vn vent fauorable qui les fist passer ce grand fleuue à la voile, sur vn pont ou sur vn batteau de glace. Ce jeu est vn jeu de hazard, si quelqu'vn y gaigne, d'autres y perdent.

Voicy vne simplicité bien agreable à nostre Seigneur : Deux Sauuages se trouuans en danger, dont l'vn estoit Chrestien et l'autre Catechumene, celuy-cy craignant plus pour son ame que pour son corps, dit à son camarade : Que feray-ie si ie meurs, moy qui ne suis pas Chrestien ? ne pourrois-tu pas bien me baptiser ? si tu ne le fais, ie suis perdu pour vn iamais ? Ie ne sçay pas bien, repart son camarade, comme il faut faire, car i'estois bien malade quand on me baptisa ; ie me souuiens neantmoins qu'on fit le signe de la Croix sur ma teste, et qu'on me dit que mes pechés estoient effacés, et que ie n'irois point au feu, si ie ne me salissois derechef. Hé bien, dit le Catechumene, fais moy la mesme chose, car ie t'asseure que ie croy tout ce qu'on nous a enseigné. I'en suis content, répond le Chrestien ; et là-dessus il fait mettre son proselite à genoux, puis s'adressant à Dieu, il luy dit : Toy qui as tout fait, empesche cét homme d'aller en Enfer, cela ne seroit pas bien qu'il y allast, efface tout ses pechez et le destourne du mauuais chemin. Il fit en suitte le signe de la Croix sur luy, et voila vn Baptesme à la Sauuage. Dieu peut donner à ces bonnes gens vn acte d'vn vray amour, en consideration de leur foy et de leur simplicité, ce qui n'empesche pas qu'on ne leur confere par apres le veritable Sacrement. On dira qu'il seroit bien à propos, que quelques-vns d'entre eux fussent bien instruits sur la forme du Baptesme : cela est ainsi, en effet, et nous n'y manquons pas ; mais on n'ose pas confier ces grands Mysteres à toutes sortes de personnes, plusieurs s'en seruiroient sans discretion.

Voicy vne réponse prudente pour vn Sauuage. Ceux de Tadoussac, s'estans liés auec ceux de Kebec, vindrent salüer Monsieur nostre Gouuerneur, pour découurir quelles estoient ses pensées touchant les prisonniers Hiroquois qui s'estoient venus ietter entre nos mains ; ils apprehendoient que nous ne fissions la paix independamment d'eux : ils alleguoient mille raisons pour monstrer la perfidie de ces peuples et pour nous engager à continuer la guerre. Monsieur le Gouuerneur leur fit dire, qu'il s'estonnoit, comme ils vouloient entrer dans la connoissance de ses pensées, eux qui sembloient cacher leurs desseins : On voit, adiousta-il, arriuer tous les iours nombre de Sauuages étrangers, qui de vous autres les a mandés sans m'en rien communiquer ? qui les doit commander ? Vn Capitaine répondit fort addroitement : Ceux que vous voyez sont des enfans sans peres et sans parens, sans chefs et sans conduite ; leurs Capitaines qui leur seruoient de Peres estans morts l'an passé, ces pauures orphelins se sont venus retirer vers leurs Alliez. Allons, se sont-ils dit les vns aux autres, allons voir nos Amis, on nous apprend qu'ils ont la guerre, allons gouster de la chair de leurs ennemis : au reste ils sont sous vostre conduite, ils auanceront ou reculeront selon vos ordres. Cette repartie fort prompte, fut prise pour vne deffaite pleine d'esprit : car on sçauoit bien que ces étrangers auoient esté mandez.

Voicy vn autre petit trait facetieux : Vn François, desireux d'apprendre quelque chose de la langue Algonquine, pressoit fort vn Sauuage de l'instruire : celuy-cy le faisoit auec beaucoup d'affection ; mais comme ils ne s'entendoient pas bien l'vn l'autre, et que le François

rompoit la teste au Sauuage, luy disant souuent Ka kinistt8t8sir8, ie ne t'entends pas, le Sauuage se voulant deliurer de cette importunité, luy dit d'vne voix forte : Tu n'as garde de m'entendre, tu as des oreilles Françoises, et i'ay vne langue Sauuage, le moyen que tu m'entendes ? couppe tes oreilles, et prends celles de quelque Sauuage, et alors tu m'entendras fort bien.

Ie ne veux pas oublier vne gentille defaitte, accompagnée d'vne rodomontade, faite par vn poltron, dans le combat entre les Hurons et les Hiroquois. Vn Huron desia aagé, épouuanté à la veuë des feux et au bruit des armes, s'enfuit si auant dans les bois, qu'il fut vn long-temps sans paroistre : les victorieux ne l'ayant point trouué entre les morts, et le voyant de retour, luy donnerent en riant quelque soubriquet ; luy, voulant éluder leur gausserie, leur dit : Mes nepueux, vous n'auez pas subiet de vous rire et de vous gausser de moy, si bien de vostre lascheté : si vous auiez autant de courage à poursuiure l'ennemy, comme en a eu vostre oncle, vous auriez plus de prisonniers que vous n'auez pas. I'ay couru si loin et si fort, qu'enfin ceux que ie poursuiuois m'ayans lassé, ie me suis perdu et fouruoyé dans les bois, c'est pourquoy i'ay tant tardé apres les autres. Les Sauuages se payerent de cette raison, non pas qu'ils ne vissent bien que c'étoit vne fausse monnoye ; mais ils ne sçauent quasi que c'est, de couurir de honte et de confusion le visage d'vn pauure homme, iamais ils ne se poursuiuent l'espée dans les reins, pour se confondre de parole et pour se mettre à non plus.

Ie placeray en ce lieu vne action, qui doit estre mise entre les amitiez memorables de l'antiquité. Vn ieune Hiroquois aagé de 19. à 20. ans, s'estant sauué dans la défaite de ces gens dont nous auons parlé cy-deuant, mais en sorte qu'il estoit entierement hors de tout danger, voyant que son frere aisné, auquel il auoit donné parole qu'il ne l'abandonneroit iamais, ne paroissoit point, il s'en retourne froidement sur ses pas, et se doutant bien que son frere estoit pris, il le vient chercher entre les mains de ses ennemis. Il aborde les Trois Riuieres, il passe deuant plusieurs François qui ne luy disent aucun mot, ne le distinguans pas des Hurons ; il monte sur vn petit tertre, sur lequel le fort est basty, et se va froidement asseoir au pied d'vne croix, plantée à la porte du fort. Vn Huron l'ayant apperceu, ne fit pas comme les François ; il le reconnut et s'en saisit aussi-tost, le dépoüillant et le garrotant, et le faisant monter auec son frere sur vn échaffaut où estoient tous les captifs. Ce pauure garçon, interrogé pourquoy il se venoit ietter dans les feux, dans les marmites et dans les estomachs des Hurons ses ennemis, répondit qu'il vouloit courir la mesme fortune que son frere, et qu'il auoit plus d'amour pour luy que de crainte des tourmens, qu'il n'auroit peu soufrir en son pays le reproche de l'auoir laschement abandonné. Cette amitié n'est pas commune.

Il faut remarquer icy en passant la pieté des Hurons Chrestiens. Quand ils aborderent les Trois Riuieres et qu'ils vinrent à passer deuant cette croix posée à l'entrée du fort, ils commanderent à leurs prisonniers de fleschir auec eux le genoüil deuant cét arbre sacré, voulant qu'ils reconnussent par cét abaissement, la grandeur de celuy qui les a racheptez sur ce bois, et qu'ils luy fissent amende honorable, pour auoir abattu celle qui estoit plantée proche de Richelieu.

Ce que les Poëtes ont feint du rapt de Ganimedes, est fondé sur la hardiesse des Aigles ; il n'y a pas long-temps, que l'vn de ces grands oiseaux vint fondre sur vn ieune garçon aagé de neuf ans, il posa vne de ses pates sur son espaule, et de l'autre il le prit auec ses serres par l'oreille opposée. Ce pauure enfant se mit à crier, et son petit frere aagé de trois ans, tenant vn baston en main, taschoit de frapper l'Aigle ; mais il ne bransla point. Cela peut-estre l'empêcha de porter son bec sur les yeux et sur le visage de cét enfant, et donna loisir à

son pere de venir au secours : cét oiseau, entendant vn bruit de voix humaines, parut vn petit estonné, mais il ne quitta pas sa prise ; il fallut que le pere, qui estoit accouru, luy cassast la cuisse, et comme de bonne fortune il tenoit en main vne faucille, à mesme temps que cét Aigle se sentant blessé se voulut éleuer, à mesme temps on luy coupa la teste. Les Sauuages disent qu'assez souuent des Aigles se sont iettés sur des hommes ; qu'ils enleuent quelquefois des Castors et des Eturgeons plus pesans que des moutons : cela ne me semble pas beaucoup probable ; quelques-vns disent que ce sont des Griffons et qu'on en a veu en ces contrées, ie m'en rapporte.

Ie ne sçay si i'ay autrefois remarqué, qu'vn François ayant tiré vn coup d'arquebuse sur vne gruë, et luy ayant cassé vne aile, cét oiseau courut droit à luy auec ses grandes iambes, portant son bec comme vne demie lance, vers sa face, mais auec vne telle impetuosité, qu'il contraint au chasseur de quitter le champ de bataille à son ennemy, qu'il vainquit enfin par finesse : car s'estant caché dans le bois, et rechargé son arquebuse, il l'empescha, non seulement de voler, mais encore de courir.

Dieu a donné de la colere à tous les animaux pour repousser ce qui leur est contraire : il n'est pas iusques aux tortuës qui ne tirent vengeance de leurs ennemis. Il y en a icy de plusieurs sortes : les vnes ont vne grosse et forte escaille, les autres l'ont plus mince et plus delicate ; celles-cy, qui n'ont pas tant d'armes deffensiues sont plus hardies. Vn François, en ayant pris vne assez grande qu'il pensoit auoir assommée, l'attacha auec vne corde par la queuë la iettant derriere son dos ; cét animal, qui a la vie assez dure, reuenant de l'endormissement que les coups qu'on auoit deschargez sur sa teste luy auoient causé, empoigne auec sa petite gueule son ennemy par le dos, mais si viuement, qu'il luy fit crier les hauts cris ; il lâche la corde pour faire tomber la tortuë, point de nouuelle, elle demeure penduë par sa gueule, serrant de plus en plus, sans iamais demordre : enfin il luy fallut couper la teste pour appaiser sa colere.

Terminons ce Chapitre par vne action, d'autant plus remarquable, qu'elle est toute nouuelle en ces contrées : les vaisseaux apportent tant de boissons, et si bruslantes, pour vendre à la dérobée aux Sauuages, que le desordre estoit entierement lamentable. Monsieur d'Ailleboust, nostre nouueau Gouuerneur, y voulant apporter remede, fit venir les Capitaines des Sauuages, et leur demanda leurs pensées sur ce subiet : c'est vn acte de prudence, de gouuerner les peuples, par ceux-là mesmes qui sont de leur nation. Ces bons Neophytes répondirent, qu'il y auoit long-temps qu'ils souhaitoient que l'yurongnerie qui passe la mer dans nos vaisseaux, n'abordast point leurs cabanes ; mais qu'ils ne pouuoient obtenir de leurs gens, qu'ils declarassent ceux qui leur vendoient ces boissons à la sourdine. Il faut donc, repart Monsieur le Gouuerneur, qu'ils subissent les loix qu'on portera contre leurs excés. S'y estant accordez, on fit battre le tambour au sortir de la grande Messe, en la Residence de Saint Ioseph : tous les Sauuages prestent l'oreille, les François qui estoient là s'assemblent, vn Truchement tenant en main l'ordonnance, la leut aux François, puis la presenta à vn Capitaine Sauuage, luy interpretant ce qu'elle vouloit dire, afin qu'il la publiast à ses gens ; elle portoit vne deffense de la part de Monsieur le Gouuerneur et de la part des Capitaines des Sauuages, de vendre ou d'achepter de ces boissons, et notamment d'en prendre auec excés, sur peine des punitions portées dans l'ordonnance, et vn commandement à tous ceux qui auroient quitté ou qui ne voudroient point embrasser la Foy, de sortir de cette Residence, où Monsieur nostre Gouuerneur et les Capitaines des Sauuages ne vouloient souffrir aucun Apostat. Les Sauuages, depuis le commencement du monde, iusques à la venuë des François en leur pays, n'ont iamais sceu que c'estoit de deffendre si solemnellement quelque chose à leur gens, sous aucune peine pour petite qu'elle soit ; ce sont peuples libres,

qui se croyent tous aussi grands seigneurs les vns que les autres, et qui ne dependent de leurs chefs qu'autant qu'il leur plaist. Cependant le Capitaine harangua fortement, et pour autant qu'il connoissoit bien que les Sauuages ne reconnoistroient pas bien les deffenses faites par vn François, il repeta plusieurs fois ces paroles : Ce n'est pas seulement le Capitaine des François qui vous parle, ce sont tels et tels Capitaines, dont il prononça les noms, c'est moy auec eux qui vous asseure que si quelqu'vn tombe dans les fautes deffenduës, nous l'abandonnerons aux loix et aux façons de faire des François. Voila le plus bel acte public de iurisdiction qu'on ait exercé parmy les Sauuages depuis que ie suis en ce nouueau Monde. Il est bon de les reduire petit à petit sous les ordres de ceux que Dieu a choisis pour commander : car encore que la liberté soit la premiere de toutes les douceurs de la vie humaine, neantmoins comme elle peut degenerer en la liberté ou plus tost en la dissolution d'Asnes Sauuages, il la faut regler et la soumettre aux loix emanées de la loy eternelle.

Pour le commandement qui estoit fait aux Apostasts de sortir de la Residence de Saint Ioseph, Paul Tesouehat, nommé vulgairement le Borgne de l'Isle, se trouua vn petit estonné : car comme il ne faisoit pas profession du Christianisme, il voyoit bien que cela s'adressoit et à luy et à quelques autres. Noël Negabamat, l'vn de nos braues Capitaines Chrestiens, le voyant tout pensif, luy dit : Il y a tant d'années que ie te presse de te rendre à Dieu et d'embrasser fortement la priere, et tu n'as iamais donné de parole assurée, parle maintenant : car ie te declare en bonne compagnie, que ie ne veux personne auprés de moy qui ne croye fortement en Dieu. Ie traite comme i'ay autrefois desiré qu'on me traitast. Le Pere le Ieune m'instruisant, m'éprouua vn assez long-temps, ie luy en sçauois bon gré, mais enfin, comme ie pris resolution d'embrasser veritablement la Foy, ie luy dy : Mon Pere, ie n'ay point deux langues, mon cœur et ma bouche parlent vn mesme langage, ie t'asseure que c'est tout de bon que ie croy en celuy qui a tout fait ; ie ne sçay pas le futur, mais si iamais ie me démens de cette parole, chasse-moy bien loin d'icy. Voilà ce que ie demanday au Pere, et c'est cela mesme qu'on te veut donner : ouure ta bouche, et laisse sortir nettement ce qui est caché dans ton cœur. Ce pauure homme, qui a si souuent tonné dans les assemblées de ses Gens, répondit qu'il n'auoit point de parole que ses gens ne fussent retournez de la guerre ; mais on luy fit bien entendre, que s'il perdoit la parole, qu'il deuoit trouuer ses pieds ; on dit le mesme à vn autre qui auoit deux femmes, qui en quitta vne bien-tost apres. Bref, ils ont donné tous deux quelque esperance de leur Conuersion : ie prie nostre Seigneur qu'il leur ouure les yeux. La superbe, qui est le plus grand vice de l'esprit, et la luxure, qui est le plus villain peché de la chair, sont deux obstacles à la Foy et à la vraye penitence.

RELATION

DE CE QVI S'EST PASSÉ EN LA MISSION DES PERES DE LA COMPAGNIE DE IESVS

AVX HVRONS,

PAYS DE LA NOVVELLE FRANCE,

ÈS ANNÉES 1647. ET 1648.

Enuoyée au Reuerend Pere Estienne Charlet, Prouincial de la Compagnie de Iesus, en la Prouince de France.

PAR LE P. PAVL RAGVENEAV, DE LA MESME COMPAGNIE,
SVPERIEVR DE LA MISSION DES HVRONS.

MON REVEREND PERE,

SI nos lettres ont le bon-heur d'arriuer iusqu'en France, et si ceux qui les portent peuuent éuiter le rencontre des Hiroquois, qui sont des voleurs plus cruels que tous les Pirates de la mer, i'espere que V. R. aura de la consolation en lisant cette Relation : car elle y verra comment Dieu nous va protegeant au milieu des mal-heurs qui nous enuironnent de toutes parts, et comment cette Eglise naissante dans cette barbarie, va croissant et en nombre et en sainteté, plus que iamais nous n'eussions osé l'esperer. Si Dieu se plaist à verser sur ces peuples les benedictions du Ciel, à mesure que les miseres nous pourront accueillir, nous le prions de tout nostre cœur qu'il continuë à nous affliger de la sorte, puisque ce nous doit estre assez qu'il en tire sa gloire, et le salut des ames, qui est l'vnique bien qui nous amene en ces pays. Nous demandons pour cét effet l'assistance de ses SS. SS. et prieres,

Mon Reuerend Pere,

Tres-humble et obeyssant seruiteur en N. Seigneur,

PAVL RAGVENEAV.

Des Hurons, ce 16. Auril 1648.

CHAPITRE PREMIER.

Situation du pays des Hurons, de leurs alliez et de leurs ennemis.

Quoy que dans nos Relations precedentes nous ayons pû donner quelques lumieres touchant la situation d'vne partie de ces pays, toutefois i'ay creu qu'il seroit expedient d'en proposer icy brieuement vne veuë plus distincte et plus generale, tant à cause que le temps nous en a donné des notions bien plus asseurées, qu'à raison que nous deuons parler dans les suiuans Chapitres, de diuerses choses qui supposent ces connoissances.

Le pays des Hurons est entre le quarante-quatre et le quarante-cinquiéme degré de Latitude, et de Longitude demie heure plus à l'Occident que Quebec.

Du costé de l'Occident d'Esté vient aboutir vn Lac, dont le tour est quasi de quatre cens lieuës, que nous nommons la Mer douce, qui a quelque flux et reflux, et qui dans son extremité plus éloignée de nous, a communication auec deux autres Lacs, encore plus grands, dont nous parlerons dans le Chapitre dixiéme. Cette Mer douce a quantité d'Isles, et vne entr'autres, qui a de tour pres de soixante lieuës.

Du costé de l'oüest-suroüest, c'est à dire quasi à l'Occident, nous auons la nation du Petun, qui n'est éloignée qu'enuiron douze lieuës.

Du costé du Midy, tirant vn peu vers l'Occident, nous regardons la Nation Neutre, dont les bourgs qui sont sur la frontiere en deçà, ne sont éloignez des Hurons, qu'enuiron trente lieuës. Elle a quarante ou cinquante lieuës d'étenduë.

Au delà de la Nation Neutre, tirant vn peu vers l'Orient, on va à la Nouuelle Suede, où habitent les Andastoëronnons, alliez de nos Hurons, et qui parlent comme eux, éloignez de nous en ligne droite, cent cinquante lieuës ; nous en parlerons au Chapitre huitiéme.

De la mesme Nation Neutre tirant presque au Midy, on trouue vn grand Lac, quasi de deux cens lieuës de tour, nommé Erié, qui se forme de la décharge de la Mer douce, et qui va se precipiter par vne cheute d'eaux d'vne effroyable hauteur, dans vn troisiéme Lac, nommé Ontario, que nous appellons le Lac Saint Louys, dont nous parlerons cy-apres.

Ce Lac, nommé Erié, estoit autrefois habité en ses costes qui sont vers le Midy, par de certains peuples que nous nommons la Nation du Chat ; qui ont esté obligez de se retirer bien auant dans les terres, pour s'éloigner de leurs ennemis, qui sont plus vers l'Occident. Ces gens de la Nation du Chat ont quantité de bourgades arrestées, car ils cultiuent la terre et sont de mesme langue que nos Hurons.

Partant des Hurons et marchant vers le Midy, ayant fait trente ou quarante lieuës de chemin, on rencontre le Lac S. Louys, qui a quatre-vints ou nonante lieuës de longueur, et en sa mediocre largeur quinze ou vingt lieuës. Sa longueur est quasi de l'Orient à l'Occident ; sa largeur du Midy au Septentrion.

C'est ce Lac Saint Louys, qui par sa descharge forme vn bras de la Riuiere Saint Laurent, sçauoir celuy qui est au Midy de l'Isle de Montreal et qui va descendre à Quebec.

Au delà de ce Lac Saint Louys, vn peu dans les terres, habitent les cinq Nations Hiroquoises, ennemies de nos Hurons, qui dans leur situation sont quasi paralleles à la longueur de ce Lac.

Les plus proches de la Nation Neutre, sont les Sonnontoüeronnons, à septante lieuës des Hurons, suiuant le Sud-Sudest, c'est à dire entre le Midy et l'Orient, plus vers le Midy. Plus bas suiuent les Ouiouenronnons, quasi en droite ligne, à vingt-cinq lieuës enuiron des Sonnontoüeronnons. Plus bas encore les Oonontaeronnons, à dix ou douze lieuës des Ouiouenronnons. Les Onneiochronnons, à sept ou huit lieuës des Onnontaeronnons. Les Annieronnons sont éloignés des Onneiochronnons, vingt-cinq ou trente lieuës ; ils destournent tant soit peu dans les terres, et sont plus Orientaux aux Hurons. Ce sont eux qui sont les plus voisins de la Nouuelle Hollande et qui sont aussi les plus proches des Trois Riuieres.

Ce seroit par ce Lac Saint Louys, que nous irions droit à Quebec en peu de iours et auec moins de peine, n'y ayant que trois ou quatre saults, ou plus tost courant d'eau plus rapide à passer iusqu'à Mont-Real, qui n'est distant de l'embouchеure du Lac Saint Louys, qu'enuiron soixante lieuës ; mais la crainte des ennemis, qui habitent le long de ce Lac, oblige nos Hurons et nous auec eux, de prendre vn grand destour pour aller gagner vn autre bras de la Riuiere Saint Laurent, sçauoir celuy qui est au Nord de Mont-Real, que nous nommons la Riuiere des Prairies. Ce qui allonge nostre voyage quasi de la moitié du chemin, nous obligeant en outre à plus de soixante saults, où il faut mettre pied à terre et porter sur ses espaules tout le bagage et les canots, ce qu'on éuiteroit par le droit chemin, sans compter vne grande quantité de courans rapides où il faut traisner les canots marchant en l'eau, auec grande incommodité et danger.

Du costé du Septentrion des Hurons, il y a diuerses Nations Algonquines, qui ne cultiuent point la terre et qui ne viuent que de chasse et de pesche, iusqu'à la Mer du Nord, laquelle nous

iugeons estre éloignée de nous en droite ligne, plus de trois cens lieuës. Mais nous n'en auons autre connoissance, comme aussi de ces Nations-là, sinon par le rapport que nous en font les Hurons et quelques Algonquins plus proches, qui y vont en traite pour les Pelleteries et Castors qui y sont en abondance.

CHAPITRE II.

De l'estat general de la Mission.

Ie puis dire que iamais ce pays n'a esté plus auant dans l'affliction, que nous l'y voyons maintenant, et que iamais la Foy n'y a paru auec plus d'auantage. Les Hiroquois, ennemis de ces peuples, continuent auec eux vne guerre sanglante, qui va exterminant nos bourgades frontieres et qui fait craindre aux autres vn semblable mal-heur ; et Dieu en mesme temps va peuplant d'excellens Chrestiens ces pauures Nations desolées, et se plaist à y establir son saint Nom au milieu de leurs ruines.

Depuis nostre derniere Relation nous auons baptisé pres de treize cens personnes ; mais ce qui nous console le plus est de voir la ferueur de ces bons Neophytes, et vn esprit de Foy en eux, qui n'a rien de la barbarie, et qui nous fait benir les misericordes de Dieu, qui se vont respandant de iour en iour si richement iusqu'aux derniers confins de ce nouueau monde.

L'Esté dernier se passa quasi entier dans les attentes et les alarmes d'vne armée ennemie des Hiroquois nos voisins, qui fut la cause que les Hurons ne descendirent point à Quebec, estans demeurez pour defendre leur pays menacé, et craignans aussi d'autre part vne autre armée des Hiroquois Annieronnons, qui les attendoient au passage, s'ils eussent descendu la Riuiere. Ainsi nous ne receusmes l'an passé aucun secours, et non pas mesme aucune lettre de Quebec ny de France. Mais nonobstant Dieu nous a soustenus, ayant esté luy seul nostre Pere et nostre Pourueyeur, nostre defense, nostre ioye, nostre consolation, nostre tout, chose aucune ne nous ayant manqué, aussi peu qu'aux Apostres, lors que Nostre Seigneur les enuoya quasi tout nuds à la conqueste des Ames.

Nos Missions ont esté à l'ordinaire ; et de plus nous en auons entrepris de nouuelles, non seulement parmy les Hurons, mais aussi parmy les Algonquins, Dieu donnant à nos Peres du courage au dessus de leurs forces, vn homme faisant luy seul ce qui eust donné vn employ raisonnable à plusieurs.

Mais apres tout, *Messis multa, operarij vero pauci.* Ie veux dire que quoy que nous soyons en vn pays abandonné, où la pauureté est nostre appanage, et où nous ne viuons que des aumosnes, qui venant de quinze cens lieuës, doiuent passer et la mer et la rage des Hiroquois auant que nous puissions en joüyr, ce n'est pas toutefois ce secours temporel qui nous presse, ny celuy que nous demandons auec plus d'instance : ce sont des Missionnaires desquels nous auons grand besoin, ce sont là les thresors que nous desirons de la France. I'aduoüe que pour venir icy, apres auoir trauersé l'Ocean, il faut sentir de pres la fumée des cabanes Hiroquoises, et peut-estre y estre bruslé à petit feu ; mais quoy qui nous puisse arriuer, ie sçay bien que le cœur de ceux que Dieu y aura appellez, y trouuera son Paradis, et que leur charité ne pourra pas s'éteindre ny dans les eaux ny dans les flammes.

Nos Hurons sont bien auant dans vn pourparler de Paix auec l'Onnontaeronnon (c'est vne des cinq nations Hiroquoises, qui cy-deuant a tousiours plus vexé ce pays), et il y a quelque esperance que deux autres des Nations ennemies entreront dans le mesme traité : les ambassades sont reciproques de part et d'autre. Si cette affaire reüssit, il ne leur restera plus sur les bras que le Sonnontoueronnon, le plus proche ennemy que nous ayons, et les

Hiroquois Annieronnons, plus voisins de Quebec, ausquels on feroit bonne guerre, nos armes n'estant plus diuerties ailleurs.

De plus nos Hurons ont enuoyé vn ambassade aux Andastoëronnons, peuples de la Nouuelle Suede, leurs anciens alliez, pour les solliciter à leur moyenner vne Paix entiere ou à reprendre la guerre qu'ils auoient il n'y a que fort peu d'années auec les Hiroquois Annieronnons. On en espere vn grand secours et vn grand soulagement pour ce pays. Mais apres tout, nos esperances sont en Dieu ; car la perfidie de ces peuples ne permet pas que nous nous appuyons aucunement sur leurs paroles, et nous fait craindre vn aussi grand mal-heur au milieu de ces traitez de paix que dans le plus fort de la guerre.

CHAPITRE III.

De nostre maison de Sainte Marie.

La maison de Sainte Marie ayant esté iusqu'à maintenant dans le cœur du pays, en a aussi esté moins exposée aux incursions des ennemis. Ce n'est pas que quelques auenturiers ne soient venus de fois à autre faire quelque mauuais coup, à la veuë mesme de nostre habitation ; mais n'osans pas en approcher qu'en petit nombre et à la desrobée, crainte qu'estans apperceus des bourgades frontieres on ne courust sur eux, nous auons vescu assez en asseurance de ce costé là, et Dieu mercy pas vn de nous n'y a encore esté surpris dans leurs embusches.

Nous sommes quarante-deux François au milieu de toutes ces Nations infideles ; dix-huit de nostre Compagnie, le reste de personnes choisies, dont la pluspart ont pris dessein de viure et de mourir auec nous, nous assistans de leur trauail et industrie auec vn courage, vne fidelité et vne saincteté, qui sans doute n'a rien de la terre : aussi n'est-ce que de Dieu seul qu'ils en attendent la recompense, s'estimans trop heureux de respandre et leurs sueurs et s'il est besoin tout leur sang, pour contribuer ce qu'ils pourront à la conuersion des barbares. Ainsi ie puis dire auec verité que c'est vne maison de Dieu et la porte du Ciel ; et c'est le sentiment de tous ceux qui y viuent, et qui y trouuent vn Paradis en terre, où la Paix habite, la ioye du Saint Esprit, la charité et le zele des ames.

Cette maison est vn abord de tout le Pays, où les Chrestiens trouuent vn Hospital durant leurs maladies, vn refuge au plus fort des alarmes et vn hospice lors qu'ils nous viennent visiter. Nous y auons compté depuis vn an plus de trois mille personnes ausquelles on a donné le giste, et quelquesfois en quinze iours les six et les sept cens Chrestiens, et d'ordinaire trois repas à chacun, sans y comprendre vn plus grand nombre qui sans cesse y passent tout le iour, ausquels on fait aussi la charité. En sorte que dans vn pays estranger, nous y nourrissons ceux qui deuroient nous y fournir eux-mesmes les necessitez de la vie.

Il est vray que ce n'est pas dans les delices ny l'abondance de la France. Le bled d'Inde pilé dans vn mortier et boüilly dedans l'eau, assaisonné de quelque poisson enfumé, qui tient lieu de sel, estant reduit en poudre, nous sert ensemble de boire et de manger, et nous apprend que la Nature se contente de peu, nous fournissant Dieu mercy vne santé moins sujette aux maladies, qu'elle ne feroit dans les richesses et la varieté des viures de l'Europe.

Il n'y a d'ordinaire que deux ou trois de nos Peres residens en cette maison, tous les autres sont dissipez dans les Missions, qui sont maintenant dix en nombre : les vnes plus arrestées dans les bourgs principaux du pays, les autres plus errantes, vn seul Pere estant contraint de prendre le soin de dix et de douze bourgades, et quelques-vns allans plus loin, les quatre-vingts et les cent lieuës, afin que toutes ces Nations

soient esclairées en mesme temps des lumieres de l'Euangile.

Nous taschons toutefois de nous rassembler tous, deux ou trois fois l'année, afin de rentrer en nous-mesmes et vaquer à Dieu seul dans le repos de l'Oraison, et en suitte conferer des moyens et lumieres que l'experience et le Saint Esprit va nous donnant de iour en iour, pour nous faciliter la conuersion de tous ces peuples. Apres quoy il faut au plus tost retourner au trauail et quitter les douceurs de la solitude pour aller chercher Dieu dans le salut des ames.

CHAPITRE IV.

De diuerses defaites de nos Hurons par leurs ennemis.

Les Arendaenronnons, qui estoient à nos frontieres vers le costé de l'Orient, que nous appellions la Mission de Saint Iean Baptiste, ont receu tant d'eschecs ces dernieres années, qu'ils ont esté contrains de quitter leur pays, trop exposé à l'ennemy, et se retirer dans les autres Bourgs plus peuplez qui sont aussi de meilleure defense. Nous y auons perdu bon nombre de Chrestiens, le Ciel s'enrichissant tousiours dedans nos pertes.

Tout ce pays fut menacé l'Esté dernier d'vne armée ennemie, qui en effet venoit fondre sur nous ; mais leur dessein ayant esté rompu, pour les raisons dont nous parlerons cy-apres, la pluspart s'estans dissipez, vne bande de trois cens Sonnontoüeronnons allerent se ietter sur le bourg des Aondironnons, où ils en tuerent quantité et emmenerent tout ce qu'ils purent de captifs.

Ces Aondironnons sont peuples de la Nation Neutre, les plus voisins de nos Hurons, qui n'estans point en guerre auec les Sonnontoüeronnons, les auoient receus comme amis dans leur bourg, et leur preparoient à manger dans toutes les cabanes, dans lesquelles les Sonnontoüeronnons s'estoient diuisez exprés pour y faire plus aisément leur coup, qui en effet leur reüssit, ayans plus tost ou massacré ou saisi ceux qui eussent esté pour rendre du combat, qu'on n'eust pû s'apperceuoir de leur mauuais dessein, ayans tous en mesme temps commencé ce massacre.

Ce qui poussa les Sonnontoüeronnons à cette trahison, fut le ressentiment qu'ils auoient de la mort d'vn de leurs hommes, qui retournant l'Hyuer precedent de la petite guerre, apres auoir fait quelque meurtre aux frontieres de la Nation du Petun, auoit esté poursuiuy viuement et pris par les Hurons aux portes des Aondironnons, auant qu'il fust entré dans aucune cabane, ce qui auoit fait iuger qu'il estoit de bonne prise ; mais nonobstant sa mort a esté vengée de la sorte.

On croyoit qu'en suite de cette desloyauté si indigne, toute la Nation Neutre prendroit la guerre contre les Hiroquois, et en effet de part et d'autre ils se sont tenus sur leurs gardes et dans la deffiance ; mais toutefois rien ne bransle ce semble de ce costé là, et ils continuent dans leur neutralité. D'aucuns disent que ce ne peut estre pour long-temps, et que le dessein de ceux de la Nation Neutre est de rauoir paisiblement et à l'amiable leurs captifs, puis prendre leur auantage pour venger à leur tour cette perte qu'ils ont receuë.

Les derniers mal-heurs qui nous sont arriuez ont esté sur la fin de cét Hyuer. Quelques-vns du bourg de Saint Ignace, enuiron trois cens, tant hommes que femmes, estans cabanez pour la chasse à deux iournées dans les bois, vers le pays ennemy, vne trouppe de Sonnontoüeronnons vint se ietter sur vne des cabanes vn peu trop escartée des autres, lors qu'elle estoit moins de deffense, la pluspart estans dissipez çà et là, selon que leur chasse auoit donné. Il y eut sept personnes tuées sur la place, et vingt-quatre tant hommes que femmes emmenez captifs, l'ennemy s'estant retiré promptement crainte d'estre poursuiuy.

Cette cabane estoit quasi toute de Chrestiens, qui s'estoient reünis ensemble pour y faire mieux leurs prieres matin et soir : et en effet ils y viuoient dans l'innocénce et respandoient par tout vne bonne odeur du Christianisme. Le feu aura sans doute esté le partage de quelques-vns ; ie prie Dieu que les autres, à qui peut-estre les ennemis auront donné la vie, leur donnent en eschange la Foy et la pieté qui vit dedans leur cœur.

De ceux qui furent tuez sur la place, ie puis dire auec verité qu'il y auoit vne perle de nos Chrestiens. C'estoit vn ieune homme de vingt-quatre ans, nommé Ignace Saonaretsi, exemplaire à toute la ieunesse et irreprochable en ses mœurs, qui estoit d'vn excellent esprit, mais d'vne foy et pieté aussi ferme que i'en aye veu dans ce pays. Il y auoit quelques mois qu'il se disposoit à la mort, disant qu'il en auoit de fortes pensées ; et pour cela il venoit d'ordinaire sus iour, dire son Chapelet en l'Eglise, outre la Messe du matin et les prieres du soir, qu'il faisoit extraordinairement longues. Il estoit heureux à la chasse ; ayant tué vn cerf, aussi-tost il mettoit les deux genoux en terre pour en remercier Dieu.

Estant dans le combat auec l'ennemy, et voyant bien qu'ils n'estoient pas de forces égales et qu'il pourroit estre emmené captif, il dit à vn sien cousin qu'il voyoit s'enfuir : Mon cousin, va porter les nouuelles à ma mere que ie seray bruslé ; mais dis luy qu'elle ne deplore point ma mort ; ie n'auray pour lors autre chose dans l'esprit que le Paradis. Il auoit proche de soy son frere aisné Catechumene, lequel on nous a dit qu'il baptisa : et tous deux furent les premiers qui demeurerent sur la place. Leur mere et toute sa famille a embrassé la Foy depuis cette mort, et nous voyons à l'œil que ce ieune Chrestien les a laissez heritiers de sa pieté.

Ce ieune homme estoit si innocent, qu'estant question de le marier, et ses parens luy parlans d'vn party qui leur sembloit auantageux : Ie n'ose, leur dit-il, enuisager aucune fille, et ainsi ie ne la connois pas : i'ay crainte d'offenser Dieu et de me voir engagé dans le mal, par vne œillade, qui porteroit mon cœur plus loin que n'auroit esté mon dessein et le vostre.

Vn iour, deux de nos Peres estans en voyage auec luy, dans les neiges hautes de quatre pieds, par vn froid et vn vent excessif, vn des Peres n'en pouuant plus, le pria de le descharger, et voyant qu'il trembloit de froid, estant fort mal vestu, luy presenta dequoy se couurir. Ce ieune Chrestien luy respondit que volontiers il prendroit non seulement sa charge, mais aussi celle de l'autre Pere ; et en effet il se chargea de ces deux fardeaux tres-pesans, ne voulant pas se couurir dauantage, disant qu'il eust esté trop à son aise estant si bien vestu, qu'il auoit desia offert à Nostre Seigneur tout ce froid qu'il alloit endurant, et les fatigues de ce chemin fascheux pour se disposer à la Communion du lendemain, et qu'il se consoloit dans la pensée qu'vn iour dedans le Ciel il beniroit Dieu d'auoir paty si peu de chose pour son amour.

Quelque temps auant sa mort, ayant esté choisi pour porter la Croix, en vn enterrement public : La ceremonie estant acheuée vn de nos Peres luy demanda s'il n'auoit pas esté honteux de se voir suiuy et regardé de tant d'infideles ? Nenny, dit-il, ie pensois que ce que ie faisois estoit glorieux deuant Dieu, et que les vices et les débauches de tant de personnes qui estoient autour de moy, estoient ce que Dieu haïssoit, et ce dont on deuoit auoir honte.

Cette perte fut suiuie d'vne plus grande fort peu de iours apres. Plus de trois cens du mesme bourg de Saint Ignace, estans retournez au mesme lieu, tant pour enterrer leurs morts, que pour enleuer quantité de chair de vaches sauuages qu'ils auoient tuées ; sur leur retour, s'estans diuisez çà et là et sans ordre, ils furent surpris par vne centaine d'Hiroquois Annieronnons, à quatre ou cinq lieuës du bourg, et enuiron quarante de nos gens y demeurerent ou furent pris captifs ; ce qui depuis a obligé ceux de ce bourg de

Saint Ignace à s'approcher de nous et se mettre plus à l'abry qu'ils n'estoient des incursions de l'ennemy.

CHAPITRE V.

De la Prouidence de Dieu sur quelques Chrestiens pris ou tuez par les ennemis.

Sur la fin de l'Esté vne trouppe de quelques auenturiers Hiroquois, conduite par vn Huron, de long-temps captif parmy eux, surprirent dans vne Isle escartée vne cabane de Chrestiens qui estoient à la pesche : ils en tuerent quatre ou cinq sur la place et emmenerent sept captifs. Quelqu'vn sauué de la meslée courut en porter les nouuelles au bourg voisin. Le Missionnaire qui y estoit accourut en haste vers le lieu du massacre, se doutant qu'il y auroit quelque ame à gagner pour le Ciel. Ayant fait deux lieuës de chemin et ne pouuant passer plus outre, arriué qu'il estoit sur les riuages du grand Lac ; il entend vne voix d'infideles qui l'appellent pour s'embarquer. Haste-toy, dirent-ils au Pere, peut-estre que tu en trouueras quelqu'vn en vie qui n'est pas encore baptisé. En effet les Prouidences de Dieu sont adorables pour ses eslus : Ceux qui auoient receu le saint Baptesme, et qui s'estoient venus confesser auant que de partir, se trouuerent roides morts sur la place ; vne seule fille de dix-huit ans, bonne Catechumene, restoit encore en vie dans vn corps transpercé de coups, nageante dans son sang, et la peau de la teste arrachée de son crane, qui est la despoüille ordinaire que les ennemis emportent. Le Pere n'eut de temps que ce qui estoit necessaire pour la baptiser ; comme si cette ame dans vn corps demy-mort, n'eust attendu que cette grace du Baptesme pour s'enuoler au Ciel.

La Prouidence de Dieu ne fut pas moins aimable sur ceux qu'on emmenoit captifs : car l'ennemy fut poursuiuy si viuement qu'on luy couppa chemin, lors qu'il auoit desia gagné huit ou dix lieuës hors le pays. On recouura tous les captifs, sans que pas vn eust receu encore aucun coup, ny que mesme on leur eust arraché les ongles, ce qui toutefois est la premiere des caresses qu'on fait aux prisonniers de guerre. Le chef des ennemis fut pris et vn autre auec luy, le reste se mit en fuite, n'ayans pas le loisir de descharger vn seul coup de hache pour assommer les captifs qu'ils menoient. Vne bonne Chrétienne, nommée Marthe Andionra, qu'on emmenoit captiue auec son mary et deux de ses enfans, attribuë cette deliurance au secours de la Vierge, qu'elle inuoquoit durant tout le chemin, disant son chapelet, qu'vn ennemy luy arrache luy defendant de faire ses prieres. Mais ne sçauoit pas que le cœur parloit bien plus haut que la langue ; il fut le premier pris et elle fut la premiere deliurée.

Vn Chrestien estant tombé entre les mains des ennemis, fut traité si cruellement que la pluspart luy portoient compassion : son recours estoit tout à Dieu, auquel il s'escrioit dans le plus fort de ses tourmens : Mon Dieu, soyez beny de m'auoir appellé à la Foy ; que mon corps soit brisé de coups, ces cruautez n'iront pas plus loin que ma vie ; vous me ferez misericorde, et ie croy fermement que mon ame sera bien-tost auec vous dans le Ciel. Puis s'addressant à vn infidele qui estoit dans les tourmens auec luy : Mon camarade, luy disoit-il, ie te porte plus de compassion qu'à moy-mesme, car apres ces miseres ie crains pour toy vn mal-heur eternel, d'vn feu moins pitoyable que ne sont ceux qui nous tourmentent : si tu veux que ie te baptise, et si de tout ton cœur tu pries Dieu qu'il ait pitié de toy apres la mort, il te fera misericorde. Les ennemis entendans ces discours luy coupperent la main, le separerent d'auec son compagnon et redoublerent ses tourmens, mais ils ne purent tirer de luy autre parole, sinõn d'vn courage vrayment Chrestien : Vos tourmens cesseront, disoit-il, et finiront auec ma vie ;

apres cela ie ne suis plus vostre captif : i'adore vn Dieu qui vn iour me rendra cette main coupée et ce corps tout brisé de vos cruautez.

Vne ieune fille Chrestienne de quatorze à quinze ans, auoit esté emmenée captiue à Sonnontouan : y estant arriuée, elle entendit qu'on parloit de la faire mourir : la peur luy donna du courage, et Dieu conduisit son innocence pour la tirer de ce peril. Elle trouue moyen de s'eschapper, se iette dans des brossailles à quatre ou cinq cens pas du bourg ; tout le monde est en campagne et nuit et iour pour la chercher ; on approche du lieu où elle est, et souuent elle fut sur le point de se descouurir elle-mesme se croyant apperceuë, lors que Dieu qui vouloit la sauuer conduisoit autre part les pas de ceux qui venoient droit à elle, luy donnant assez de cœur pour demeurer ainsi cachée trois iours entiers sans boire ny manger. La troisiéme nuit, elle sort en tremblant du lieu de son azile, et prend sa route vers la Nation Neutre, ne sçachant bonnement où elle alloit. Apres trois iournées de chemin, ayant passé vne riuiere à guay, elle fait rencontre de quatre hommes qui luy demandent où elle va ; elle leur raconte sa fortune, et leur dit qu'elle s'échappe de la mort. Deux de ces hommes estoient ennemis, qui parlent de la remener dans sa captiuité, c'est à dire à vne mort certaine ; les deux autres estoient gens de la Nation Neutre, qui ayant pitié de cette petite innocente, prirent sa cause en main, disans qu'estant passée au deçà de cette riuiere, elle estoit sur leurs terres, dans vn pays de paix et non plus dans le pouuoir des ennemis. Dieu sçait auec combien de confiance elle se recommandoit à luy. Enfin les deux hommes de la Nation Neutre l'emporterent au dessus des deux ennemis. Il y auoit plus de six iours qu'elle n'auoit mangé, et toutefois elle ne sentoit ny faim, ny lassitude. Ils luy donnerent dequoy rompre son ieusne, assez pour atteindre les bourgs de la Nation Neutre, où estant en lieu d'asseurance, elle continua son chemin et arriua icy le iour de Pasques. Son pere, bon Chrestien, nommé Antoine Otiatonnety, et ses autres parens la receurent des mains de Dieu comme vn enfant resuscité.

Nous ne desirons pas ny les souffrances, ny les mal-heurs à nos Chrestiens ; mais toutefois ie ne puis m'empescher de benir Dieu dans ceux qui leur arriuent ; l'experience m'ayant fait reconnoistre que iamais leur Foy n'est plus viue, ny leur cœur iamais plus à Dieu, qu'au temps qu'enuisageant les choses d'vn œil trop humain, nous auons plus de crainte et plus de compassion pour eux. Ie n'en ay veu aucuns de ceux qui sont tombez entre les mains de l'ennemy, et se sont sauuez par apres, qui ne m'ayent auoüé que dans le plus fort de leur mal ils n'y eussent esprouué vn courage plus Chrestien, vne consolation plus douce et vn recours à Dieu plus entier, qu'ils n'auoient ressenty toute leur vie passée, et que mesme ils n'en ressentoient apres leur deliurance. Ainsi nous ne sçauons que desirer à nos Chrestiens et à nous-mesmes, et quelques grandes pertes que puisse receuoir cette Eglise, nous en benirons Dieu, voyans à l'œil qu'il en tire sa gloire plus auantageusement que nous n'eussions osé l'esperer par aucune autre voye.

Au milieu de l'Esté, dans le plus fort de la terreur d'vne armée ennemie, qu'on disoit n'estre qu'à demie lieuë du bourg de S. Ioseph, les femmes ne songeoient qu'à la fuite, les hommes à soustenir l'assaut, l'effroy et l'espouuante estoit par tout. Au milieu de toutes ces alarmes, les Chrestiens, les Catechumenes et mesme plusieurs infideles accoururent à l'Eglise, les vns pour receuoir l'absolution, les autres pour presser leur Baptesme, tous craignans plus l'Enfer qu'ils ne craignoient la mort. Le Pere ne sçauoit pas ausquels entendre, car voulant satisfaire aux vns, les autres le pressoient et luy crioient misericorde. C'estoit vn combat de la Foy, qui viuant dans leur cœur, leur donnoit vn legitime droit à ce qu'ils desiroient : ainsi le Pere se vid heureusement contraint de leur accorder leurs

demandes. Plusieurs estoient armez de pied en cap, et receurent ainsi le Baptesme. Apres tout il se trouua que c'estoit vne fausse alarme, mais la Foy et les saintes promesses de ces personnes baptisées à la haste, se trouuerent toutefois veritables. Le Saint Esprit est vn bon maistre, et quand il appelle quelqu'vn à soy, il supplée abondamment tout ce qui peut manquer à nos instructions.

Ie ne puis pas obmettre icy vn sentiment de pieté vrayment Chrestienne, d'vne mere pour son enfant vnique. Cette femme s'estoit refugiée dans le departement de nostre habitation de Sainte Marie, qui est destiné aux Sauuages Chrestiens : elle se vid obligée de retourner à Saint Ioseph au plus fort des alarmes ; elle emmena auec soy son fils, aagé seulement de quatre ans. Vn de nos Peres luy demanda pourquoy elle n'auoit pas laissé ce petit innocent en nostre maison, en vn lieu d'asseurance ? Helas ! respondit-elle, i'ayme mieux le voir tuer dedans mon sein et mourir auec moy, que de le laisser suruiure apres ma mort : mes parens qui sont infideles corromproient bien-tost son innocence et perdroient son ame en luy faisant perdre la Foy, et ie serois la mere d'vn damné. Ie prefere le salut de son ame à la vie de son corps ; ie demande pour nous deux le Ciel, et non pas vne longue vie.

CHAPITRE VI.

Des Baptesmes de quelques Hiroquois pris en guerre par les Hurons.

Le bon-heur de la guerre n'est pas tousiours tout d'vn costé : si nos Hurons ont fait des pertes, ils ont aussi eu leurs victoires où le Ciel a plus gagné qu'eux ; car la pluspart des Hiroquois qu'ils ont pris à diuerses fois, ayant esté bruslez à l'ordinaire, ont trouué le chemin du Ciel au milieu des flammes, et leur salut à l'heure de la mort. Mais il faut auoüer que iamais nous ne faisons aucun de ces Baptesmes qu'auec des combats et des resistances nonpareilles, non pas tant de la part de ceux du Baptesme desquels il s'agit, que du costé des Hurons infideles qui ont de la peine à permettre qu'on procure vn bon-heur eternel à ceux qu'ils n'enuisagent que d'vn œil ennemy. Si la ferueur de nos Chrestiens ne nous aidoit en ces rencontres, nous ne serions pas assez forts pour en venir à bout ; mais leur zele et leur charité se trouue plus puissante à procurer ce bien à leurs ennemis, que la haine des infideles à souhaitter leur mal.

Vn excellent Chrestien, dont l'aage est remply de merites, et qui estant d'vn rare esprit a vne Foy tout à fait eminente, voyant l'opposition opiniastre des infideles à ne vouloir permettre qu'on baptisast quelques captifs : Eh quoy, mes freres, leur dit-il, si vous ne croyez pas que nostre Foy soit veritable, pourquoy vous opposez vous à l'instruction de ces captifs ? Et si c'est vn mensonge ce que nous preschons du Paradis et de l'Enfer, pourquoy nous refusez vous ce contentement de raconter ces fables et de tromper vos ennemis ? Que si vous pensez qu'en effet la parole de Dieu que nous portons soit veritable, embrassez donc la Foy vous-mesmes, et redoutez pour vous ces feux d'Enfer que vous souhaitez à ces pauures miserables. Là-dessus il se met à prescher à toute l'assemblée, qui luy preste audience ; il parle du Paradis, de l'Enfer, de la Resurrection et parcourt les principaux mysteres de nostre Foy. Enfin voyant tout son monde gagné : Mes freres, leur dit-il, ie voy bien que la Foy est dans le fond de vostre cœur, que vous differez seulement à en faire la profession ; mais sçachez que vous irritez Dieu, vous opposant au salut de ces ames, et que l'Enfer sera vostre partage, si vous voulez que vos haines soient immortelles : bruslez leur corps à la bonne heure, qui est vostre captif ; mais leurs ames sont inuisibles et non pas de vostre

domaine ; vous auriez tort de leur souhaiter aucun mal. Apres cela il s'addresse aux captifs, leur demande s'ils conçoiuent ces veritez et s'ils desirent le Baptesme. Leur cœur y est tout disposé, tout le monde est dans le silence, et ces Baptesmes se font d'vn consentement si public, qu'on eust iugé que l'assemblée estoit toute Chrestienne.

En vne autre occasion les infideles ayans preuenu les captifs et leur ayans donné des impressions de nous et de la Foy, qui ne leur en laissoient que de l'horreur, vn Capitaine Chrestien en eut aduis, et nous pria de ne pas paroistre en l'assemblée qu'il ne nous eust appellez. Il prend auec soy quatre ou cinq des Chrestiens plus feruens ; ils s'approchent des prisonniers : Mes freres, leur dirent-ils, nous ne portons ny torches ny flambeaux pour vous venir brusler : si vous ne mouriez que de nos mains, vos vies seroient en asseurance ; nostre cœur n'a point de cruautez ny pour vous, ny pour qui que ce soit au monde. Tous les autres qui vous enuironnent sont armez de feux et de flammes, et leurs mains sont encore toutes couuertes de vostre sang : iugez maintenant si leur cœur a de l'amour pour vous, et si les auersions qu'il vous ont données de la Foy, procedent d'vn desir qu'ils ayent de vostre bien, ou plus tost de la rage qui les anime contre vous. L'esprit de ces captifs estant apprioisé, ils se mettent à les instruire tout à loisir, et les voyans bien disposez, vn Chrestien nous vint appeller pour leur conferer le Baptesme.

La femme d'vn de ces bons Chrestiens donna aduis à son mary que les infideles estoient animez contre luy, de ce qu'il se mesloit si auant dedans ces baptesmes, et luy conseilla de s'en deporter vne autrefois. Et quoy ma femme, luy dit-il, tu veux seruir de truchement au diable ! est-ce vn conseil d'amy ? Et faut-il que les médisances nous empeschent de gagner le Ciel et d'y mener mesme nos ennemis ? Si on parle de me tuer pour quelque autre sujet, ie pourray bien craindre la mort ; mais s'il est question et de souffrir les calomnies et de mourir pour l'auancement de la Foy, ma vie ne m'est plus rien, et ie veux bien qu'on sçache que iamais ie ne trembleray de ce costé là.

Mais ce qui a plus estonné les infideles, est d'auoir veu en ces rencontres des femmes plus fortes qu'eux. Nous ne pouuions vn iour nous faire assez entendre à vn captif Sonnontoueronnon (car quoy que le fond de leur langue soit le mesme qu'icy aux Hurons, toutefois les dialectes sont si differens qu'on iugeroit que ce soient des langues diuerses). Il nous vint en pensée d'auoir recours à vne bonne Chrestienne, venuë il y a neuf ou dix ans d'vn bourg de la Nation Neutre voisin des ennemis. Cette femme s'approche du captif, et comme elle possede parfaitement bien nos mysteres, il ne fut pas besoin de luy mettre en bouche ce qu'elle diroit, elle se met à l'instruire elle-mesme : Mon frere, luy dit-elle, ie porte compassion à ton corps ; mais toutefois sa misere ne sera pas longue, quelques tourmens que luy preparent les Hurons : tu sçais que nos ames sont immortelles et que ces flammes que tu voy, ne pourront pas consommer la tienne ; elle suruiura à ces cruautez que tu crains. Mais il faut que tu sçaches qu'il y a vn mal-heur eternel qui nous attend apres la mort, si nous n'auons reconnu en ce monde et adoré le Createur du ciel et de la terre. C'est à quoy ie te viens inuiter.

Les infideles ne sçauoient que dire à cette Chrestienne, car les hommes Hurons auroient honte d'entrer en dispute auec vne femme. Elle continuë son instruction paisiblement, et ce pauure captif fut si touché de cette charité, qu'il demanda à estre baptisé, et le lendemain son ame fut, comme nous croyons, dans le Ciel.

Ie finy ce Chapitre par la mort d'vne captiue Hiroquoise. C'estoit vne ieune femme d'enuiron vingt-cinq ans, à qui les Hurons auoient donné la vie ; toutefois l'ennuy de sa captiuité et le desir de sa patrie, l'auoient poussée à s'enfuir seule à trauers les bois ; mais l'ayant poursuiuie à la piste, on la recouura apres quelques iournées, heureusement

pour son salut. Elle tomba bien-tost malade : vn de nos Peres va pour l'instruire, il la trouue toute disposée au Baptesme et qui sçauoit tous nos mysteres. Il y a long-temps que ie croy, luy dit-elle, et ce que i'ay veu des Chrestiens dés le commencement de ma captiuité est entré dans le fond de mon cœur : i'ay iugé leur Foy veritable, et les Commandemens de Dieu si iustes, que i'ay creu que vrayment il estoit luy seul le maistre de nos vies. I'auois demandé le Baptesme à Ouracha (c'est le nom Huron d'vn autre de nos Peres), mais il m'a refusée, croyant peut-estre que ma Foy ne fust que sur mes levres, et non pas dans mon cœur. I'ay nonobstant vescu du depuis en Chrestienne, et i'esperois tousiours que Dieu qui void dans le fond de nos ames, auroit pitié de moy. Ie te prie, donne moy le Baptesme, car c'est sans doute pour cela que Dieu n'a pas voulu que i'allasse mourir en mon pays tout infidele. Le Pere m'escriuit que iamais il n'auoit baptisé aucun Sauuage auec plus de satisfaction. Elle vescut encore vn mois, mais en vn lieu où nos visites ne peuuent pas estre frequentes. A l'heure de la mort, elle enuoye querir en l'absence du Pere vn bon Chrestien, qui nous sert de Dogique dans ce bourg-là, et le prie de l'assister à bien mourir comme font les Chrestiens ; mais ce bon Dogique trouua que le Saint Esprit y faisoit plus que luy, car les sentimens de pieté estoient si tendres dans le cœur de cette captiue mourante, sa Foy si viue et ses esperances si douces pour le Ciel, qu'il nous a dit n'auoir iamais rien veu de plus Chrestien. Elle rendit l'ame auec ces dernieres paroles : Iesus, ayez pitié de moy, oüy ie seray auiourd'huy auec vous dans le Ciel. Elle auoit nom Magdeleine Arihoüaen.

A ce propos ie ne puis obmettre vn coup de la Prouidence de Dieu sur vne ame qui sans doute estoit née pour le Paradis. Vne ieune femme infidele legerement malade, escoutoit attentiuement les instructions qui se donnoient à quelques Neophytes de la mesme cabane, et monstroit y prendre plaisir : mais comme elle auoit esté assez dans les débauches et n'estoit mariée, celuy de nos Peres qui auoit soin de cette Mission la negligeoit, quoy qu'elle demandast souuent à prier Dieu et à estre receuë au nombre des Catechumenes. Cependant le mal s'augmenta et la mit à l'extremité. Le Pere ayant desisté vn ou deux mois d'aller en cette cabane, il y entra vn iour par accident, sans penser à cette pauure fille, qui ne songeoit qu'à luy et nuit et iour. De loin qu'elle l'eust apperceu, elle luy fit signe de la main qu'il approchast, ne pouuant plus se faire entendre pour sa foiblesse. Mon frere, luy dit-elle, enfin tu ne differeras pas de m'instruire ; tu as sans doute creu que mon cœur n'estoit pas destaché des affections qu'il a euës autrefois pour le peché, et tu m'as negligée à cause de cela : non, c'estoit tout de bon que ie voulois viure en Chrestienne, et maintenant i'y veux mourir. Hastetoy, ie te prie, et baptise moy dés auiourd'huy, car ie suis morte, et ie priois Dieu qu'il t'amenast icy : aye pitié de moy. En effet le Pere la trouua si bien disposée des instructions que iamais il n'auoit eu dessein de luy donner en instruisant les autres, et vid son cœur si fortement preuenu des graces de Dieu, et si auant dans les desirs du Paradis, qu'il la baptisa sans delay. De ce moment elle n'eut plus ny d'oreilles, ny de langue que pour Dieu, auquel sans doute elle rendit son ame, ayant expiré peu apres.

CHAPITRE VII.

Des pourparlers de paix entre les Hurons et Onnontaeronnons.

Les Onnontaeronnons, la plus belliqueuse des cinq nations ennemies de nos Hurons, sont bien auant dans vn traité de paix auec eux. Voicy comme le tout est arriué.

Au commencement de l'an 1647. vne

bande d'Onnontaeronnons ayant paru sur nos frontieres, fut poursuiuie d'vne troupe de guerriers Hurons, ausquels la victoire demeura, le chef des ennemis ayant esté tué sur la place, quelques autres saisis captifs et le reste ayant pris la fuite.

Ces prisonniers de guerre furent brûlez à l'ordinaire, à la reserue du plus considerable de tous, qui eut la vie, nommé Annenraes. Ie diray seulement en passant, qu'vn de ceux qui estoient destinez pour le feu, ayant horreur des cruautez qui l'attendoient, se ietta la teste la premiere dans vne grande chaudiere d'eau toute boüillante, afin d'abreger ses tourmens auec sa vie.

Sur le commencement du Printemps, Annenraes, qui auoit eu la vie, fut aduerty sous main que quelques particuliers mescontens de ce qu'il viuoit, le vouloient tuer : il communiqua à quelque sien amy les pensées qu'il prit en suite de cela de s'eschapper et s'en retourner en son pays. L'affaire fut rapportée à quelques Capitaines, les principaux chefs du conseil, qui trouuerent à propos de l'ayder dans son dessein, esperans que cét homme estant de grande authorité à Onnontaé, pourroit leur rendre quelque bon seruice. Ils l'equiperent, luy donnerent quelques presens et le firent partir de nuit *incognito*.

Cét homme, ayant passé le Lac Saint Louys, qui nous diuise d'auec les ennemis, fit rencontre de trois cens Onnontaeronnons, qui faisoient des canots pour trauerser ce mesme Lac, à dessein de venir venger sa mort ; et qui pour cét effet deuoient se ioindre à d'autres bandes de huit cens, tant Sonnontoüeronnons que Ouiouenronnons, qui estoient aussi en chemin.

A ce rencontre, qui fut bien inopiné pour les Onnontaeronnons, Annenraes qu'on enuisageoit comme vn homme resuscité, se comporta de telle sorte que les trois cens Onnontaeronnons quitterent le dessein de leur guerre, et prirent des pensées de paix : en sorte qu'estans de retour à Onnontaé, et y ayans tenu conseil, ils enuoyerent vn ambassade aux Hurons, auec des presens, pour commencer les pourparlers de paix.

Le chef de cét ambassade fut vn nommé Soionés, Huron de nation, mais si naturalisé parmy les ennemis depuis plusieurs années, qu'il n'y a aucun Hiroquois qui ait fait plus de massacres en ces pays, ny des coups plus mauuais que luy. Ce Soionés amena auec soy trois autres Hurons, captifs depuis peu à Onnontaé, qui nous sont demeurez. Ils arriuerent au Bourg de Saint Ignace, le neufuiéme Iuillet.

A cette nouuelle le pays se trouua puissamment partagé. Ceux des Hurons que nous appellons la Nation des Ours, craignoient cét ennemy, mesme auec ses presens. Les Bourgs plus voisins esperoient que cette paix reüssiroit, à cause qu'ils la souhaitoient dauantage, mais les Arendaenronnons plus qu'aucune autre Nation, à cause qu'on leur faisoit esperer qu'on leur rendroit quantité de leurs gens, captifs à Onnontaé.

Apres bien des conseils, enfin on trouua bon, pour voir plus clair en cette affaire, d'enuoyer vn ambassade reciproque à Onnontaé. Vn Capitaine Chrestien, nommé Iean Baptiste Atironta, en fut le chef, et quatre autres Hurons auec luy. Ils partirent d'icy le premier d'Aoust, et porterent des presens reciproques pour respondre à ceux de l'Onnontaeronnon. Nos Hurons se seruent pour ces presens de pelleteries, precieuses dans le pays ennemy : les Onnontaeronnons se seruent de coliers de Porcelaine.

Apres vingt iournées de chemin, Iean Baptiste Atironta arriua à Onnontaé, l'Ambassadeur des ennemis estant retourné auec luy. On accueillit nostre ambassade auec de grands tesmoignages de ioye, et ce ne furent que conseils l'espace d'vn mois qu'il fut là ; apres lesquels l'Onnontaeronnon conclut de renuoyer auec Iean Baptiste Atironta, vn second ambassade ; dont le chef fut vn Capitaine Onnontaeronnon, nommé Scandaouati, aagé de soixante ans, et auec luy deux autres Onnontaeronnons, auec lesquels ils renuoyerent quinze

captifs Hurons, ayans retenu pour ostage, vn de ceux qui auoient accompagné Iean Baptiste.

Ils arriuerent icy le vingt-troisiéme d'Octobre, et auoient mis en leur retour depuis Onnontaé, trente iours : car quoy qu'il n'y ait qu'enuiron dix iournées de distance, toutefois ils sont souuent obligez de s'arrester, soit à faire des canots pour passer les Riuieres et le Lac Saint Louys, soit à cause du mauuais temps et des tempestes, ou mesme à cause de la chasse, dont ils viuent faisans chemin.

Outre les captifs que ramenoit Iean Baptiste, il estoit chargé de sept grands coliers de Porcelaine, dont chacun estoit de trois et quatre mille grains, (ce sont les perles et comme les diamans du pays). Ces coliers estoient de nouueaux presens de l'Onnontaeronnon, pour affermir la paix, auec parole que ce pays pouuoit encore esperer la deliurance de cent autres Hurons, qui restent dans la captiuité.

Ce qui, dit-on, a fait entrer l'Onnontaeronnon dans ces pensées de paix, est premierement la ioye qu'il a euë, qu'on eust donné la vie à Annenraes. Secondement, la crainte qu'il a que l'Iroquois Annieronnon, qui deuient insolent en ses victoires, et qui se rend insupportable mesme à ses alliez, le deuienne trop fort, et ne les tyrannise auec le temps, si les Hurons deschargez d'vne partie de leurs guerres, ne reünissent toutes leurs forces contre luy. En troisiéme lieu, les Andastoeronnons, peuples alliez de nos Hurons, contribuent, dit-on, puissamment à cette affaire, soit que l'Onnontaeronnon craigne de les auoir pour ennemis, soit qu'il cherisse leur alliance. Nous en parlerons dans le Chapitre qui suit.

Les Onnontaeronnons se comportent, dit-on, comme en vne affaire arrestée. Les Ouiouenronnons semblent estre aussi dans le mesme dessein, et pour cét effet ont desia renuoyé pour asseurer de leur pensée, vn des Hurons qui estoit captif parmy eux, auec deux coliers de Porcelaine, dont ils ont fait present à nos Hurons. L'Onneiochronnon n'est pas aussi éloigné de cette paix, à ce qu'on dit. Le Sonnontoueronnon n'y veut pas entendre. L'Annieronnon en est encore plus éloigné ; qui, dit-on, est jaloux de ce qu'a fait l'Onnontaeronnon, et veut tousiours se rendre redoutable. Et ce sont ces deux dernieres Nations dont le Bourg de Saint Ignace a esté mal traité sur la fin de cét Hyuer.

Au commencement de Ianuier de la presente année 1648. nos Hurons iugerent à propos de deputer vn nouuel ambassade à Onnontaé, de six hommes, qui partirent pour cét effet, auec vn des trois Onnontaeronnons qui estoient venus icy, les deux autres nous estans demeurez pour ostage, et nommément Scandaouati, le principal Ambassadeur Onnontaeronnon. Mais du depuis, nous auons appris que nos Ambassadeurs tomberent entre les mains des cent Hiroquois Annieronnons, qui sont venus iusques sur nos frontieres, et qu'ainsi ils ont esté tuez en chemin ; à la reserue de l'Onnontaeronnon qui s'en retournoit, et de deux de nos hommes qui s'estans eschappez ont poursuiuy leur route vers Onnontaé.

Ce n'est pas tout. Au commencement du mois d'Auril, Scandaouati, Ambassadeur Onnontaeronnon qui estoit icy demeuré pour ostage, ayant disparu, nos Hurons creurent qu'il s'estoit eschappé : mais apres quelques iours on trouua son cadaure au milieu d'vn bois, assez proche du Bourg où il demeuroit. Ce pauure homme s'estoit fait mourir soy-mesme, s'estant donné vn coup de cousteau dans la gorge, apres s'estre fait comme vn lict de quelques branchages de sapin, où on le trouua estendu.

A ce spectacle on enuoye querir son compagnon, afin qu'il fût témoin comme le tout s'estoit passé, et qu'il vist que les Hurons n'auoient pû tremper en ce meurtre. En effet, leur dit-il, ie me doutois bien qu'il seroit pour faire vn coup semblable : ce qui l'aura ietté dans ce desespoir, est la honte qu'il aura euë de voir que les Sonnontoueronnons et Annieronnons soient venus icy vous massacrer iusques sur vos frontieres ; car quoy qu'ils soient vos ennemis, ils

sont nos alliez et ils deuoient nous porter ce respect, qu'estans venus icy en ambassade, ils attendissent à faire quelque mauuais coup, apres nostre retour, lors que nos vies seroient en asseurance. Il a creu que c'estoit vn mépris trop sensible de sa personne, et cette confusion l'aura ietté dans ces pensées de desespoir ; et c'est sans doute ce qu'il vouloit dire à nostre troisiéme compagnon qui s'en est retourné auec vos Ambassadeurs, lors qu'à son depart il luy dit, qu'il donnast aduis à ceux de nostre Nation, que si durant les pourparlers de cette paix, et tandis qu'il seroit icy, on faisoit quelque mauuais coup, la honte qu'il en auroit le feroit mourir, adioustant qu'il n'estoit pas vn chien mort, pour estre abandonné, et qu'il meritoit bien que toute la terre eust les yeux arrestez sur luy, et fust en halte, tandis que sa vie seroit en danger. Voila iusqu'où nos Sauuages se piquent du point d'honneur. Nous attendrons l'issuë de toutes ces affaires, et le temps nous y fera voir clair.

CHAPITRE VIII.

D'vn Ambassade des Hurons à Andastoé.

Andastoé est vn pays au delà de la Nation Neutre, éloigné des Hurons en ligne droite pres de cent cinquante lieuës, au Sud-est quart de Sud des Hurons, c'est à dire du costé du Midy, tirant vn peu vers l'Orient ; mais le chemin qu'il faut faire pour y aller est pres de deux cens lieuës, à cause des destours. Ce sont peuples de langue Huronne, et de tout temps alliez de nos Hurons. Ils sont tres-belliqueux, et comptent en vn seul bourg treize cens hommes portans armes.

Au commencement de l'an passé 1647. deux hommes de cette Nation vinrent icy, deputez de leurs Capitaines, pour dire à nos Hurons que s'ils perdoient courage et se sentoient trop foibles contre leurs ennemis, ils le fissent sçauoir, et enuoyassent quelque Ambassade à Andastoé pour cét effet.

Les Hurons ne manquerent pas à cette occasion. Charles Ondaaiondiont, excellent et ancien Chrestien, fut député chef de cét ambassade, accompagné de quatre autres Chrestiens et de quatre infideles. Ils partirent d'icy le treiziéme d'Auril et n'arriuerent à Andastoé qu'au commencement de Iuin.

La harangue que fit Charles Ondaaiondiont à son arriuée, ne fut pas longue. Il leur dit qu'il venoit du pays des Ames, où la guerre et la terreur des ennemis auoit tout desolé, où les campagnes n'estoient couuertes que de sang, où les cabanes n'estoient remplies que de cadaures, et qu'il ne leur restoit à eux-mesmes de vie, sinon autant qu'ils en auoient eu besoin pour venir dire à leurs amis, qu'ils eussent pitié d'vn pays qui tiroit à sa fin. Apres cela il fit paroistre les raretez plus precieuses de ce pays, que nos Hurons auoient portées pour en faire present, et dirent que c'estoit là, la voix de leur patrie mourante.

La response des Capitaines Andastoéronnons, fut premierement de deplorer la calamité d'vn pays qui auoit souffert tant de pertes ; puis adiousterent que les larmes n'estoient pas le remede à ces maux, ny d'enuisager le passé, mais qu'il falloit arrester au plus tost le cours de ces mal-heurs.

Apres quantité de conseils, ils deputerent des Ambassadeurs vers les Ennemis de nos Hurons, pour les prier de mettre les armes bas, et songer à vne bonne paix, qui n'empeschast point le commerce de tous ces pays les vns auec les autres.

Ces deputez Andastoeronnons vers les Hiroquois n'estoient pas encore de retour à Andastoé le quinziéme d'Aoust ; et toutefois Charles Ondaaiondiont estoit pressé de repartir, pour apporter icy dans le pays auánt l'hyuer, la resolution des Andastoeronnons sur cette affaire. C'est pourquoy ayant laissé vn de ses compagnons à Andastoé pour estre

tesmoin de tout ce qui s'y passeroit, il s'en reuint auec le reste de sa suite, et ne furent icy de retour que le cinquiéme d'Octobre.

Les Sonnontoueronnons qui dés le Printemps auoient eu aduis de cét ambassade de nos Hurons, les attendoient au passage dans leur retour ; mais Charles s'en estant bien douté, éuita leurs embusches ayant pris par des chemins perdus, vn grand destour par le milieu des bois, trauersant des montagnes quasi inaccessibles, qui l'obligerent à faire à son retour, en quarante iours, auec des fatigues inconceuables, le chemin qu'en allant il auoit fait en dix iournées, depuis la Nation Neutre iusqu'à Andastoé.

Nous n'entendons point encore de nouuelles de celuy des Hurons qui resta à Andastoé, lors que Charles en repartit ; mais nous sommes asseurez que les Ambassadeurs Andastoeronnons arriuerent aux ennemis ; car Iean Baptiste Atironta, qui estoit à Onnontaé sur la fin de l'Esté, pour le traité de paix dont nous auons parlé au Chapitre precedent, en eut des nouuelles certaines, et vid mesme les presens venus d'Andastoé pour cét effet. Car tous ces peuples n'ont point de voix, sinon accompagnée de presens, qui seruent comme de contract et de tesmoignages publics, qui demeurent à la posterité et font foy de ce qui s'est passé en vne affaire.

Le dessein de l'Andastoeronnon est, dit-on, de moyenner la paix entre nos Hurons et l'Onneiochronnon, l'Onnontaeronnon et l'Ouiouenronnon, et même s'il se peut auec le Sonnontoueronnon, et de renouueller la guerre qu'il auoit il y a fort peu d'années auec l'Annieronnon, s'il refuse d'entrer dans ce mesme traité de paix.

Charles Ondaaiondiont, estant à Andastoé, alla voir les Europeans leurs alliez, qui sont à trois iournées de là. Ils le receurent auec bien des caresses. Charles ne manqua pas de leur dire qu'il estoit Chrestien, et les pria de le mener en leur Eglise pour y faire ses deuotions ; car il croyoit que ce fust comme à nos habitations Françoises. Ils luy respondirent qu'ils n'auoient aucun lieu destiné pour leurs prieres. Ce bon Chrestien ayant apperceu quelques legeretez peu honnestes de quelques ieunes gens, à l'endroit de deux ou trois femmes Sauuages venuës d'Andastoé, il prit occasion de leur parler auec zele du peu de soin qu'ils auoient de leur salut, et de leur reprocher qu'ils ne songeoient qu'au trafic des pelleteries et non pas à instruire les Sauuages auec lesquels ils ont leur alliance.

Le Capitaine de cette habitation luy en fit ses excuses, se plaignant qu'il n'estoit pas obey de ces gens pour ce qui concerne la pureté des mœurs, et luy fit mille questions touchant l'estat de cette Eglise et de la façon que nous viuons icy parmy les Sauuages, des moyens que nous tenons pour les conuertir à la Foy, estant estonné de voir vn Sauuage qui non seulement ne rougissoit pas de prescher hautement ce qu'il sçauoit de nos mysteres, mais qui les possedoit en maistre et en parloit auec des sentimens dignes d'vn cœur vrayment Chrestien. Et le bon est que sa vie a par tout esté sans reproche, et qu'en mille occasions de peché il a fait paroistre sa Foy par ses œuures, ainsi que nous auons appris des autres Chrestiens qui ont fait le voyage auec luy et mesme des infideles.

En ce mesme temps arriua là vn nauire qui auoit passé par la Nouuelle Hollande, qui sont les alliez des Hiroquois Annieronnons, éloignez sept iournées d'Andastoé. Charles apprit par leur moyen la mort du Pere Iogues, tué par les Hiroquois l'Automne precedent. De plus, il fut chargé de deux lettres pour nous apporter, et d'vn papier imprimé qu'ils deschirerent d'vn Liure. Il a perdu par les chemins vne desdites lettres ; nous n'auons pû entendre l'autre, sinon qu'elle est datée en Latin, *ex Nouâ Sueciâ*, de la Nouuelle Suede. L'imprimé nous semble estre quelques prieres Hollandoises.

Nous iugeons que cette habitation d'Europeans, alliez des Andastoeronnons, sont la pluspart Hollandois et Anglois ; ou plus tost vn ramas de diuerses

nations, qui pour quelques raisons particulieres s'estans mis sous la protection du Roy de Suede, ont appellé ce pays-là, la Nouuelle Suede. Nous auions iugé autrefois que ce fust vne partie de la Virginie. Leur Interprete dit à Charles qu'il estoit François de nation.

CHAPITRE IX.

De l'auancement du Christianisme dans les Missions Huronnes.

Il y a quelque temps que demandant à vn de nos Chrestiens, d'où prouenoit à son aduis le retardement des progrez de la Foy icy dans les Hurons, qui quoy qu'ils surpassent nos esperances, n'égalent pas toutefois nos desirs, voicy la response qu'il me fit. Lors que les Infideles nous reprochent que Dieu n'a point pitié de nous, puisque les maladies, la pauureté, les mal-heurs et la mort nous accueillent aussi-tost que les Infideles ; et qu'à cela nous respondons : Que nos esperances sont dans le Ciel ; plusieurs n'entendent pas ces termes et conçoiuent aussi peu ce que nous leur disons, que si nous leur parlions d'vne langue inconnuë. Plusieurs autres, adiousta-t-il, ont de bonnes pensées, de bons desirs et mesme de bons commencemens ; mais lors que les Infideles médisent d'eux, ils n'osent poursuiure leur chemin, ils retournent dans le peché et n'en sortent pas quand ils veulent. Enfin l'impudicité renuerse l'esprit de plusieurs ; car apres ce peché, ie ne sçay, disoit-il, comment se fait qu'on ne void plus dans la Foy ce qu'on y voyoit auparauant.

Cette response me sembla n'auoir rien de Sauuage. Quoy qu'il en soit, ie ne croy pas qu'on doiue s'estonner que tout ce pays ne soit pas encore Chrestien ; mais plus tost ie croy que nous auons sujet de benir les misericordes de Dieu sur ces peuples, de nous auoir donné vne Eglise, que ie puis asseurer estre remplie de son Esprit, et auoir vne Foy aussi forte et vne innocence aussi sainte en la pluspart de ceux qui en font profession, que s'ils estoient nez au milieu d'vn peuple tout fidele.

La Mission de la Conception est la plus feconde de toutes, et pour le nombre des Chrestiens et pour leur zele : leur Foy y paroist auec auantage, leur saintеté est respectée mesme des Infideles, trois des principaux Capitaines et plusieurs gens considerables y viuent dans vn exemple qui presche plus que nos paroles : en vn mot la Foy de cette Eglise iette dans tout le reste du pays, vne bonne odeur du Christianisme.

La Mission de Saint Michel se sousstient puissamment et va croissant de iour en iour, nonobstant les oppositions des Infideles, qui iamais ne manqueront à vne Eglise naissante.

La Mission de Saint Ioseph est encore plus peuplée, comme aussi elle est plus ancienne.

La Mission de Saint Ignace, plus nouuelle que les precedentes, est dans vne ferueur et dans vne innocence qui estonne les Infideles, et que iamais nous n'eussions pensé voir en si peu de temps dans les commencemens d'vne Eglise.

Dans ces quatre Missions la Foy s'est augmentée au dessus de nos esperances, en sorte que partout nos Chapelles se trouuent trop petites pour le nombre des Chrestiens, mesme hors les iours de Feste : et en quelques endroits vn Missionnaire est contraint de dire deux Messes le Dimanche, afin que tout le monde y puisse assister : encore l'Eglise ayant esté pleine à chaque Messe *vsque ad cornu altaris*, il y en a grand nombre qui se voyent obligez de demeurer dehors, quoy qu'exposez durant l'hyuer aux rigueurs des neiges et du froid.

La Mission de Sainte Marie a douze ou treize bourgades, qu'vn seul Pere va continuellement visiter auec des fatigues bien grandes. Et nous nous sommes veus heureusement obligez depuis huit mois, d'eriger vne autre Mission semblable, mais encore plus penible, à quelques bourgades plus éloignées de nous,

nous la nommons la Mission de Sainte Magdeleine.

Ceux que nous appellons la Nation du Petun, nous ayans pressez qu'on les allât instruire, nous y auons enuoyé deux de nos Peres, qui y font deux Missions dans deux Nations differentes, qui composent tout ce pays là : l'vne appellée la Nation des Loups, que nous auons nommée la Mission de Saint Iean ; nous nommons l'autre la Mission de Saint Mathias, qui est auec ceux qui s'appellent la Nation des Cerfs.

Il y a sans doute beaucoup à souffrir dans toutes ces Missions, pour la faim, pour l'insipidité des viures, pour le froid, pour la fumée, pour la fatigue des chemins, pour le peril continuel dans lequel il faut viure d'estre assommé des Hiroquois marchant dans la campagne, ou d'estre pris captif et y endurer mille morts auant qu'en mourir vne seule.

Mais apres tout, tous ces maux ensemble sont plus faciles à supporter qu'il n'est aisé de pratiquer le conseil de l'Apostre, *Omnibus omnia fieri propter Christum,* de se faire tout à tous, pour gagner tout le monde à Iesus-Christ. Il est besoin d'vne Patience à l'espreuue, pour endurer mille mépris, d'vn Courage inuincible qui entreprenne tout, d'vne Humilité qui se contente de ne rien faire ayant tout fait, d'vne Longanimité qui attende auec paix les momens de la Prouidence Diuine, enfin d'vne entiere Conformité à ses tres-saintes volontez qui soit preste à voir renuerser en vn iour, tous les trauaux de dix et vingt années. C'est sur ces fondemens qu'il faut bastir ces Eglises naissantes, et qu'il faut establir la conuersion de ces pays : et c'est ce que Dieu demande de nostre part.

Pour ce qui concerne les Sauuages, nous allons croissans de iour en iour dans les lumieres, qui nous facilitent leur instruction et qui leur rendent plus doux le ioug de la Foy.

Si i'auois vn conseil à donner à ceux qui commencent la conuersion des Sauuages, ie leur dirois volontiers vn mot d'aduis que l'experience leur fera, ie croy, reconnoistre estre plus important qu'il ne pourroit sembler d'abord : sçauoir qu'il faut estre fort reserué à condamner mille choses qui sont dans leurs coustumes et qui heurtent puissamment des esprits éleuez et nourris en vn autre monde. Il est aisé qu'on accuse d'irreligion ce qui n'est que sottise, et qu'on prenne pour operation diabolique ce qui n'a rien au dessus de l'humain ; et en suite on se croit obligé de defendre comme vne impieté, plusieurs choses qui sont dans l'innocence ; ou qui au plus sont des coustumes impertinentes, mais non pas criminelles, qu'on destruiroit plus doucement, et ie puis dire auec plus d'efficace, obtenant petit à petit que les Sauuages desabusez s'en mocquassent eux-mesmes et les quittassent, non pas par conscience, comme des crimes, mais par iugement et par science, comme vne folie. Il est difficile de tout voir en vn iour, et le temps est le maistre le plus fidele qu'on puisse consulter.

Ie ne crains point de dire que nous auons esté vn peu trop seueres en ce point, et que Dieu a fortifié le courage de nos Chrestiens au dessus d'vne vertu commune, pour se priuer non seulement des recreations innocentes, dont nous leur faisions du scrupule, mais aussi des plus grandes douceurs de la vie, que nous auions peine de leur permettre, à cause qu'il leur sembloit qu'il y auoit quelque espece d'irreligion, qui nous y faisoit craindre du peché. Ou pour mieux dire, il estoit peut-estre à propos dans les commencemens de nous tenir dans la rigueur, ainsi que firent les Apostres touchant l'vsage des idolothytes et des animaux estouffez dans leur sang.

Quoy qu'il en soit, nous voyons cette seuerité n'estre plus necessaire, et qu'en plusieurs choses nous pouuons estre moins rigoureux que par le passé. Ce qui sans doute ouurira le chemin du Ciel à vn grand nombre de personnes, qui n'ont pas ces graces abondantes pour vne vertu si extraordinaire, quoy qu'ils en ayent d'assez puissantes pour viure en bons Chrestiens. Le Royaume

du Ciel a des couronnes d'vn prix bien different, et l'Eglise ne peut pas estre également sainte en tous ses membres.

CHAPITRE X.

Des Missions Algonquines.

Le grand Lac des Hurons, que nous appellons la Mer douce, de quatre cens lieuës de circuit, dont vne extremité vient battre nostre maison de Sainte Marie, s'estend de l'Orient à l'Occident, et ainsi sa largeur est du Septentrion au Midy, quoy qu'il soit d'vne figure fort irreguliere.

Les costes Orientale et Septentrionale de ce Lac, sont habitées de diuerses Nations Algonquines, Outaouakamigouk, Sakahiganiriouek, Aouasanik, Atchougue, Amikouek, Achirigouans, Nikikouek, Michisagnek, Paouitagoung, auec toutes lesquelles nous auons grande connoissance.

Ces derniers sont ceux que nous appellons la Nation du Sault, éloignez de nous vn peu plus de cent lieuës ; par le moyen desquels il faudroit auoir le passage, si on vouloit aller plus outre et communiquer auec quantité d'autres Nations Algonquines plus éloignées, qui habitent vn autre Lac, plus grand que la mer douce, dans laquelle il se décharge par vne tres-grande riuiere fort rapide, qui auant que mesler ses eaux dans nostre mer douce, fait vne cheute ou vn sault qui donne le nom à ces peuples, qui y viennent habiter au temps que la pesche y donne. Ce Lac superieur s'estend au Nord-oüest, c'est à dire entre l'Occident et le Septentrion.

Vne Peninsule ou destroit de terre assez petit, separe ce Lac superieur d'vn autre troisiéme Lac, que nous appellons le Lac des Puants, qui se décharge aussi dans nostre mer douce, par vne emboucheure qui est de l'autre costé de la Peninsule, enuiron dix lieuës plus vers l'Occident que le Sault. Ce troisiéme Lac s'estend entre l'Oüest et le Sur-oüest, c'est à dire entre le Midy et l'Occident, plus vers l'Occident, et est quasi égal en grandeur à nostre Mer douce, et est habité d'autres peuples d'vne langue inconnuë, c'est à dire qui n'est ny Algonquine ny Huronne. Ces peuples sont appellez les Puants, non pas à raison d'aucune mauuaise odeur qui leur soit particuliere, mais à cause qu'ils se disent estre venus des costes d'vne mer fort éloignée, vers le Septentrion, dont l'eau estant salée, ils se nomment les peuples de l'eau puante.

Mais reuenons à nostre mer douce : du costé du Midy de cette mer douce, ou Lac des Hurons, habitent les Nations suiuantes, Algonquines, Ouachaskesouek, Nigouaouichirinik, Outaouasinagouk, Kichkagoneiak, Ontaanak, qui sont toutes alliées de nos Hurons et auec lesquelles nous auons assez de commerce, mais non pas auec les suiuantes, qui habitent les costes de ce mesme Lac plus éloignées vers l'Occident : sçauoir les Ouchaouanag, qui font partie de la Nation du Feu, les Ondatouatandy et Ouinipegong, qui font partie de la Nation des Puants.

Si nous auions et du monde et des forces, il y a de l'employ pour conuertir ces peuples plus que nous ne pourrons auoir de vie ; mais les ouuriers nous manquans, nous n'auons pû en entreprendre qu'vne partie, c'est à dire quatre ou cinq Nations de ce Lac, en chacune desquelles nous auons desia quelques Chrestiens, qui seront, Dieu aydant, la semence d'vne plus grande conuersion. Mais les fatigues ne sont pas conceuables, ny les difficultez qu'il y a à conseruer le peu de fruit qu'on y peut recueillir, estant souuent les six, sept et huit mois, et quelquefois vn an entier sans pouuoir rencontrer ces brebis vrayment dissipées, car toutes ces Nations sont errantes et n'ont point de demeure arrestée, sinon en de certaines saisons de l'année, où la pesche qui s'y trouue abondante, les oblige de seiourner.

Aussi n'ont-ils point d'autre Eglise que les bois et forests, ny d'autre Autel

que les rochers, où ce Lac vient briser ses flots ; où toutefois les Peres qui vont pour les instruire, ne manquent pas de lieu commode pour y dire la sainte Messe et conferer les Sacremens à ces pauures Sauuages, auec autant de sainteté que si c'estoit dans le Temple le plus superbe de l'Europe. Le Ciel vaut bien les voutes d'vne Eglise, et ce n'est pas depuis vn iour que la terre est le marchepied de celuy qui est son createur.

Les Nipissiriniens, qui habitent les costes d'vn autre petit Lac qui a de circuit enuiron quatre-vingts lieuës, sur le chemin que nous faisons pour descendre à Quebec, à septante ou quatre-vingts lieuës des Hurons, ont receu vne instruction plus pleine et plus continuë que les autres : comme aussi ce sont eux par où nous commençasmes il y a desia quelques années, cette Mission des Nations Algonquines que nous nommons la Mission du Saint Esprit.

Cét Hyuer dernier, quantité de ces Nations Algonquines sont venuës hyuerner icy dans les Hurons. Deux de nos Peres qui ont soin des Missions de la langue Algonquine, ont continué leur instruction iusqu'au Printemps, qui les a dissipez, et nos Peres en mesme temps sont partis pour les suiure, faisans deux Missions differentes : l'vne pour les Nations Algonquines qui habitent la coste Orientale de nostre mer douce, et pour les Nipissiriniens ; l'autre pour les Nations de la mesme langue Algonquine, qui demeurent le long de la coste Septentrionale du mesme Lac. La premiere de ces deux Missions est celle que nous nommons du Saint Esprit ; la seconde, que nous commençons cette année a pris le nom de la Mission de Saint Pierre.

C'est vrayment s'abandonner entre les mains de la Prouidence de Dieu que de viure parmy ces Barbares, car quoy que quelques-vns ayent de l'amour pour vous, vn seul est capable de vous massacrer quand il luy plaira, sans craindre aucune punition de qui que ce soit en ce monde.

L'Esté passé, vn Algonquin, Sorcier de son mestier, au moins de ceux qui font profession d'inuoquer le Manitou, c'est à dire le Diable, se voyant conuaincu par le Pere, se ietta en fureur sur luy, le terrassa, le traisna par les pieds dans le foyer et dans les cendres, et si quelques Sauuages ne fussent accourus au secours, il alloit acheuer son meurtre. Voila ce qu'on peut craindre mesme de ses amis.

Les alarmes des ennemis donnent aussi sujet de crainte, obligeant quelquefois tout le monde à se disperser dans les bois. Vne pauure femme y entra si auant l'Esté dernier auec trois de ses enfans, qu'ils s'y esgarerent ; ils furent quinze iours sans manger que des feuilles d'arbres, et estoient à l'extremité, lors que par hazard on les trouua qui attendoient la mort au pied d'vn arbre. Dieu les y auoit conseruez.

Vne pauure vieille Chrestienne de septante ans, ayant esté prise des Hiroquois, s'eschappa de leurs mains lors qu'elle estoit desia condamnée à estre bruslée ; mais fuyant vne mort, elle pensa mourir de faim auant que d'arriuer en vn lieu d'asseurance. Ayant trouué le Pere : Ma fille est morte, luy dit-elle, laquelle tu auois baptisée il y a vn an ; à peine puis-ie me soustenir : prends courage, fais moy prier Dieu, car c'est luy qui m'a deliurée. Cette bonne femme n'est que ferueur.

Ces bonnes gens sont souuent sans Pasteur, comme ils ont vne vie errante ; mais Dieu, qui est le grand Pasteur des ames, ne manque pas à leur necessité, et leur donne vn secours d'autant plus sensible, qu'ils paroissent estre plus dedans l'abandon.

Vne femme demandant il y a quelque temps à estre Chrestienne, disoit qu'hyuernant il y a vn an, à cent cinquante lieuës d'icy, vne ieune Chrestienne estant grieuement malade et proche de la mort, luy auoit demandé et à plusieurs autres femmes infideles, qui estoient là presentes, qu'elles priassent Dieu pour elle. Nous le fismes, adiousta cette femme, et nous fusmes estonnées qu'incontinent elle guerit ; et ie connus

deslors que vrayment Dieu estoit le maistre de nos vies.

Vn Chrestien d'vne autre Nation Algonquine, racontoit de soy-mesme, qu'estant à l'extremité d'vne maladie il auoit refusé constamment les remedes superstitieux, dont les Infideles l'auoient pressé de se seruir, estant d'ailleurs abandonné de tout secours. Mais qu'au soir priant Dieu dans le fort de son mal, Nostre Seigneur luy auoit dit dans le cœur ; Tu n'en mourras pas ; et qu'en effet le lendemain il s'estoit trouué entierement guery. Ce bon homme a vne deuotion particuliere à son bon Ange.

Vn bon Chrestien Nipissirinien, nommé Estienne Mangouch, disoit il y a quelque temps à vn de nos Peres, qu'ayans coustume parmy eux, lors qu'vn enfant est mort, de ietter son berceau, on auoit gardé celuy d'vne petite fille qui luy mourut il y a cinq ans, apres auoir receu le saint Baptesme, et que les Sauuages s'en seruoient tour à tour pour leurs enfans, ayans experimenté que ceux qu'on y mettoit ne mouroient point et se portoient bien. Nous ne sçauons s'il y a du miracle ; mais ce dont nous sommes asseurez est que ce bon Chrestien est d'vne vie irreprochable, et d'vne Foy inébranlable et à l'épreuue, aussi bien que sa femme, qui sont les deux premiers Chrestiens de cette Eglise Algonquine.

CHAPITRE XI.

Bons sentimens de quelques Chrestiens.

Vn bon Chrestien, qui fraischement venoit de perdre quasi tous ses parens et tout son bien, ayant trouué celuy de nos Peres qui autrefois l'auoit instruit et baptisé : C'est maintenant, luy dit-il, que ie conçois le prix du don que tu m'as procuré me donnant le Baptesme : la Foy est l'vnique bien qui me reste, et l'esperance du Paradis qui me console. Si tu m'auois donné dix beaux coliers de Porcelaine et vingt robes de castor toutes neufues, elles seroient vsées et tout seroit pery auec le reste de mon bien. Mais la Foy que tu m'as donnée en m'instruisant, va s'embellissant tous les iours, et les biens qu'elle me promet ne periront iamais, mesme à la mort.

Dans ce mesme esprit de Foy, vne femme Chrestienne, estant sollicitée par vn Infidele à se tirer de la pauureté où elle estoit, par des voyes que sa conscience et son honneur ne pouuoient luy permettre, respondit qu'elle n'auoit besoin de chose du monde. L'Infidele s'en estonnant, sçachant assez d'ailleurs sa pauureté, fut encore plus estonné de la Foy de cette Chrestienne, lors que s'expliquant dauantage elle adiousta que ses biens estoient dans le Ciel, que Dieu luy gardoit en depost, qu'elle en estoit tres-asseurée et en auoit l'esperance plus ferme, que n'ont ceux qui ont semé du bled lors que la saison de l'Esté estant belle, ils en attendent la recolte.

Vne femme Infidele, faisant vn iour quelques rapports à vne sienne amie Chrestienne, de quelques médisances qu'elle auoit entenduës contre elle, luy demanda si ces calomnies ne la touchoient point : Nenny, respondit-elle, parce que ie suis Chrestienne, et que la Foy m'apprend d'estre bien aise en telles occasions, et que Dieu qui void mon innocence m'en recompensera dans le Ciel. L'Infidele insista que ces choses estoient insupportables et qu'elle ne pourroit pas en endurer la milliesme partie. I'ay esté de mesme humeur que vous, repartit la Chrestienne, mais le Baptesme m'a tout changé le cœur et m'a donné d'autres pensées ; ie ne songe qu'au Paradis et ne crains plus rien que l'Enfer et le peché.

Plusieurs Chrestiens ont vne pratique bien aimable, lors qu'ils se trouuent en quelque different auec leur femme, et qu'ils voyent que les choses vont dans l'aigreur. Prions Dieu, disent-ils, le diable n'est pas loin d'icy. Ils se mettent à prier sur l'heure mesme fort innocemment de part et d'autre, et ils

trouuent au bout de la priere la fin de leur procez.

Dans la defaite des Chrestiens du bourg de Saint Ignace, dont i'ay parlé dans le Chapitre quatriéme, ceux qui furent emmenez captifs, se voyans liez et ayans receu commandement de marcher, firent tous ensemble leurs prieres. Bien auant dans la nuit, la difficulté des chemins à trauers les neiges, et la rigueur du froid ayant obligé les ennemis qui les menoient à faire halte et allumer du feu, le plus ieune de ces bons Chrestiens, mais le plus considerable à cause qu'il estoit Capitaine, nommé Nicolas Annenharisonk, s'addressant à vne femme qu'on emmenoit aussi captiue : Te souuiens-tu, ma sœur, que nous sommes Chrestiens ? luy dit-il tout haut. Te souuiens-tu de Dieu ? De fois à autre, luy dit-elle. C'est à ce coup qu'il faut estre Chrestien, adiousta-t-il : gardons bien de nous oublier de nos esperances pour le Ciel, en vn temps où il n'y a plus rien à esperer en ce monde. Dieu sera auec nous dans le plus fort de nos mal-heurs ; pour moy, dit-il, ie ne veux plus auoir d'autre pensée qu'en luy, et ne cesseray de le prier, mesme apres qu'on m'aura creué les yeux, et en mourant au milieu des feux et des flammes. Çà, commençons, mes freres, et disons nos prieres. Il commença et tous le suiuirent auec autant de paix et plus de ferueur qu'ils n'auoient iamais fait. Les ennemis regardoient cette nouueauté auec estonnement, mais ie ne doute point que les Anges ne la vissent auec des yeux d'amour.

Cette femme chrestienne à qui ce ieune Capitaine captif auoit addressé sa parole, fut deliurée le lendemain matin de sa captiuité, d'autant que celuy qui l'auoit prise estoit Onnontaeronnon, qui estant icy en ostage à cause de la paix qui se traite auec les Onnontaeronnons, et s'estant trouué auec nos Hurons à cette chasse, y fut pris tout des premiers par les Sonnontoueronnons, qui l'ayans reconnu ne luy firent aucun mal, et mesme l'obligerent de les suiure et prendre part à leur victoire ; et ainsi en ce rencontre cét Onnontaeronnon auoit fait sa prise, tellement neantmoins qu'il desira s'en retourner le lendemain, disant aux Sonnontoueronnons qu'ils le tuassent s'ils vouloient, mais qu'il ne pouuoit se resoudre à les suiure, et qu'il auroit honte de reparoistre en son pays, les affaires qui l'auoient amené aux Hurons pour la paix ne permettant pas qu'il fist autre chose que de mourir auec eux plus tost que de paroistre s'estre comporté en ennemy. Ainsi les Sonnontoueronnons luy permirent de s'en retourner et de ramener cette bonne Chrestienne, qui estoit sa captiue, laquelle nous a consolé par le recit des entretiens de ces pauures gens dans leur affliction.

Le Pere de ce ieune Capitaine captif dont ie viens de parler, nous a estonnez dans sa constance, au milieu des malheurs qui l'ont accueilly : car ayant perdu en ce rencontre ce fils, qui estoit son vnique, et cinq de ses neueux et vne niece, c'est à dire tout le support de sa vieillesse, il n'en a iamais laschè aucun mot, ny de plainte ny d'amertume, mais plus tost en a beny Dieu ; et se trouuant quelquefois saisi des larmes qui le surprennent, il en demande incontinent pardon à Dieu, et se console dans la grace qu'il a faite à son fils de mourir Chrestien. C'est luy dans la cabane duquel estoit nostre Chapelle de Saint Ignace, et chez lequel demeuroit le Missionnaire de ce bourg. Il se nomme Ignace Onakonchiaronk.

Ie ne veux pas icy obmettre vne chose qui merite que Dieu en soit beny. Au point qu'il fallut demolir l'Eglise de Saint Ignace, et que tout le bourg commençoit à se dissiper apres les pertes qui leur estoient suruenuës coup sur coup, et les alarmes qui les menaçoient d'vn dernier mal-heur, ce bon homme ayant remarqué quelque tristesse sur le visage du Pere qui a soin de cette Mission, il s'en alla deuant l'Autel, où apres auoir demeuré en prieres vn temps notable, il s'approcha du Pere et luy tint ce discours, auquel ie ferois conscience d'adiouster aucun mot. Aronhiatiri, luy dit-il, (c'est le nom que les Hurons donnent au Pere), i'ay l'esprit

tout abattu, non pas de mon affliction, mais de la tienne. Tu t'oublies ce semble de la parole de Dieu que tu nous presches tous les iours. Ie me figure que la tristesse qui paroist sur ton visage vient de nos afflictions, de ce que cette Eglise qui estoit si florissante va se dissiper : on va abattre cette Chapelle ; plusieurs de nos freres Chrestiens sont morts ou captifs ; ceux qui restent vont se disperser de tous costez, en danger de perdre la Foy. N'est-ce pas là ce qui te trouble ? Helas ! mon frere, adiousta-il, est-ce à nous à vouloir sonder les desseins de de Dieu, et pouuons-nous bien les comprendre ? Qui sommes-nous ? vn rien. Il sçait bien ce qu'il faut et void plus clair que nous. Sçais-tu ce qu'il fera ? Ces Chrestiens qui se vont dissiper porteront leur Foy auec eux, et leur exemple fera d'autres Chrestiens où il n'y en a point encore. Pensons seulement que nous ne sommes rien, que nous ne voyons goutte et que luy seul sçait nostre bien. C'est assez, ie t'asseure, pour me consoler en mon aduersité, me voyant miserable de tout point, de penser que Dieu aduise à tout, qu'il nous ayme et sçait bien ce qu'il nous faut. Il poursuiuit dans cét air vn demy quart d'heure, et le Pere admirant vne Foy si entiere dans le cœur de ce bon Sauuage, et cét esprit vrayment Chrestien, en benit Dieu ; et n'ayant point d'autre pensée, sinon que Nostre Seigneur luy auoit mis ces paroles en la bouche pour sa consolation, il ne pût se tenir les larmes aux yeux de l'embrasser, et luy dire qu'en effet il le consoloit solidement, que ce qu'il disoit estoit veritable et qu'il parloit en la façon que les Chrestiens se doiuent consoler dans leurs afflictions. Ie n'obmettray pas icy vne circonstance assez considerable, qui est que le Pere ayant voulu interrompre ce bon Sauuage au commencement de son discours ; ce bon homme luy dit : Aronhiatiri, laisse moy parler iusqu'au bout, et puis tu parleras, car ie croy que Dieu m'a inspiré ce que i'ay maintenant à te dire.

Vne femme Chrestienne, voyant vne petite fille qu'elle auoit au berceau bien proche de la mort, l'apporta à l'Eglise pour en faire vne offrande à Dieu Comme elle se croyoit seule et sans autre tesmoin que Dieu, sa deuotion la porta à parler d'vne voix plus haute. Mon Dieu, luy disoit-elle, disposez de la vie de cét enfant et de la mienne, ie vous l'ay offerte dés le moment de sa naissance, ie vous offre les douleurs que i'ay receuës pour la mettre au monde, la douleur que i'ay de la voir en cét estat et tous les regrets que i'auray la voyant morte. Pardonnez-moy si ie ne puis reprimer ma douleur et mes larmes ; vous voyez bien dedans mon cœur que ie suis contente qu'elle meure, puisque vous le voulez. Cette bonne femme fut vne demie heure entiere à faire son offrande, et se retira ne sçachant pas que le Pere qui a soin de cette Mission auoit entendu sa priere. L'enfant mourut la mesme nuit.

Le lendemain, la pauure mere desolée ne manqua pas de grand matin à venir s'accuser de ces larmes, qui ne luy estoient pas volontaires. Et comme quelqu'vn la vouloit consoler de ce qu'elle auoit encore deux enfans au monde : Helas ! dit-elle, ce n'est pas ce qui me console, mais c'est que ma fille est au Ciel et ne peut plus offenser Dieu. Quoy que ie ne puisse m'empescher de pleurer, Dieu void bien que mon cœur est en repos pour celle qui est morte, et qu'il n'a que des craintes pour les deux qui viuent ; car ils sont en danger de se damner, et moy aussi.

Cette bonne femme depuis cinq ans qu'elle est Chrestienne, a tousiours vescu dans l'innocence et la ferueur, et quoy qu'elle soit vne des plus grandes mesnageres du pays, iamais elle n'a manqué vn seul iour à faire ses deuotions, qui sont bien longues, demeurant quelquefois les deux et les trois heures en oraison, aussi immobile, non pas mesme d'vn seul esgarement de veuë, que si elle estoit sans sentiment. Son mary luy disant vn iour qu'elle estoit trop long-temps en ses prieres et qu'elle en reuenoit toute transie de froid : Iamais, luy repliqua-t-elle, tu ne m'as reproché que ma charge fust trop pesante et mon fardeau trop lourd, lors que ie

reuiens des bois et apporte dequoy nous chauffer ; et toutefois i'en reuiens plus transie de froid que de la priere. Pourquoy ne ferois-ie pas pour le Ciel ce que ie fais pour cette vie ? Enfin cette bonne femme a tant fait par ses prieres, qu'elle a gagné son mary à la Foy, qui en estoit bien éloigné.

Ie me souuiens à ce propos de ce qu'vne autre femme Chrestienne disoit il y a quelque temps fort simplement à vn de nos Peres. Lors que ie reuenois d'vn tel bourg, disoit-elle, il m'est venu en pensée de dire mon chapelet faisant chemin ; mais le froid et l'incommodité que ie sentois d'vn vent perçant que i'auois au visage, a fait que i'ay obey à ma chair, lors qu'elle m'a suggeré que i'attendisse à dire mon chapelet apres estre arriuée. Estant entrée dans la cabane, i'ay veu vn beau feu allumé ; et ma chair a dit à mon ame : Chauffe toy auparauant, et apres tu iras à l'Eglise dire ton chapelet plus doucement. Incontinent, adiouſtoit cette bonne Chrestienne, i'ay connu la ruse du diable, et qu'il vouloit que ie perdisse vne partie de mon merite ; et i'ay respondu à ma chair : C'est trop de t'auoir obey vne fois, il faut que tu obeïsses à ton tour : allons prier, et nous nous chaufferons par apres. Ayant dit deux ou trois dixaines, ma chair a recommencé de me solliciter et m'a dit que c'estoit assez ou qu'au moins ie me hastasse dauantage, le froid estant trop excessif : mais mon ame luy a respondu : Ma chair, il faut que Dieu soit seruy le premier, quand tu seras tantost deuant le feu, tu ne te hasteras pas d'en sortir, hastons-nous aussi peu maintenant. Voila la spiritualité d'vne pauure femme Sauuage, qui dans vn langage barbare, n'en explique pas moins nettement le jeu de la nature et les victoires de la grace.

Ce qui maintient dauantage ces bonnes gens dans l'esprit de la Foy, et ce qui va le plus augmentant en eux les sentimens de pieté, est vne pratique dans laquelle nous taschons de les mettre, d'offrir souuent à Dieu leurs actions, et s'entretenir dans la deuotion par la voye des oraisons iaculatoires. Cette pratique est si commune à la pluspart, que même deuant les Infideles, au milieu d'vn chemin, dans la suite de leur trauail, dans le plus fort d'vne douleur ou d'vne crainte, ils prieront Dieu tout haut, et se feront ressouuenir les vns les autres de faire ces offrandes. Il n'y a pas iusqu'aux enfans qui ne suiuent en cela la pieté de leurs parens.

Ie pris plaisir il y a quelque temps de voir vne petite fille Chrestienne, qui estant sortie hors de la cabane pour joüer auec ses petites compagnes, pieds nuds et sur les neiges, y estant demeurée trop long-temps, se trouua si saisie du froid, qu'elle se mit à pleurer ; et retournant les larmes aux yeux dans la cabane, ne iettoit point d'autres mots de plainte sinon ceux-cy : Mon Dieu, ayez pitié de moy, ie vous offre le froid que ie sens à mes pieds et qui me fait pleurer : ce qu'elle alloit repetant tout le long du chemin.

Cette pauure petite innocente mourut à quelque temps de là, dans des sentimens de pieté qui me firent admirer les bontez de Dieu sur vn aage si tendre. Elle voulut durant tout le temps de sa maladie estre portée tous les iours à la Messe, ne pouuant plus se soustenir ; et il fallut luy obeyr iusqu'au iour mesme de sa mort. Elle y disoit si deuotement ses prieres que tous les assistans en estoient touchez de deuotion. Dans le plus fort mesme de sa maladie, elle ne manqua iamais à dire son *Benedicite*, à la moindre chose qu'on luy faisoit prendre, quand bien ce n'eust esté qu'vne goutte d'eau. Sa mere toute affligée, la voyant tirer aux abois, se mit à pleurer, luy disant : Ma fille, tu nous vas donc quitter ? A quoy cét enfant répondit : Oüy, ma mere, mais c'est pour aller au Ciel y estre bien-heureuse : priez bien Dieu, et vous y viendrez apres moy. Elle fut long-temps à l'agonie, ayant perdu ce sembloit, l'vsage de tous les sens ; lors que sa mere, luy voyant remuer les levres, s'en approcha, et entendit que d'vne voix mourante elle disoit en rendant l'ame, *Iesous taitenr*, Iesus ayez pitié de moy. Elle se nom-

moit Marguerite Atiohenret, aagée de dix ans.

Ie voyois aussi cét Hyuer vn petit enfant de quatre ans, fils d'vne fort bonne Chrestienne, qui ayant esté battu de sa mere, ne disoit autre chose en pleurant, sinon : Mon Dieu, ie vous offre les coups que i'ay receus de ma mere, ayez pitié de moy. La pauure mere se mit à pleurer auec son enfant, et à prier Dieu auec luy.

Vn bon vieillard, nommé René Tsondihouanne, remply de merites, dont la vie est constamment dans la sainteté, et qui par tout où il se trouue presche et d'exemple et de parole, et auance puissamment nostre Christianisme, estant interrogé d'vn de nos Peres, combien de fois par iour il songeoit à Dieu en vn voyage dont il estoit fraischement de retour : Vne seule fois, respondit-il fort simplement, mais qui duroit depuis le matin iusqu'au soir. Le Pere luy demanda si cét entretien auec Dieu estoit mentalement. Nenny, dit-il, ie me trouue mieux de luy parler, et en suis moins distrait. Quelque peu de iours apres, le mesme Pere apprit la façon d'entretien que ce bon vieillard auoit auec Dieu, en vn voyage qu'il fit auec luy. Car entrant en chemin, ce bon Sauuage se mit à dire les prieres qu'il sçauoit, puis ayant gagné le deuant, il éleua sa voix petit à petit. Le Pere fut curieux de prester l'oreille, le suiuant d'assez pres, et fut tout estonné d'entendre les doux colloques qu'il faisoit. Tantost il remercioit Dieu de l'auoir appellé à la Foy ; tantost il le benissoit d'auoir créé les forests, et la terre et le ciel, tantost il deploroit la misere des Infideles. Puis tout d'vn coup il remercioit Dieu d'auoir appellé en ces pays les Predicateurs de l'Euangile. Oüy, mon Dieu, disoit-il, vous les y auez attirez auec des cordes plus fortes que le fer ; puisque ny les mesaises, ny les calomnies, ny les souffrances, ny mille dangers de la mort ne peuuent faire qu'ils se destachent d'auec nous, et retournent en leur pays, où ils viuroient à leurs aises. De fois à autre ce bon vieillard parloit plus bas et le Pere ne pouuoit en recueillir que des mots çà et là ; puis tout d'vn coup comme enflammé d'vne nouuelle ardeur, il s'écrioit : O mon Dieu que vous estes grand, puisque la terre est grande et que vous nourrissez tous les hommes ! O mon Dieu que vous estes bon, puisque vous auez pitié des pecheurs ! ayez pitié de moy. Ouurez les yeux aux Infideles qui sont aueugles, et qui voyans ces arbres, ces forets, ce Soleil et cette lumiere, ne voyent pas que c'est vous qui auez tout creé ; et alloit continuant dans cét air deux et trois heures entieres.

Estant venu en vn lieu dangereux, il changea tout d'vn coup de ton, et tout d'vn autre accent il s'addressa à Dieu. C'est vous, mon Dieu, luy disoit-il, qui conduisez icy mes pas et qui voyez la crainte de mon cœur. Non, non, ie ne veux pas craindre la mort et ie vous abandonne ma vie, si vous voulez que ie tombe dans les embusches de l'ennemy. Où fuyrois-ie pour éuiter la mort ? et où irois-ie pour estre plus en asseurance, qu'estant conduit de vostre main ? Si ie meurs auiourd'huy, i'espere qu'auiourd'huy ie vous verray là haut au Ciel. En vn mot ce bon vieillard ne fut que feu durant tout ce chemin, et le Pere qui le suiuoit de compagnie m'a asseuré que ses paroles estoient comme vn brasier ardent qui l'enflammoit luy-mesme.

Vn autre ancien Chrestien, qui nous sert aussi de Dogique, rendant compte de sa conscience, disoit que souuent il estoit les iournées entieres ne songeant rien qu'à Dieu et ne pouuant quasi prendre d'autres pensées : Mais quelquefois, adioustoit-il, il m'arriue le mesme qu'à vn voyageur, qui va de nuit par des chemins inconnus et qui se void incontinent perdu dans l'espaisseur d'vne forest, faisant rencontre à chaque pas d'vn arbre qui luy heurte la teste ou des ronces qui l'escorchent de tous costez. Alors, disoit-il, ie suis contraint de m'arrester, comme ce voyageur au pied d'vn arbre, attendant que le iour soit venu ; et tout ce que ie puis faire est de dire de fois à autres à Nostre Sei-

gneur que ie suis sans esprit et que ie suis perdu s'il n'a pitié de moy en mes égaremens. Par fois, adioustoit-il, i'ay enuie de crier bien fort en priant Dieu, pour estouffer les distractions que le diable me va suscitant ; de mesme que ie ferois si i'estois aupres de quelques babillards, et que nonobstant le bruit et l'insolence de leurs discours, ie voulusse me faire entendre. Les demons ont beau faire, disoit-il, ie suis resolu de n'abandonner la priere qu'auec la vie ; de mesme qu'estant entre les mains des Hiroquois, i'allois tousiours chantant, quelques tourmens qu'ils me fissent endurer, et i'auois la pensée de ne point quitter mon chant de guerre, que lors que la mort m'auroit osté les forces et la parole.

Ayant veu vn bon Chrestien retourné d'vn fort long voyage de six mois, encore plus feruent qu'il n'estoit party d'auec nous, ie voulus m'enquester plus particulierement de la façon dont il s'estoit conserué dans vne innocence qui m'étonnoit. I'ay tousiours marché sur mes gardes, me respondit-il : le matin ie pensois que peut-estre auant le midy ie serois pris des ennemis, qui sont à craindre durant tout le chemin, et ainsi ie me disposois à la mort ; à midy ie pensois que peut-estre ie n'arriuerois pas iusqu'à la nuit, et ainsi ie m'entretenois auec Dieu ; le soir ie craignois que la nuit on ne nous surprist en dormant. Estant arriué en vn lieu d'asseurance, ie craignois les dangers du retour. Si i'eusse eu proche de moy vn Confesseur, la facilité du pardon eust fait peut-estre que i'eusse esté moins sur mes gardes. On me presenta à mon arriuée vne femme, ie ne voulus pas y entendre ; le lendemain on m'en amena vne mieux faite, qui trouua aussi son refus : ils me prierent de faire moy-mesme le choix de celle qui m'aggreeroit dauantage. Ie leur dy que ce n'étoit pas cela qui m'arrestoit, mais la crainte d'vn Dieu et la foy d'vn Paradis et d'vn Enfer ; et là dessus ie leur parlay de nos mysteres, qu'ils admirerent, se plaignans que les Europeans auec lesquels ils ont commerce, ne les venoient pas instruire ; et du depuis ils me laisserent en repos de ce costé là.

Tous les Ieudis ce bon Sauuage commençoit à se disposer à la Communion spirituelle ; les Samedis il se confessoit à Nostre Seigneur, comme s'il eust eu vn Prestre auec soy ; le Dimanche matin il assistoit spirituellement à la Messe et communioit mentalement, et disoit que cela l'auoit le plus fortifié, taschant la semaine suiuante de garder tous les bons propos et les promesses qu'il auoit faites à Nostre Seigneur.

Au retour de ce long voyage, ayant appris que les Hurons n'estoient point descendus à Quebec, et qu'en suite nous n'auions receu aucun secours de ce costé là, il partagea ce qu'il auoit rapporté de son voyage, enuiron quatorze mille grains de Porcelaine, qui sont icy de grands thresors, et vint nous en presenter autant qu'il s'en retenoit, me disant que s'il estoit plus riche, il nous soulageroit plus puissamment dans nos necessitez, puis qu'il ne pouuoit assez reconnoistre les obligations qu'il nous auoit de luy auoir donné la connoissance de la Foy et de l'auoir rendu Chrestien. Il se nomme Charles Ondaaiondiont.

Depuis sept ans qu'il est Chrestien, il n'a manqué qu'vne seule fois à entendre la Messe, lors qu'il a esté icy dans le pays, encore n'y auoit-il pas de sa faute, et toutefois il en eut vn bien grand scrupule, disant qu'estant ordinairement tout l'Esté ou dans les guerres ou en voyage, il ne se soustient que sur les prouisions de merités et de vertu, qu'il doit tascher de faire tout le long de l'Hyuer qu'il en a la commodité. Mais brisons ce Chapitre, car les sentimens de ces bons Chrestiens n'ont point de fin, et ce sera sans doute dans le Ciel où nous benirons Dieu des graces qu'il leur fait, et où nous verrons qu'il n'a pas moins esté leur Createur, leur Redempteur, leur Pere, et tout Amour pour eux, que pour les peuples de l'Europe. *Domini est terra et plenitudo eius, orbis terrarum et vniuersi qui habitant in eo.*

CHAPITRE XII.

Des principales superstitions qu'ayent les Hurons dans leur infidelité, et premierement leur sentiment touchant les songes.

Outre les desirs que nous auons communément, qui nous sont libres, ou au moins volontaires, qui prouiennent d'vne connoissance precedente de quelque bonté qu'on ait conceu estre dans la chose desirée, les Hurons croyent que nos ames ont d'autres desirs, comme naturels et cachez ; lesquels ils disent prouenir du fond de l'ame, non pas par voye de connoissance, mais par vn certain transport aueugle de l'ame à de certains objets : lesquels transports on appelleroit en termes de Philosophie, *Desideria innata*, pour les distinguer des premiers desirs, qu'on appelle *Desideria Elicita*.

Or ils croyent que nostre ame donne à connoistre ces desirs naturels, par les songes, comme par sa parole, en sorte que ces desirs estant effectuez, elle est contente : mais au contraire si on ne luy accorde ce qu'elle desire, elle s'indigne, non seulement ne procurant pas à son corps le bien et le bon-heur qu'elle vouloit luy procurer, mais souuent mesme se reuoltant contre luy, luy causant diuerses maladies et la mort mesme.

Or de sçauoir d'où vient ce pouuoir à l'ame, tant pour le bien que pour le mal, c'est ce dont les Hurons ne s'enquestent pas ; car n'estans ny Physiciens, ny Philosophes, ils n'examinent pas ces choses dans leur fond, et s'arrestent aux premieres notions qu'ils en ont, sans en rechercher les causes plus cachées, et sans voir s'il n'y a point quelque contradiction dans leur raisonnement. Ainsi lors que dans le sommeil nous songeons à quelque chose d'éloigné, ils croyent que l'ame sort de son corps et va se rendre presente aux choses qui luy sont representées durant tout ce temps-là, sans examiner plus auant l'impossibilité qu'il y auroit dans ces égaremens et ces longs voyages de nos ames destachées de leurs corps durant le temps de leur sommeil ; sinon qu'ils disent que l'ame sensitiue n'est pas celle qui sort, mais seulement la raisonnable, qui n'est pas dépendante du corps dans ses operations.

En suite de ces opinions erronnées, la pluspart des Hurons sont fort attentifs à remarquer leurs songes et à fournir à leur ame ce qu'elle leur a representé durant le temps de leur sommeil. Si par exemple ils ont veu vne espée en songe, ils taschent de l'auoir ; s'ils ont songé qu'ils faisoient vn festin, ils en font vn à leur resueil, s'ils ont dequoy ; et ainsi des autres choses. Et ils appellent cela Ondinnonk, vn desir secret de l'ame, declaré par le songe.

Toutesfois, de mesme que quoy que nous ne declarions pas tousiours nos pensées et nos inclinations par la parole, ceux-là ne lairroient pas d'en auoir la connoissance, qui verroient par vne veuë surnaturelle le profond de nos cœurs, ainsi les Hurons croyent qu'il y a de certaines personnes plus esclairées que le commun, qui portent pour ainsi dire leur veuë iusques dans le fond de l'ame, et voyent ces desirs naturels et cachez qu'elle a, quoy que l'ame n'en ait rien declaré par les songes, ou que celuy qui auroit eu ces songes, s'en fust entierement oublié. Et c'est en cette façon que leurs Medecins, ou plus tost leurs longleurs qu'ils appellent Saokata, s'acquierent du credit et font valoir leur art, disans qu'vn enfant au berceau, qui n'a ny iugement ny connoissance, aura vn Ondinnonk, c'est à dire vn desir naturel et caché de telle chose ; qu'vn malade aura de semblables desirs, de diuerses choses, desquels il n'aura iamais eu aucune connoissance, ny rien qui en approche. Car comme nous dirons cy-apres, les Hurons croyent qu'vn des puissans remedes pour recouurer au plus tost la santé, est de fournir à l'ame du malade ces sortes de desirs naturels.

Mais d'où vient cette veuë si perçante à ces gens plus esclairez que le commun?

Ils disent que c'est vn oky, c'est à dire vn puissant genie, qui estant entré dans leur corps, ou leur ayant apparu soit en songe, soit apres leur resueil, leur fait voir ces merueilles. Les vns disent que ce genie leur apparoist sous la forme d'vn Aigle ; les autres disent le voir comme vn Corbeau, et mille autres formes semblables, selon que chacun aura diuerses fantaisies. Car ie ne croy pas qu'il y ait en tout cela aucune vraye apparition, ny aucune operation vrayment diabolique en toutes les sottises dont tout ce pays est remply.

Or les façons sont differentes dont ces Medecins et trompeurs disent voir ces desirs cachez de l'ame du malade. Les vns regardans dans vn bassin plein d'eau, y voyent, disent-ils, comme on feroit dans vn miroir, passer diuerses choses : vn beau colier de Porcelaine, vne robe de peaux d'escurieux noirs, qui sont icy estimées les plus precieuses, vne peau d'asne sauuage richement peinte, selon la façon du pays, et choses semblables, qui disent-ils, sont les desirs de l'ame du malade. D'autans semblent entrer en furie, comme faisoient autrefois les Sybilles, et s'estans animez en chantant d'vne voix estonnante, ils disent voir ces choses comme deuant leurs yeux. Les autres se tiennent cachez en vne espece de tabernacle, et dedans ces tenebres, font mine de voir tout autour d'eux les images des choses dont ils disent que l'ame du malade a ces desirs, qui souuent luy seront inconnus à luy-mesme.

Mais pour reuenir aux songes ordinaires, non seulement la pluspart des Hurons taschent de fournir à leur ame, ces desirs pretendus des choses qui leur sont representées en songe, c'est à dire, qu'ils taschent de les auoir, mais de plus ils ont coustume de faire festin lors qu'ils ont eu quelque songe fauorable. Par exemple, si quelqu'vn a songé qu'il prenoit en guerre vn ennemy et luy fendoit la teste auec vne hache d'armes, il fera vn festin dans lequel il publiera aux inuitez son songe, et demandera qu'on luy fasse present d'vne hache d'armes ; et quelqu'vn des inuitez ne manquera iamais de luy en offrir vne ; car en ces occasions ils prennent à honneur de paroistre liberaux et magnifiques.

Ces festins se font, disent-ils, afin d'obliger leur ame à tenir sa parole, croyans qu'elle est bien aise qu'on témoigne cette satisfaction du songe fauorable qu'on a eu, et qu'en suite elle se met plus tost en deuoir de l'effectuer ; et si on y manquoit, ils pensent que cela seroit capable d'en empescher l'effet, comme si l'ame indignée retiroit sa parole.

Non seulement ils font ces festins, mais ont coustume, dans leurs chansons, de faire mention de ces songes fauorables, comme pour en haster l'effet, et afin que leurs camarades les en congratulent par auance et les en estiment dauantage ; ainsi qu'en France on congratuleroit à vn Capitaine allant à la guerre, si on croyoit qu'il allast à vne victoire asseurée.

Mais apres tout, leurs songes ne sont rien que mensonges, et s'il s'en trouue quelqu'vn de veritable, ce n'est que par hazard : en sorte qu'ayant examiné le tout fort soigneusement, ie ne voy pas qu'il y ait rien de particulier en leurs songes ; ie veux dire que ie ne croy pas que le diable leur parle, ou ait aucun commerce auec eux par cette voye ; quoy que quelques trompeurs, pour se donner du credit, disent des merueilles de leurs songes, et se fassent prophetes apres que les choses sont arriuées, publiant faussement qu'ils en auoient eu la connoissance auant l'euenement. Plusieurs estimez des plus clair-voyans, m'auoient asseuré qu'ils deuoient venir iusqu'à vne vieillesse tres-heureuse ; et ie les ay veus mourir dés la mesme année : mais le mal est qu'apres leur mort ils ne pouuoient parler pour accuser leurs songes de fausseté.

CHAPITRE XIII.

Sentiment des Hurons touchant leurs maladies.

Les Hurons reconnoissent trois sortes de maladies. Les vnes naturelles, lesquelles se guerissent par remedes naturels. Les autres, croyent-ils, causées par l'ame du malade, qui desire quelque chose ; lesquelles se guerissent fournissant à l'ame son desir. Enfin les autres sont maladies causées par sortilege, que quelque sorcier aura donné à celuy qui est malade ; lesquelles maladies se guerissent faisant sortir du corps du malade, le sort qui est la cause de son mal.

Ce sort sera vn nœud de cheueux, vn morceau d'ongle d'homme ou de quelque animal, vn morceau de cuir ou de bois, vne feuille d'arbre, quelques grains de sable et autres choses semblables.

La façon de faire sortir ces sorts, est quelquefois par vomitoires, quelquefois succant la partie dolente, et en tirant ce qu'on dit estre le sort. En quoy certains Iongleurs sont si subtils en leur métier, qu'auec la pointe d'vn cousteau, ils tireront ce semble, ou plus tost feront paroistre ce qu'il leur plaist, vn morceau de fer ou de caillou, qu'ils diront auoir tiré du cœur ou du fond des os d'vn malade, sans toutefois auoir fait aucune incision.

Or quoy que ie ne croye pas qu'il y ait parmy eux, autres maladies que naturelles, toutefois ils sont si portez à se persuader le contraire, qu'ils croyent que la pluspart de leurs maladies sont ou de desirs ou de sortilege ; en telle façon que s'ils ne guerissent au plus tost d'vne maladie, qu'ils ne pourront nier auoir esté naturelle en sa cause, par exemple d'vn coup d'espée, d'vne morsure de quelque ours, ils disent incontinent ou que quelque sorcier s'est mis de la partie et que quelque sort en empesche la guerison, ou que l'ame elle mesme a quelque desir qui l'inquiete et qui tuë le malade, (car c'est ainsi qu'ils parlent). C'est pourquoy il arriue souuent qu'ils esprouuent l'vn apres l'autre tous les remedes qu'ils sçauent contre toutes ces sortes de maladies.

Or cela vient de ce qu'ils se persuadent que les remedes naturels doiuent auoir leur effet comme infaillible et deuroient rendre la santé si le mal estoit purement naturel, de mesme que le feu chasse infailliblement le froid ; ainsi le mal continuant ils concluent qu'il doit y en auoir quelque autre cause non naturelle ; dont ayans esprouué le remede, et n'en ayans point veu l'effet qu'ils desiroient, ils iugent n'auoir pas encore assez bien reconnu la cause principale du mal, et l'attribuent à quelque autre principe. En quoy il n'y a iamais de fin ; car ces desirs de l'ame estans imaginaires, peuuent estre infinis, comme aussi les sortileges qui pourroient empescher vne parfaite guerison. Iusques-là mesme qu'apres que leurs Iongleurs se seront vantez d'auoir tiré du corps du malade dix et vingt sorts ; s'ils ne voyent le mal cessé, ils en attribuent la cause à quelque autre sort plus caché et inexpugnable à leur art. Et nonobstant cela ces Iongleurs et ces remedes impertinens ne laissent pas d'auoir tout leur credit dans l'esprit de nos Hurons, autant qu'en France pourroient auoir les plus habiles Medecins, et les remedes les plus exquis, quoy que souuent ils ne rendent pas la santé.

Ce qui leur donne ce credit est que comme souuent ils ont recours à ces remedes impertinens, et qu'ils s'en seruent aux moindres maux dont ils se sentent attaquez, d'vn mal de teste, d'estomac, de colique, et d'vne fievre fort legere qui passeroit d'elle-mesme en vn iour, se trouuans ou gueris ou quelque peu soulagez de leur mal, ou mesme de leur imagination, apres tels remedes, ils leur attribuent ce bon effet, ne iugeans pas que *post hoc, non propter hoc sanati sunt*, ce qui est ordinaire aux ignorans, *vt sumant non causam pro causâ.*

Ioint que non seulement les malades, mais quasi tout le monde trouuant son compte en l'vsage de la pluspart de tels

remedes, chacun est puissamment porté à croire qu'en effet ils ont leur efficace pour rendre la santé, *Nam qui amant ipsi sibi somnia fingunt.*

Voicy l'ordre qu'on y tient. Quelqu'vn estant tombé malade, ses parens font venir le Medecin, i'eusse mieux dit le Iongleur, qui doit porter iugement de la maladie. S'il dit que la maladie est naturelle, on se seruira de breuuages, de vomitoires ou de certaines eaux dont ils feront iniection sur la partie dolente, quelquefois de scarifications, ou bien de cataplasmes. En quoy leur science est bien courte, le tout se reduisant à quelques racines puluerisées et quelques simples cueillis en leur saison.

Mais d'ordinaire ces Medecins vont plus auant, et diront que c'est vne maladie de desir, afin qu'on les employe à deuiner quels sont ces desirs de l'ame qui la troublent. Et quelquefois sans beaucoup de ceremonie ils indiqueront au malade quatre ou cinq choses, qu'ils luy disent que son ame desire, c'est à dire qu'il faut qu'il tasche à les trouuer, s'il veut recouurer la santé. En quoy ces Iongleurs sont pleins de ruse et de malice ; car s'ils croyent que quelqu'vn ne soit pas pour en reschapper, ils diront que son ame a vn desir de quelque chose, qu'ils iugent assez que iamais il ne pourra recouurer : car ainsi cét homme mourant, on attribuë sa mort à ce desir qui n'aura pû estre effectué.

Mais lors qu'ils voyent que le malade est de consideration, ils ne manqueront pas d'ordinaire à joüer de leur reste et faire vne ordonnance de medecine qui doit mettre tout le public en action. Ils diront que l'ame du malade aura quinze ou seize desirs, dont les vns seront de choses tres-riches et precieuses, les autres de quelques danses les plus recreatiues qui soient dans le pays, de festins, de balets et de toutes sortes de passe-temps.

L'ordonnance estant faite, les Capitaines du bourg tiennent conseil, comme en vne affaire importante pour le public, et deliberent s'ils s'employeront pour le malade ; et lors qu'il y a quantité de malades qui sont personnes considerables, on ne peut croire auec combien d'ambition et de brigues, leurs parens et amis s'employent à qui aura la preference, le public ne pouuant pas rendre ces honneurs à tout le monde.

La conclusion des Capitaines estant prise en faueur de quelqu'vn, ils enuoyent des deputez vers le malade pour sçauoir de sa bouche quels sont ses desirs. Le malade sçait bien faire son personnage en ces rencontres ; car quoy que bien souuent ce soient maladies fort legeres, ou plus tost à vray dire des maladies d'ambition, de vanité ou d'auarice, toutefois il respondra d'vne voix mourante qu'il n'en peut plus, que des desirs qui ne luy sont pas volontaires le font mourir, et que ces desirs sont de telle et telle chose.

Le rapport en estant fait aux Capitaines, ils se mettent en peine de fournir au malade l'accomplissement de ses desirs, faisans pour cét effet vne assemblée publique où ils exhortent tout le monde à y contribuer, et les particuliers prenans à gloire de paroistre magnifiques en ces rencontres, car tout cela se fait à son de trompe, vn chacun à l'enuy l'vn de l'autre taschant de l'emporter sur son compagnon. Si que souuent en moins d'vne heure, on aura fourny au malade plus de vingt choses precieuses qu'il aura desirées, qui luy demeureront ayant recouuré la santé, ou s'il mouroit, à ses parens. En sorte qu'vn homme deuient riche en vn iour, et accommodé de tout ce dont il a besoin : car outre les choses qui estoient de l'ordonnance du Medecin, le malade ne manque iamais d'en adiouster quantité d'autres, qui, dit-il, luy ont esté representées en songe, et dont par consequent depend la conseruation de sa vie.

Apres cela on proclame les danses, qui doiuent se faire dans la cabane et à la veuë du malade, trois ou quatre iours de suite, desquelles on dit aussi que dépend sa santé. Ces danses approchent pour la pluspart des branles de la France ; les autres sont en forme de balets, auec des postures et des proportions qui n'ont rien de sauuage et qui

sont dans les regles de l'art : le tout à la cadence et à la mesure du chant de quelques-vns, qui sont les maistres du mestier.

C'est le deuoir des Capitaines de tenir la main à ce que le tout se fasse auec ordre et dans la magnificence. Ils vont dans les cabanes y exhorter les hommes et les femmes, mais nommément l'élite de la ieunesse, vn chacun taschant d'y paroistre vestu à l'auantage et de s'y faire valoir, de voir et d'y estre veu.

En suite les parens du malade font des festins tres-magnifiques, où vn grand monde est inuité ; dont les meilleurs morceaux sont le partage des plus considerables et de ceux qui ont le plus paru durant ces iours de magnificence publique.

Iamais le malade ne manque apres cela de dire qu'il est guery, quoy que quelquefois il meure vn iour apres cette celebrité. Mais comme d'ordinaire ces maladies ne sont rien que feintises ou de petits maux passagers, on se trouue en effet guery, et c'est ce qui donne ce grand credit à ces remedes.

C'est l'occupation de nos Sauuages tout le long de l'Hyuer ; et la pluspart de leurs chasses, de leurs pesches, de leur trafic et de leurs richesses s'employent en ces recreations publiques : et ainsi en dansant on guerit les malades.

Or dans ces choses, quoy qu'il y ait non seulement de l'erreur, mais aussi du desordre et mesme souuent du peché, lequel sans doute ne peut estre permis aux Chrestiens, toutefois le mal est bien moindre que nous ne le iugions d'abord, et bien moins estendu qu'il ne nous paroissoit.

CHAPITRE XIV.

D'vne espece de sort dont les Hurons se seruent pour attirer le bon-heur.

La pluspart des choses qui semblent auoir ie ne sçay quoy de monstrueux à nos Hurons, ou qui leur sont extraordinaires, passent facilement dans leurs esprits pour des Oky, c'est à dire comme des choses qui ont vne vertu comme surnaturelle, dont ensuite ils estiment à bon-heur d'en auoir fait rencontre, et les gardent precieusement, autant que font quelques impies en Europe, des sorts ou characteres dont ils se seruent pour attirer apres eux le bon-heur.

Si par exemple nos Hurons estans à la chasse ont de la peine à tuer vn ours ou vn cerf, et qu'en l'ouurant ils trouuent dans sa teste ou dans ses entrailles quelque chose d'extraordinaire, vne pierre, vn serpent, ils diront que c'est là vn Oky, et que c'est ce qui donnoit cette vigueur à cét animal et qui l'empeschoit de mourir ; et ils prendront comme vn charactere, ce serpent ou bien cette pierre, et croiront que cela leur portera bon-heur.

Si dans vn arbre, ou mesme en foüissant la terre, ils font rencontre de quelque pierre d'vne figure extraordinaire, qui par exemple ait la façon d'vn plat, d'vne cuilliere ou d'vn petit pot de terre, ils prendront ce rencontre à bonheur, disans que de certains Demons qui font leur demeure dans les bois, y oublient quelquefois ces choses, et que c'est vn bon-heur à quiconque en a fait le rencontre. Et appellent ces choses Aaskouandy.

Ils disent que ces Aaskouandy ou ces sorts, changent quelquefois de forme et de figure, et qu'vn homme ayant serré ou cette pierre ou ce serpent trouué dans les entrailles d'vn cerf, sera étonné le lendemain de trouuer en sa place vne feve ou vn grain de bled, d'autrefois le bec d'vn corbeau ou les ongles d'vn aigle. Comme si cét Aaskouandy ou Demon familier, se transformoit et prenoit plaisir de tromper ainsi les hommes par ces metamorphoses. Mais ce sont fables qui se croyent, à cause qu'elles se disent souuent, chacun disant l'auoir oüy dire de quelque autre, et pas vn ne disant l'auoir veu, sinon quelques trompeurs pour se donner credit et faire qu'on estime leur Aaskouandy et qu'on leur achepte bien cher.

Ils croyent que ces Aaskouandy portent

bon-heur à la chasse, à la pesche, dans le trafic, dans le jeu, et disent que quelques-vns ont vne vertu generale pour toutes ces choses ; mais que les autres ont vne vertu limitée pour vne chose et non pas pour vne autre ; et que pour sçauoir leur vertu, c'est à dire en quoy ils portent le bon-heur, il faut en estre instruit en songe.

Or c'est vne pratique assez commune, que ceux qui ont ces Aaskouandy, leur font festin de fois à autre, comme si faisant festin en l'honneur de ce Demon familier, il leur estoit plus fauorable. D'autres fois ils l'inuoqueront dans leurs chansons et prieront leurs amis de se mettre aussi de la partie et les ayder à faire ces prieres.

Il y a vne certaine espece de charactere qu'ils appellent Onniont, qu'ils croyent auoir vne vertu plus grande. Ils disent que cét Onniont est vne espece de serpent, quasi de la figure du Poisson armé ; et que ce serpent va perçant tout ce qu'il rencontre en chemin, les arbres, les ours et les rochers mesmes, sans que iamais il se destourne ou que rien le puisse arrester : et à cause de cette efficacité si rare, ils l'appellent Oky par excellence, c'est à dire vn vray Demon, et croyent que ceux qui peuuent le tuer ou en auoir quelque morceau, attirent apres eux le bon-heur.

Nos Hurons disent ne connoistre point ce Serpent si prodigieux ; mais tout ce qu'ils en sçauent n'est que par le rapport des Algonquins, qui leur vendent bien cher, mesme vn petit morceau, qu'on a de la peine à connoistre si c'est ou du bois, ou du cuir, ou quelque morceau de chair ou de poisson.

Au reste si on me demande si en effet ces Aaskouandy portent bon-heur, ie diray que ie n'en sçais rien ; mais ce que ie puis asseurer, est que ie n'ay point veu que ceux qui font estat d'auoir ces characteres, ayent meilleur marché que les autres lors qu'ils vont au trafic ; et s'ils rapportent dauantage, c'est qu'ils y ont plus porté, et souuent mesme ils en reuiennent plus gueux. Dans les pesches ie ne voy point que leurs retz y soient plus chargez de poisson. A la chasse, les plus robustes, ceux qui courent le mieux et qui sont les moins paresseux, sont ceux qui d'ordinaire en retournent les plus chargez ; et souuent dans le jeu, ceux qui y perdent dauantage, sont ceux qui font estat d'auoir quelque sort pour y attirer le bon-heur. Et c'est vn prouerbe parmy les Hurons mesme, que l'industrie, la force et la vigilance sont le plus puissant Aaskouandy qu'vn homme puisse auoir.

CHAPITRE XV.

Sentiment qu'ont les Hurons des maladies qu'ils croyent venir par sortilege. De leurs Deuins et Magiciens.

Les Hurons estiment qu'il y a vne espece de serpent monstrueux, qu'ils nomment Angont, qui porte auec soy les maladies, la mort et quasi tous les mal-heurs du monde. Ils disent que ce monstre habite dans des lieux sousterrains, dans des cauernes, dessous quelque rocher, dans les bois et montagnes, mais d'ordinaire dans les Lacs et Riuieres.

C'est, disent-ils, de la chair et de ce serpent effroyable, dont les Sorciers se seruent pour faire mourir ceux sur lesquels ils veulent ietter leur sort, frottant de cette chair enuenimée quoy que ce soit, vne feuille de bled, vn floccon de cheueux, vn morceau de cuir ou de bois, vn ongle de quelque animal ou autres choses semblables : en sorte que ces choses ainsi frottées de cét onguent, reçoiuent vne vertu maligne, qui les fait penetrer iusqu'au plus profond des entrailles d'vn homme, dans ses parties les plus vitales et iusques dans la moëlle des os, y portant auec soy la maladie et la douleur, qui consomme et fait mourir ceux qui en sont atteins, si par quelque vertu contraire on ne trouue moyen de retirer ces choses, ausquelles

le sort est attaché, ainsi que nous auons dit cy-dessus.

Or de sçauoir s'il y a vrayment des Sorciers en ce pays, ie veux dire des hommes qui fassent mourir par sortileges, c'est ce que ie ne puis pas decider ; seulement ie puis dire qu'ayant examiné tout ce qui s'en dit, ie n'ay point encore veu aucun fondement assez raisonnable de croire qu'en effet il y en ait icy qui se meslent de ce mestier d'Enfer. Car premierement nous voyons que les maladies qu'ils disent estre par sortilege, sont maladies tres-naturelles et ordinaires. Secondement, nous voyons que ceux qui font estat de tirer ces sorts hors le corps des malades, ou ne sont rien que des trompeurs qui feront paroistre vne chose prodigieuse qu'ils diront auoir arrachée du profond des parties plus vitales d'vn homme, quoy que iamais elle n'y ait entré ; ou si vrayement ils font sortir par vomitoires vn floccon de cheueux, vn morceau de feuille ou de bois, ou quelque autre chose semblable, qui accompagnera les choses dont la nature se sera deschargée, c'est sans raison qu'ils s'imaginent qu'il y ait vn sort attaché à ce morceau de bois ou à ce floccon de cheueux. Enfin ceux qui ont le renom d'estre Sorciers parmy eux, et qui mesme sont massacrez sous ce soupçon, n'ont rien qui les en rende criminels, sinon ou la phantaisie d'vn malade qui dira auoir songé que c'est vn tel qui le fait mourir par vn sort, ou la malice de quelque ennemy qui en fera courir le bruit, ou l'imagination trop soupçonneuse de quelqu'vn, qui pour l'auoir veu dans les bois ou dans quelque campagne hors du chemin, dira qu'il y faisoit des sortileges ; car c'est là dessus qu'on leur fait leur procez, ou plustost que sans aucune forme de procez on assomme ces pauures gens, comme Sorciers, sans que pas vn ose prendre leur cause en main ou venger leur mort. Or sans doute ce sont des fondemens trop legers de iuger qu'en effet ces pauures miserables soient vrayement des Sorciers, que nos Hurons appellent Oky ontatechiata, c'est à dire qui tuent par sortileges, dont il n'y a aucun qui en fasse profession.

Mais ils appellent Arendioouanne, certains longleurs qui font des Deuins et Magiciens. Les vns font profession de procurer tantost la pluye et tantost le beau temps, selon qu'il est necessaire pour les biens de la terre. D'autres se meslent de faire les Prophetes, predisent les choses futures, si par exemple on aura vn heureux succez à la guerre ; voyant les choses éloignées, si par exemple les ennemis sont en campagne ; descouurant les choses cachées, qui par exemple sera l'autheur de quelque vol.

Ces trompeurs disent auoir ce pouuoir et cette veuë si transperçante par la faueur du Demon qui leur est familier, et ils sont creus à leur parole, ou au moins pourueu que de cent propheties, ils rencontrent vne fois, cela suffit à leur donner vn grand credit. I'en ay veu qui asseuroient auoir fait des prodiges, auoir changé vne baguette en vn serpent, auoir resuscité vn animal qui estoit mort ; à force de le dire quelques-vns les croyoient, et disoient mesme l'auoir veu. On s'est vanté en nostre presence de faire ces coups, pensant que nous deussions prendre les paroles pour des effets ; mais nous auons deffié ces gens-là, et pour les piquer dauantage au jeu et les engager à vne confusion publique, estant tres-asseuré qu'ils n'en viendroient iamais à bout, nous leur auons promis de grandes recompenses s'ils faisoient ces miracles : ils ont taché de s'en retirer sans confusion; mais leur retraite honteuse a esté vn adueu solemnel que tout leur jeu n'estoit que fourbe, et qu'ils ne paroissoient veritables qu'à ceux qui reçoiuent les mensonges sans les examiner.

I'aurois diuerses choses à adiouster touchant les superstitions de ce pays, dont sans doute la connoissance est pleine de curiositez assez remarquables ; mais le desir de la brieueté m'en fait retrancher la pluspart, qui seroient trop longues à deduire. Ce pourra estre pour quelque autre année.

CHAPITRE XVI.

Quelle connoissance auoient les Hurons infideles de la Diuinité.

A vray dire tous les peuples de ces contrées n'ont retenu de leurs ancestres aucune connoissance d'vn Dieu, et auant que nous y eussions mis le pied, ce n'estoient que des fables tout ce qui s'y disoit de la creation de ce monde. Toutesfois, quoy qu'ils fussent barbares, il restoit en leur cœur vn secret sentiment de la Diuinité et d'vn premier Principe autheur de toutes choses, qu'ils inuoquoient sans le connoistre. Dans les forests et dans leurs chasses, sur l'eau et dans le danger d'vn naufrage, ils le nomment Aireskouy Soutanditenr, et l'appellent à leur secours. Dans leurs guerres et au milieu de leurs combats, ils luy donnent le nom de Ondoutaeté, et croyent que c'est luy seul qui va partageant les victoires. Tres-souuent ils s'addressent au Ciel, en luy faisant hommage, et prennent le Soleil à témoin de leur courage, de leur misere et de leur innocence. Mais sur tout dans les traitez de paix et d'alliance auec les Nations estrangeres, ils inuoquent le Soleil et le Ciel comme arbitre de leur sincerité, qui void le plus profond des cœurs et qui est pour venger la perfidie de ceux qui trahissent leur foy et ne tiennent pas leur parole. Tant il est vray ce que dit Tertulien des Nations les plus infideles, que la nature au milieu des perils leur fait pousser vne voix Chrestienne, *Exclamant vocem naturaliter Christianam*, ayans recours à vn Dieu qu'ils inuoquent quasi sans le connoistre. *Ignoto Deo.*

Les Ondataouaouat de la langue Algonquine, ont coustume d'inuoquer quasi tousiours dans leurs festins, celuy qui a creé le Ciel, en luy demandant la santé et vne longue vie, vn heureux succez dans leurs guerres, dans leurs chasses, dans leurs pesches et en tout leur trafic, et luy offrent pour cét effet les viandes qui se mangent au festin. Ils iettent aussi à mesme fin du petun dans le feu, l'offrant nommément au Genie qui a creé le Ciel, qu'ils croyent estre different de celuy qui a creé la terre ; et ils adioustent qu'il y a vn Genie particulier qui fait l'hyuer et qui habite vers le Nort, d'où il enuoye les neiges et les froidures. Vn autre qui domine dans les eaux, qui va causant et les tempestes et les naufrages. Ils disent que les vents sont produits par sept autres Genies qui habitent dans l'air, au dessous du Ciel, et soufflent les sept vents qui regnent en ces contrées.

Mais apres tout, lors mesme que ces peuples barbares inuoquent en cette façon le Createur du monde, ils auoüent ne sçauoir qui il est ; ils n'ont ny crainte aucune de sa iustice, ny de l'amour pour sa bonté ; et tout ce qu'ils l'inuoquent est sans aucun respect et sans culte de Religion, mais seulement vne coustume sans ame et sans vigueur, qu'ils ont, disent-ils, receuë de leurs ancestres, sans qu'elle laisse en leur esprit aucune impression, qui les dispose à receuoir plus saintement les mysteres de nostre sainte Foy.

CHAPITRE XVII.

Du meurtre d'vn François massacré par les Hurons, et de la iustice qui en a esté faite.

Depuis que nous auons mis la derniere main à nostre Relation, Nostre Seigneur nous a ietté dans des accidens si diuers, et nous a secourus dans nos angoisses par des voyes si pleines d'amour que nous auions dequoy dresser vne nouuelle Relation. Mais laissant à vne autre saison ce qui ne se peut dire en peu de mots, ie ne parleray que d'vn meurtre arriué en la personne de l'vn de nos domestiques nommé Iacques Doüart. Ce ieune homme aagé de vingt-deux ans, s'estant vn petit escarté de la maison sur le soir du vingt-huitiéme

d'Auril, fut assommé d'vn coup de hache, tres-malheureux pour les meurtriers si Dieu ne leur fait misericorde, mais tres-fauorable pour celuy qui l'a receu dans vne vie si innocente, et dans des circonstances si remarquables qu'elles donnent plus d'enuie que de crainte et de douleur ; le temps et le loisir ne nous permettent pas d'en parler cette année. La suiuante fera voir que cét Agneau paroissoit destiné pour vn tel sacrifice. Reprenons nos brisées.

Nous ne peusmes douter que ce meurtre n'eust esté commis par quelques Hurons, nous en auons eu depuis des connoissances tres-certaines ; on nous a dit de bonne part que six Capitaines de trois bourgs differens, en estoient les autheurs et qu'ils auoient employé pour commettre le crime deux freres qui le iour mesme estoient partis de cinq lieuës loing à dessein de tuer le premier François qu'ils pourroient seulement rencontrer.

Nous sommes tres-asseurez que ces Capitaines qui ne sont pas des moins considerables du pays, se sont tousiours declarez ennemis de la Foy, et dans la suite de cette affaire ils ont fait paroistre leur rage et leur venin contre nous et contre nos Chrestiens, et quelque pretexte qu'ils puissent alleguer touchant ce meurtre, nos Capitaines Chrestiens nous ont informez qu'ils en vouloient à Iesus-Christ dans les personnes de ceux qui le reconnoissent et qui l'adorent.

Le lendemain de cét attentat, nos Chrestiens des bourgades prochaines en ayant appris la nouuelle, vindrent fondre de toutes parts en nostre maison de sainte Marie. Ce meurtre, disoient-ils, nous apprend qu'il y a vne conspiration contre vous, nous voicy prests de mourir pour la deffense de nos Peres et pour soustenir le party de la Foy contre tous ceux qui le voudront attaquer.

Tout le pays fut en émeute, et les plus considerables des nations qui le composent furent conuoquez en vne assemblée generale sur cette affaire. Ceux qui sous main auoient esté les autheurs de ce meurtre, y parurent ce qu'ils estoient, ennemis de la Foy, disans qu'il falloit nous fermer les portes de leurs bourgs et nous chasser de ce pays ; et d'aucuns mesme adioustoient qu'il falloit en bannir les Chrestiens et empescher que le nombre n'allast augmentant. Mais le zele de ces bons Chrestiens se fit paroistre auec éclat en ce rencontre : les vns disoient que volontiers ils quitteroient et leurs parens et leur patrie ; les autres disoient que leur vie ne leur estoit plus rien, depuis qu'ils sçauoient le bon-heur de la Foy : Ie crains, disoient les autres, d'estre tué des Hiroquois, si la mort me surprenoit ayant commis quelque peché, ne m'en estant pas confessé ; mais ie ne crains point d'estre massacré pour la Foy et de donner ma vie pour Dieu qui me la rendra immortelle. Plusieurs parloient d'vn autre ton et d'vne liberté vrayement Chrestienne, blasmoient ceux qui auoient trempé dans ce meurtre, sans toutesfois nommer aucun de ceux qu'on connoissoit assez en estre les autheurs : Ce sont ces gens-là, disoient-ils, qui veulent la ruine de ce pays, ce sont eux qui sans doute reçoiuent quelque pension secrete de nos ennemis pour nous trahir ; la Foy ne leur déplaist qu'à cause qu'elle blasme les crimes dont ils sont tous couuerts ; qu'ils paroissent et on le verra.

Deux et trois iours se passerent dans ces combats de part et d'autre, qui ne seruoient qu'à viuifier la foy de nos Chrestiens et faire paroistre d'auantage l'amour qu'ils ont pour nous et pour le seruice de Dieu. Enfin leur party se trouua le plus fort, y ayant plusieurs Capitaines et gens considerables, qui entraisnerent apres eux, mesme les infideles pour la pluspart : en sorte qu'il fut conclud publiquement qu'on nous satisferoit au nom de tout le pays, pour ce meurtre arriué.

Ce seroit tenter l'impossible et mesme empirer les affaires, plus tost que d'y apporter remede, qui voudroit proceder auec les Sauuages selon la iustice de France, qui condamne à la mort celuy qui est conuaincu du meurtre. Chaque pays a ses coustumes, conformes aux diuers naturels de chaque nation. Or

veu le genie des Sauuages, leur iustice est sans doute tres-efficace pour empescher le mal, quoy qu'en France elle parust vne iniustice : car c'est le public qui satisfait pour les fautes des particuliers, soit que le criminel soit reconnu, soit qu'il demeure caché. En vn mot c'est le crime qui est puny.

I'ay creu que ce seroit vne curiosité assez raisonnable de vouloir sçauoir en cecy leurs coustumes et les formalitez de leur droit. Voicy donc ce qui se passa.

Les Capitaines ayans pris leur resolution, nous fusmes appellez à leur assemblée generale. Vn ancien porta la parole pour tous, et s'adressant à moy, comme au chef des François, nous fit vne harangue qui ne ressent point son Sauuage et qui nous apprend que l'éloquence est vn don de la nature plus que de l'art. Ie n'y adiouste rien.

Mon frere, me dit le Capitaine, voicy toutes les nations assemblées, (il les nomma les vnes apres les autres) ; nous ne sommes plus qu'vne poignée de gens ; c'est toy seul qui soustiens ce pays et le porte en tes mains. Vn foudre du Ciel est tombé au milieu de nostre terre, qui l'a entreouuerte ; si tu cessois de nous soustenir, nous tomberions dans cét abysme. Aye pitié de nous. Nous venons icy pour pleurer nostre perte autant que la tienne, plus tost que pour parler. Ce pays n'est plus qu'vne squelete desseichée, sans chair, sans veines, sans nerfs et sans arteres, comme des os qui ne tiennent plus les vns aux autres qu'auec vn filet delicat ; le coup qui a porté sur la teste de ton nepueu que nous pleurons, a couppé ce lien. C'est vn Demon d'Enfer qui a mis la hache dans la main de celuy qui a fait ce meurtre. Est-ce toy, Soleil qui nous esclaire, qui l'as conduit à ce mal-heur? pourquoy n'as-tu pas obscurcy ta lumiere, afin que luy-mesme eust horreur de son crime ? Estois-tu son complice ? Nenny ; car il marchoit dans les tenebres et n'a pas veu où il portoit son coup. Il pensoit, ce miserable meurtrier, viser sur la teste d'vn ieune François, et il a frappé sa patrie d'vn mesme coup et d'vne playe mortelle. La terre s'est entre-ouuerte pour receuoir le sang de l'innocent, et a fait vn abisme qui nous doit engloutir, puisque nous sommes les coupables. Nos ennemis les Hiroquois se resioüyront de cette mort et en feront les solemnitez d'vn triomphe, voyans que nos armes nous détruisent nous-mesmes et font vn coup en leur faueur, apres lequel ils sçauent bien que ce pays ne peut suruiure. Il continua bien long-temps dans cét air, puis s'adressant derechef à moy.

Mon frere, adiousta-il, aye pitié de ce pays ; toy seul luy peus rendre la vie. C'est à toy à rassembler tous ces os dissipez. C'est à toy à refermer cette ouuerture de l'abisme qui nous veut engloutir. Aye pitié de ton pays, ie le dis tien, car tu en es le maistre, et nous venons icy comme des criminels pour receuoir nostre arrest de condamnation, si tu veux agir sans misericorde auec nous. Aye pitié de ceux qui se condamnent eux-mesmes et viennent te demander pardon. C'est toy qui as affermy ce pays par ta demeure, et si tu te retirois d'auec nous, nous serions comme vne paille arrachée de la terre qui ne sert que de joüet aux vents. Ce pays est vne Isle, la voila deuenuë flottante, pour au premier orage estre abismée dans la tempeste. Affermissez cette Isle flottante. La posterité t'en loüera sans que iamais la memoire s'en perde. Aux premiers bruits de cette mort, nous auons tout quitté et n'auons apporté que des larmes, tous prests de receuoir tes ordres et d'obeïr à ta demande. Parle donc maintenant, et demande la satisfaction que tu veux, car nos vies et nos biens sont à toy ; et lors que nous despoüillerons nos enfans pour t'apporter la satisfaction que tu desireras, nous leur dirons que ce n'est pas à toy qu'il faut s'en prendre ; mais à celuy qui nous a rendus criminels, ayant fait vn si mauuais coup. Ce sera contre luy que seront nos indignations, et nous n'aurons à iamais que de l'amour pour toy. Il nous auoit causé la mort, et toy nous rendras la vie, pourueu que tu veüilles parler et nous proposer tes pensées.

Apres auoir respondu à cette harangue, nous leur donnasmes en main vne botte de petits bastons liez ensemble, vn peu plus longs et plus gros que des allumettes ; c'estoit le nombre des presens que nous desirions pour la satisfaction de ce meurtre. Nos Chrestiens nous auoient informez de toutes leurs coustumes, et nous auoient exhortez puissamment de tenir bon, si nous ne voulions tout gaster les affaires de Dieu et les nostres, qu'ils enuisageoient comme leur propre affaire et le plus grand des interests qu'ils eussent en ce monde.

Les Capitaines partagerent incontinent entr'eux tous ces bastons, à ce que chaque Nation fournissant vne partie des presens necessaires, la satisfaction nous fust faite selon la coustume du pays. Mais il fallut qu'vn chacun retournast en son bourg, pour y assembler tout son monde et l'exhorter à fournir ce nombre de presens. Pas vn n'y est contraint ; mais ceux qui sont de bonne volonté apportent publiquement ce qu'ils veulent y contribuer, et ce semble à l'enuy l'vn de l'autre, selon qu'ils sont plus ou moins riches, et que le desir de la gloire et de paroistre affectionnez au bien public, les incite en semblables occasions.

Le iour assigné pour cette ceremonie estant venu, on y accourt de toutes parts. L'assemblée se tenoit hors de nostre maison.

Le soir quatre Capitaines furent deputez par le conseil general pour me venir parler, deux Chrestiens et deux Infideles. Ils se presenterent à la porte. On ne parle et ne fait rien icy que par presens ; et ce sont les formalitez de droit sans lesquelles vne affaire ne peut estre en bon train.

Le premier present de ces Capitaines fut afin d'obtenir qu'on leur ouurist la porte. Vn second present afin qu'on leur permist l'entrée. Autant de portes qu'ils auoient à passer auant que d'arriuer au lieu où ie les attendois, nous eussions pû exiger autant de presens.

Lors qu'ils y furent entrez, ils commencerent à me parler par vn present qu'ils appellent l'essuyment des larmes. Nous essuyons tes larmes par ce present, me dirent-ils, afin que tu n'ayes plus la veuë troublée, la iettant sur ce pays, qui a commis le meurtre. Suiuit le present, qu'ils appellent vn breuuage. C'est pour te remettre la voix, dirent-ils, que tu auois perduë, et qu'elle sorte auec douceur. Vn troisiéme present, pour calmer l'esprit agité. Vn quatriéme, pour appaiser les émotions d'vn cœur iustement irrité. Ces presens sont la pluspart de porcelaine, de vignots, et autres choses qui passent icy pour les richesses du pays, et qui en France seroient de grandes pauuretez.

Suiuirent neuf autres presens, comme pour eriger vn sepulchre au defunct, car chaque present a son nom. Quatre presens pour les quatre colomnes qui doiuent soustenir ce sepulchre. Quatre autres presens, pour les quatre pieces trauersantes, sur lesquelles doit reposer le lict du defunct. Vn neufuiéme present, pour luy seruir de cheuet.

Apres cela, huit Capitaines, des huit nations qui composent le pays des Hurons, apportent chacun vn present pour les huit os qui sont les plus remarquables en la structure du corps humain, des pieds, des cuisses et des bras.

Leur coustume m'obligea icy de parler, et de faire vn present d'enuiron trois milles grains de porcelaine, leur disant que c'estoit pour redresser leur terre, et qu'elle peust les receuoir plus doucement, lors qu'ils tomberoient renuersez par la violence des reproches que ie deuois leur faire, d'auoir commis vn meurtre si indigne.

Le lendemain matin ils disposerent dans vne place publique, comme vne espece de theatre, où ils suspendirent cinquante presens, qui font le principal de la satisfaction et qui aussi en emporte le nom. Ce qui precede et ce qui suit n'estant que l'accessoire.

Pour vn Huron tué par vn Huron, on se contente d'ordinaire de trente presens. Pour vne femme on en demande quarante, à cause, disent-ils, que les femmes n'estans pas tant pour se def-

fendre, et d'ailleurs estans celles qui peuplent le pays, leur vie doit estre plus precieuse au public, et leur foiblesse doit trouuer vn plus puissant soustien dans la iustice. Pour vn étranger on en demande encore dauantage, à cause, disent-ils, que sans cela les meurtres seroient trop frequens, le commerce en seroit empesché, et les guerres se prendroient trop aisément entre des nations differentes.

Ceux à qui on fait la satisfaction examinent soigneusement tous ces presens, et rebutent ceux qui ne leur aggreent pas ; il faut en remettre d'autres en leur place qui puissent contenter.

Ce n'est pas tout. Le corps auquel on a erigé vn sepulchre, ne doit pas y reposer tout nud ; il faut le reuestir de pied en cap, c'est à dire qu'il faut faire autant de presens qu'il faut de pieces pour le mettre dans l'estat auquel il doit estre, selon sa condition. Pour cét effet ils firent trois presens, qui ne portent que le nom des choses qu'ils representent, d'vne chemise, d'vn pourpoint, d'vn haut de chausse, des bas de chausses, des souliers, d'vn chapeau, d'vne arquebuse, de la poudre et du plomb.

Il fallut en suite de cela, retirer de la playe, la hache qui auoit fait le coup ; c'est à dire qu'ils firent vn present qui portoit ce nom. Autant de coups qu'auroit receu le mort, il faudroit autant de presens pour refermer toutes ces playes.

Suiuirent trois autres presens. Le premier, pour refermer la terre qui s'estoit entr'ouuerte de l'horreur de ce crime. Vn second, pour la fouler des pieds, et alors la coustume est que toute la ieunesse et mesme les plus anciens se mettent à danser, pour tesmoigner leur ioye de ce que la terre n'est plus ouuerte pour les abismer dans son sein. Le troisiéme present, est pour ietter au dessus vne pierre, afin que cét abisme soit fermé plus inuiolablement et ne puisse plus se rentr'ouurir.

Apres cela, ils firent sept autres presens. Le premier, pour rendre la voix à tous nos Missionnaires. Le second, pour exhorter nos domestiques à ne tourner pas leurs armes contre le meurtrier, mais plûs tost contre les Hiroquois, ennemis du pays. Le troisiéme, pour appaiser Monsieur le Gouuerneur, lors qu'il aura appris ce meurtre. Le quatriéme, pour rallumer le feu que nous auons tousiours pour chauffer les passans. Le cinquiéme, pour rouurir la porte de l'hospice de nos Chrestiens. Le sixiéme, pour remettre à l'eau le batteau, dans lequel ils passent la riuiere lors qu'ils viennent nous visiter. Le septiéme, pour remettre l'auiron en main à vn ieune enfant qui a le soin de ce passage. Nous eussions pû exiger deux autres presens semblables, pour rebastir nostre maison, pour remettre sur pied nostre Eglise, pour redresser quatre grandes Croix qui sont aux quatre coins de nostre enclos. Mais nous nous contentasmes de cela.

Enfin ils terminerent le tout par trois presens que firent les trois principaux Capitaines du pays, pour nous raffermir l'esprit et nous prier d'auoir tousiours de l'amour pour ces peuples. Tous ces presens qu'ils nous firent, monterent enuiron à vne centaine.

Nous leur en fismes aussi de reciproques, à toutes les huit nations en particulier, pour raffermir nostre alliance auec eux. A tout le pays en commun, pour les exhorter à se tenir vnis ensemble et auec les François, pour soustenir plus fortement leurs ennemis. Vn autre present considerable, pour nous plaindre des mesdisances qu'on faisoit courir contre la Foy et les Chrestiens, comme si tous les mal-heurs qui arriuent dans ce pays, des guerres, des famines, des maladies, estoient vn effet de la Foy que nous venons leur annoncer. Nous leur fismes aussi quelques presens pour les consoler de quelques pertes, qu'ils auoient receuës depuis peu, de quelques personnes tuées par l'ennemy. Enfin nous terminasmes par vn present qui les asseuroit que Monsieur le Gouuerneur et tous les François de Quebec, de Montreal et des Trois Riuieres, n'auroient que de l'amour pour eux et oubliroient ce meurtre, puis qu'ils y auoient satisfait.

Dieu nous assista puissamment en toute cette affaire, qui nous succeda au dessus de nos esperances, et dans laquelle nous remarquasmes vne prouidence de Dieu si aymable sur nous et sur nostre Eglise, vne protection si paternelle, vne conduite si puissante, que nous voyons bien qu'il est vray ce que dit l'Escriture, *Dicite iusto quoniam bene.* Le tout se termina l'vnziéme de May.

Extraict du Priuilege du Roy.

Par Grace et Priuilege du Roy, il est permis à Sebastien Cramoisy, Marchand Libraire Iuré en l'Vniuersité de Paris, et Imprimeur ordinaire du Roy et de la Reyne Regente, Bourgeois et ancien Escheuin de cette Ville de Paris, d'imprimer ou faire imprimer vn Liure intitulé : *Relation de ce qui s'est passé de plus remarquable és Missions des Peres de la Compagnie de Iesus, en la Nouuelle France, ès années* 1647. *et* 1648. *enuoyée au R. P. Prouincial de la Prouince de France, par le Superieur des Missions de la mesme Compagnie :* et ce, pendant le temps et espace de dix années consecutiues : auec defenses à tous Libraires et Imprimeurs d'imprimer ou faire imprimer ledit Liure, sous pretexte de desguisement ou changement qu'ils y pourront faire, à peine de confiscation et de l'amende portée par ledit Priuilege. Donné à Paris, en Decembre 1648.

Par le Roy en son conseil,

CRAMOISY.

Permission du R. P. Prouincial.

Nous Estienne Charlet, Prouincial de la Compagnie de Iesus, en la Prouince de France, auons accordé pour l'aduenir au sieur Sebastien Cramoisy, Marchand Libraire, Imprimeur ordinaire du Roy et de la Reyne Regente, Bourgeois et ancien Escheuin de cette Ville de Paris, l'impression des Relations de la Nouuelle France. Fait à Paris ce 30. Decembre 1648.

Signé ESTIENNE CHARLET.